

Ita Wegman

Disciples dans la lumière

de Michel

Textes sur l'histoire de l'humanité

**Essai introductif, traduction italienne et notes
aux soins de Giancarlo Roggero**

Editions « TreUno »

La première partie est tirée de :

Ita Wegman, *An die Freunde*, Arlesheim 1960 (3^{ème} édition, 1968).

La seconde partie est tirée de:

***Aus Michaels Wirken*, aux soins de Nora Stein von Baditz, Stuttgart 1929 (5^{ème} édition, 1983)**

La traduction italienne de Giancarlo Roggero a été menée sur les éditions les plus récentes indiquées ci-dessus.

La publication italienne advient avec l'autorisation de la *Ita Wegman Nachlaß*, Arlesheim (Suisse)

(Traduit de l'Italien par Daniel Kmiécik)

SOMMAIRE

Essai introductif (Giancarlo Roggero)

I. Sur les voies de l'Archange de l'époque

- 1 L'homme et le monde suprasensible
- 2 Saint Michel dans la tradition chrétienne
- 3 La révélation de Michel dans l'œuvre de Rudolf Steiner
- 4 Appel au Tournant des Âges

II. Ita Wegman - Une recherche sur les impulsions formatrices de son œuvre

- 1 Rudolf Steiner et Ita Wegman: les étapes d'une collaboration
- 2 Continuité et originalité dans les écrits de Ita Wegman
- 3 Les deux courants de Michel
- 4 Vers la formation d'un nouveau destin

Première partie

Aux amis – Lettres sur le Mystère de Michel

Ita Wegman

- I. L'alitement, les derniers jours et les ultimes heures du Docteur Steiner
- II. En nous rappelant le Congrès de Noël
- III. L'ancien et le nouveau Goetheanum
- IV. Michel, gardien de l'anthroposophie
- V. Ancienne et nouvelle régence de Michel
- VI. Michel et ses adversaires
- VII. Impulsions michaéliennes en Orient et en Occident
- VIII. La connaissance du destin à la lumière de l'Archange Michel
- IX. Les deux courants de la Société Anthroposophique.
- X. Résurrection des impulsions des Mystères
- XI. Les catégories d'Aristote, un alphabet du Cosmos
- XII. Les métaux, véhicules d'influences planétaires
- XIII. Le moyen de la pensée et la " Philosophie de la liberté "
- XIV. Lumières et ombres autour du Mystère de Michel
- XV. Un souvenir des Mystères d'Éphèse
- XVI. La présence Rose-Croix en Bohême

Seconde partie

L'action de l'archange Michel dans l'histoire de l'humanité

Ita Wegman

- I. La genèse des deux courants de Michel
- II. La confluence de la sagesse des Mystères dans les catégories d'Aristote
- III. Le Mystère du Golgotha et ses reflets au Moyen Âge
- IV. Vers la nouvelle régence de Michel
- V. L'image de l'Apocalypse et l'avenir de l'humanité

Troisième partie

Réunir ce qui est divisé Deux écrits sur les destinées du christianisme

Ita Wegman

- I. La légende du Temple - Paradigme de la vie spirituelle de l'humanité
- II. La Grécité et le Mystère du Golgotha.

Appendice A

Saint Michel au Moyen-Âge et dans le présent

- I. Saint Michel – Tiré de la Légende Dorée de Jacques de Voragine
- II. Le Climat intérieur de la Fête de Saint Michel – Rudolf Steiner
 - 1. Le combat de Michel avec le dragon
 - 2. Le combat de Michel face à la conscience contemporaine

Quelques témoignages de l'Art figuratif

Appendice B

À propos de l'auteure

- 1. Impressions d'orient et d'occident dans les premières années (Giancarlo Roggero)
- 2. Souvenirs d'une enfance et d'une adolescence vécues ensemble (Charlien Wegman)
- 3. Aperçu de la vie d'Ita Wegman (Hilma Walter)
- 4. Trois Noël en temps de guerre à Ascona (Erica Müller)
- 5. Le futur ouvert (Liane Collot d'Herbois)

Essai introductif
Sur les voies de l'Archange de l'époque

dédié à Vittorio Vettori

I.

MICHEL OU BIEN LE SECRET DU CŒUR QUI PENSE

L'époque de Michel est venue. Les cœurs commencent à avoir des pensées ; l'enthousiasme n'afflue plus seulement d'obscurités mystiques, mais bien plutôt de la clarté de l'âme soutenue par la pensée.

Rudolf Steiner

(Extrait des « Lettres aux Membres », 17 août 1924)

1. L'homme et le monde suprasensible.

Parler aujourd'hui d'une réalité suprasensible est une entreprise ardue. Un préjugé plus ou moins net est très souvent en vigueur à ce sujet : le refus de prendre seulement en considération l'argument, ou d'un autre côté, une hypothèse facile, qui voudrait en circonscrire l'existence dans le domaine du paranormal, du magique, du suggestif. Une vision lucide et sereine, en accord avec une saine explication des forces humaines est au contraire plus rare à rencontrer, si nous faisons abstraction d'une tradition ecclésiastique par ailleurs négligée par ses propres interprètes et destinataires.

Et pourtant il n'en est pas ainsi. Le plus simple concept que nous nous formons des choses, et même de celles matérielles, présuppose un contenu suprasensible, auquel nous ne prêtons cependant guère attention, celle-ci étant déployée sur les réalités matériellement conçues plutôt que sur la manière dont nous les concevons. Concevoir une chose signifie la considérer dans la permanence de son être, indépendamment des impressions singulières, temporaires, que nous en recevons au moyen des sens.

Une telle permanence implique la non-soumission de notre intelligence aux conditions du monde sensible et sa capacité à puiser dans un domaine qui le transcende, donc au suprasensible. Dans la conception la plus élémentaire des choses, exprimée par l'immanquable prononcé intérieur « telle chose est », l'intelligence se réalise indépendante de la sensibilité, et justement par la grâce de cette liberté, elle peut percevoir les réalités sensibles dans leur aspect non transitoire, à savoir elle peut les « comprendre ».

Ce type de considérations, inhabituel pour nos habitudes mentales actuelles, était au contraire évident pour une orientation de pensée précédente qui partait de la simple et universelle conception de l'être, en tant que présupposé à toutes les autres. La raison pour laquelle nous croyons

devoir remiser cette orientation de pensée parmi les choses dépassées, réside dans la manière dont, en tant qu'hommes modernes, nous expérimentons la réalité. L'attitude de notre esprit, qui résulte non seulement de notre éducation, mais d'une impulsion formatrice plus profonde, nous amène à faire en sorte que toute réalité perçue par les sens soit admise par nous, au moyen d'un procédé si habituel qu'il passe inaperçu, au sein des catégories spatio-temporelles, essentiellement mathématiques. Nous n'accueillons pas le sensible dans le simple flux de ses apparences, mais nous le décomposons et le focalisons dans une dimension *perspective* non-naturelle — l'enfant, jusqu'à un certain âge ne saisit pas le monde en perspective — due à une élaboration intérieure déjà complexe. Cette élaboration est entièrement l'œuvre de notre esprit, elle n'est pas donnée par nature : c'est elle qui fait en sorte que nous nous expérimentons dans le monde sensible comme des esprits actifs, en nous résolvant toutefois à croire que toute réalité s'épuise avec lui. L'activité de notre esprit dans le sensible, qui peut aussi nous rendre intrépides et nous conférer une sensation presque démesurée de domination et de puissance, si elle n'est pas intégrée par une aptitude d'auto-observation sincère et posée qui la retourne sur elle-même et sur ses propres principes, risque de mener à un esclavage fatal, destiné à barrer toute issue de notre existence au-delà de la dimension apparente et transitoire.

Une reconversion de l'intelligence sur elle-même l'amènerait à affirmer que, si l'activité au moyen de laquelle elle configure en perspective le monde est son œuvre, elle ne peut pas en dire autant du donné sensible lui-même et la lumière d'essence dans laquelle elle peut le concevoir comme une chose existante en soi. Dans l'expérience de cette lumière, elle discernerait l'abandon constant d'un donné suprasensible qui demande à être reconnu et intégré dans la plénitude de la vie cognitive.

La précédente orientation de pensée, à laquelle nous avons fait allusion, avait l'habitude de définir l'intelligence humaine comme une faculté « non organique ». Elle entendait dire avec ceci qu'à la différence des autres facultés telles que les sens, l'imagination, la mémoire, elle n'est pas liée à un organe corporel. Avec l'intelligence et la volonté qui émanent d'elle, l'homme transcende sa propre condition sensible. Il est en mesure de se concevoir lui-même et tout autre réalité quelconque comme un aspect, une manifestation spéciale, de cet être dont la lumière resplendit universellement en lui. Grâce au caractère « non-organique » de son intelligence, l'homme est doté de liberté et il peut se sentir membre d'un monde suprasensible. Telle est le simple dicté linéaire de cette conception plus ancienne.

Notre difficulté à nous en approprier dérive de la manière de se déployer de notre intelligence qui, tournée avec une surprenante vigueur et efficacité vers l'œuvre organisatrice de la réalité sensible, en est contrainte aussi sur le plan subjectif, en s'ancrant de fait à un organe corporel, le système nerveux, lequel, tout autre que d'en constituer le principe, n'en est que l'instrument temporaire. Celui-ci fait en sorte que l'activité, en soi suprasensible de l'intelligence, puisse rester conditionnée par des modalités sensibles subjectives à caractère émotionnel et instinctif, lesquelles en altèrent le processus originaire, en obscurcissant en lui la conscience de sa propre nature. Ce que l'homme peut faire aux objectifs d'une telle conscience, est alors celui de libérer l'activité pensante dont il fait habituellement usage dans le lien sensible temporaire, en l'exerçant à se retourner sur les processus de formation du concept sur lequel elle se fonde. En se liant au sensible, elle s'est éveillée comme œuvre d'un esprit actif. Ce même esprit a maintenant la tâche de la reconduire à la plénitude de ses fonctions. Maints exercices indiqués par les écoles qui cultivent l'intériorité de l'homme — nous nous référons ici en particulier à l'orientation anthroposophique de Rudolf Steiner — visent précisément, comme ascèse préliminaire, à une libération de l'intelligence comme elle est comprise ici.

Tout comme pour remonter au suprasensible, on part de l'activité pensante, en scindant en elle ce qui est sensible de ce qui ne l'est pas, on pourrait, par une opération analogue, intervenir sur les autres activités de l'âme, sur le sentir et sur le vouloir. Si, à partir de la vie jaspée de notre sentir, nous parvenions à discerner le courant qui l'imprègne de l'atmosphère environnante et des saisons, nous aurions accompli un pas important vers l'acquisition d'une conscience suprasensible. On peut dire la même chose de l'activité volitive et motrice, dont la contrepartie intérieure est, par ailleurs,

plus occulte, en s'estompant presque entièrement dans la sensation obtuse et profonde de la corporéité. Si ce n'est qu'en opérant d'abord dans le penser, les autres activités de l'âme peuvent être temporairement éloignées de l'horizon de la conscience, en nous permettant de nous dévouer imperturbablement au contenu suprasensible du penser lui-même, la même chose n'advient pas quand, aux fins d'une ascèse, on part de la conversion du sentir et du vouloir. Dans ce cas, en effet, les représentations sensibles du penser non libéré s'entremettent continuellement dans la conscience, en perturbant l'opération intérieure que l'on entend accomplir. Raison pourquoi il est conseillable que la conversion du penser précède, ou au moins se déroule parallèlement, à celle du sentir et du vouloir. Cela est requis par la constitution de l'homme moderne, dont personne parmi nous ne peut faire abstraction.

Quand à partir du contenu suprasensible du penser, du sentir et du vouloir, commence à ruisseler une vie qui n'est pas celle du Je propre, surgit une situation qui peut être perçue comme une grâce. Celle-ci fait en sorte que là où l'homme parvient à la limite de sa transcendance, se présente un monde, d'abord de forces et ensuite d'entités spirituelles, dans l'accord merveilleux duquel il sent reposer et se mouvoir son être propre. L'ascèse intérieure se réalise alors dans une révélation. Les forces de l'âme, reconverties à leur principe, ouvrent l'accès à un domaine de spiritualité vivante, dans lequel est supprimé l'événement entier qui se déroule sur le plan sensible.

Le chemin d'ascèse et de révélation que l'être humain peut parcourir au travers du développement de l'âme, ne le concerne pas seulement, mais aussi cette partie du monde sensible dont il est responsable et qu'on appelle communément « nature ». Dans des époques passées, c'était l'expérience suprasensible qui donnait à l'homme l'orientation pour connaître la nature comme elle est en soi et pour y agir en conséquence. Puis, à partir d'un certain moment, cette expérience s'est progressivement obscurcie. Pendant quelque temps, l'humanité a pu, dans le but de s'affermir dans l'exercice autonome de ses propres facultés, avancer en étant privée de l'orientation qui lui venait de par le rapport qu'elle entretenait avec le suprasensible. L'objectif atteint, une telle situation n'est plus prévue. L'autonomie obtenue requiert de se compléter de nouveau dans cette plénitude d'être, à cause de la perte de laquelle elle est venue. Si cela n'advenait pas, l'homme verrait sa propre autonomie se retourner contre lui. La réalité spirituelle destinée à le compléter se présenterait également à sa conscience, mais sous un aspect ténébreux et inférieur. Il serait induit, dans son comportement à l'égard de la nature, à violer les intentions créatrices qui la gouvernent, et à ériger un monde étranger à celui qui lui a été confié, dans le rapport duquel, lui-même, sans non plus s'en apercevoir, glisserait dans le sous-humain. D'innombrables phénomènes de notre temps indiquent qu'un tel processus est déjà en cours.

2. Saint Michel dans la tradition chrétienne.

L'humanité antique, quand elle tournait le regard vers le monde suprasensible, y percevait la présence des « dieux », à savoir des « êtres lumineux », à l'action desquels elle cherchait à accorder son existence. Si la révélation chrétienne préféra parler plutôt « d'anges », c'est-à-dire de « messagers », c'est parce qu'elle entendit souligner la dépendance des entités suprasensibles de l'Être suprême, duquel ils recevaient l'existence et auquel ils ordonnaient leur agir. Ainsi, par exemple, l'Apôtre Paul rappelle dans sa Lettre aux Colossiens (1, 13-16), comment toutes les choses visibles et invisibles ont été créées au moyen et en vue de Celui qui est « image du Dieu invisible », antérieur à toute créature, et il met donc en garde, peu après (chap.2), d'attribuer une importance excessive aux « éléments du monde » en oubliant, à cause d'un culte injustifié des Anges, le lien avec Celui dans lequel réside la « plénitude de la divinité ». De la même façon, Jean atteste, dans l'Apocalypse (22, 9-10), comment l'ange, auquel il doit la plus grande de ses visions, le détourne de l'adorer, en se reconnaissant « serviteur de Dieu », auquel seulement est due l'adoration. D'autre part, dans la même Apocalypse, les anges développent un rôle irremplaçable dans l'économie de l'Église, ce sont eux qui la gardent invisiblement dans l'histoire et qui déclenchent les événements grandioses qui mènent l'univers vers sa condition ultime, dans laquelle

Dieu sera manifeste à toutes choses. Ce qui différencie les « anges » de la révélation chrétienne des « dieux » de la sagesse païenne, c'est l'intention profonde du vouloir, la fin à laquelle est ordonné l'agir. Le caractère d'entité suprasensible est cependant le même. Tant il est vrai que l'Église n'eut aucune difficulté pour s'approprier la doctrine d'Aristote sur les substances spirituelles, surgie avant le christianisme et en dehors du domaine hébraïque.

Encore avant que, grâce à Thomas d'Aquin, l'aristotélisme fût intégré dans la conception chrétienne du monde, la plus grande autorité dans le champ de l'angéologie était — et elle le serait resté pendant longtemps — un auteur du nom de Denis, identifié alors avec celui qui s'était fait disciple de Paul après le discours de ce dernier à l'Aréopage d'Athènes (**Act. 17**, 16-33) **(1)**, et auquel on doit la répartition, devenue traditionnelle, des entités spirituelles en neuf degrés et trois Hiérarchies. Un thème traité par lui dans son ouvrage sur les *Hiérarchies célestes*, peut nous aider à comprendre ce que comporta pour l'humanité médiévale une telle expérience, même encore seulement crépusculaire, du monde suprasensible, avant sa dissimulation dans l'époque moderne. La question est de savoir comment, dans l'économie complexe du monde suprasensible, il existe une dépendance, dans le connaître et l'agir, des esprits appartenant à un ordre d'existence inférieur de ceux appartenant à un supérieur : « Selon notre tradition sacerdotale — explique-t-il — les premiers esprits sont appelés puissances perfectives, illuminatives et purificatrices des esprits inférieurs, puisque grâce à eux il sont élevés au Principe supra-substantielle de toutes les choses et ils prennent part, pour autant que cela leur est possible, aux purifications, illuminations et perfections divines » **(2)**.

Purification, illumination et perfection sont traditionnellement les trois degrés de l'initiation, à savoir de la voie par laquelle un sujet doué de spiritualité s'élève à une plus vaste participation de l'être. Cela signifie que les esprits supérieurs remplissent, vis-à-vis de ceux inférieurs, la fonction d'initiateurs. Non pas qu'ils exercent une « domination », sur ceux-ci, mais les servent, au contraire, en les faisant prendre part, par acte de don, d'un bien supérieur aux deux et qui tire son origine, en tant que première source, du Principe de toutes les choses. C'est une transmission de lumière et d'énergie spirituelles qui lie par un lien d'amour tous les esprits hiérarchiques, à savoir non déchus, présents dans l'univers.

En descendant l'échelle des êtres et en arrivant à l'homme, on pourrait penser que, en recueillant en lui les intentions créatrices de toute la nature visible, le monde suprasensible en entier opère comme son initiateur, en répartissant sa propre action dans les diverses puissances et facultés, au moyen desquelles son âme est tournée vers le spirituel. Dans ce cas, l'élévation de l'homme ferait participer le monde visible aux énergies qui parcourent l'invisible et serait ainsi admirablement clos le cercle qui unit la nature suprasensible et celle sensible. Afin que cela advînt, il fut nécessaire que dans l'homme se déployassent intégralement les intentions créatrices qui l'ont placé en être. Cependant, Denis sait trop bien qu'une telle condition ne se produit pas, que l'homme est partiellement déchu par rapport au projet originnaire de sa création et suite à ce qu'il n'a plus reçu de biens célestes qui descendent directement du Commencement. Ceci est la raison pour laquelle Denis lui-même, arrivé au point où, dans son traité sur les *Hiérarchies célestes*, devrait développer une conséquence similaire, il l'achève et en ouvre un autre sur la *Hiérarchie ecclésiastique*, qui tient compte effectivement de la condition déchu de l'homme, mais en même temps d'une grande nouveauté encourue dans son histoire et qui transforme sa position par rapport à tout le Cosmos. Dans ce second traité, il parle de la manière dont les mêmes biens décrits dans le premier, parviennent à l'homme, non pas directement des Hiérarchies célestes, mais par la médiation de Celui qui « image du Dieu invisible », est descendu jusqu'au monde visible pour adopter la nature de l'homme et le racheter ainsi de sa chute, en en permettant la remontée. La hiérarchie ecclésiastique est, dans la vision de Denis, un ordre humain et visible, configuré sur le modèle de la Hiérarchie céleste et faisant office de réceptacle des grâces qui émanent des actions accomplies sur la Terre par le Médiateur suprême. Les moyens dont elle se sert pour transmettre ces grâces aux hommes, sont les sacrements. Au travers de leurs symboles et rituels visibles, s'écoule invisible, tout au long de l'histoire humaine, le courant d'une nouvelle vie qui, tout en ayant la même nature que celle céleste, se perpétue toutefois sur Terre. Il en résulte aussi une situation nouvelle des

rapports entre l'homme et les êtres du monde suprasensible. Si dans la perspective de la Hiérarchie céleste, les anges de tous les ordres ont principalement le regard tourné vers le haut, dont ils reçoivent les biens spirituels à transmettre à ceux de l'ordre inférieur, par l'entrée en fonction de la hiérarchie ecclésiastique, ils ne regardent plus seulement au Ciel, mais aussi vers ce qui s'accomplit mystérieusement sur Terre. Étant donné qu'ils ont assisté remplis de stupeurs, selon un passage fréquent chez les Pères de l'Église, au sacrifice de Celui qui, ayant en soi la « plénitude de la divinité », s'est immolé sur l'autel de la Terre, ainsi accompagnent-ils avec dévotion le courant de grâce et de révélation qui en est la conséquence et qui s'écoule dans le temps au travers des rites sacrés de l'Église, en particulier l'Eucharistie. Il existe à ce propos de nombreux témoignages, depuis les premiers siècles du christianisme jusqu'au bas Moyen-Âge. Parmi eux, nous choisissons celui de Jean Chrysostome, remontant au quatrième siècle : « Les anges — écrit-il dans un dialogue fameux — entourent le prêtre. Le sanctuaire entier et l'espace autour de l'autel sont remplis de puissances célestes pour honorer Celui qui est présent sur l'autel » (3). Les entités suprasensibles s'inclinent alors sur les hommes et les servent parce que participants, au travers des sacrements, à ce Soleil spirituel qui, grâce au Christ, rayonne sur la Terre.

Cette prémisse nous aidera à comprendre la fonction que remplit dans l'histoire de l'humanité cet être du monde suprasensible, connu de la tradition chrétienne comme Saint Michel Archange.

D'un être spirituel de nom *Michaël*, qui en hébreux signifie « Celui comme Dieu », l'Ancien Testament en parle déjà, même si c'est en peu d'endroits seulement du prophète Daniel, un livre comparable, dans son genre, à ce qu'est l'Apocalypse du Nouveau Testament. Là (Chapitre 10), Michel, par la voix d'un « homme vêtu de lin » et « au visage de foudre » qui apparaît en vision au prophète, il est dit : « votre prince qui résiste pour me donner force et aide » et plus loin (12, 1) « grand prince qui se tient dans la garde des fils de ton peuple ». Dans ce dernier passage, on parle d'un temps futur où « Michel surgira », caractérisé comme « un temps d'angoisse, comme il n'y en avait jamais eu dans la naissance des nations [...] ; dans ce temps-là de ton peuple sera sauvé quiconque se trouvera inscrit dans le livre ».

La rareté des références explicites à Michel dans l'Ancien Testament ne signifie pas, cependant, qu'il eut une place marginale dans la conscience des Israélites. Ceux-ci, au contraire, le ressentaient comme l'esprit-guide de leur peuple, et dans de nombreuses légendes, ils lui attribuèrent des actions ou des qualités, au sujet desquelles le texte sacré ne se prononce pas expressément. Ainsi apparaît-il comme celui qui connaît l'iniquité de Caïn, avant même encore que celui-ci accomplît son geste fratricide, ou comme l'*Ange du Seigneur* qui intervient sur le Mont Moria pour dispenser Abraham d'accomplir le sacrifice de son fils, ou encore comme celui qui lutte avec l'esprit mauvais de *Samael* pour avoir en garde l'âme de Moïse à sa mort.

Dans le Nouveau Testament, Michel apparaît en deux endroits, dans l'Épître de Jude (9), où reparaît le motif de la dispute pour l'âme de Moïse, et dans l'Apocalypse de Jean (Chap. 12), dans laquelle, le climat eschatologique déjà présent chez Daniel s'installant de nouveau, on parle explicitement d'une « guerre dans le Ciel » de Michel qui combat « avec ses anges contre le dragon », d'une précipitation de ce dernier sur la Terre, où il se déchaîne contre la « Femme » d'abord apparue dans le Ciel, et fait la guerre au « reste de sa descendance ».

Dans ce cas aussi, la richesse des éléments qui caractérisera ensuite le personnage de l'Archange, ne se vérifie pas dans le peu d'allusions qui se trouvent à ce sujet dans les Écritures. Pour comprendre le rôle remarquable que Saint Michel assumera dans la tradition chrétienne, il faut tenir compte de ce que lui-même révélera de lui-même aux hommes au cours du temps, en se manifestant par des voies convenables à sa propre nature et à la leur, et en amenant ainsi une nouvelle lumière quant à ce qui est dit de lui, souvent sous une forme voilée dans les Écritures. On ne doit pas croire, bien sûr, que dans tout ce qui a été transmis, à partir des premiers siècles, sur lui dans les récits et légendes, l'imagination humaine, avec tout ce qui peut agir d'arbitraire en elle, n'ait pas joué son rôle. Il y eut aussi celui qui mit radicalement en doute l'authenticité de ses révélations successives, en craignant qu'avec elles s'introduisissent aussi des éléments impurs dans

la tradition chrétienne. Toutefois, avec le temps, elles s'imposèrent presque de leur propre force à la conscience de l'Église, en devenant une partie intégrante de sa tradition.

Si, à partir du riche patrimoine légendaire, artistique, liturgique et doctrinal, qui nous est parvenu du Moyen-Âge, nous essayons de discerner une composante essentielle, en ramenant à elle ce qui n'est ni fictif, ni arbitraire, s'y présentent à nous deux phases assez distinctes de la révélation de Michel à l'humanité durant cette période.

La première est caractérisée de véritables apparitions de l'Archange, lequel donne avec elles des ordres aux hommes sur où et comment doivent être édifiés les sanctuaires, au travers desquels il entend développer sa propre action. La plus ancienne apparition du genre, sur laquelle on dispose d'informations, est celle qui est advenue à *Chonae* — l'actuelle Konia, en Turquie — à l'Est d'Éphèse, non loin de Laodicée. Deux motifs s'y rencontrent qui seront plus rares par la suite : l'action de Michel sur les éléments et les guérisons miraculeuses. Toujours en Orient, l'empereur Constantin aurait reçu en songe l'indication de consacrer à Saint Michel un édifice sacré qu'il entendait ériger à Constantinople, en ouvrant ainsi la voie à une série de sanctuaires dédiés à lui dans cette ville, parmi lesquels le plus important eut pour nom le *Michelion*. Là, l'Archange apparaissait « de nuit » à ceux qui s'étaient préparés de façon adéquate au moyen d'une sévère ascèse, qui culminait dans le rite de l'*incubatio*, une sorte de « sommeil dans le temple », tel qu'il était déjà en usage dans les Mystères antiques (4).

À partir du cinquième et sixième siècle, le courant de révélation de Michel se déplace vers l'Ouest. Le sanctuaire du Mont Gargano, élevé suite à trois apparitions advenues, selon la tradition, le 8 mai 492, le 19 septembre de la même année et le 29 septembre 493, deviendra le plus important centre de diffusion du culte de Saint Michel en Europe. À celui du Mont Gargano, se reliront deux autres sanctuaires importants, dus eux-aussi à une apparition, localisés par rapport au premier sur une même ligne droite idéale ; Mont Saint Michel en Normandie (début du huitième siècle) et le sanctuaire *Sacra* de Saint Michel dans le Val de Susa (dixième siècle), celui-ci situé exactement au milieu de la ligne idéale. Ils constitueront, selon l'expression d'une chronique de l'époque, « trois lieux particuliers », en tant que buts de pèlerinage. (5) Alors que dans la légende des origines des deux premiers, nous trouvons encore le motif de la source miraculeuse, pour le troisième, l'influence des guérisons passe au second plan par rapport à la fonction culturelle véritable. Tous les trois ont cependant en commun l'initiative de l'Archange par rapport à la construction du sanctuaire, et dans la première et la troisième sa substitution à l'évêque pour la consécration du lieu. « Ce n'est pas à vous — dit-il à l'évêque dans la légende du Gargano — de consacrer, l'église que j'ai construite. Moi-même, en effet, qui l'ai construite, je l'ai aussi consacrée. Vous, vous devez simplement entrer et visiter ce lieu placé sous ma protection par votre prière. Et quand toi, le matin tu y célébreras la messe, le peuple devra communier selon la coutume. Ce sera à moi de montrer de quelle manière j'ai moi-même rendu saint ce lieu » (6). Au sanctuaire du Val de Susa, ce sera l'évêque lui-même qui renoncera à la consécration, en l'estimant superflue, tandis qu'au Mont Saint Michel, il recevra à ce sujet des dispositions de l'esprit compétent.

Similaire à ce dernier motif et commun à tous les trois sanctuaires, c'est une présence spéciale, « pendant la nuit » du monde suprasensible dans le lieu saint. Au sujet du Gargano, on dit que de nuit les anges y célèbrent le culte, guidés par leur prince sublime, et que donc aucun être humain ne peut y rester, sauf cas exceptionnels et avec la préparation voulue. On retrouvera à la *Sacra* un écho de cette réalité dans l'usage de la *laus perennis*, à savoir de l'adoration perpétuelle, jour et nuit, à tour de rôle, du Très Saint de la part des moines. Toutes les caractéristiques rappelées ici indiquent un rapport spécial de Saint Michel avec « l'Église invisible » et avec ce qui d'elle se manifeste aux hommes.

Les traits iconographiques dérivés des premières apparitions qui se sont surtout répandues dans l'aire byzantine, précisent la façon dont les hommes eux-mêmes ressentent le déroulement de cette fonction qui est la sienne. Ce sont les enseignes de Celui qui régit le monde, mais ce n'est pas lui dans ce cas le régisseur : il agit par simple mandat du Régisseur suprême. La verticalité du sceptre et du personnage même, la circularité en soi close de la sphère, soulignent la transmission impersonnelle d'un bien durable et transcendant. De l'Archange émane une paix surhumaine et

céleste et grâce à la vertu illimitée de cette paix, il agit dans le monde terrestre. Dans la première phase de la révélation de Michel à l'humanité chrétienne ne semble pas encore prévaloir la perspective de la « Hiérarchie céleste ».

La seconde phase de la révélation, qui se superpose en partie à la première dans le temps, mais désormais n'est plus reliée à l'Orient, mais à la nouvelle entrée dans l'histoire des populations germaniques européennes, nous introduit dans un climat différent. Ici nous avons moins à faire à des apparitions et des allocutions qu'à la perception plutôt d'une présence, accompagnée parfois de visions brèves. Les hommes traduisent avec des moyens expressifs à leur disposition, des rapports d'entités et de forces qu'ils perçoivent sur le plan spirituel. Parmi les premiers à vivre de cette façon le rapport avec l'Archange ce sont les Lombards, lesquels lui consacrèrent la principale église de leur royaume à Pavie et lui érigèrent d'innombrables édifices sacrés dans toute l'Italie.

Héritier de la familiarité qui leur est propre des Lombards avec Saint Michel, c'est le peuple qui leur ôte leur suprématie sur la péninsule italienne, en arrivant peu après à instaurer dans l'aire européenne une autorité valable pour la domination temporelle, mais ayant reçu des prérogatives spirituelles, reconnue comme une instance supra-ordonnée par les divers peuples : nous nous référons au peuple des Francs et à la fondation du Saint Empire Romain. Dans tout ce qui est advenu à la cour de Charlemagne entre le huitième et le neuvième siècle ce qui est à voir, ce n'est pas seulement un ensemble de faits concernant la vicissitude de l'empire naissant, mais aussi la préparation de l'évolution culturelle européenne des siècles successifs. Dans la *Schola palationa* d'Aix-la-Chapelle, placée au cœur germanique de la nouvelle Europe, confluent l'héritage spirituel gréco-latin désormais christianisé et les nouvelles impulsions provenant d'Irlande, « l'île des Saints », et sont ainsi posées les bases de la grandiose civilisation qu'aujourd'hui nous appelons « romane ».

Par une série d'hymnes et d'inscriptions sacrés remontant à ces siècles silencieux de préparation, nous pouvons relever la manière dont l'image de Saint Michel s'est progressivement métamorphosée par rapport à celle qui s'est déjà affirmée en Orient. Dans un hymne de Moilruains, un abbé de Tallaght, l'une des figures guides de l'Église irlandaise au huitième siècle, Saint Michel apparaît comme celui qui a reçu « de la main de Dieu la splendeur de lumière d'éternité » et qui « regarde en face son Créateur de la pure façon des anges ». Il est non seulement « condottière » et « pasteur » des hommes, mais « roi » et « Seigneur » de ces mêmes légions angéliques, pour lesquelles il resplendit comme un « Soleil ». « Lumière des cieux et de la Terre », « guide de la sagesse, maître de vérité », il « brille dans la légion des Vertus » et sert de « bouclier aux peuples humains », en tenant en respect, grâce à sa valeur profonde, les puissances hostiles des ténèbres (7).

À Alcuin de York, appelé par Charlemagne pour diriger la *Schola palatina*, est attribué un hymne en honneur de Saint Michel et dédié au même empereur, dans lequel l'Archange figure comme « prince des armées célestes », « abatteur du cruel dragon », à la vengeance duquel il a arraché « la plus grande partie des âmes ». Pour la première fois, lui est en outre attribuée la fonction de prêtre céleste : il est celui qui « tient en main l'encensoir d'or dans le temple du Seigneur », faisant s'élever des nuées d'encens qui parviennent jusque « devant l'éternel » (8). Dans une inscription d'autel attribuée au même Alcuin, Michel est « le principe éthéré (*aethereus princeps*) » et le « premier maître », et aussi celui qui « apporte les prières dévotes, les sacrifices offerts lors du culte, aux hauteurs secrètes des cieux, au regard du Dieu Très haut » (9).

De cette importance exceptionnelle de Michel dans le Cosmos, offre une reconnaissance très audacieuse un autre hymne, de deux siècles postérieurs à celui d'Alcuin, surgi dans le domaine culturel gothique présent alors en Espagne. Lui, « compagnon des Trônes » et « habitant du royaume des Dominations » émerge de la « légion des Vertus », en rayonnant de lumière dans la « couronne des Principautés et des Puissances ». Le même chœur des Chérubins l'honore comme « porteur du feu expiatoire », tandis qu'il « Brille au milieu des Séraphins » avec sa sainte lance. En tant que « plus ancien dans la série des anges » et gardien des plus hauts secrets déjà « d'avant la création du monde », il peut se trouver « auprès du trône du Créateur » (10).

Si nous considérons que Michel, comme Archange, appartient à un degré relativement inférieur dans l'échelle des êtres spirituels, de semblables attributions peuvent surprendre. L'image

de lui qui résulte des hymnes mentionnés, lesquels ne sont que des exemples parmi tant d'autres, semble bouleverser tout l'ordre de la Hiérarchie céleste. Que s'est-il passé ?

Pour comprendre les raisons de ce bouleversement apparent, nous devons faire attention à la tradition relative au « combat dans les cieux » qui s'est déroulé au commencement de la création, évidemment connu des auteurs des hymnes en question. En faisant abstraction des diverses variations et ajouts, cette tradition, dans son récit essentiel, parle d'une intervention de Michel pour libérer le monde céleste de la présence d'un esprit qui s'est rebellé contre Dieu — par pur orgueil ou, selon certaines versions, par jalousie à l'égard de l'homme à peine créé — et le précipiter dans l'abîme, d'où il aurait par la suite tenté l'homme lui-même. En faisant cela, Michel agit par pur amour à l'égard de l'ordre divin présent dans l'univers. Cependant son intervention ne résulte pas simplement de la « nature des choses », mais elle est le fruit d'une libre initiative de son vouloir. Le rôle exceptionnel qui lui sera dès lors réservé dans le Cosmos, ne dérive pas d'une de ses qualités de *nature* — il est et reste un Archange —, mais de l'une des ses qualités *morales* qui lui sont propres. Elle laisse entrevoir une nouvelle attitude à l'égard du mal, qui n'est plus seulement évité, mais affronté et vaincu, non pas en son nom propre, mais au nom du Bien originaire. C'est ceci qui confère à son être une dignité unique en le faisant resplendir d'une splendeur inconnue avant. Son acte le rapproche de l'homme, lui aussi contraint à se mesurer aux puissances du mal, et accorde son agir depuis les origines à l'agir de Celui qui, pour décider des sorts de l'homme, descendra jusqu'à lui, en en partageant la nature. Michel est donc l'esprit destiné à suivre Christ dans sa descente du Ciel sur la Terre pour venir à la rencontre de l'homme.

De nombreux documents montrent comment cela fut perçu durant l'époque dont nous nous occupons maintenant. Dans l'hymne déjà mentionné, de provenance gothique espagnole, il est décrit comme celui qui, « fidèle en tant que créature à son Créateur, n'abandonne pas son royaume », tout en restant « au plus bas des Cieux », et c'est celui-ci qui fait en sorte que « Satan soit repoussé dans l'abîme » (11). Il combat donc le dragon en vertu d'une pure présence intérieure, « demeurant dans la plénitude de la lumière », comme il est dit dans un autre hymne (12). Font aussi allusion à cela les plus anciens témoignages de la peinture et de la sculpture. En eux, Michel ne regarde pas le dragon en face, mais son regard est tourné horizontalement, proprement vers l'intérieur, le spirituel. Parfois, il n'a même plus besoin de combattre : par sa simple présence royale, le dragon est vaincu. C'est seulement dans les représentations postérieures que le conflit commence à devenir dramatique et Michel fixe alors l'ennemi, concomitamment avec une expérience plus directe du mal de la part de l'homme.

Par son exceptionnelle position de conscience céleste intacte à la frontière du monde terrestre, Michel apparaît comme le « visage des Hiérarchies célestes » (13). Il voudrait restituer à l'homme la conscience du monde suprasensible, et le préparer ainsi à recevoir dans l'intégrité de son être le don que lui fait le Christ, en le faisant participer à l'amour qui descendu du Commencement. L'homme peut accueillir cet amour également sans conscience suprasensible, mais dans un tel cas, il ne participe qu'avec une partie limitée de sa nature. Christ renouvelle l'homme en partant du centre de son être, Michel étend les bénéfices du renouvellement à l'entièreté de sa nature, dans laquelle se résument les intentions créatrices de tout le monde visible. Christ rachète l'homme, Michel le dispose afin qu'avec sa rédemption la nature soit co-rachetée.

Ce type de rapports résulte aussi du critère par lequel Alcuin articule le cours des études pour ses élèves, clercs et laïcs, de la *Schola palatina*, au modèle de laquelle se conformera l'instruction pendant de nombreux siècles. Dans un de ses dialogues consacré au premier des arts libéraux, la *Grammaire*, il fait expliquer par le maître pourquoi le cours des études doit partir des arts libéraux : « Je pense — dit le maître aux élèves — que vous devriez être conduits pour certains degrés d'érudition, des inférieurs aux supérieurs, afin que peu à peu, croissent en vous les ailes des facultés grâce auxquelles, en vous élevant à la vision du pur éther (*ad altiora puri aestheris spectamina volantes*), vous puissiez dire : « Le roi nous a introduits dans ses pièces secrètes, dans celles-ci nous nous réjouirons et exulterons (variation de Ct 1, 4) » (14).

Il explique donc que, de même que l'Église a édifié sa maison sur les sept colonnes que sont les dons de l'Esprit Saint, « ainsi la sagesse se fonde sur les sept colonnes des arts libéraux, et l'on

ne peut pas parvenir à la perfection désirée de la science sinon en montant par ses sept colonnes ou degrés » (15).

Après avoir énuméré les sept arts libéraux, le maître exprime le souhait que « votre jeunesse, ô fils bien aimés, parcourt quotidiennement ces voies jusqu'à ce qu'un âge plus mûr et un esprit plus vigoureux parviennent à la région des Saintes Écritures. » (16).

La *Scientia speculativa* des arts libéraux, qui parvient à la contemplation du « pur éther », est donc un degré préparatoire à l'étude des Saintes Écritures, dans lesquelles resplendit la *sapientia divina*. La discipline des arts libéraux peut être vue comme un cheminement qui élève l'homme au suprasensible. Elle l'éduque à contempler dans la nature sensible la présence et l'action d'un monde invisible, en lui permettant un rapport intérieur avec les êtres qui le constituent. C'est pourquoi on dit dans le dialogue que les pensées passées des hommes pour une semblable discipline sont « un aliment des anges et l'ornement des âmes » (*rationes esse angelorum cibum, animarum decorem*). Grâce aux liens cosmologiques qu'elle lui entrouvre, l'homme peut s'approcher avec une plus grande conscience de ce que les Saintes Écritures veulent lui révéler. Les arts libéraux l'ont conduit au seuil du temple, dans lequel l'expérience terrestre trouve son sens ultime. Il peut alors le franchir comme celui qui a traversé consciemment cette expérience.

C'est le même rapport que nous avons déjà vu avant et que l'architecture romane exprimera dans l'espace. La chapelle Palatine d'Aix-La-Chapelle offre l'un des premiers exemples d'autel dédié à Saint Michel et situé près du vitrail à l'Ouest, du côté opposé donc de l'autel principal et à l'entrée du lieu sacré. L'exemple sera largement suivi, même dans les structures monastiques, parfois avec des variantes originales, comme chapelles ou tours extérieures à l'édifice principal, mais attenants de toute manière à l'entrée. Dans tous ces cas, Michel apparaît comme celui qui veille sur le seuil qui sépare le monde terrestre de celui céleste. Grâce à son aide, l'homme se prépare à le franchir comme représentant du monde terrestre, produisant de celui-ci les vœux qu'il offrira dans le lieu dans lequel la grâce céleste descend.

Auprès de l'autel de Saint Michel de la chapelle d'Aix-la-Chapelle fut placé, sinon déjà du temps de Charlemagne, un peu plus tard, le trône impérial. Cela est la marque de la manière dont l'empereur ressentit sa propre fonction liée à l'influence spirituelle de l'Archange. Lui aussi, comme l'Archange, devait guider les destins du monde terrestre de manière que l'accès à la réalité transcendante restât constamment ouvert, sans interférer par ailleurs dans la domination de celle-ci. Sa fonction était éminemment une fonction « cosmologique », dont le rapport avec la compétence du sacré était semblable à celui qui passe entre les arts libéraux et la théologie. Il y eut ainsi des empereurs dévoués à Saint Michel, tels qu'Henri II de Saxe et Frédéric Barberousse, et des empereurs « philosophes », tels que Frédéric II de Suède et Charles IV de Bohême. Ce ne sont que les deux aspects d'une même vocation.

À la position de Michel, en tant qu'Ange de l'Occident, est connexe aussi une autre fonction qui lui revient, très ressentie durant le Moyen-Âge : celle de guide des âmes défunt. Elle oriente son activité en polarité à celle de l'Archange Gabriel. Alors que celui-ci conduit l'âme humaine sur les voies de l'incarnation terrestre, Michel la relie à la dimension céleste, et après l'avoir prédisposée, la guide dans ses destinées posthumes, vers les buts ultimes. À cette polarité entre Gabriel et Michel, l'art médiéval fait souvent allusion, non seulement dans des représentations singulières, mais aussi dans la disposition des motifs dans l'espace sacré, en ayant dans certaines églises des scènes de l'Annonciation vers le côté de l'abside et de l'autel principal et une représentation grandiose du Jugement universel, avec Michel coadjuteur du Christ, de l'autre côté (17). Parfois des chapelles apposées furent érigées, consacrées à Saint Michel, dans les zones de cimetière, celles-ci souvent élevées sur le terrain environnant, comme dans le cas de Fulda en Allemagne, où une petite église circulaire, l'une des plus anciennes en son genre, domine sur la colline émergeant à côté du grand établissement monastique.

La fonction de guide des âmes défunt est souvent associée à l'image de la balance. Elle apparaît déjà sur un bas-relief du huitième-neuvième siècle, présent dans le sanctuaire du Mont Gargano, et on la retrouve par exemple dans le poème norvégien du *Songe d'Olaf Åsteson*, qui

raconte un voyage dans l'autre monde durant les Nuits Saintes, et dont la source originale semble très ancienne. On y dit :

Maître Michel s'y tenait
Et sur sa balance
les âmes pesait.
À côté de lui Christ était,
le Juge du monde (18).

Le motif de la pesée des âmes par Michel aura une vaste diffusion dans l'art seulement à partir du douzième siècle, en trouvant des interprétations diverses : sur les plateaux de la balance seront parfois représentés deux figures humaines, une sur chaque ou bien une ou deux figures humaines d'un côté et un diable de l'autre, ou d'autres combinaisons encore. La pesée ne doit pas être pensée de manière trop matérielle. Elle est plutôt un passage du pondérable à l'impondérable et concerne des équilibres immanents de l'âme humaine, qui ne deviennent manifestes que dans le monde suprasensible. D'une manière générale, ce sont les deux aspects de l'âme humaine à être pesés, celui céleste et celui terrestre, d'où la tentative de l'adversaire d'accroître le poids de ce dernier.

L'attribut de la balance n'est pas une adjonction arbitraire, mais un complément de l'image de Michel. Il correspond à ses facultés passives, comme l'épée correspond à celles actives. Avec l'épée, il agit, avec la balance, il accorde son agir à l'ordre universel. À telle fin, il lui faut une capacité d'écoute pure et impartiale, c'est pourquoi l'aiguille de la balance est souvent située dans la région cardiaque ou au moins à la hauteur du cœur. L'acte de la pesée renvoie à une quiétude transcendante, dont le combat spirituel est l'équivalent dans la dimension du temps.

L'image de Michel s'est ainsi délinéée, pour l'humanité européenne, dans le laps de temps qui va du septième au douzième siècle. Si au début du neuvième siècle, Charlemagne pouvait constater que le culte de l'Archange s'était affirmé dans l'Empire et que le 29 septembre valait désormais universellement comme le jour de sa célébration, deux siècles après sa figure sera familière partout. La période romane est l'époque d'or de la spiritualité de Saint Michel. Les hommes ressentent sa présence et, en s'appropriant un motif de l'Ancien Testament, ils voient en lui l'esprit qui guide, non plus le peuple d'Israël, mais celui de l'Église, pensée de la manière la plus spirituelle possible, dans les batailles que celle-ci doit soutenir sur Terre. Durant cette seconde phase de sa révélation, Michel intègre désormais pleinement son action dans l'économie de la « hiérarchie ecclésiastique ».

Avec l'avènement de la civilisation gothique, situable vers la fin du douzième siècle, un nouveau facteur survient dans la vie spirituelle de l'humanité qui transforme le rapport de celle-ci avec la réalité suprasensible. L'homme commence à expérimenter le monde, non plus comme le lieu d'une révélation supérieure, mais comme le champ d'exercice de sa propre activité spirituelle. La révélation continue de valoir dans le domaine religieux, — de là l'intensification du culte marial —, mais dans le domaine de la connaissance de la nature, acquiert progressivement de l'importance ce qui peut être réalisé avec ses propres forces — de là l'abandon progressif des sept arts libéraux, et l'affirmation, dans les nouvelles universités, d'une aptitude scientifique principalement encline à la recherche. L'homme voit alors se concentrer dans l'activité formatrice de sa pensée le contenu qui, auparavant, en tant que vie substantielle de l'image, se révélait à lui de l'extérieur. Commence ainsi le « tournant anthropologique », qui deviendra radical à la Renaissance, en empreignant donc le climat de l'âge moderne. Le monde suprasensible s'éclipse pour faire place à l'initiative spirituelle de l'homme.

Durant cette période, on vit de l'héritage spirituel des siècles précédents, admis cependant avec une fraîcheur intérieure originale. Ceci vaut aussi pour Saint Michel. Il ne disparaît pas de l'horizon de la conscience, au contraire il devient le garant de l'expérience aurorale de la liberté. Sous son regard flamboyant semblent s'accomplir, autant l'ascèse cognitive sévère des Dominicains, que la radieuse transformation des forces du courage en forces d'amour propre aux

Franciscains et le même François ressentira le besoin d'ajouter aux traditionnels carêmes de l'Avent et de Pâques, un troisième en préparation à la fête de Saint Michel. Même les nouveaux ordres chevaleresques, qui servent alors de pont entre l'Orient et l'Occident, reconnaissent dans l'Archange victorieux leur esprit tutélaire.

L'architecture sacrée exprime le nouvel état des choses. Michel ne préside plus solennellement à la limite qui sépare le monde extérieur de l'enceinte sacrée, mais il trouve sa place, comme tous les autres saints, sur le fond, souvent en vitrail, de l'autel majeur, ou d'un des nombreux autels mineurs, au travers desquels l'espace s'articule à l'infini, presque pour retrouver dans la logique du rythme une présence perdue. L'attention se concentre alors sur l'événement principal du culte, tandis que se polarisent d'une part, le monde suprasensible, qui semble s'échapper dans une transcendance toujours plus inaccessible, malgré l'élan hardi des voûtes qui voudrait la remplir, et de l'autre, l'homme désormais conscient de sa propre responsabilité terrestre, qu'il consacre de nouveau dans la dévotion.

L'ère des cathédrales a une prédilection, eu égard à Saint Michel, pour le motif de la balance. Mais l'équilibre auquel elle fait allusion n'est plus celui qui se réalise après le passage à une conscience céleste, mais celui que l'homme réalise en soi, en se mesurant à la dimension horizontale de l'existence. Le visage de Michel est toujours plus un visage humain, dans lequel se reflète l'idéal de vertu et de beauté de la nouvelle humanité.

Dans une séquence *De Sancto Michael*, attribuée à l'écrivain ecclésiastique Adam de Saint Victor, et adoptée dans la liturgie propre aux Dominicains, naît un motif dans lequel est recueilli celle qui devra rester la secrète, mais inassouvie aspiration de l'époque. On y parle de « l'admirable charité » de la Hiérarchie céleste, « qui nous aime et nous protège, afin que soit restaurée en nous la perte de Lucifer » (19). Peu après, on fait allusion à un homme futur, destiné à être « co-égal (*coequalis*) aux célestes ». Tout ceci devra rester un idéal. Une humanité « co-égale aux célestes » signifierait une nouvelle hiérarchie dans l'ordre cosmique, non seulement visible et instrumentale, comme celle ecclésiastique, mais spirituelle et réelle, ayant sa propre fonction, irremplaçable. À cela, l'humanité gothique pourra aspirer avec l'ardeur la plus pure de la foi et de la dévotion, sans avoir, cependant, les énergies pour le réaliser.

À l'époque de la Renaissance, l'homme tournera désormais le regard vers les merveilles du monde visible, en affinant les facultés qui en permettent la maîtrise. Avec la lente, mais inéluctable, imposition de la conception scientifico-mathématique du monde, il deviendra maître de la nature visible, en perdant de vue, en revanche, le monde suprasensible. La scission qui s'accomplit au sein de la chrétienté ne favorisera pas un déroulement harmonieux et régulier de ce processus. Si les populations germaniques, majoritairement portées à l'expérience du suprasensible, y seront refrénées par le préjugé confessionnel, celles latines conserveront à ce propos une tradition vraie en soi, mais rarement appuyée par une expérience vivante. L'appel à des êtres spirituels, et donc aussi au même Michel, dans les cas où l'on voudra le conserver, restera, quand bien même en appui de nobles idéaux, le plus souvent formel. Un rapport conscient avec le monde suprasensible sera réservé à des individus isolés, prédisposés à cela, dont l'évolution se déroulera à l'abri du regard du monde et reliés entre eux par des liens eux aussi non apparents. Dans des conditions favorables seulement, et selon un mandat supérieur, ils se manifesteront une partie de leur savoir afin d'influer sur les impulsions formatrices de la civilisation.

À lumière de l'image de Michel, telle qu'elle résulte du cadre exposé ici, nous voudrions tenter de considérer, à titre de simple hypothèse, la possibilité relative à un développement ultérieur de sa révélation, après qu'elle s'est accomplie selon des formes de plus en plus spirituelles et adaptées à la constitution intérieure de l'humanité du temps. Un tel développement dériverait d'une communion encore plus profonde avec les intentions qui émanent de son être.

L'homme contemporain vit activement sa propre expérience dans le monde sensible, en l'organisant selon des catégories dont il est pleinement conscient — par exemple des relations d'espace et de temps, des liens de causalité physiques, etc. — et de manière telle que se forme sa représentation physico-mathématique du monde. Il peut cependant, par un acte ultérieur de sa conscience, diriger sa propre attention, au lieu de sur sa représentation, sur le processus formateur

de celle-ci. Dans ce cas, il expérimenterait comme force productrice, ce qui, autrement est simplement produit. Il connaîtrait une activité spirituelle pure, laquelle se révélerait proportionnée à la capacité d'*amour* avec laquelle il adhère passionnément aux choses, en les aimant selon la mesure de leur être. L'activité spirituelle ainsi libérée ne resterait pas dans le domaine humain. Cette esprit-là que la tradition chrétienne appelle Michel, pourrait l'accueillir dans le domaine de son activité propre, en la reconnaissant affine. L'homme, rendu participant à un contenu de conscience supérieur, commencerait à percevoir dans l'expérience de la réalité sensible les intentions créatrices qui la sous-tendent. Sans renoncer à l'image scientifico-naturelle du monde, il la verrait se compléter de son côté intérieur. Ce ne serait pas un succédané de la religion, comme ne l'était pas non plus les arts libéraux au Moyen-Âge, mais le premier pas vers sa spiritualisation. Il réaliserait le processus initiatique avec celle que nous avons appelée la « seconde phase de la révélation de Michel » et l'idéal s'avérerait de l'ère gothique, dans un certain sens cependant à partir du côté opposé : tandis qu'à l'époque il était une nostalgie d'une expérience qui arrivait à échéance, à présent ce serait le prélude de sa présentation nouvelle.

La possibilité ici considérée s'est réalisée dans l'œuvre de Rudolf Steiner.

3. La révélation de Michel dans l'œuvre de Rudolf Steiner

Grâce à un développement de la conscience suprasensible, au sujet de la méthode de laquelle il avait fourni des indications précises, Rudolf Steiner put explorer sous divers aspects la nature et l'activité de l'être spirituel à qui la tradition se réfère comme à Michel, en confirmant les données de cette tradition, et en mettant en outre en lumière le rapport mystérieux qui lie le destin de cet être à l'évolution de l'humanité contemporaine. En examinant les résultats de ces investigations à ce propos, nous nous apercevons qu'il ne s'agit pas d'un aspect marginal parmi elles qui puisse se trouver indifféremment à côté des autres, mais d'un motif absolument central, dans lequel est contenue leur possibilité même, leur condition. Le caractère concret, par ailleurs délicieusement spirituel, des communications de Rudolf Steiner sur Michel, est qu'il soustrait l'argument à tout formalisme traditionnel ou piétiste, et aussi à toute suggestion tendant au mysticisme, pour le placer au centre d'une conscience capable de rendre sobrement compte des diverses raisons dans lesquels s'explique sa propre activité. Leur extraordinaire richesse cognitive et efficacité morale n'a pas d'égale dans toute l'époque moderne et probablement pas non plus dans des époques antérieures.

Pour comprendre la nature de telles communications, il faut avoir à l'esprit que leur auteur ne part pas d'une perspective confessionnelle, mais fait appel directement à la capacité d'observation et de pensée de l'homme contemporain. Ce n'est que grâce au *crescendo* d'une telle capacité et à son intensification volontaire, que celle-ci pourra mener graduellement la propre vision depuis les données plus habituelles de l'expérience jusqu'à ce domaine-là où la réalité se révèle en prenant de la substance dans le sacré et exige, pour celui qui l'aborde, une aptitude correspondante de consécration.

Les premières communications explicites de Steiner relatives à Michel remontent aux années 1905-1907, alors que, actif depuis quelque temps dans la Société Théosophique, dont il dirigeait la « Section allemande », il avait institué pour les membres plus préparés une « École ésotérique » (*Esoterische Schule*), qui les engageait sur la plan de la discipline intérieure et dans laquelle il pouvait donc développer et exposer plus ouvertement les enseignements autrement transmis dans le domaine de cette Société.

Dans une leçon de « L'École ésotérique » susdite, tenue le 5 décembre 1907 et qui nous a été transmise d'une rédaction sténographique, Steiner parle d'un « événement important » advenu sur la plan spirituel (*Auf dem Astralplan*) en l'an 1879. « À partir de ce moment — explique-t-il — la vie ésotérique prit une direction complètement nouvelle, différente de celle des époques antérieures. Au courant ésotérique qui depuis le XIV^{ème} siècle agissait dans l'humanité, s'en substitua un nouveau. La vie ésotérique du XIV^{ème} siècle jusqu'au mois de novembre de l'an 1879 se réalisait de manière complètement différente de celle de notre temps. Alors la vie occulte se déroulait dans le plus grand

silence et la plus grande dissimulation à l'égard du monde extérieur, en mûrissant absolument à l'écart jusqu'au milieu de l'année 1879 et sous la direction d'une haute entité spirituelle, connue comme l'Archange Gabriel. — Gabriel signifie annonce, annonce et préavis. C'est pourquoi dans les Évangiles aussi l'Archange Gabriel assume le rôle de l'Annonciateur. Sous sa direction, la vie spirituelle mûrit en étant dissimulée et bien protégée, comme l'enfant dans le sein maternel. En novembre 1879, il advint donc, au plan spirituel, quelque chose de semblable à une naissance. Ce qui avait lentement mûri depuis le XIV^{ème} siècle, put alors être porté d'une manière plus libre vers l'extérieur, dans le monde, quand bien même par une minorité de personnes. À la régence de Gabriel succéda donc celle d'un autre Archange, sous la direction duquel nous nous trouvons aujourd'hui, de l'Archange Michel. Celui-ci est comme le Soleil rayonnant qui répand la sagesse ésotérique dans un petit groupe de personnes » (20).

Que l'on remarque bien que la référence à l'an 1879, quand bien même vérifiée par Steiner sur la base d'une expérience propre incontestable, n'est pas originale, mais c'est une notion commune à la tradition occultiste occidentale, et nous la retrouvons encore auprès d'ambiances théosophiques orientées vers le christianisme. Dans la quatrième d'une série de conférences tenues par un certain Georges Charles Harrison au début de l'an 1893 à Londres, auprès de la *Berean Society* (21) et publiées en anglais l'année suivante, on trouve par exemple le passage suivant : « L'année 1879 marqua la fin d'une époque dans la vie intellectuelle de l'Europe et de l'Amérique. Cette année-là, les armes de la lumière (*host of light*), guidées par Saint Michel Archange, remportèrent une victoire décisive sur les légions des ténèbres (*host of darkness*), guidées par Beelzebuth et Hammon, dans une série de batailles qui se sont échelonnées sur une période de trente à quarante ans » (22).

Les conférences d'Harrison, publiées en allemand dès 1897 (23), étaient connues de Steiner et en elles se trouvaient certains des contenus qui seront ceux de ses enseignements de la période qui s'étendent de 1904 à 1913, quand bien même fût-il absolument conscient des aspects problématiques qui s'unissaient à d'autres d'un sérieux incontestable.

En remontant en arrière dans le temps, on découvrirait que dans un ouvrage de l'occultiste allemand, Jean Tritème (1462-1516), paru en 1515 avec le titre *De septem secundeis*, on parle « d'intelligences secondes », lesquelles au nombre de sept, identifiées avec sept Archanges et correspondantes aux planètes, se relayent dans le gouvernement du monde par périodes d'une durée de 354 ans et quatre mois. Sur la base des indications fournies par le même Tritème, ressort une période de Gabriel ayant débutée en 1525, à laquelle succède en 1879, celle de Michel. À son tour, Tritème puise au *Liber Rationum* du philosophe et médecin médiéval Pierre d'Abano (env. 1250 – env. 1315), proche des traditions kabbalistiques (24).

Se tromperait donc qui voudrait chercher l'originalité de Rudolf Steiner dans ce type de révélations « occultes », basées sur une simple énumération des faits, dans lesquels il est difficile de discerner une composante intérieure d'une autre, qui vaut à l'instar d'un fait quelconque du monde physique et qui peut parfois donner lieu à des équivoques ou à des suggestions. Ce qui distingue Steiner des autres occultistes, y compris les théosophes, qui ne sont souvent apparentés à lui que par la terminologie, c'est d'avoir placé la réalité plus profonde des choses sur le terrain qui lui est propre, à savoir le suprasensible, et d'avoir fourni tous les éléments pour discerner dans l'expérience des choses le contenu sensible de celui suprasensible, tous deux passibles d'approfondissement par les facultés cognitives humaines. Le développement de son œuvre, déjà entièrement en prédisposition dans ses premières productions philosophiques, mais ici encore maintenu dans le général, consistera justement, après s'être immergé dans une forme doctrinale particulière — dans le cas spécifique la théosophie de la fin dix-neuvième —, à utiliser progressivement ce qui de cette forme est simple enveloppe occasionnelle, pour tirer en pleine lumière la qualité essentielle de son propre enseignement, laquelle seulement, parce que libérée des éléments extrinsèques, et opérant par vertu intérieure, pourra directement parler au cœur des hommes dans ce langage jaillissant d'authenticité, qu'eux seuls peuvent comprendre. Jusqu'à 1923, Rudolf Steiner soutiendra une lutte profondément douloureuse, pour parvenir à exposer les contenus difficiles de la « science de l'esprit », étrangers aux habitudes mentales de la civilisation

d'aujourd'hui, dans un langage conforme à leur essence et non dicté par accommodements extérieurs. Paradoxalement, ce processus parviendra, comme nous le verrons, à une issue entièrement satisfaisante seulement dans la phase finale de son œuvre, durant l'ultime hospitalisation, à savoir quand le développement ultérieur de l'œuvre même rencontrera sa limite extrême.

Les communications relatives à Michel suivent ponctuellement les diverses phases du processus de maturation ici indiqué, en ne parvenant à une forme complète qu'à la fin, correspondante à une pleine intuition de son être.

En 1913, Steiner parle pour la première fois de ce sujet en dehors de « l'École ésotérique ». Cela advient à l'occasion d'une conférence donnée à Londres, le 2 mai de cette année, désormais aux membres de la « Société Anthroposophique », née depuis quelques mois auparavant, suite au détachement définitif du mouvement théosophique dirigé par Annie Besant. La teneur de ses communications est alors différente. Michel apparaît comme l'esprit qui favorise dans l'humanité la compréhension du Mystère du Golgotha, en inspirant un ordre de pensées adéquates à la nature de cet événement. Comme à l'époque de l'Ancien Testament, en tant que « visage de Yahvé », il servait de médiateur à sa lumière ineffable, dans un degré accessible à l'intelligence humaine, ainsi à présent guide-t-il cette même intelligence vers la lumière qui émane du Christ. Il accomplit cela en particulier après une époque qui a vu le vaste développement de la pensée scientifique matérielle, et son action inspiratrice est à présent consacrée à reconvertir le penser ainsi spécialisé, à ses sources spirituelles. À l'époque de Gabriel, caractérisée par l'avènement de la vision scientifique et spirituelle du monde, suit donc l'époque de Michel, lequel « donnera au monde quelque chose qui, dans un sens spirituel, est pareillement important — ou mieux, plus important encore, puisque plus spirituel — de la science naturelle qui se s'est développée progressivement depuis le XVI^{ème} siècle » (25).

Dans une conférence, tenue à Stuttgart deux semaines plus tard, Steiner précise encore plus concrètement en quoi l'action de Gabriel se distingue de celle de Michel dans la vie spirituelle de l'humanité : « Deux entités se distinguent ainsi dans la succession des Archanges, par le fait que l'une, Gabriel, laquelle a guidé l'humanité durant l'époque précédant la nôtre, a agi dans la structuration subtile du cerveau, tandis que celle qui commence à agir à présent, n'a pas la tâche de transformer un organe humain, mais bien celle d'infuser dans les âmes humaines la compréhension pour la science de l'esprit » (26).

Cette communication nous mène au cœur du problème. L'action de Michel vise à affranchir l'intelligence humaine du lien exclusif au système neuro-cérébral, pour lui restituer la conscience de son caractère « non-organique », coïncidant avec sa liberté essentielle. Alors que Gabriel a fait affluer dans l'organisme humain des forces « qui ont produit des structures déterminées dans la partie antérieure du cerveau au moyen de la dynamique de la génération humaine (*menschliche Fortpflanzungskraft*) », Michel promeut la « compréhension des vérités inspirées et intuitives » (27), à savoir de ces contenus spirituels fondés sur sa propre essence et ne nécessitant pas pour être reconnues, le témoignage des sens. Que soit ici dissimulé le problème central de notre époque, auquel se rattachent, comme les branches sur le fût de l'arbre, dans toutes les questions dans lesquelles celle-ci se débat, toujours plus complexes et enchevêtrées, dans l'oubli de leur origine, chacun peut le vérifier qui tente de suivre le fil qui, dans les phénomènes, unit les conséquences aux causes.

Durant les années de la guerre, Rudolf Steiner soulignera comment à partir d'une libre reconnaissance de la présence de Michel en tant que « visage du Christ-Jésus », parviennent à l'homme des qualités absolument différentes de celles qui le déterminaient de manière atavique dans une appartenance ethnique particulière, et à la manifestation indécente desquelles est à attribuer, en définitive, la cause du conflit lui-même.

La participation intense au drame humain et spirituel de la guerre fera mûrir chez Steiner les fruits de ce qui constituera la phase culminante de son œuvre, laquelle s'annonce dans le principe de la tri-articulation de l'être humain, impliquant un rapport différencié, en chacune des trois

composantes constitutives, des fonctions de l'âme par rapport à celles correspondantes de l'organisme corporel (28).

La manière dont est donnée communication de ce qui concerne Michel, se ressent de la maturation advenue. Entre novembre et décembre 1919, un cycle complet de conférences est consacré à *La mission de Michel*, dont sont suivies les diverses implications dans la vie spirituelle et historique de l'humanité, jusqu'à la présente situation tourmentée dans laquelle ce qui reste de l'identité culturelle européenne risque, s'il ne renaît pas sous une forme nouvelle, d'être neutralisé par le jeu des forces qui naissent de l'opposition radicale entre Orient et Occident.

Comme exemple de l'appel chaleureux à Michel en ces années, nous rapportons quelques passages tirés de la conférence finale d'un cycle tenu devant des jeunes, intéressés par ce que l'Anthroposophie avait à leur dire au sujet des tâches qui les attendaient dans la vie. Après avoir caractérisé le dragon comme l'image d'un penser qui « dévore l'homme », en le concevant comme « l'animal le plus élevé » né d'une nature régie par la pure causalité matérielle, et qui trouve son expression dans certains verdicts de la science, indiscutés parce que en réalité non-pensés, Steiner met en garde : « La lutte de Michel avec le dragon est arrivé à son moment le plus intense justement à notre époque. Si nous pénétrons dans les coulisses spirituelles du monde, nous découvrons qu'en même temps que culmine la puissance du dragon, l'action de l'Archange Michel a commencé au tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, avec lequel nous pouvons nous unir. S'il le veut, l'homme peut avoir une science de l'esprit, ce qui signifie que Michel pénètre vraiment, à partir des royaumes de l'esprit, dans notre royaume terrestre, mais il ne s'impose pas à nous, puisque aujourd'hui, tout doit découler de la liberté de l'homme. Le dragon, au contraire, s'impose, il prétend avoir la plus haute autorité. Il n'y eut jamais dans le monde d'autorité aussi puissante que celle qu'exerce aujourd'hui la science. Comparez-la à l'autorité papale : elle est presque aussi grande. On peut être l'individu le plus insensé et dire : la science a établi ceci. Pensez un peu comment les hommes de science n'ouvrent pas la bouche quand on dit quelque chose de non-vrai. Il n'y eut aucune autorité plus écrasante dans toute l'évolution de l'humanité que celle de la science d'aujourd'hui. De toute part le dragon nous assaille » (30)

La force de Michel s'exprime à l'inverse dans la capacité d'insuffler une nouvelle vie dans l'univers au moyen de « nos impulsions morales ». Ce qu'il révèle à l'homme est la « réalité de l'ordonnement moral du monde », dans laquelle est placé le germe de la future évolution humaine et cosmique. Le ton des conférences de cette période semble rendre Michel davantage proche de l'homme et de son âme.

Cela s'avère évident lorsqu'à l'automne 1923, Rudolf Steiner s'apprête à reconstruire sur de nouvelles bases la Société Anthroposophique, en amenant à la coïncidence du propre principe spirituel avec ce qui n'avait été jusqu'alors que l'organe de réception et de diffusion, principalement passif, de ses enseignements. Durant ces mois-là il semble vouloir placer, à toute force, le motif de Michel devant la conscience des membres. L'accent est mis alors sur la particularité de la fête de Saint Michel, sur son caractère « automnal », sur la possibilité qu'elle devienne la fête de la « résurrection de l'âme », si elle est vécue par des personnes capables de susciter activement dans leur âme le feu de la conscience spirituelle, celle-ci servant de complément à ce qui de cosmique est donné dans la festivité de Pâques. Une telle résurrection de l'âme presse dans la civilisation présente, si celle-ci ne veut pas périr dans l'évanescence d'un penser entièrement sujet au pouvoir de la sensation.

Dans ces mois paraissent aussi les premiers écrits de Steiner sur le thème de Michel, sous la forme d'articles courts dans la revue *Das Goetheanum* (31).

Le « Congrès de Noël » 1923-24, dont nous parlerons plus loin, imprimera à la Société Anthroposophique le sceau de son nouveau caractère. À partir de ce moment, Steiner pourra s'adresser aux membres avec un langage dans lequel résonne, comme force suscitant la vie, ce vaste accord entre le cœur et l'esprit qui, depuis toujours, constitue le nerf de son enseignement.

Michel apparaît à présent comme un esprit plus que jamais proche des hommes, sur lesquels il n'exerce pourtant aucune pression, en attendant avec vigilance la démarche de leur libre initiative spirituelle : « Michel est une entité absolument singulière : une entité qui, en vérité, ne révèle rien

de soi, si l'on porte à sa rencontre depuis la Terre quelque fruit d'un travail spirituel infatigable. Michel est un esprit taciturne, réservé. Tandis que les autres Archanges régents sont des esprits loquaces — dans le sens spirituel, s'entend — Michel est un esprit réservé, taciturne, qui donne tout au plus quelques rares directives, puisque ce que l'on reçoit de Michel n'est pas vraiment la parole, mais le regard — s'il est licite de s'exprimer ainsi —, l'énergie du regard. Cela est dû au fait que Michel au fond, s'occupe surtout de tout ce que les hommes créent en partant du spirituel. Il vit dans les effets de ce que les hommes ont créé ; les autres esprits vivent, au contraire, plutôt avec les causes. Michel vit essentiellement avec les effets. Les autres esprits introduisent chez l'homme les impulsions de ce qu'il doit faire ; Michel sera le vrai héros spirituel de la liberté. Il laisse faire les hommes, mais il accueille ensuite ce qui dérive de leurs actions, pour le porter plus haut dans le Cosmos, pour poursuivre dans le Cosmos l'action, l'activité que les hommes ne sont pas encore en mesure d'accomplir » (32).

Michel, le tuteur de la liberté humaine, est cependant aussi l'esprit qui désapprouve, en face de la conscience des hommes éveillés, les idées qui discordent avec l'ordonnement moral du monde : « Par exemple, toutes les cognitions concernant la vie des hommes, des animaux et des plantes, qui visent à donner de l'importance aux propriétés héréditaires, à ce qui se transmet par voie héréditaire dans la nature physique, on a l'impression que Michel les repousse avec désapprobation » (33).

Si l'on tente de considérer ce qui se réalise aujourd'hui en Occident dans le domaine de la biologie et qui fermente en Orient des substrats d'atavismes ethniques, on a la mesure de combien l'humanité du présent est disposée à accorder son propre esprit aux intentions qui découlent de l'Archange du temps (34).

Parmi les nombreuses indications sur notre sujet données par Steiner à l'occasion des conférences de 1924, nous signalons seulement, puisque sans répétition ultérieure, celle sur « l'école suprasensible de Michel », en tant que coulisse de la vie spirituelle moderne et condition de la science actuelle du suprasensible.

Le 28 septembre de cette même année, le pionnier de cette science, désormais malade, donnait sa dernière conférence publique, en cherchant à susciter une compréhension de « l'autre courant de Michel », qui gravite autour des personnages des « deux Jean », le Baptiste et l'Évangéliste, et qui se formule, à la différence du courant aristotélicien et platonicien, d'une filiation grecque en étant centrée sur la pensée, dans des impulsions artistiques et religieuses, ayant leur matrice dans les qualités mystico-dévotionnelles de l'ancien peuple hébraïque. Au terme de cette ultime conférence, il prononçait certains versets méditatifs dédiés à l'Archange, à l'accent d'hymne, et qui probablement aurait dû constituer une partie intégrante d'un rituel pour la fête de Saint Michel, qui malheureusement ne peut être réalisée (36).

Durant le dernier alitement, qui se prolongera six mois, l'activité de Steiner sera réduite à l'essentiel, sans pour cela rien sacrifier de sa qualité. Et même le puissant déversement des énergies qui, dans les mois précédents, avait suscité des impulsions de vie dans tous les domaines du connaître et de l'agir, peut à présent se concentrer en un nombre faible de travaux, mais d'une portée exceptionnelle, en particulier dans les « Maximes » [titre très mal traduit en français par le terme de « Directives » typiquement centralisateur et français, *ndt, par les éditions Triades en 1978, nde*] et « Lettres » adressées chaque semaine à l'ensemble des membres, déjà initiées peu après le Congrès de Noël et que nous appellerons ici par l'intitulé sous lequel elles seraient pas la suite publiées, *Maximes anthroposophiques*. [Les Lignes directrices de l'anthroposophie – Le mystère de Michaël, éditions Novalis, 1998, *nde*] En elles on perçoit la tentative, souverainement réussie, de forger un nouveau langage pour la science de l'esprit (37).

Sans plus faire appel à des éléments de doctrine extrinsèques, il est à présent dit ouvertement ce qui résonne de la profondeur limpide de l'esprit dans la conscience des hommes. On a l'impression que dans ces pages, chaque parole est, non seulement transcrite en mot, mais elle est aussi sculptée en caractères indélébiles dans la substance invisible dont s'engendre le devenir moral de l'humanité. Il n'y a aucun péril à exagérer en les considérant, quant à l'élévation de leur inspiration et à la rigueur de leur composition, comme le témoignage le plus précieux de la vie

spirituelle du vingtième siècle. Dans leur courage cognitif se rachète spirituellement une époque, dont les atrocités et les violations de la loi divine ne sont que le côté visible des mensonges dont elle est souillée, et s'offre en même temps le germe d'évolutions nouvelles. Si celles-ci ne voudront pas advenir dans l'obscurité d'un penser qui a renoncé, par crainte du vrai, à puiser à la substance originaire à partir de laquelle il crée, le climat intérieur des *Maximes anthroposophiques* ne pourra plus être ignoré.

Ce n'est pas du tout un hasard si en elles le motif de Michel tranche avec une vigueur et une autorité sans précédents. À ce propos, il existe un témoignage intéressant d'un élève de Rudolf Steiner, l'historien Walter Johannes Stein (1891-1957), que nous rapportons ainsi, tel qu'il le transcrivit, après avoir lu une des premières « Lettres aux membres » dédiées au thème de Michel : « Lorsque, en lisant ce numéro [du bulletin *Nachrichtenblatt*, n°42, 26 octobre 1924 ; ndr], je dus percevoir dans chacune de ces phrases la présence spirituelle réelle de Michel, les paroles suivantes firent irruption dans ma bouche : « C'est toi, Michel, bienvenu dans l'existence terrestre ! ». [...] Je dois ainsi considérer les *Maximes* comme la voie pour expérimenter la présence de Michel dans l'existence terrestre. Élever cette expérience à la pleine conscience, signifie cependant donner à Michel le salut qui lui revient » (38).

Les *Maximes anthroposophiques*, en reformulant entièrement les contenus de la science de l'esprit, fournissent de nouveau les catégories pour la compréhension de l'être de Michel et de son action dans l'humanité. L'argument paraît pour la première fois dans la « Lettre aux membres » du 17 août 1924, intitulée : « L'avènement de l'époque de Michel » (*Im Anbruch des Michael-Zeitalters*). Steiner y écrit : « Dès que l'on pénètre avec sa propre vision dans le monde spirituel, on tombe sur des entités spirituelles concrètes. Dans les doctrines sapientielles antiques, on désignait du nom de *Michel* la puissance dont émanent les pensées des choses. Ce nom peut être conservé. On peut dire alors : autrefois, les hommes recevaient les pensées de Michel. Michel administrait l'intelligence cosmique. À partir du neuvième siècle [ap. J.-C.] nous ne percevons plus l'influence de Michel dans leurs pensées. Celles-ci s'étaient soustraites à sa gérance et descendaient désormais du monde spirituel dans les âmes humaines singulières » (39).

Michel est ici caractérisé comme l'inspirateur des pensées humaines. Par son inconditionnel amour à l'égard de l'ordre originel de la création, il en garde l'image intacte et la transmet aux hommes comme une lumière formatrice de leurs pensées. Dans un tel sens, il « administre l'intelligence cosmique ». Tant que les hommes percevaient les choses dans la vision, encore rêveuse, de leur splendeur originaire, ils retiraient de cette splendeur même les raisons de leurs pensées. Depuis le moment, cependant, où elle commença à se retirer, en laissant les choses dans la nudité de leur apparition sensible, les hommes durent engendrer eux-mêmes, au moyen d'une profonde activité spirituelle, les raisons par lesquelles dominer l'expérience d'un monde qui se présentait à eux sous cette nouvelle forme. C'est celui-ci le moment où ils risquent de perdre le sens de l'ordre divin inhérent à la création. Leurs pensées se soustraient à la lumière inspiratrice de Michel. Ils ne pourront la retrouver que lorsque l'activité par laquelle elles naissent se sera convertie en amour, un amour pour les choses dans leur être, une adhésion profonde à leur vérité. Alors « la puissance d'où émanent les pensées des choses », n'inspirera plus l'intellect humain depuis l'extérieur, mais pénétrera en lui, en le métamorphosant en organe de la connaissance aimante, laquelle se préparera à remplir humainement la fonction qui revint autrefois au gouvernement de la nature visible, à « l'intelligence cosmique ». Telle est la grande occasion qui se présente à l'homme dans celle que Steiner appelle « l'époque de Michel », dont l'avènement est ainsi privé de bruit et tourné vers le pur et insondable sens de la vérité, au point de passer inaperçu.

Quand l'activité par laquelle l'homme connaît les choses, coïncide avec l'amour pour leur être, il entre en syntonie avec Michel. En réalisant dans l'intelligence la volonté avec laquelle il aime les choses, il rend conscientes pour lui les forces qui autrement opèrent dissimulées dans la formation de son destin. C'est celle-ci la raison pour laquelle la communion de l'homme avec Michel, à l'époque actuelle, est connexe à celle qui est dite, avec une expression peut-être un peu insolite, mais qui n'ôte rien à cause de ceci à sa substance, la « révélation du *Karma* ». Par le terme de *Karma*, originairement « action », Steiner indique la loi par laquelle toute action qu'introduit un

être dans l'univers, produit des conséquences sur le plan suprasensible, destinées à se répercuter dans l'ensemble de son expérience. Le processus d'où se déterminent de telles conséquences est barré à l'homme, dans la mesure où son intelligence se soustrait à la domination des forces qui opèrent dans le suprasensible, pour s'immerger dans le sensible. En développant cependant en ceci l'amour essentiel qui le transcende, il s'engage sur le chemin qui le conduit à se réunir à ses forces.

Le Karma ou destin, même quand il semble radicalement adverse, est l'expression de l'amour du monde suprasensible à l'égard de l'homme. Quand il accorde son intelligence avec l'amour qui s'exprime dans le destin, celui-ci commence à se révéler à lui, non plus seulement comme effet, mais aussi comme cause. Il peut alors participer consciemment à son élaboration. Michel est le guide invisible d'une telle conquête. Il est significatif à ce propos que dans l'œuvre de Rudolf Steiner, et donc aussi dans les *Maximes* qui la récapitulent, l'approfondissement le plus grand des lois qui président à la formation du destin correspond à la plus complète révélation de l'être de Michel (40).

L'affinité de l'action de Michel avec l'amour qui se réalise dans l'intelligence, fait en sorte qu'elle entrouvre à l'homme le rapport au Christ, lequel est la source d'un tel amour. Certaines des « Lettres aux membres » sont consacrées à ce thème. En elles, Michel apparaît comme l'être qui révèle à l'intelligence humaine, spécialisée dans l'investigation de la nature sensible, les liens cosmologiques qui ramènent les manifestations de cette nature à l'ordonnement moral du monde. Le monde racheté par Christ est un monde dans lequel s'exercent des intentions morales, et il ne peut être compris qu'à partir d'une cosmologie qui assigne à la causalité spirituelle la primauté qui lui revient. Telle est la vision de la nature à laquelle Michel éduque l'homme : « Comprendre le sens de la mission de Michel dans le Cosmos signifie parler de manière [que nos pensées puissent être aussi celles du Christ]. Aujourd'hui, on doit parler de la nature, comme l'exige l'évolution de l'âme consciente. On doit accueillir en soi le mode de penser purement scientifico-naturel. Mais on devrait aussi, eu égard à la nature, apprendre à parler — à savoir à *sentir* — de manière conforme au Christ. Non seulement vis-à-vis de la libération de la nature, non seulement en ce qui concerne l'âme et le divin nous devons apprendre le langage du Christ, mais aussi au sujet de la nature » (41).

Michel guide l'homme vers une expérience de la nature qui soit en accord avec la révélation du Christ, mais il ne s'entremet pas dans ce qui concerne la rapport de l'âme humaine avec Christ Lui-même. L'authenticité de la révélation de Michel consiste justement à servir celle du Christ, sans s'y substituer : « Se trouveront ainsi côte à côte l'expérience de Michel et celle du Christ. Grâce à Michel, l'homme trouvera de la manière juste, par rapport à la nature extérieure, la voie du suprasensible. La vision de la nature pourra, sans en être faussée, se situer à côté d'une vision spirituelle du monde et de l'homme, en tant qu'être cosmique — grâce à la juste attitude à l'égard du Christ, l'homme pourra expérimenter dans la relation vivante de son âme avec Christ Lui-même, ce qu'autrement il ne pouvait recevoir que sous la forme de la révélation traditionnelle de la foi » (42).

Nous retrouvons ici, dans le pur domaine de la vie de l'âme, ce qui, dans la formation de l'homme médiéval, était le rapport entre arts libéraux et théologie.

À faire obstacle à l'évolution de l'âme qui, au travers des voies entrouvertes par Michel, s'approche du Christ, c'est cet être spirituel que Steiner, se référant à l'antique tradition iranienne, désigne du nom d'Ahrimane. Dans les *Maximes*, il présente certaines caractérisations efficaces de son agir, opposé à celui de Michel. Ahrimane est l'esprit qui s'est approprié l'intelligence cosmique lorsqu'elle passait des mains de Michel à celles de l'homme, pour pouvoir la référer entièrement à lui. Si le trait caractéristique de l'intelligence michaélienne c'est le don de soi, à la vérité des choses, celui de l'intelligence ahrimanienne est l'affirmation de soi à travers leur négation. À l'amour pour le Cosmos fait pendant le mépris. Son existence se déroule donc étrangère à la vie du tout et c'est à une telle aliénation qu'il voudrait mener les intelligences qu'il assujettit à son influence. Il « se trouve spatialement dans le monde auquel l'homme appartient, mais il ne développe aucun rapport de forces avec les êtres qui appartiennent régulièrement à ce monde [...]. S'il parvient à ce qui est dans ses intentions, Ahrimane rendrait semblable à la sienne l'intelligence qui fut donnée à l'humanité » (43).

Avec ceci, nous savons ce que nous devons comprendre par le « dragon » que Michel, à son exemple, nous invite à combattre et à vaincre. Il est la puissance qui voudrait nous induire à croire que l'unique réalité soit celle sensible, en favorisant, en vertu de cette limitation, le développement de la logique dans laquelle il n'y a aucune place pour une vérité qui puisse être aimée en proportion de l'être qu'elle manifeste. « L'intellectualité sourd d'Ahrimane comme une glaciale impulsion privée d'âme. Les hommes qui sont agrippés par cette impulsion développent une logique, qui semble parler d'elle-même de manière inexorable et privée d'amour — en réalité c'est justement Ahrimane qui s'exprime par son entremise —, dans laquelle rien ne se révèle de ce qu'est un juste rapport profond émanant du cœur et de l'âme, de l'homme avec ce qu'il pense, dit ou fait » (44).

La victoire du dragon s'accomplit donc sur le plan de la connaissance, dans la mesure où celle-ci s'accorde profondément avec les forces du cœur. Elle est un événement de l'âme, jamais définitif, fruit d'un combat à soutenir tant que dure la conscience terrestre. Et de la persévérante victoire de l'âme, mûrit le climat silencieux et solennel d'une fête de Saint Michel, contre laquelle tout notre époque semble s'opposer : « Quand un jour, la fête de Saint Michel, en automne, sera vécue comme quelque chose de profondément vrai, alors dans le sentiment des hommes qui la célébreront avec une profonde véracité, naîtra et vivra dans l'âme une tonalité fondamentale qui peut s'exprimer ainsi : *comblée d'idées, l'âme expérimentera la lumière de l'esprit, quand l'apparence des sens n'évoquera plus chez l'homme qu'un souvenir* » (45).

4. Appel au Tournant des Âges

Les efforts de Rudolf Steiner, consacrés à susciter parmi ses contemporains une compréhension de la réalité du monde suprasensible, traversèrent un moment crucial quand, dans la nuit de la Saint Sylvestre entre 1922 et 1923, part en flammes l'édifice en bois du *Goetheanum*, projeté par lui, un édifice qui, d'une telle compréhension voulait être en outre le symbole, une aide visible. Une Société Anthroposophique existait alors depuis presque dix ans. Son existence ultérieure n'aurait été dès lors justifiée que si son principe spirituel dont provenaient les enseignements de l'Anthroposophie, et qui s'était exprimé artistiquement dans les formes mêmes de l'édifice désormais détruit, se fût mis à l'animer, en tant que force formatrice, depuis son intérieur. Il s'agissait de conférer un caractère spirituel, à savoir lié à des destins non transitoires, à celle qui, jusqu'alors n'avait été qu'une institution culturelle. C'est dans ce but qu'est convoquée pour la Noël 1923/24 un grand Congrès, dans lequel est prévue la fondation d'un nouvel organisme sociétal qui s'appellera « Société Anthroposophique Universelle » (*Allgemeine Anthroposophische Gesellschaft*).

La vaste ampleur de l'initiative s'annonce déjà dans le discours inaugural de Steiner, lors de la matinée du 24 décembre. Après avoir caractérisé le « mouvement anthroposophique » comme une réalité spirituelle « qui n'est pas née d'un arbitraire terrestre » et source d'une révélation originale pour l'humanité moderne — coïncidente donc avec le principe qui devrait animer la Société terrestre naissante qui porte le même nom —, il indique ce que comporte pour l'homme du présent, de se lier à lui : « Au commencement de ce Congrès qui est le nôtre, nous voulons profondément inscrire dans nos cœurs que ce mouvement anthroposophique voudrait unir l'âme de chacun qui se consacre à lui, aux sources de l'existence humaine dans le monde spirituel, que ce mouvement anthroposophique voudrait conduire l'homme à cette illumination qui est adéquate pour lui dans la phase actuelle de l'évolution de l'humanité sur la Terre et que, en référence à la révélation qui a commencé, peut se revêtir des paroles suivantes : < Si, moi, je suis cet homme voulu par Dieu sur la Terre, comme cet homme voulu par Dieu dans l'univers > » (46).

Les jours suivants, ce seront toujours les allocutions matinales de Rudolf Steiner à conférer au Congrès de Noël sa marque essentielle. Dans la matinée du 25 décembre, il fait retentir pour la première fois les paroles, qui renferment « le fruit le plus important [de l'investigation spirituelle] des dernières années » et qui voudraient « renouveler à partir des signes du présent l'antique devise des mystères : < Connais-toi toi-même > » (47). Il s'agit d'une séquence de versets méditatifs qui

devraient constituer la « pierre de fondation de la Société Anthroposophique », une pierre donc, qui, à la différence de celle de l'édifice perdu, n'est pas déposée dans le sol terrestre, mais « dans le terrain de nos cœurs » (*in den Boden unserer Herzen*) pour donner naissance à un nouvel édifice, désormais composé uniquement de pensées et d'actions humaines, intérieurement concordantes en vertu d'un lien invisible [et donc inaccessible à la destruction physique, *ndt*].

La matinée du 26 décembre, Rudolf Steiner énonce ce qu'il caractérise comme le « problème fondamental » (*Grundproblem*) de la Société naissante, un problème — souligne-t-il — qui ne doit pas être résolu au moyen de « longs débats », mais encore une fois « dans le cœur de chacun » : « Comment unir le caractère entièrement public à l'ésotérisme le plus sérieux, profond et intime ? » (48). Peu après, sans se référer explicitement au problème posé, il offre à celui-ci une réponse pratique, qui justement à cause de son caractère, sera destinée à échapper à beaucoup. La réponse consiste dans l'illustration que les versets méditatifs de la « Pierre de fondation », récités dans leur intégralité le jour d'avant, puissent être utilisés, afin qu'ils « ne nous abandonnent plus », à savoir, qu'ils deviennent un patrimoine stable de l'âme. À telle fin, il en extrait de l'ensemble, en les écrivant au tableau noir, des strophes singulières, les « cadences » comme on les a appelées, sur lesquelles l'âme puisse concentrer son propre exercice dans une seule journée. Cette année-là, le 26 décembre tombait un mercredi. Jusqu'au mardi suivant, se succédèrent les instructions pratiques du type décrit, de manière qu'il en ressorte un programme complet pour la vie méditative dans le cours d'une semaine entière. À la fin du Congrès, Steiner formulera le souhait que ceux qui y ont pris part, portent dans le monde leurs « cœurs chaleureux dans lesquels a été déposée la Pierre de fondation pour la Société Anthroposophique », afin qu'il en découle un « agir énergique et salutaire » (49).

Avec la pose spirituelle de la première pierre dans le cœur des assistants, le congrès de Noël offrait une réponse vivante au problème qui leur avait été exposé au commencement, c'est-à-dire comment former une association qui unisse « le caractère entièrement public à l'ésotérisme le plus profond, sérieux et intime ». Un tel Congrès est un fait du monde extérieur, qui peut être amplement documenté par les moyens de l'investigation historiographique commune, mais en même temps, un événement dont la portée pour l'âme humaine échappe à toute considération extérieure et renvoie à l'inverse, à des liens passés, seulement explicables que là où les destinées temporelles rencontrent l'éternité, et le temps lui-même s'écoule comme un courant qui passe mais n'a pas de fin. En ce moment fut posé dans l'histoire visible le germe d'un devenir dont la visibilité ne peut pas être une qualité du présent, mais de celle d'un futur naissant parce qu'intensément voulu.

« À celui qui prit part de tout cœur au Congrès de Noël, il s'avéra qu'en lui l'histoire universelle n'y fut pas seulement enseignée, mais s'accomplissait, était réalisée ». Ainsi se rappelle l'un des participants, plutôt encore jeune à l'époque (50). Steiner parla à ce propos du « début d'un tournant universel des temps » (*Welten-Zeitenwende-Anfang*) (51). Celui-ci doit être compris en relation à une métamorphose des rapports de l'homme avec le monde de son expérience, dont le congrès de Noël est signe et remède en même temps. Le monde, comme il se présente à l'expérience de l'homme, cesse d'offrir le fondement de son existence. Avant il présentait avec sa propre composante sensible, celle suprasensible dont la première tire sa substance. À partir d'un certain moment, cela n'advient plus. L'homme est appelé à intégrer la donnée de l'expérience avec un contenu qui ne peut désormais surgir que de l'intérieur de son âme. Si l'on s'abstient d'une telle opération, on sera destiné à fonder son propre agir sur le vide eu égard au futur, et sur un sol explosif par rapport au présent.

Cela est connexe à la signification qui fut donnée autrefois au mot « cosmos ». les Grecs appelaient κοσμος à savoir « parure », l'ensemble des manifestations sensibles, dans lesquelles transparaît la splendeur suprasensible qui en est la loi interne, expérimentée comme ordre, harmonie, beauté. Déjà à partir du début de l'époque moderne, mais radicalement dans l'époque actuelle, le monde se présente privé de sa parure, et c'est le devoir de l'homme que de la lui restituer. Dans le cas contraire, il verra le champ de sa propre expérience se remplir non plus du Cosmos, mais d'une sorte « d'anticosmos », qui est la négation de toute beauté et de toute bonté. Sous l'aspect pratique, ceci comporte que l'ascèse de l'âme devienne une condition non plus extraordinaire, mais ordinaire de la vie humaine, une ascèse finalisée non seulement au bien de

l'homme, mais aussi à celui du monde qui l'entoure. D'une telle ascèse, la « Pierre de fondation », avec son triple appel à l'âme humaine, veut être la guide. Avec elle, peut débiter rien de moins qu'un nouveau devenir historique, tandis que ce qu'était l'histoire épuise peu à peu ses ressources, pour ne se perpétuer plus que dans une ombre sinistre et destructrice, ayant lieu jusque dans la donnée la plus élémentaire de l'expérience, ce que l'Évangile annonce depuis toujours, à savoir que « le temps est échu ».

Avant encore que l'appel contenu dans la « Pierre de fondation » s'adressât à l'humanité dans son ensemble, il s'adressait aux membres de la Société Anthroposophique qui naissait avec celle-là. Un grave danger pesait sur sa vie depuis les débuts : l'idéologisation du suprasensible. Elle comporte que l'on reçoit des communications relatives au suprasensible, pour les organiser sur la base des besoins extérieurs à leurs contenus et tendant à alimenter un courant d'opinion qui s'oppose à un autre selon une dialectique valable pour le monde sensible et à celui-ci fonctionnelle, pas différemment de ce qui se produit pour un parti politique ou un autre mouvement de tendance. Dans un tel cas, les enseignements reçus ne valent pas pour leur capacité d'entrouvrir à la conscience humaine une zone de silence dans laquelle s'enflamme une vie nouvelle, mais dans leur simple formulation extérieure, sur laquelle on jure *in verbo magistri* (52). À la logique de l'être se substitue celle d'un système dans lequel est déjà dit tout ce qu'on peut dire sur l'être. À l'initiative morale se substitue un code d'usages et de comportements qui reçoit sa confirmation de la conformité à une coutume transmise. S'étant barrée le chemin de cette manière à une expérience directe du suprasensible, on se dispose par conséquent à la refuser chez les autres. Pour conjurer un semblable danger, Rudolf Steiner transmet la « Pierre de fondation ». Elle ne devait pas être interprétée à la lumière des notions scientifico-spirituelles acquises, mais, devenue un art de vie de l'âme, faire en sorte que ces notions soient recueillies dans le flux vivant d'une conscience suprasensible en devenir. Donc pas un objet de savoir, mais une condition de son ravivage. Face à tout ceci, il est surprenant de voir combien peu elle a été cultivée par les membres dans les années qui suivirent le Congrès de Noël, combien rarement elle a été placée au centre de leurs activités et de leurs efforts, comme fait défaut, sinon dans des cercles restreints, une transmission relative à son aspect pratique, étayant tout le travail spirituel.

Le premier à appeler l'attention des membres sur son importance, en se servant d'un écrit — non pas pour substituer une tradition écrite à celle orale, mais pour obvier à l'absence même de cette dernière — fut, douze ans après le Congrès de Noël, l'anthroposophe d'origine russe, Valentin Tomberg (1900-1973). Dans la préface de la première partie d'une trilogie sur le sujet, diffusée sous forme dactylographiée dans les années 1936 à 1939, il écrivait : « L'auteur du présent écrit non seulement l'a considérée [la méditation de la « Pierre de fondation », *nda*] comme le fondement de tout travail anthroposophique, mais il s'est aussi efforcé d'en faire le fondement de tout son *propre* travail, dans la parole et dans l'écrit. Quel que fût le travail qu'il dût réaliser, il s'orientait sur la méditation de la « Pierre de fondation ». Cela s'est révélé une aide inestimable » (53).

La trilogie de Tomberg, pour ce qui est de l'originalité d'inspiration et la fécondité de perspective, est restée jusqu'au jour d'aujourd'hui non-dépassée, parmi les travaux sortis par la suite sur le sujet. Pour le premier desquels il faudra attendre encore une fois vingt ans, et ce sera un participant au Congrès de Noël, le néerlandais Frederik Willem Zeylmans von Emmichoven (1893-1961), qui le publiera en 1956, en langue allemande avec le titre *Der Grundstein* (54). L'écrit de Zeylmans, peut-être pas aussi incisif et profond que celui de Tomberg, s'en tient cependant davantage à une conscience historique et contient en outre des allusions aux « cadences », absentes dans l'autre. On dit déjà dans cet écrit que la « profondeur du Mystère » connexe à la pose de la « Pierre de fondation », « ne pourra se révéler à l'humanité que dans le cours du temps », et que sa portée ne concerne pas seulement « le cercle des membres », mais est « beaucoup, beaucoup plus important » (55). Il y a donc la conscience d'une impulsion absolument universelle, par laquelle la Société Anthroposophique, en tant qu'institution formellement constituée, ne pourrait être qu'un véhicule provisoire.

Quant au Congrès dans lequel cette institution est née, Madame Marie Steiner écrivait, dans la préface de la première édition relative aux actes, de 1944, les paroles lapidaires suivantes: « Il a

été la plus puissante tentative de la part d'un éducateur de l'humanité, d'élever ses contemporains au-delà de leur soi particulier et de les éveiller à la volonté consciente de pouvoir être des instruments de la sage direction du monde. Toutefois, le Congrès de Noël était en même temps connexe à une tragédie infinie. On ne peut pas le dire autrement, en effet : nous étions appelés, mais non pas élus. Nous n'avons pas été à la hauteur de l'appel. L'évolution qui a suivi l'a démontré. — Quiconque a pris part à ce Congrès, s'est d'abord senti élevé au-delà de lui-même, pénétré de chaleur et en même temps profondément tourneboulé. Sur la totalité planait cependant un destin qui dut être transféré dans d'autres sphères de l'existence. L'issue a montré ce que cela a signifié pour le Dr. Steiner d'assumer sur lui notre destin » (56).

Le témoignage de Marie Steiner, parce que provenant d'une personnalité qui a suivi en y participant intimement tout le développement de l'affaire, est irrécusable. Il ne devrait pas toutefois prévenir le jugement sur celle-ci. La question, relative à l'issue du Congrès de Noël a presque toujours posée de manière unilatérale. On s'est simplement demandé : « A-t-il réussi le Congrès de Noël ? », et on a donc cherché à démontrer, sur la base d'arguments divers, qu'il avait au moins atteint l'objectif qu'il s'était fixé. La question devrait au contraire être répartie sous deux aspects différents. Le premier : « A-t-elle réussi, la Société Anthroposophique, à être le véhicule des intentions exprimées à partir du Congrès de Noël ? ». La seconde : « La « Pierre de fondation », transmise au cours du Congrès de Noël, a-t-elle une valeur éternelle pour l'âme humaine ? ».

Au premier aspect, on peut répondre en suivant, au plan historique, les vicissitudes de la Société en question, jusqu'à sa manifestation dans le présent. Que la « Pierre de fondation » ait une valeur éternelle pour l'âme de l'homme, en tant que telle — ce qui constitue la seconde aspect de la question —, peut le constater quiconque fait d'elle sa pratique régulière, en l'intégrant dans sa propre vie intérieure. Dans ce cas, il sera induit, par le dynamisme même suscité en lui par cette pratique, à reconsidérer entièrement la nature de la « Société » née à l'occasion du Congrès de Noël.

La nécessité d'une telle reconsidération est implicite dans le destin et dans l'œuvre de Ita Wegman.

Notes :

1. La critique ultérieure reconnut ses écrits comme postérieurs de quelques siècles à l'époque où avait vécu Denis l'Aéropagite, de sorte que l'usage vint ensuite d'appeler l'auteur le « Pseudo-Denis ». En réalité, tout en étant vrai ce résultat de la critique philologique, rien n'empêche d'y voir la continuité d'une école et le passage d'une tradition orale, confidentielle, à celle écrite, destinée à la divulgation. Dans ce cas, Denis indique plutôt une « fonction » qu'une personnalité et renvoie à l'influence inspiratrice de celui qui, par ce nom, a initié l'école. Ceslao Pera rédigea, à ce sujet, l'une des plus remarquables études, au vingtième siècle, sur cet auteur que lui préfère appeler « Denis le Mystique » : « J'ai des raisons de croire que le titre primitif par lequel est cité « Denis l'Aéropagite », avait une valeur purement honorifique, comme un certain théologien dominicain célèbre s'appelle communément « Jean de St Thomas ». C'est pourquoi, sous cet aspect, je n'aime pas l'appeler « Pseudo-Denis », mais « Denis » ». Cfr. C. Pera, o.p., *La via di Dio secondo i padri [La voie de Dieu selon les Pères]*, Turin 1964, pp.73-74. Voir aussi dans la partie III du présent recueil la note 20 de l'essai « La grécité et le Mystère du Golgotha ».

2. Dionysius Aeropagita, *De coelestis hierarchia*, 240C; traduction italienne: Denis l'Aéropagite, *Toutes les oeuvres*, aux soins de P. Scazzoso & E. Bellini, Milan 1981, p.107.

3. Jean Chrysostome, *De sacerdote*, VI, 3; Trad. cfr. *La prêtrise*, Rome 1980, p.136.

4. Sur les apparitions de Chonae et Constantinople, voir le volume de Jean W. Schneider, *Michael und seine Verehrung im Abendland [Michel et sa vénération en Occident]*, Dornach 1981, aux chapitres relatifs, pp.13-40. Dans le volume on décrit avec une vaste documentation, l'évolution du culte de Michel de la période de l'Antiquité tardive à tout le Moyen-Âge, en relation avec la conscience humaine.

5. Cfr. A.A.V.V. *Le phare de Saint Michel entre anges et pèlerins*, Actes du VII^e Congrès Sacrense, Ed. Rosminiane, Stresa 1999, relation du Pr. Giorgio Ottranto, pp.49-88.

6. Le passage est rapporté dans J.W. Schneider, op. Cit., p.45.

7. L'hymne est rapporté en version allemande dans volume susmentionné de J.W. Schneider, pp.139-140. Le monastère de Tallaght, non loin de l'actuelle Dublin, était dédié à Saint Michel et les moines chantaient chaque soir un hymne en son honneur.

8. *Monumenta Germaniae Historica*, Berlin 1876, p.348.

9. Dans J.P. Migne, *Patrologiae cursus completus*, Paris 1884-1894, Series Latina, vol.101, p.740; Schneider, p.144.

10. Là, pp.160-161.

11. *Ibidem*.
12. Hymne pour la fête de Saint Michel du XI^{ème} siècle. Là p.155.
13. Hymne gothique espagnol. Là p.160.
14. Alcuinus, *Opuscola didascalica, Grammatica*, Migne, PL, vol. 101, p.853, n.267. Certains des passages rapportés ici se trouvent aussi chez J.W. Schneider, op.cit., pp69-70.
15. *Ibidem*, nn.267-268.
16. Ivi, p.854, n.268.
17. L'une des plus impressionnantes, bien que d'époque postérieure (XV^{ème} siècle) est celle de la chapelle de *Notre Dame des Fontaines* près de La Brigue, outre celle du Col de Tende, dite, à cause de la richesse et la qualité de ses peintures qui en ornent les parois, la « Chapelle Sixtine des Alpes ».
18. *Das Traumlied von Olaf Åsteson*, aux soins de Dan Lindholm, Stuttgart 1983, p.44.
19. Migne, P.L., vol. 196, p.1519.
20. *Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe [Contributions à l'oeuvre complète de Rudolf Steiner]*, N° 67/68, Dornach, Saint Michel 1979, pp.5-6.
21. La *Berean Society*, dont Harrison était président, dérivait son nom de la ville macédonienne de *Berea*, désignée dans les Actes des Apôtres (17, 10), et avait comme but « l'étude de l'occultisme théorique (*Theoretical occultism*) » dans l'esprit de la révélation chrétienne.
22. C.G. Harrison, *The transcendental Univers*, 2nd édition aux soins de Christopher Bamford, Londres 1993, p.128.
23. C.G. Harrison, *Das Transcendentale Weltenall*, Munich 1897, 2nd édition, Stuttgart 1990.
24. Des reprises successives du même motif se retrouvent chez Cornelius Agrippa von Nettesheim (1446-1535, [ami d'Albano, ndf]) *De occulta philosophia*, 1^{er} édition 1533, livre troisième, chap. XXIV, et dans Éliphas Lévi, *Dogme et rituel de la Haute Magie*. Dans ce dernier, on parle de 1879 comme du début d'un règne de paix universel [sic ! ndf].
25. Rudolf Steiner, conférence du 2 mai 1913, dans *Vorstufen zum Mysterium von Golgatha* (GA 152), Dornach, 1990, p.43.
26. Conférence du 16 mai 1913, Ci-dessus, p.58.
27. Les deux citations, *ibidem*.
28. Voir à ce sujet le bref essai intitulé « Les connexions physiques et spirituelles de l'entité humaine », inséré en appendice au volume *Des énigmes de l'âme* de 1917 (GA 21) ; ed. et. 1987, pp.115-130.
29. R. Steiner, *La mission de Michel* (GA 194).
30. R. Steiner, conférence du 15 octobre 1922, dans *Force spirituelles actives entre anciennes et nouvelles générations* (GA 217) ; ed it. 1964, pp.192-193.
31. Les deux premiers sont rapportés dans l'Appendice A du présent ouvrage, sous le titre plus global : *Le climat intérieur de la fête de Saint Michel*
32. Rudolf Steiner ; conférence du 13 janvier 1924, dans *Sièges des Mystères du Moyen-Âge* (GA 233a), ed. it. 1984, pp.90-91.
33. Ci-dessus, p.91.
34. L'Europe, à proprement parler, n'est pas Occident, mais « Centre ». Le fait qu'elle en soit venue à coïncider avec l'Occident est le signe de sa fonction défaillante dans l'équilibre global de la civilisation contemporaine. Au manque du Centre fait pendant le choc aveugle des forces de l'Occident contre celles de l'Orient, reconnaissable aujourd'hui dans le conflit toujours plus manifeste entre globalisation et intégrismes.
35. La première communication à ce sujet fut donnée dans les conférences de Arnhem (NL) des 18-20 juillet 1924, dans *Considérations ésotériques sur les liens karmiques* [simplement intitulé « Karma » en français, ndf] vol. VI (GA 240), et donc reprise dans les conférences de Dornach des 28 juillet et 12 septembre suivants, respectivement dans *Considérations...*, vol. III (GA 237) et vol. IV (GA 238). Voir aussi dans le présent volume, Partie I, Chap. VII, VIII, IX, XIII, et Partie II, chap. IV.
36. *Considérations...*, vol. IV ; ed. it. ; p.155.
37. Carl Unger (1878-1929) parla à ce propos de « langage de l'âme consciente » et sous ce titre il leur consacra une vaste étude parue pour la première fois en 1930 ; 2nd éd. it., Milan 1997.
38. Le témoignage se trouve dans E. Zeylmans van Emmichoven, *Wer war Ita Wegman ? [Qui était Ita Wegman ?]*, cit. (Voir note 1 du préambule), vol. II, p.157.
39. Rudolf Steiner, *Anthroposophische Leitsätze* (GA 26), Première édition intégrale Dornach 1944, Lettre du 17 août 1924 ; en It. *Maximes anthroposophiques*, ed. 1969, p.56. Les passages de ce volume sont ici rapportés dans une nouvelle traduction.
40. La notion de *Karma* semblerait entièrement étrangère au domaine culturel de l'Occident européen. En réalité, on la retrouve partiellement dans ce que les anciens appelaient « fato » et que Boèce (480-526) dans *De consolazione philosophiae* définit comme « l'aspect inhérent aux choses changeantes, par le moyen duquel la providence insère toute chose dans son ordre propre » (livre IV, 6, 29-30). Dans une époque plus récente, un philosophe comme Bertrando Spaventa (1817-1883), profondément pétri de la conscience éthique propre à l'humanité moderne, écrivait dans une note à ses cours tenus à l'Université de Naples entre

1861 et 1862 : « Je ne sais pas si dans quelque religion — en tant qu'explication de la vie — il se trouve de concept plus sérieux et plus profondément humain que celui de *Karma* : un concept dans lequel on voit exprimée plus énergiquement la conviction, que l'homme est le véritable artisan de son propre destin, et que l'esprit, en tant qu'activité éthique — en tant qu'efficacité et processus continu de l'agir, comme pérennité morale — soit l'unique puissance suprême qui régit et ordonne toute chose, la loi à laquelle tout est assujéti et dont dépend le cours du monde ». (*La philosophie italienne dans ses relations avec la philosophie européenne*, 1^{ère} édition, Naples 1842, Note à la Leçon inaugurale ; ed. Milan 1974, aux soins de Pier Paolo Ottonello, pp.41-42). Ce qui distingue Boèce de Spaventa c'est que pour le premier les impulsions configuratrices du destin transcendent entièrement la conscience humaine, chez le second elles deviennent intimes, dans la mesure où celle-ci se réalise comme moralité.

41. R. Steiner, *Anthroposophische Leitsätze*, cit., lettre du 2 novembre 1924; ed. it., cit., p.88. soulignement de l'auteur. Le passage entre parenthèses, est tiré du paragraphe précédent.

42. *Ibidem* ; ed. it., p.93.

43. Ci-dessus, lettre du 23 novembre 1924; ed. it., pp.101-102.

44. *Ibidem*, ed. ita, p.102. Ahrimane n'est qu'un aspect de la manifestation du mal, représenté par la haine de la vérité. Il est la conséquence d'un aspect plus originel, consistant en un amour désordonné de soi, eu égard auquel Steiner parle comme d'une qualité propre à « Lucifer ». [C'est la raison pour laquelle certains disent que Ahrimane est le « Karma » de Lucifer, par exemple Valentin Tomberg, *ndf*]. À la haine de la vérité fait suite à son tour la haine de la réalité (« Asura »). Sur le plan de l'âme, les trois aspects du mal s'exercent comme orgueil, et sensualité subtile ; matérialisme théorique et pratique ; cruelle fureur destructrice.

45. Ci-dessus, lettre du 8 mars 1925 ; ed. it., p.200. soulignement de l'auteur.

46. R. Steiner, *Die Weihenachtstagung zur Begründung der Allgemeinen Anthroposophischen Gesellschaft (GA 260)*, Dornach 1994, p.35.

47. Ci-dessus, p.14. Les allocutions de Steiner relatives à la méditation que l'on vient de traiter ici, sont recueillies dans un volume intitulé *La pose de la Pierre de fondation de la Société Anthroposophique Universelle*, Milan 2001.

48. Ci-dessus (Cfr. note 46), p.92.

49. Allocution de clôture du premier janvier 19024, au soir. Ci-dessus, p.284. Dans le volume susmentionné, *La pose de la Pierre de fondation...* (Cfr. note 47) sont aussi rapportés les « cadences » transcrites par Rudolf Steiner sur le tableau noir.

50. Il s'agit de Wilhelm Rath (1897-1973), spécialiste talentueux des courants spirituels médiévaux, ainsi que titulaire, en Carinthie, d'une exploitation agricole conduite selon la méthode bio-dynamique. Le passage rapporté est tiré de son témoignage contenu dans le volume de A.A.V.V., *Erinnerungen an Rudolf Steiner*, aux soins de Erika Beltle et Kurt Vierl, Stuttgart 1972, p.416.

51. Allocution de clôture du 1er janvier 1924 au soir : op. cit. (Cfr. notes 46 & suiv.), p.281.

52. Dans l'expérience suprasensible, il se produit quelque chose de similaire à tout ce qui arrive pour la musique. De même que celle-ci ne consiste pas en notes, mais dans ce que l'âme expérimente dans l'intervalle entre une note et une autre, ainsi l'expérience suprasensible ne coïncide pas avec les représentations dont elle se revêt pour se rendre communicable, mais elle revit là où se remplit d'entité originaire l'espace qui se forme dans l'âme grâce au dévouement à leur contenu.

53. Valentin Tomberg, *Die Grundsteinmeditation Rudolf Steiner*, 1^{ère} éd. en vol. Schönach 1993, p.9. Une édition italienne de ces écrits est au programme du recueil des écrits anthroposophiques de Valentin Tomberg, publié par la maison d'édition: « Estrella de Oriente » de Trente. Que l'on note que Tomberg ne fut pas parmi les participants au Congrès de Noël. [C'est peut-être aussi le lieu de rappeler ici que Véronique Borde a entrepris la traduction française des écrits de Tomberg sur l'Ancien et le Nouveau Testament; à leur étude, on y remarque une révélation des Mystères humains du Christianisme parfaitement complémentaire à la révélation des Mystères cosmiques du Christianisme tels qu'ils ont été révélés par Rudolf Steiner ; à cet égard, on a nettement l'impression de leur complémentarité spirituelle parfaite. *ndf*].

54. Ed. it. F. W. Zeylmans van Emmichoven, *La fondation de la Société Anthroposophique*, aux soins de Stefano Pederiva, Milan 1982.

55. Ci-dessus, Introduction, p.13.

56. Dans R. Steiner, *Die Weihnachtstagung...* (Cfr. note 46), Préface de Marie Steiner à la première édition de 1944, p.18. Littéralement: « ...notre Karma ».

II.

ITA WEGMAN

UNE RECHERCHE SUR LES IMPULSIONS FORMATRICES DE SON OEUVRE

Giancarlo Roggero

*Servus Michaelis sum
per meam et tuam voluntatem
in nomine nostri dei.*

(Devise écrite par Rudolf Steiner pour Ita Wegman)

1. Rudolf Steiner et Ita Wegman: les étapes d'une collaboration.

Peu avant de mourir, Ita Wegman déclarait à sa collaboratrice, la doctoresse Madeleine van Deventer: « Je voudrais que durant ma crémation l'on ne dît rien d'autre sinon que ma vie a été au service de Rudolf Steiner » (1).

Dans ces paroles est contenu le sens d'un destin.

Il y a des auteurs dont la destinée ne s'avère explicable qu'en vue de ce qui sera le fruit de leur travail, d'autres dont l'œuvre ne se comprend pleinement qu'à la lumière du destin qu'ils ont vécu. Ita Wegman, qui ne fut pas écrivain de profession, appartient plutôt à ce second genre. Une description des moments fondamentaux de sa collaboration avec Rudolf Steiner, lequel dans son destin est le fait caractérisant, est une obligation dans le présent contexte. Elle peut aider à comprendre comment, après sa mort à lui, l'impulsion est née en elle de transmettre, au moyen d'une série d'écrits, certains enseignements reçus, dans la continuité d'une communion spirituelle, qui pour elle ne s'était pas interrompue.

Quand Ita Wegman, à l'âge de vingt-sept ans, rencontre pour la première fois, à Berlin, le fondateur de l'Anthroposophie, elle a déjà derrière elle une expérience de vie relativement riche. Née le 22 février 1876 dans un village résidentiel près de Djakarta, sur l'île de Java, fille d'un industriel d'origine néerlandaise, ayant grandi au point de rencontre d'une culture archaïque avec la civilisation européenne moderne, elle portait en elle la prédisposition modeler son destin grâce à la pleine initiative des forces individuelles (2). Le contact avec les traditions d'une île sur laquelle s'étaient succédées au cours des millénaires les plus diverses impulsions culturelles, le climat polyglotte de la famille, les voyages en Europe après l'adolescence, avec la visite des grandes capitales, ont contribué à éduquer en elle un sens de l'humanité qui n'était pas circonscrit aux formes d'une nation ou d'une civilisation particulière.

S'étant transférée définitivement en Europe au printemps de 1900, et ayant obtenu en Hollande en moins de deux ans un diplôme de gymnaste, elle était donc passée à Berlin, la ville qui, quelques années avant, avait suscité en elle une attirance pour le monde de la civilisation de la *Mitteleuropa*, et où fleurissaient les nouvelles orientations thérapeutiques liées au mouvement général de réforme hygiéniste (*Reformbewegung*), certains d'entre eux stimulant pour les développements de sa profession. Là, à la fin de 1902 déjà, elle obtient un nouveau diplôme qui l'habilite désormais à la pratique du massage et de la kinésithérapie d'orientation « suédoise » (3).

Depuis quelques années, elle s'était mise à étudier la théosophie, en adhérant à la Société Théosophique, sans en être pour autant intensément absorbée. Dans l'été 1902, elle entend parler d'un congrès international de cette même société, s'étant tenu à Londres et durant lequel un certain Rudolf Steiner, savant d'origine autrichienne, résidant à Berlin, avait présenté un programme de

travail bien à lui, en se montrant peu enclin à avancer sur des voies déjà précédemment tracées. Elle décide alors de rendre une visite à cet intéressant personnage qui, quelques mois plus tard, et précisément le 20 octobre 1902, fondera en en prenant la direction, la section allemande de la société en question. De cette rencontre, elle en parlera elle-même avec les paroles suivantes : « Par un belle journée d'été, je rendis visite à Rudolf Steiner dans son appartement à Berlin, alors qu'il venait juste d'être nommé secrétaire de la section allemande de la Société Théosophique (4). Je voulais seulement m'informer de son activité théosophique et me faire une idée au sujet de cet homme, dont on disait, dans les cercles théosophiques hollandais, qu'il avançait dans le domaine ésotérique sur sa propre voie, différente de celle d'Annie Besant [alors présidente de la Société Théosophique, *nda*], et qui jouissait d'une grande admiration dans ces cercles. Rudolf Steiner me demanda ce que je faisais à Berlin. <J'étudie et j'apprends à connaître la vie>, telle fut ma réponse. Il me regarda d'un œil scrutateur et me donna le programme de ses leçons, sans rien dire, voulant par cela me signifier qu'un tel programme pouvait donner une orientation à mon *étude et apprentissage pour connaître la vie*. Nous nous comprîmes bien, moi je promis de fréquenter ses cours et je pris congé »(5).

Steiner, en tant que philosophe, homme de lettres, et spécialiste des œuvres scientifiques de Goethe, avait des précédents tout autres que théosophiques et il entendait imprimer à la susdite section allemande une orientation nettement « occidentale », en raccordant les aspirations spiritualistes légitimes cultivées par la Société Théosophique aux traditions culturelles européennes plutôt qu'à l'Orient. Cette nouveauté semble ne pas allécher dans un premier temps la jeune femme de vingt-six ans avide d'expériences, qui poursuit ainsi son récit : « Je m'étonnai du programme et pensai : <C'est là toute la littérature allemande et rien de théosophique>. Au début, je ne fréquentai pas beaucoup ses cours » (6).

L'une des raisons pour lesquelles l'aspirante thérapeute se tient d'abord un peu de côté des manifestations de la Berlin théosophique, c'est vraisemblablement un certain caractère d'étrange qu'elle éprouve à l'égard de maints théosophes d'alors. Ceux-ci semblent ne rechercher presque qu'un dérivatif de doctrine prétentieuse à la monotonie dans laquelle s'échoue l'existence réduite à la simple dimension profane. Elle, elle vise au contraire à faire converger le meilleur de ses propres forces dans la profession vers laquelle elle est orientée, et par laquelle, plus qu'avec tout autre moyen, elle entend contribuer à l'amélioration de la vie humaine. La situation change, cependant une paire d'années plus tard lorsqu'une conférence publique de Steiner, tenue comme d'habitude à la *Architektenhaus* de Berlin, réveille son attention et la pousse à aller au fond des choses : « Un jour, j'entendis à la *Architektenhaus* de Berlin une de ses conférences sur le *Conte du beau lys et du serpent vert* de Goethe, laquelle m'intéressa beaucoup. À la fin de la conférence, je demandai à Rudolf Steiner s'il n'était pas possible d'en savoir plus en ce qui concerne la sagesse ésotérique. Venez à la Motzstraße 17 [l'appartement du même Steiner, *nda*] tel jour, me dit-il en peu de mots mais éloquents. Le jour convenu, je m'y rendis et j'écoutai des choses significatives dans un cercle restreint. À partir de ce moment, je sus : Rudolf Steiner fut mon maître, il est mon maître et il sera toujours mon maître » (7).

Que l'on note ici en passant qu'autour du thème du *conte* de Goethe, Steiner avait tenu dès le 29 septembre une conférence, qu'il aurait désignée par la suite comme la « cellule souche » (*Urzelle*) de tout ce qui, dans les années suivantes, se serait développé dans le domaine du mouvement anthroposophique.

Dans la jeune chercheuse mûrit alors un choix concernant les diverses orientations présentes dans la Société Théosophique. La théosophie, dans la forme divulguée par Annie Besant, lui apparaît alors, par comparaison avec ce qu'elle vient de connaître, une « chose puérile » (8).

La rencontre avec Rudolf Steiner se révéla décisive pour son existence. Cette rencontre se manifeste dès lors dans un tournant de grande portée qu'elle réalise dans son itinéraire professionnel. Dans un entretien qui s'est déroulé dans les premiers mois de 1905 et auquel devait être aussi être présente Madame Marie von Sivers (1867-1948), future épouse de Steiner, ce dernier lui suggère d'abandonner la kinésithérapie et d'entreprendre des études régulières de médecine. Que le terrain pour un pareil conseil n'était absolument pas inculte, cela ressort d'une déclaration

successive de la même Wegman, selon laquelle dans cette période, elle commençait à être « excédée de n'exécuter toujours que ce que me prescrivait les médecins. » (9). Les trois se consultèrent sur le site universitaire le plus adapté et étant donné qu'en Allemagne, l'accès aux facultés de médecine était barré aux femmes, on envisagea la Suisse, dans laquelle Steiner entrevoyait une plus large possibilité d'action dans le champ thérapeutique que dans les autres pays d'Europe.

Une fois le choix effectué sur l'Université de Zurich et l'accord obtenu, avec le soutien financier du père, Ita Wegman déménage dans cette ville à la fin du mois de mai 1905. Durant la première année et grâce à l'aide d'un enseignant privé que lui a procuré le même Steiner, elle récupère en un éclair les études supérieures en obtenant au printemps suivant la baccalauréat et en pouvant ainsi déjà s'inscrire en faculté de médecine dès le semestre avril-août 1906, peu après avoir eu ses trente ans. Nous possédons un registre complet des onze semestres — dont neuf à Zurich et deux à Munich — fréquentés par la non plus très jeune mais tenace étudiante, et achevés en juillet 1911 avec un examen d'État, auquel fera suite l'année d'après le doctorat véritable (10).

Pour celui-ci, elle présentera, le 22 novembre 1912, une thèse sur : « La connaissance des cas de rechute (*Heimkehrfälle*) de la scarlatine » qui lui sera attribuée par le Dr. Emil Feer, directeur de l'hôpital pédiatrique de la ville, au près duquel l'impétrante peut rassembler la documentation nécessaire. Par « cas de rechute » (*return cases*) on entendait les contagions qui advenaient alors que les enfants, sortis de l'hôpital à l'issue des soins pour la scarlatine, entraient en contact avec leurs frères et sœurs et autres contemporains (11). Les cas étudiés dans cette thèse sont au nombre de 32, accompagnés souvent du recours à une enquête auprès des familles des enfants en question.

À partir de ce moment, la jeune doctorante peut exercer dans tous ses effets la profession médicale, dans certaines cliniques de la ville, jusqu'à ce qu'en juillet 1917, alors que dans le reste de l'Europe, la guerre sévit, elle parvienne à ouvrir, toujours à Zurich, son propre cabinet médical, à présent avec le titre de « doctoresse et gynécologue » (*Ärztin und Frauenärztin*). Dans la maison annexe au cabinet médical, elle est en mesure d'accueillir trois ou quatre patientes pour des traitements prolongés. Ayant subi une expulsion suite à l'acquisition des locaux par une association de psychologues liés à Carl Gustav Jung, qui entendent en faire leur propre siège (12), Ita Wegman est contrainte à déménager son cabinet ailleurs, en s'associant à présent avec une doctoresse, sa contemporaine de Zurich, Anna Baltischwiler, pour diriger avec elle une petite clinique privée.

Dès l'ouverture de son premier cabinet, la doctoresse Wegman s'est préoccupée de se faire connaître « dans les cercles anthroposophiques », dont elle espérait des patients intéressés par son orientation thérapeutique, par laquelle elle voudrait « se mettre au service de la médecine selon les enseignements du docteur Steiner » (13). Dans cette période, l'aspect le plus remarquable de sa collaboration dans le domaine médical avec Rudolf Steiner est donné par ses premières tentatives pour réaliser un remède adapté au traitement du cancer, sur la base des indications fournies par lui. Steiner avait révélé dans la prolifération des cellules cancéreuses une sorte de « révolution de certaines forces physiques contre les forces du corps éthériques » (14) — à savoir du principe qui préside aux processus vitaux — et il avait identifié dans le gui (*viscum album*) le véhicule des forces capables de ramener dans les tissus malades le principe vital à sa fonction normale et coordinatrice. Son élève lui ayant demandé conseil au sujet de traitement de certains malades du cancer soignés par elle, il suggère lui-même les modalités de préparation d'un remède à base de gui qui, réalisé par le docteur en pharmacie Adolphe Hauser de Zurich comme « *Krebskur nach Dr. Wegman* » (traitement du cancer selon la doctoresse Wegman), est breveté en avril 1918 avec la dénomination « Iscar » (du grec ἰσος – gui, similaire au latin *viscum*) et donc amplement utilisé par la doctoresse Wegman pour ses patients. Les résultats encourageants de ces premières tentatives, documentés par elle-même, auraient amorcé des recherches ultérieures, jusqu'à la production en 1925, auprès des laboratoires d'Arlesheim, de la préparation « Iscador », existant actuellement.

Durant tout son séjour à Zurich, Ita Wegman continue à suivre intensément les développements du mouvement spirituel inauguré par celui qu'elle considère comme « son maître ». Outre de participer au congrès théosophique de Munich de 1907, dans lequel est réaffirmé le principe « rosicrucien », en opposition aux tendances orientalistes, et de suivre de nombreux cycles de conférences de Steiner, par lesquels celui significatif sur *L'Orient à la lumière de l'Occident* de

1909, elle organise pour lui, aidée de certains membres, une conférence à Zurich, parmi les premières données en Suisse (15). C'est justement dans ce pays qu'il posera les bases d'une christologie, grâce aux très importants cycles sur les Évangiles synoptiques (16), lequel constituera, selon la même Wegman, « une préparation au travail suivant qui aurait été développé par le siège de Dornach » (17).

À Dornach, près de Bâle, Rudolf Steiner se transfère en juin 1914 pour diriger la construction de l'édifice qui doit amener à expression le tournant accompli l'année précédente avec la fondation de la Société Anthroposophique, dont le nom souligne la centralité de l'homme dans la vision du monde que celle-ci entend promouvoir. Aux travaux engagés pour la construction de l'édifice qui sera intitulé, en honneur au précurseur d'une orientation scientifique pleinement humaine de ce type, *Goetheanum*, participent, dans un esprit de concorde efficace, des personnes provenant des divers pays qui, dans ces années, s'affrontent sur les champs de batailles. Ita Wegman aussi, qui de Zurich se rend souvent à Dornach, spécialement entre l'été 1914 et celui de 1915, où elle soigne certains patients. Face à ce surprenant commencement nouveau, qui s'accomplit sans être perturbé dans les frontières de ce pays neutre, elle se souviendra des belles paroles que bien des années auparavant, encore à Berlin, lui avait dites prophétiquement Madame Marie von Sivers : « Tout notre mouvement se dirigera vers la Suisse » (18).

De Marie von Sivers, devenue entre temps Marie Steiner, Ita Wegman reçoit dans l'été 1918 une lettre lui annonçant le projet de diriger à Arlesheim, à proximité de Dornach, dans un édifice reçu spécialement à cette fin en donation, une maison de repos, et lui proposant d'en assumer la direction. La proposition inespérée suscite en elle un profond conflit, parce qu'elle se sent pas préparée à prendre en charge toute seule ce que ce projet comporte, tant sur le plan professionnel que sur celui financier, et en outre, elle estime inopportun d'abandonner l'activité déjà amorcée avec de bons résultats à Zurich. Prise à l'improviste, elle se résout à refuser, en proposant une autre personne. Dans une note autobiographique, rédigée des années plus tard, elle annotera à ce propos : « Proposition à assumer à Dornach la responsabilité d'une maison de repos refusée par moi. Alors situation difficile, je devais faire attention. Lui [R. Steiner, *ndt*] ne pouvait plus me donner de conseil. Désormais je devais, de ma propre initiative, faire ce que mon être me dictait » (19).

Après la guerre, la tentative ayant échoué d'influencer les développements de l'Allemagne civile au moyen de la proposition de « Triarticulation sociale » [*Dreigliedung*, *ndtf*], les activités de portée sociale, inspirées par l'Anthroposophie, s'orientent vers ces secteurs qui autorisent une culture du bien humain, sans interférer directement dans les choix politiques d'une nation, en premier lieu la pédagogie et la médecine. Dans l'automne de 1919, est fondée à Stuttgart la *Freie Waldorfschule* (Libre École Waldorf), dans laquelle se réalise le modèle d'une institution pédagogique visant à harmoniser la formation de l'homme terrestre avec les archétypes éternels de son devenir. Au printemps suivant a lieu à Dornach le premier cours de Rudolf Steiner pour les médecins qui sont désireux de se servir, dans leurs activités, de son investigation particulière sur la nature humaine (20).

Steiner n'était pas médecin et ne voulut jamais exercer la pratique thérapeutique de son propre chef. Il disposait toutefois d'une vision intérieure de l'entité humaine capable d'entrouvrir les secrets connexes à son devenir. Une telle vision, fruit d'une évolution de la conscience envers le suprasensible, était traduite par lui en un langage conceptuel et d'images, adapté à la mentalité qui s'était formée dans l'attitude cognitive propre aux sciences naturelles. Objectivée ainsi, cette vision était en mesure de fournir des indications utiles pour quiconque, en qualité de médecin, entendît élargir les horizons de sa propre discipline et en sonder la nature profonde. « On pouvait scruter et apprendre toutes les méthodes thérapeutiques qu'il indiquait » (21), dit à ce propos son élève la doctoresse Margarete Kirchner-Bockholt. Dans cet esprit est tenu le premier cours aux médecins de 1920 et tous les autres qui s'ensuivront.

Dans le climat d'espérance ré-allumé qui, la guerre terminée, voudrait secouer l'humanité européenne du joug funeste d'une crise vécue passivement ou spasmodiquement, mature pour Ita Wegman la proposition de ré-examiner les motifs qui l'avaient induite à refuser, quelque temps auparavant, la proposition inattendue venue de Dornach. Le désir de ne pas rester étrangère à tout ce

qui est en train de naître, dans la petite ville suisse, avec aussi une certaine insatisfaction à l'égard des développements de la clinique de Zurich, dont les collaborateurs ne partageaient rien de son dévouement à la nouvelle orientation thérapeutique, l'induisent alors à accomplir de sa propre initiative le pas qu'on lui demandait déjà, de sorte que quand elle prit part, en relation au sujet de ses expériences dans la thérapie du cancer, au premier cours anthroposophique de médecine, c'est déjà en étant en recherche de collaborateurs pour l'entreprise projetée. C'étant mise d'accord avec Rudolf Steiner et lui ayant donné la garantie de se charger personnellement, grâce à l'héritage du père, mort en 1917, et à la contribution de quelques donateurs, de la charge financière de l'initiative, elle parvient, après des recherches diverses, à prendre possession d'un « petite maisonnette au milieu d'un jardin » à Arlesheim, un village à deux pas de Dornach. C'est le 27 septembre 1920 et pour la première fois qu'elle peut à présent disposer pleinement d'une clinique, en se trouvant de plus dans le voisinage de celui dont émanent les principales directives pour son travail.

Ayant ouvert en même temps un cabinet dans la ville voisine de Bâle, pendant de nombreux moi, elle et ses collaboratrices nouvelles se donnent à fond pour l'organisation de la clinique. « Recherche à modeler tout en partant de son impulsion » (22), lui avait recommandé Steiner. À l'enseigne de cette règle procèdent les travaux, tant et si bien que déjà à la fin du mois de juin suivant la nouvelle peut être publiquement inaugurée avec la dénomination de *Klinisch-Therapeutisches Institut*.

Parmi ceux qui y consacrent amoureusement leur œuvre propre, nous trouvons la doctoresse Hilma Walter (Mannheim 1893-Ascona 1976), proche de Wegman dès le premier moment, la doctoresse Margarete Bockholt (Dülmen 1894- Arlesheim 1973), initiatrice de l'eurythmie thérapeutique et active dans la clinique à partir de 1922, le docteur Norbert Glas (Vienne 1897-Wynstones-Angleterre 1986), actif dans celle-ci seulement pendant une courte période, la déjà mentionnée doctoresse Madeleine van Deventer (1899-1983), entrée en 1925 et qui succéda à Ita Wegman après sa mort, et par ailleurs de nombreuses infirmières de professionnalisme exemplaire ainsi que de qualité d'âme.

De l'attention particulière avec laquelle Rudolf Steiner suit les développements de la clinique, témoignent ses fréquentes visites, par moment quasi quotidiennes, durant lesquelles il s'intéresse à la santé des patients et conseille les médecins pour ce qui est de la thérapie.

Une année après sa fondation déjà, l'Institut s'enrichit de la collaboration du chimiste autrichien le docteur Oskar Schmiedel (1887-1959), déjà actif à Dornach et qui installe alors un laboratoire pharmaceutique auprès de la clinique, à laquelle il s'unit formellement en une société dénommée *Internationale Laboratorien und Klinisch-Therapisches Institut Arlesheim AG* (AG = société par actions) et en abrégé ILAG, ancêtre de la future « Weleda ».

À partir du moment où Ita Wegman a déménagé à Dornach, sa biographie se déroule désormais parallèlement à celle de son maître. Cela devient évident à l'occasion de la tragédie qui frappe, telle une épreuve purificatrice, le mouvement anthroposophique lors de la nuit de la Saint Sylvestre entre 1922 et 1923, alors que l'édifice du *Goetheanum*, qui a coûté des années de labeur, s'en va en flammes. Le fait, d'origine criminelle, se produit lors d'un congrès sur les sciences naturelles, pour lequel Steiner donne deux cycles de conférences, l'un public, sur « Naissance et développement historique de la science » et l'autre, réservé aux membres, sur la « Communion spirituelle de l'humanité »(23).

Le déroulement du congrès avait été accompagné d'une atmosphère insolite de tension. Steiner avait cherché à dissimuler sa propre insatisfaction, à cause de la manière froide et abstraite, avec laquelle certains intervenants avaient conçu et présenté leurs travaux. Le soir même de la Saint Sylvestre, il avait encore une fois abordé le thème de la communion spirituelle, en tant que résultat d'un connaître qui, se transformant en force d'amour, élabore le « germe du futur » dans un monde qui est en train de mourir. Quelles qu'eussent été les motivations superficielles qui ont poussé la main criminelle qui mit le feu au Goetheanum [À signaler ici que **Jacob Ott**, que l'on soupçonnait jusqu'à ce jour, **ne peut plus être mis en cause**, voir en effet : *Das Goetheanum*, n°1/2/3 – 2007, mais l'origine criminelle de l'incendie reste toutefois incontestable, *ndt*], construit en grande partie en bois, la raison profonde ne peut

être qu'une aversion à cette communauté spirituelle dans laquelle est rachetée, en l'être humain, l'activité pensante qui le rend de plus en plus autonome, mais en même temps plus responsable vis-à-vis de l'univers. Les premiers signes d'alerte de l'incendie se manifestent vers 22 heures et à 23 heures, les flammes sont visibles de l'extérieur, et vont dévorer dans les heures qui suivent l'entièreté de l'édifice. « C'était une gigantesque mer de flammes au contenus colorés les plus variés » (24), racontera Steiner lui-même.

Au matin, il ne reste que cendres de l'édifice dont s'élèvent les dernières fumées. Ita Wegman raconte : « À huit heures du matin, le docteur Steiner était de nouveau en face des ruines de l'édifice, qui continuait de brûler et de dégager de la fumée. La plupart des gens étaient rentrés chez eux, il n'y avait plus personne sur les lieux, alors que quelques âmes fidèles dégageaient l'atelier et réaménageait la menuiserie pour reprendre les travaux. — Lui était seul et regardait les effets de la destruction. J'osai m'approcher de lui, avec humilité, je parvins seulement à dire : <C'est terrible pour nous>. <En effet>, dit-il, <À présent tout est inscrit dans l'éther cosmique> » (25).

Ita Wegman se trouve parmi les quelques « âmes fidèles », qui cette nuit-là veillèrent avec lui, pour l'accompagner dans l'expérience de ce spectacle amer et le prévenir d'un effondrement qui menaçait désormais son existence. De prendre part à la douleur vécue par lui dans la lumière d'une révélation intérieure, met en mouvement une conversion profonde de son vouloir qui, sans plus aucune réserve, peut à présent adhérer à la pérennité d'un accord, dont la mémoire ré-affleure en elle comme une grâce. De ce tournant qui s'accomplit ainsi au plus profond de son être, Madeleine van Deventer, sa confidente et témoin alors, encore très jeune, de l'événement dramatique, déclare : « Parmi les images de cette nuit-là, l'une m'apparaît plus claire que jamais devant mon âme, à savoir celle de Rudolf Steiner qui se tint longuement immobile en regardant la lueur chromatique des flammes. Une année plus tard, il nous aurait raconté qu'en ce moment se présenta à lui l'image de l'incendie d'Éphèse. [...] — Ita Wegman était alors à son côté. À elle aussi des images se seront alors présentées, que Rudolf Steiner fut en mesure par la suite d'interpréter à son intention. En tout cas, cette nuit-là surgit en elle le germe qui mûrit ensuite dans sa question au sujet des Mystères nouveaux. — Quelque chose d'autre se produisit cette nuit-là. Elle avait toujours eu une forte volonté d'indépendance, elle voulait réaliser tout en vertu de ses propres forces. À partir de ce moment, elle put se mettre entièrement à la disposition de Rudolf Steiner » (26).

Les mois qui suivent l'incendie du *Goetheanum*, sont mis à profit par Rudolf Steiner pour tester la disponibilité des membres de la Société Anthroposophique à accomplir le pas, dont on a parlé dans le précédent chapitre. De là ses fréquents voyages dans les villes et pays européens où sont florissantes les activités connexes à l'anthroposophie [l'impulsion profonde pour la refonte du Congrès de Noël, Steiner ira la chercher à la périphérie, et non plus au centre de Dornach seulement, *ndt.*]

Durant l'été, il reçoit de l'anthroposophe anglais Daniel Dunlop (1868-1935) l'invitation à participer au congrès annuel de la *Sommerschule*, avec la requête explicite de parler des « sources spirituelles de l'anthroposophie ». Des conférences à l'intention des médecins étant programmées dans l'espace de ce congrès, Ita Wegman, le rejoint quelques jours plus tard (27). La manifestation se déroule à Penmaenmawr sur la côte septentrionale du Pays de Galles, un lieu enchanteur à proximité d'anciens sites druidiques. Dans ces jours-là, pendant un entretien personnel, Ita Wegman lui pose une question destinée à avoir de grandes conséquences dans les développements du mouvement anthroposophique, c'est-à-dire la question de savoir s'il pouvait y avoir, à notre époque, une médecine selon l'esprit des « Mystères », à savoir de ces institutions qui, dans l'Antiquité, régulaient les relations de l'homme avec le monde suprasensible.

Pour Steiner, la question est importante, parce qu'elle est le signe de maturité d'un besoin, à la rencontre duquel il peut aller sur le plan de la connaissance, à condition seulement qu'il soit rendu explicite. D'un tel besoin, son interlocutrice se pose à ce moment-là comme l'audacieuse interprète. Une nouvelle lumière s'est alors allumée à l'occasion de ces entretiens, sur le sens caché de leur collaboration, comme semblent l'indiquer certaines notes prises par elle deux années plus tard (28).

Un mois plus tard, durant une rencontre entre médecins, à Vienne, Ita Wegman apprend de quelle manière Rudolf Steiner entend répondre à sa requête. Au terme d'une conférence, elle l'entend, non sans surprise, dire à un « ancien membre » : « J'ai l'intention de rédiger un livre de médecine avec la doctoresse Ita Wegman » (29).

Depuis longtemps, il pensait à un *vademecum* qui illustrerait les bases de l'orientation thérapeutique amorcée par lui, et à cette fin, il avait chargé, dès 1920, le docteur Ludwig Noll (1872-1930), lequel ne s'était cependant pas senti à la hauteur d'un tel travail. À présent, il reprend lui-même l'initiative, la collaboration de la doctoresse Wegman paraissant lui offrir les garanties d'une bonne réussite de l'entreprise. Après son retour de Vienne, au début d'octobre, les doctresses Margarete Bockholt et Hilma Walter reçoivent de plus vastes compétences dans la gestion de l'Institut Clinique-Thérapeutique que celles qu'elles avaient eues jusqu'alors, pour permettre à leur collègue de se concentrer sur sa nouvelle tâche. Le procédé par lequel est élaborée la matière de l'ouvrage est tout à fait singulier. Chaque matin, Ita Wegman se rend dans l'atelier de Rudolf Steiner pour se mettre d'accord sur un sujet de recherche, le soir, après avoir ré-examiné les cas qui se sont présentés durant la journée dans sa pratique au dispensaire de Bâle. Une fois chez elle, elle tente donc de dresser une première ébauche des chapitres relatifs aux divers thèmes choisis, desquels Steiner partira ensuite pour la rédaction définitive, laquelle fera de toute manière l'objet de discussions et d'accord mutuel. « Steiner donna forme au volume, non pas en partant de lui-même, mais d'elle » (30), écrivit Emmanuel Zeylmans pour illustrer le caractère insolite de la genèse de cette œuvre. L'année suivante, à l'été de 1924, Steiner s'exprimant à Torquay (Angleterre) sur les mystères d'Éphèse, aurait démontré que c'était là une pratique courante dans cet antique centre sapientiel grec : « Ainsi dans ces temps antiques, l'élève apprenait du maître et le maître de l'élève. En effet, de la part du premier, les révélations étaient d'ordre spirituel-psychique, de la part du second de nature psycho-spirituelle. Un entretien, qui se déroulait de cette façon portait au moyen de la communion humaine, au travers des expériences vécues en commun, aux connaissances les plus élevées » (31).

Une atmosphère particulière de consécration accompagne la rédaction de cet ouvrage. Au commencement de chaque session de travail tous deux récitent ensemble le Notre Père, selon une version conçue par Steiner lui-même. Depuis 1905, celui-ci avait donné à son élève des instructions concernant les exercices de l'âme auxquels elle s'était rigoureusement tenue. À présent, cette pratique prend parfois la forme d'exercices communs à exécuter individuellement à des heures convenues ensemble.

Fruit de ce type de collaboration exceptionnel, tel est l'ouvrage *Éléments fondamentaux pour un élargissement de l'art médical* (32), qui paraîtra en septembre 1925, peu après la mort de Rudolf Steiner. Il constitue, avec les « Lettres aux Membres », dont on a parlé, son testament spirituel. Le premier chapitre, en particulier, dont nous savons qu'il est presque exclusivement de sa main, à la différence des autres, révèle à celui qui le lit avec attention, une manière absolument nouvelle d'exposer les fondements de la connaissance scientifico-spirituelle.

Mais ce n'est pas seulement par l'ouvrage sur la médecine que Steiner entendait répondre à la requête de sa collaboratrice au sujet d'une « médecine moderne des Mystères » et plus généralement à une culture imprégnée du même esprit. Jusqu'à l'automne 1923, il n'est pas certain de poursuivre son activité au sein de la Société Anthroposophique, ou bien encore, au vu des obstacles que l'aspect « profane » que celle-ci interpose à l'exercice des intentions plus profondes de son œuvre, de fonder une sorte d'Ordre au caractère strictement réservé, qui lui permette de travailler avec une liberté plus grande. C'est durant un séjour La Haye, où il s'est rendu au mois de novembre, en compagnie d'Ita Wegman, pour parler, entre autres, à un groupe de médecins, qu'il franchit le pas décisif de la solution au dilemme, et encore une fois, c'est elle qui semble avoir joué le rôle propitiatoire. Au cours d'une conversation, qui eut lieu dans la soirée du 17 novembre, et dans laquelle il était question de la destinée de la Société Anthroposophique, Ita Wegman, selon le témoignage de Daniel van Bemmelen (1899-1982) qui était parmi les personnes présentes, elle aurait dit, en s'adressant à Steiner : « Mais Docteur, vous ne voudrez pas laisser la Société en carafe. Cet été, vous m'avez expliqué comment vous entendiez l'édifier (*aufbauen*) sous Votre direction ».

À cet instant, selon le même témoignage, « le docteur Steiner se leva, se dirigea vers elle, lui prit ses mains et lui dit sur un ton chaleureux et appuyé : <Effectivement, Doctoresse, si vous m'aidez, alors je tenterai l'entreprise (*dann werde ich es wagen*)> » (33).

Le Congrès convoqué un peu plus tard, pour la période de Noël, ne fera que tirer les conséquences de cette décision, laquelle couronne un difficile processus de maturation qui s'est accompli sur le cours entier de l'année. Steiner, qui, jusqu'à cet instant, n'avait même pas été non plus membre de la Société Anthroposophique, en y agissant de l'extérieur, comme conseiller seulement, décide à présent d'en assumer la direction, en se chargeant de la responsabilité spirituelle de ses issues. Au cours de nombreuses sessions sont approuvés les statuts et désignée par Steiner lui-même une nouvelle présidence. Les membres de cette dernière dirigeront chacun l'un des Départements dans lesquels se subdivise l'institution complémentaire de la *Freie Hochschule für Geisteswissenschaft* (Libre Université de Science de l'Esprit) : le poète et écrivain suisse, Albert Steffen (1884-1963), le « Département des Belles Lettres » (*Schöne Wissenschaften*), Madame Marie Steiner, le « Département des Arts de la Parole et de la musique », la doctoresse Ita Wegman, le « Département de Médecine », la doctoresse Élisabeth Vreede (1879-1943) le « Département de Mathématique et Astronomie », le docteur Günther Wachsmuth (1893-1963) le « Département des Sciences Naturelles ». À Rudolf Steiner sera réservée par la suite le « Département pédagogique » [on dit aussi « Anthroposophie générale », *ndt.*].

Ce n'est cependant pas dans l'expédition des procédures institutionnelles nécessaires, qui ont valeur de moyens, mais plutôt dans l'objectif pour lequel elles sont mises en place, que consiste la particularité de ce « Congrès » qui n'en porte le nom qu'à titre conventionnel. Ce qui se déroule dans ces jours-là a plutôt le caractère d'une acte cultuel, que celui d'une session statutaire. La tentative d'amener le « Mouvement anthroposophique », à savoir la communauté suprasensible qui inspire depuis les mondes spirituels l'orientation cognitive de l'anthroposophie, à coïncider avec la communauté visible qui se fait la promotrice de cette orientation, comporte que la présidence (*Vorstand*) ait un caractère non seulement formel, mais fasse aussi fonction de véhicule aux intentions qui émanent du susdit « Mouvement ». De là aussi, les fréquents moments tout au long du Congrès, destinés à élever l'âme à la conscience de tout ce qui est en train de se dérouler, en premier lieu, les allocutions matinales de Steiner, durant lesquelles, comme précédemment illustrée, advient la « pose de la première pierre » dans le cœur des présents. L'impondérable atmosphère de silence et de révélation qui marque le déroulement de ce qui sera appelé « la grande fête du cœur humain » (34), fait d'elle, pour les sept à huit cents personnes présentes du monde entier qui y prennent part, une expérience inoubliable, bien qu'à grand peine descriptible par des mots.

Nous avons vu comment, durant l'une des premières sessions, Steiner présente aux membres ce qu'il considère comme le « problème fondamental » de la Société qui en train de naître, à savoir comment elle puisse unir « le caractère entièrement public au plus profond, sérieux et intime ésotérisme » (35). Dans ce motif résonne, comme en un écho lointain, la question que le jeune Alexandre le Grand avait posé dans une lettre adressée à son maître Aristote et transmise ainsi par Aulo Gellio : « Tu n'as pas bien fait de publier tes discours acroamatiques [qui sont reçus par l'oreille, *ndt.*], parce que de quelle manière nous différencierons-nous des autres, si ces doctrines dans lesquelles nous avons été élevés, sont communes à tout le monde ? Moi, je voudrais me distinguer plus par la connaissance des choses suprêmes que par le pouvoir ». Aristote avait répondu : « Tu m'as écrit au sujet des discours acroamatiques que tu es d'avis qu'ils doivent rester secrets. Sache donc, que moi, je les ai et que je ne les ai pas publiés : ils ne s'avèrent en effet compréhensibles qu'à ceux qui ont appris de moi » (36).

À cette requête antique le Congrès de Noël apporte une réponse entièrement nouvelle : le seuil qui sépare l'ésotérisme de l'exotérisme est dans les cœurs humains, et le franchir est un acte qui est remis entièrement à la liberté de l'homme. Ce n'est cependant pas un hasard si les conférences vespérales que Steiner tient durant le Congrès ont comme protagonistes justement Aristote et Alexandre (37). Elles sont une sorte de rétrospectives grandioses de nature historiques et spirituelles, qui jettent une lumière sur ce qui a déjà été fait pour en retirer les énergies nécessaires à un nouveau commencement.

Un tournant semble s'être accompli dans la manière dont Rudolf Steiner expose les connaissances suprasensibles. En embrassant du regard l'ensemble de l'œuvre, on s'aperçoit que les conférences à partir du jour de la Saint Michel 1923, jusqu'à la fin de l'année suivante se distinguent de toutes les autres par l'atmosphère intérieure qui y prédomine. Par elles, quoique réservées aux membres, et donc « ésotériques » dans le sens propre du terme, il consume intérieurement tout résidu « théosophiste », il s'adresse directement à l'âme de l'homme contemporain. Il semble presque que, en partant des sciences naturelles pour arriver, au travers du souvenir des mystères antiques, à la vision spirituelle de l'histoire, il veuille remodeler dans l'universalité de la parole l'édifice détruit, en manifestant de nouveau l'être de l'anthroposophie, comme « ce qu'a dans le cœur, déjà, chaque auditeur » (38).

Les conditions pour cette phase culminante de son œuvre ne doivent pas seulement être recherchées dans son « évolution intérieure », mais aussi dans le monde qui l'entoure. « Lui — relate Ita Wegman — disait toujours qu'il ne pouvait parler que dans la mesure où il était compris, ne fût-ce que d'une seule personne en mesure de le faire » (39). Souvent durant ces mois, que l'on appela « les douze mois légendaires », l'unique personne qui le comprit intégralement, ce fut justement elle.

Le mystère qui se dissimule dans la collaboration entre Rudolf Steiner et Ita Wegman semble se révéler à plusieurs reprises dans le cours de l'année 1924, durant laquelle celui qui a assumé la direction de la nouvelle Société, entreprend de nombreux voyages pour, au moyen du témoignage chaleureux de la parole, amener le développement des germes posés avec le Congrès de Noël. Elle, souvent l'accompagne, en devant, entre autre, prendre soin de sa santé et de son régime (40), puisque les conditions physiques de Steiner, à cause des épreuves et des surmenages de ces derniers temps, étaient plutôt précaires. Durant un séjour à Paris, à la fin du mois de mai, ils visitent ensemble le Louvre où, selon un témoignage rapporté par Günther Wachsmuth, ils s'arrêtent un instant en particulier dans la section assyrienne pour admirer la statue en relief de Gilgamesh, dans celle de la statuaire grecque auprès du buste d'Alexandre le Grand et enfin en face de la peinture de Benozzo Gozzoli « *Le Triomphe de Saint Thomas d'Aquin* ».

L'aspect plus intime de la relation entre ces deux individualités est éclairé par leur correspondance épistolaire de cette période. Alors que les lettres de Ita Wegman ont été perdues, celles de Rudolf Steiner, conservées aux Archives de Dornach, ont été publiées par Emmanuel Zeylmans dans le volume déjà mentionné à plusieurs reprises. Elles constituent presque un sanctuaire dont l'accès ne devrait pas se produire sans une disposition intérieure adéquate. Steiner s'adresse souvent à elle en l'appelant affectueusement *Mysa*, un nom qui se réfère à une prêtrise antique du temple d'Éphèse. Dans une lettre du 11 juin 1924, envoyée de Koberwitz, près de Breslau [Wrocław, actuellement, *ndtf.*], là où il donnait les conférences qui furent à l'origine du Mouvement agricole d'orientation biologique et bio-dynamique et auxquelles elle ne fut pas en mesure de participer, il lui écrit : « Les puissances spirituelles desquelles l'anthroposophie est l'expression, regardent avec bienveillance et amour le fait que moi, je rencontre un soutien dans l'amour que je nourris pour ton âme, tant estimée. C'est pour moi le soutien le plus fort » (42).

Cet amour, qui n'est pas *eros*, mais *agápe*, « amour qui naît de l'estime », semblable à celui par lequel Paul aimait son « auxiliaire » (συνεργός) Timothée, et dont la sainteté chrétienne offre d'innombrables exemples, est pour lui, dans ce moment qui n'est pas facile, un vrai soutien de vie.

Dans le cours de l'année 1924, elle réalise les premiers pas dans le Département de Médecine qui vient de naître et auquel est rattaché le « Mouvement pour la Pédagogie curative », qui s'occupe des enfants handicapés ou, selon la très délicate expression de Steiner, « enfants ayant besoin de soin de l'âme » (*seelenpflegebedürftige Kinder*). Durant le Congrès de Noël, il avait parlé du Département de Médecine dans son ensemble comme d'un « secteur que l'on doit tout particulièrement s'occuper, parce cela a toujours été son domaine, dans les époques où il existait une ardente aspiration à la vraie connaissance spirituelle, je ne dis pas un chapitre de la science de l'esprit mais plutôt quelque chose d'organiquement conjoint à elle » (43).

À présent, il voudrait configurer ce Département à l'instar d'une moderne « école des Mystères », ayant son propre *curriculum* de formation, comme cela existait, par exemple, dans la Grèce antique avec la corporation d'Asclépios ou comme, récemment, Antonio Rosmini avait entendu la réaliser dans son projet du « Collège médical Saint Raphaël », jamais mis à exécution. À cette fin, une réunion de sept médecins, est prévue pour le mois de septembre, qui, avec Ita Wegman, devraient constituer le « noyau du Département de Médecine » (44). Avant que celui-ci puisse encore commencer ses travaux, il se produit un fait inattendu. Rudolf Steiner, surmené par la masse imposante des activités de ces derniers temps, est contraint de s'arrêter. Il annule au dernier moment la conférence prévue pour la soirée du 26 septembre et, après une brève allocution deux jours plus tard, consacrée encore une fois au thème de Michel, il doit s'aliter. Dans les trois semaines qui précédaient, il avait tenu à Dornach, dans le domaine des cours de théologie pour les prêtres de la « Communauté des Chrétiens », de médecine pastorale pour les médecins et les prêtres, d'art dramatique et de la parole pour les artistes engagés dans ce domaine, et d'anthroposophie générale pour les membres et pour les ouvriers qui travaillaient à l'édification du second *Goetheanum*, en tout plus de soixante-dix conférences, « une concentration de tout ce qu'il avait réalisé au cours des quatre décennies d'activités pour réveiller l'humanité », comme le rappelle Marie Steiner (45). Ce ne sont cependant pas tant les conférences, dont chacune constitue pour lui une expérience de rajeunissement, qui sont la cause de son effondrement, mais bien de devoir se charger de problèmes parfois étroitement personnels, que les membres auraient pu résoudre avec un plus grande confiance dans le monde spirituel, au lieu de l'accabler, lui, par une série interminable d'entretiens privés à toute heure du jour et de la nuit, et auxquels il ne savait jamais dire non.

Le 1^{er} octobre, Steiner abandonne pour la première fois la *Haus Hansi*, la maison où il résidait avec son épouse depuis des années, pour déménager dans un local de la menuiserie où pouvaient être plus aisément aménagées les installations d'hydrothérapie et où les médecins, la doctoresse Wegman et à la requête de celle-ci, le docteur Ludwig Noll, peuvent lui prêter assistance jour et nuit. Des rumeurs s'étant répandues au sujet d'un présumé empoisonnement dont il aurait été la victime — et qui donnèrent prise à de fantasques suspicions contre les personnes les plus inoffensives, comme le Père Giuseppe Trinchero, un prêtre barnabite de Gênes, lequel, intéressé par ses enseignements, était venu le rencontrer à Dornach (46) — à trois reprises, il déclare dans un communiqué que la cause de l'épuisement de ses forces physiques est bien le surmenage, en précisant que celles-ci auraient résisté s'il n'y avait pas eu les excessives « prétentions des membres ». « Souvent, on ne pense pas du tout aux conséquences dévastatrices (*verheerende Folgen*) que peut avoir, pour qui développe une activité régie par l'esprit, la surcharge *provoquée de l'extérieur* (*von außen bewirkte überbürdung*, italique de l'auteur) », écrit-il dans le troisième communiqué.

Souvent ces derniers temps, il avait dénoncé une « opposition interne », un « obstructionnisme », dû à la légèreté, la vanité, au personnalisme de certains membres, un personnalisme qui, dans toutes ses formes, érige une barrière entre soi et le monde spirituel et empêche de lui répondre dans un pur esprit de service. Pour le rapport dans lequel il se trouve désormais vis-à-vis de la Société Anthroposophique, de semblables attitudes produisent sur lui un effet de paralysie, sur la nature de laquelle il n'est pas facile de se former un concept adéquat.

Durant son alitement, outre de suivre les activités de la Société et de s'occuper des projets pour le nouveau *Goetheanum*, il fait avancer la rédaction de travaux déjà entamés : *Mein Lebensgang*, une ré-évoation sérieuse et lucide de sa vie terrestre, et les « Lettres aux Membres » avec les « Maximes » [appelées *Directives* en français, *ndtf*, ou *Lignes directrices de l'anthroposophie*, *nde*] relatives : on l'entend souvent réciter à haute voix le Notre Père, une pratique qui lui est devenue usuelle depuis longtemps et qu'il préfère mener debout, de sorte qu'avec l'aggravation de ses conditions de santé, ce sera la doctoresse Wegman qui le soutiendra, en priant avec lui.

Pendant quelque temps, il continuera à considérer la maladie surmontable, et c'est dans ce sens qu'il se prononcera à l'extérieur, en manifestant son souhait de reprendre rapidement les activités. À la fin de décembre, cependant, survient une sérieuse aggravation, et il parlera alors

toujours moins de maladie, mais plutôt « d'effets du *Karma* » (*Karmawirkungen*), en laissant ainsi entendre que son destin est désormais remis à la volonté de Celui qui régit toutes les destinées.

Ainsi, malgré les soins affectueux des docteurs Wegman et Noll, l'appui fidèle de son épouse, et la proximité de certains membres les plus sûrs, il ne peut pas, plus longtemps, être retenu sur la Terre. Ita Wegman nous a laissé une description émouvante des derniers instants de sa vie terrestre, qui s'est conclue dans la matinée du lundi 30 mars 1925, dans une atmosphère de profond silence (47).

Ce ne fut pas la première fois que, par un dessein supérieur de la Providence, un grand maître était soustrait aux hommes au beau milieu de son activité, alors qu'il aurait pu donner encore beaucoup de choses. Mais ici on ressent comment, dans le drame de son trépas, est mystérieusement entrelacé un drame plus vaste, qui concerne la destinée spirituelle d'une époque et qui se présente comme une interrogation sans réponse, souvent non plus sans question. Encore une fois, c'est sa fidèle collaboratrice qui le suit jusqu'au seuil de cet ultime mystère, pour en entrevoir la portée dans le germe, encore enfoui, du futur. Ses paroles, transcrites en 1931, pour l'esquisse d'une conférence, et que nous rapportons ici, devraient être profondément pesées par quiconque aspire à ce relire non seulement à l'œuvre développée de Rudolf Steiner, mais avec les intentions vivantes de son auteur :

« J'ai la ferme conviction, que l'état de santé de Rudolf Steiner se serait amélioré, si la nécessité de s'être pas présentée d'abrégé sa vie terrestre et d'assumer la direction des événements universels à partir d'un autre plan. Durant sa maladie encore, il avait établi de très nombreux programmes, par exemple, celui d'entreprendre un voyage en Palestine et en Grèce, dès qu'il se fût rétabli ; il fit en outre aménagé un atelier annexe à sa chambre, pour pouvoir commencer à peindre et à modeler la décoration intérieure du [second, *ndtf*] *Goetheanum*. C'étaient là des choses qui redonnait l'espoir d'une amélioration de son état de santé. — Un jour, il [me, *ndtf*] dit que tout en ira autrement (*alles anderes werden wird*), et que moi je devais avoir beaucoup de courage, que des mondes entiers auraient vacillé, si je n'eusse pas ce courage d'accomplir ce que le futur attendait de moi. Personne ne l'aurait suivi intégralement, dit-il tristement mais avec amour, comme celui qui a pardonné et ayant désormais tourné ses pensées vers d'autres tâches plus importantes. Ici advint le tournant, comme si un concile céleste se fût réuni, lequel eût délibéré sur l'avenir, de manière contraignante pour Rudolf Steiner et pour ceux qui s'étaient liés à lui » (48).

2. Continuité et originalité dans les écrits de Ita Wegman

Avec la mort de Rudolf Steiner, Ita Wegman se sent investie d'une grande responsabilité.

Elle a contribué de manière déterminante à la phase ultime de son œuvre et en a saisi, peut-être comme personne d'autre, le « mystère manifeste ». À présent, elle ressent le devoir d'en assumer l'héritage, non pas de poursuivre son magistère, vis-à-vis duquel personne, à ce moment-là, ne se considère à la hauteur, mais des germes féconds auxquels, lui, a donné vie. Elle est parfaitement consciente qu'à leur transmission correcte soient reliés, dans cette circonstance historique, des destins de portée universelle et elle vit tout ceci comme une mission.

« Il est inlassablement dans son intention de répandre au loin dans le monde les enseignements de Rudolf Steiner, puisqu'elle percevait la menace de catastrophes de grande portée. Rudolf Steiner lui-même avait suffisamment mis en garde à ce sujet. La conscience d'un malheur menaçant ne la laissait pas tranquille » (49). Ainsi relate le docteur Norbert Glas, qui lui fut proche dans ces années.

Ceci explique l'énorme quantité d'activités développées par elle dans les années qui suivirent immédiatement la mort de Rudolf Steiner — au moins jusqu'à la fin de 1932 — et par laquelle elle cherchera, dans un premier temps, à correspondre à « ce que le futur exige d'elle ». Sans considérer les initiatives dans le domaine médical et pédagogico-thérapeutique, qui comprennent de nombreuses fondations dans divers pays européens, son action vouée à éveiller ou à tenir éveillée, chez les membres de la Société Anthroposophique, la conscience du nouveau courant de vie qui a commencé à couler par le Congrès de Noël, elle tend dès le début, à se diriger vers la « périphérie » — Angleterre, Hollande, France, Bohême — pour la faire participer à tout ce qui mûrit depuis le

« centre », le siège de Dornach, dans la conviction qu'un tel mouvement n'est pas seulement un don, mais aussi un don réciproque en retour, une circulation de forces humaines qui soutient et développe la vie du tout. La tentation d'un centre spirituel, identifiable par un siège physique, comme cela était dans les anciens Mystères, ne trouve en elle qu'un maigre appui : « Je voudrais vous relater — écrite dans une communication de juin 1927 aux membres — ce que Rudolf Steiner sentait comme une chose très importante pour nous anthroposophes, et à quoi il fit souvent allusion dans certains entretiens : à savoir que Michel, l'esprit de l'époque sous la direction duquel nous nous trouvons, exigera de nous toujours plus que l'anthroposophie soit apportée dans le monde entier, qu'un esprit cosmopolite vienne se substituer au rétrécissement de l'activité à l'intérieur d'un siège des Mystères » (50).

Un symptôme de cet esprit qui est le sien peut être considéré dans le fait, qui alimentait alors des tensions non seulement plus latentes, d'avoir appuyé l'initiative d'un congrès international en Angleterre, ce qu'on a appelé la *Worldconference*, promue par le déjà mentionné Daniel Dunlop, qui s'est tenue dans l'été 1928 quelques semaines avant l'inauguration du nouveau *Goetheanum*. Dans cette dernière occasion la conférence introductive de Albert Steffen portera le titre significatif « Le *Goetheanum* en tant que patrie spirituelle » (*Das Goetheanum als geistige Heimat*), tandis que Ita Wegman parlera au contraire des Mystères antiques d'Éphèse. Pour elle, la « patrie spirituelle » est plutôt dans le temps que dans l'espace, ou mieux devrions-nous dire, dans la capacité de se mouvoir dans le courant vivifié du temps.

La « force du centre », dont elle se fait la porteuse dans les très nombreux voyages qu'elle entreprend pour rencontrer les membres — souvent à l'occasion de congrès, d'inaugurations, de cours — ce n'est pas tant d'elle qu'émane un « siège » florissant et influent, mais bien plus la force du cœur dans lequel pulsent, avec une mystérieuse action qui rend fraternel, les rythmes cachés de l'histoire humaine. « Quand elle entrait dans une pièce elle la remplissait immédiatement de l'atmosphère de légèreté et de chaleur dont elle était enveloppée » (51), se rappelle Liane Collot d'Herbois (1907-1999), qui fut longtemps, en qualité d'artiste, sa collaboratrice.

Parmi les activités développées par Ita Wegman dans les sept années qui vont de 1925 à 1932 — de son quarante-neuvième à son cinquante-sixième anniversaire — la production littéraire occupe un espace en soi, qui restera dans sa vie un phénomène limité à cette même période. Avant ce moment, si nous faisons abstraction de la très riche correspondance épistolaire qui travers l'entièreté de sa vie, et des nombreux calepins remplis de notes diverses, utilisées parfois comme esquisses de conférences, elle n'eut pas une grande familiarité avec le mot écrit. En 1921 encore, quand il s'agissait de réaliser un prospectus pour l'Institut Clinique-Thérapeutique qui venait d'être fondé, elle préféra en confier la charge à Rudolf Steiner, en ne se sentant pas à la hauteur d'une pareille tâche, d'autant plus que l'allemand n'était pas sa langue maternelle. Maintenant, après la mort de Rudolf Steiner, le concours d'une maturation intérieur advenue et de circonstances extérieures particulières, semblent amener une nouvelle situation. Le 11 avril 1925, elle adresse à Albert Steffen, alors rédacteur de la revue *Das Goetheanum* et du supplément *Nachrichtenblatt* — un bulletin, ce dernier réservé aux membres seulement — un court texte écrit par elle avec une lettre d'accompagnement libellée comme suit : « Cher Monsieur Steffen, j'ai rédigé quelque chose sur l'alitement, et sur les derniers jours et les ultimes heures du Docteur Steiner. Je l'ai fait parce que de nombreux amis l'attendaient et aussi comme document pour les temps à venir. — Serait-il possible d'accueillir ces pages dans les feuilles aux Membres, vu qu'elles ne sont réservées qu'aux membres, éventuellement déjà dans le prochain numéro ? Il est important, en effet, que celle qui fut témoin des événements du début à la fin, dise quelque chose, sans attendre plus longtemps » (52).

Commence ainsi une collaboration de Ita Wegman au *Nachrichtenblatt*, qui sera continue jusqu'à la fin de 1925, se réalisant en une vingtaine de courts articles, pour ne devenir ensuite que plus sporadique. Les interventions rédactionnelles de Steffen furent relativement contenues, comme cela s'avère de la comparaison d'avec les manuscrits conservés, en laissant à l'expression son originalité et sa fraîcheur qui siéent au caractère essentiel des communications de leur auteur, à qui était étranger toute intention littéraire véritable. Nous savons qu'une grande partie de ces essais

furent rédigés durant les nombreux voyages entrepris par elle dans cette année-là pour la Société Anthroposophique, souvent carrément dans le train, avec la fougue spontanée de celui qui confie au mot écrit le témoignage de ce qui occupe entièrement sa vie dans l'instant. Dans de telles circonstances, ne lui déplait pas la confrontation avec celui dont la propre vocation vit dans l'expérience littéraire. Ainsi écrira-t-elle à Steffen, le 12 octobre de cette même année, après lui avoir avancé l'éventualité que ses prochains articles puissent avoir principalement pour objet des aspects non spécialisés de la médecine : « Qu'en pensez-vous, cher Monsieur Steffen, ou bien vaut-il mieux que j'abandonne toute velléité d'écrire ? Certes, avec cela j'apprends beaucoup, c'est vraiment une voie d'initiation, comme vous me le dites un jour, une chose que je n'oublierai jamais » (53).

Les trois premiers articles de la série — des 19 et 26 avril et du 3 mai — sont une ré-évoation des moments saillants de la vie ou de l'activité de Rudolf Steiner dans les derniers temps. Donc après une brève communication du 10 mai sur « L'école des infirmières à Dornach », ils reprennent la semaine suivante avec une physionomie nouvelle. En se réclamant de la forme donnée par Rudolf Steiner aux « Lettres aux Membres », qui paraissaient elles aussi dans le *Nachrichtenblatt* avec les « Maximes (*Leitsätze*) » correspondantes, ils adoptent à présent le caractère d'un appel chaleureux à prendre garde au présent à la lumière d'une perspective historico-spirituelle et ils s'achèvent pareillement par de courtes *Leitsätze*, qui en résument le contenu. Les sources sont le plus souvent les conférences données par Steiner dans cette dernière année, outre quelques indications reçues de lui en privé. La forme est celle de lettre de respiration ample, adressée à quiconque parmi les membres ait des « oreilles pour entendre ».

En prenant cette initiative, Ita Wegman voudrait répondre à une invitation exprimée par Steiner le 30 décembre 1923 sur la même *Nachrichtenblatt*, à ce que les membres donnent des communications, par l'entremise des lettres, sur ce qui concerne la Société Anthroposophique et la vie spirituelle en général, en soulignant que de telles lettres sont d'autant plus efficaces « qu'elles surgissent davantage de l'auteur individuel », et que celui-ci écrit davantage « selon ce que son cœur lui dicte » (*wie's ihm ums Herz ist*) (54). À ce moment-là, le cœur dicta à Ita Wegman des pensées soucieuses à l'égard de la destinée des impulsions nées avec le Congrès de Noël, dont elle, en tant que membre du comité directeur, se sent directement responsable. Dans le second de ses articles déjà, avant même que ceux-ci n'adoptassent leur nouvelle forme, elle avait manifesté le souhait que dans la Société, l'on contribuât « à agir et travailler selon les intentions de notre guide Rudolf Steiner, pour amener la réalisation l'héritage spirituel du Congrès de Noël » (55).

Si de nombreux membres accueillirent cette initiative dans ce sens et en furent enthousiastes à leur façon, la rumeur commença à se lever chez certains autres, pour dire à la vérité peu nombreux, qui attribuaient à l'auteur de ces textes la prétention immodeste de « vouloir continuer les *Maximes* de Rudolf Steiner ». Quoique pas aussi influents que les autres, ils parvinrent quand même à faire des vagues, en contraignant Ita Wegman à une déclaration, parue dans le *Nachrichtenblatt* du 28 juin. Après avoir constaté trois types de réactions, celle des confiants, celle des sceptiques et celle des contestataires, elle y explique les raisons qui l'ont induite à vouloir maintenir une continuité avec l'initiative de Rudolf Steiner et à répandre hebdomadairement parmi les membres, au moyen du bulletin, une « Lettre » avec les « Maximes » correspondantes (56). « Un merveilleux édifice — écrit-elle — que notre guide avait donné avec ses *Maximes* à la Société Anthroposophique, un édifice dans lequel était rassemblé avec une clarté cristalline le patrimoine de sagesse de l'Anthroposophie. Il avait été transmis en phrases courtes, concises, afin que quiconque eût une certaine familiarité avec l'anthroposophie, pût facilement s'orienter. L'intention était qu'en s'occupant du contenu de ces maximes, qui sortaient régulièrement chaque semaine, se formât un lien de communauté entre l'ensemble des membres, et aussi entre eux et la direction du *Goetheanum*. Au moment où l'action directe de notre guide sur le plan physique vint à manquer, nous [à savoir les membres de la direction, *ndt*] qui avions travaillé avec lui, cherchâmes de quelle façon ce travail pût avoir une suite. [...] Ce fut pour moi une nécessité que celle de mettre en relation ce que Rudolf Steiner m'avait donné lors d'entretiens privés, avec tout ce qu'il avait communiqué dans ses conférences ou écrits, et de rendre donc le tout accessible aux membres. Je

donne toutefois la plus grande importance au fait de ne dire, parmi les choses qui m'ont personnellement été communiquées, que celles que tous les membres peuvent retrouver et contrôler aussi dans les conférences. C'est avec cette intention que sont nées ces « Maximes ». [...] Une continuité du travail, même par rapport à la forme, devait être maintenue, afin que ne se produisît pas une dispersion et une séparation entre le patrimoine de sagesse de l'anthroposophie et la personnalité de Rudolf Steiner » (57).

Deux semaines plus tard, dans le numéro du 12 juillet, elle prend de nouveau la parole pour se réjouir des nombreuses lettres reçues, qui témoignent d'une volonté de « procéder avec courage et fidélité » (58). Puisque probablement, les protestations des autres ne cessaient point, elle réaffirme ses intentions sur le numéro du 26 juillet : « La continuité du travail ne pouvait pas être maintenue avec la répétition des *Maximes* données [par Rudolf Steiner]. Ces *Maximes* classiques, lesquelles renferment admirablement le contenu entier de l'anthroposophie, devaient rester comme un tout et sont à la disposition de quiconque comme matériel d'étude excellent. Par continuité, on avait compris que pût nouvellement résonner, au moyen du bulletin, la parole vivante d'homme à homme. Non pas cependant une parole quelconque, mais bien une parole puisée au patrimoine de sagesse de Rudolf Steiner, au fin de mettre en lumière tel ou tel aspect, selon tout ce que réclamait la situation modifiée. (59).

Un de ces aspects particuliers lui sembla mériter à ce moment une attention spéciale : « Lorsque advint la chose la plus triste que l'on puisse penser, c'est-à-dire que notre guide nous abandonnât sur le plan physique, j'eus fortement conscience du fait que nous nous trouvions sous la régence de Michel. Tout ce que je pus apprendre d'important concernant Michel me revint de nouveau à l'esprit, ce que je pus entendre des nombreuses conférences et entretiens que j'eus la chance et la destinée d'avoir avec lui. Je me rendis compte clairement quelle importance Rudolf Steiner a attribuée à l'avènement de l'époque de Michel, de comment il a mené à sa pleine expression, par les faits du Congrès de Noël, par son action efficace, la régence de Michel. Ainsi mûrit en moi l'impulsion à mettre en lumière cette action de Michel par l'entremise de quelques articles et de quelques maximes sur le bulletin » (60).

On ne pouvait pas penser que de semblables déclarations suffissent à apaiser la polémique, tant il est vrai que l'auteur trouvera opportun, à partir du numéro du 23 août, de remplacer le terme de *Leitsätze* avec celui de *Leitgedanken* (pensées-guides). Mais comme dans ces cas où une nouvelle enseigne ne modifie pas la marchandise, la substance demeura inchangée et avec elle la mauvaise humeur, de sorte que déjà à la fin de cette année, devait s'achever ce type de collaboration de Ita Wegman avec la *Nachrichtenblatt*, après qu'elle eut abandonné définitivement la forme des « Maximes », elle avait encore envoyé trois articles intéressants sur « la médecine et l'esprit des Mystères », qu'elle aurait préféré poursuivre cependant l'année suivante dans la revue *Natura* fondée par elle-même.

Pour mettre en juste lumière la valeur de cette initiative discutée de notre auteure, cela vaut de rapporter le témoignage de celui qui aux *Maximes anthroposophiques* de Rudolf Steiner aurait consacré le plus important de ses travaux : le fin et rigoureux penseur Carl Unger (61). Celui-ci, dans une lettre du 3 juillet 1925 lui écrit : « Lorsque sortit votre premier appel (*Ansprache*) avec les maximes correspondante, j'en informai aussitôt mon groupe de travail. J'ai souligné le point de vue qu'il s'agit d'exhortations très efficaces pour les membres et dont nous voudrions tenir compte pour notre travail sur les *Maximes* du Dr. Steiner. J'ai élaboré en outre à chaque fois le contenu de vos appels pour mes conférences. Nous avons ainsi la sensation d'avoir suivi justement, selon tout ce que vous m'avez à présent communiqué de façon aussi digne de reconnaissance, ce qu'était l'esprit sur lequel se fondaient vos appels » (62).

Carl Unger se dissociera par la suite de la méthode adoptée par Ita Wegman dans ses écrits, estimés par lui comme peu scientifiques, en reconnaissant cependant l'authenticité de ses propositions.

À présent, avec la distance du temps, et sans plus de passion qui accompagnait l'affaire d'une institution sociale, l'initiative de Ita Wegman nous apparaît comme l'effort généreux d'une élève

pour continuer l'œuvre inachevée du maître, et elle nous rappelle l'entreprise analogue menée par Reginald de Piperno, secrétaire et confident de Thomas d'Aquin, qui mit la dernière main à l'édifice grandiose de la *Summa*, pour compléter les articles que l'insigne docteur [surnommé docteur *angélique*, *ndt*] avait laissé en suspens. De même que l'on perçoit une baisse de qualité dans le texte de Thomas au *Supplementum* de Reginald, ainsi les *Maximes* de Steiner sont une autre chose par rapport à celles de Ita Wegman, quoiqu'elles soient en accord avec elles et qu'elles apportent à leur magistrale rigueur une note humaine qui les complète : celle de l'enthousiasme.

En 1926, l'activité littéraire de notre auteure se poursuit dans les pages de la revue *Natura*, fondée par elle dans l'été de cette année comme organe du « Département de Médecine » du Goetheanum, avec la participation d'un comité de rédaction et de médecins, tels que Eugen Kolisko, Wilhelm Zeylmans, Hilam Walter, Margarete Bockholt, Eberhard Schickler. Dans ses vingt-deux articles, qui s'étalent sur une période de temps qui va de 1926 à 1932 — le plus souvent des sujets médicaux, mais avec de fréquents rappels à l'histoire spirituelle, et encore plus dans les fascicules inclus pour les médecins et rédigées en collaboration avec la doctoresse Hilma Walter — on semble pouvoir reconnaître de nouveau une intention de continuité par rapport à l'œuvre de Rudolf Steiner, cette fois dans le domaine médical. Dans la préface de la première édition, sortie en septembre 1925, du volume de médecine rédigée en collaboration avec lui, Ita Wegman avait écrit : « C'était notre intention qu'à ce court volume en succédassent d'autres, fruits du travail commun. Malheureusement, cela ne fut pas possible. Toutefois, sur le sillage des nombreuses indications et annotations qui sont en ma possession, je me propose de publier un second et peut-être un troisième volume » (63).

Ces volumes ne naîtront jamais comme tels, toutefois on en perçoit une trace dans les contributions publiées par elle dans *Natura*, laquelle se définissait, en se réclamant du volume déjà existant, « Une revue pour l'élargissement de l'art médical selon la connaissance scientifico-spirituelle de l'être humain » (*Eine Zeitschrift zur Erweiterung der Heilkunst nach geisteswissenschaftlicher Menschenkunde*) — [Une revue pour l'élargissement de l'art de guérir selon la connaissance spirituelle de l'anthropologie, *ndtf*]. En eux, on peut entrevoir la but auquel visait sa collaboration avec Rudolf Steiner dans le domaine de la médecine (64).

Vu l'accueil non serein que ses articles sur Michel reçurent dans la Société anthroposophique, Ita Wegman se résolut, quelques années plus tard, à publier un livre sur le même sujet, destiné cette fois à un cercle plus vaste de lecteurs. À cette fin, elle chargea l'historien Walter Johannes Stein et son épouse Nora von Baditz, de recueillir le matériau pour un ouvrage qui renferme une ample documentation de textes — poésies, légendes et récits — et d'images représentatives de tous les époques, ayant pour thème l'Archange Michel, ou sur les personnages qui lui correspondent dans les mythes préchrétiens. L'ouvrage intitulé *Aus Michaels Wirken* (témoignages de l'action de Michel), sortira en 1929 aux éditions l'Orient-Occident de Johanna Mellinger, une maison d'édition de vaste inspiration, ayant son siège à Stuttgart, Londres et La Haye, et qui s'était déjà distinguée par de la littérature anthroposophique prisee destinée au grand public, par exemple *Das Wunder von Chartres* (La merveille de Chartres) de Karl Heyer et *Das neunte Jahrhundert* (le neuvième siècle) de Walter Johannes Stein. Élégamment agencé par Nora Stein von Baditz, cet ouvrage se présentera avec une abondante série d'illustrations et un vaste recueil de documents depuis le *Rig-Veda* et l'*Avesta*, jusqu'au Moyen-Âge chrétien, et plus loin encore, avec des sagas et des récits de divers pays européens (65). L'introduction de Ita Wegman, relatée ici en entier dans la seconde partie de ce recueil, est sans doute le meilleur de ses écrits. Avec un langage facile, mais non pour cela moins vrai et profond, l'auteur rend accessible à l'esprit et au cœur de l'homme contemporain certaines coulisses fondamentales de son histoire, en montrant une capacité de vision d'ensemble, laquelle surprend pour elle qui n'est pas historienne de profession. Sur des faits comme la genèse des antiques cultures orientales, l'affaire de l'aristotélisme, l'influence des courants spirituels médiévaux, le tournant de l'âge moderne jusqu'aux bouleversements produits par la Révolution française, sur toutes des pierres milliaires de l'évolution humaine, est projetée une lumière qui amène à en reconsidérer de nouveau la nature. Dans ces pages semble se réaliser l'idéal, à plusieurs

reprises indiqué par elle dans les articles de 1925, à savoir que « le savoir anthroposophique » soit « élevé de l'activité sectaire à une action étendue de caractère universel, laquelle est toujours connexe à Michel » (66).

En 1930, c'est la confrontation avec le genre littéraire tout nouveau pour elle, et qui n'aura pas de réplique ultérieure : le drame scénique. L'occasion lui est donnée dans un camp pour jeunes, organisé durant l'été de cette année-là à Stakenberg en Hollande — d'où le nom de *Kamp de Stakenberg* — et qui aura une riche participation du public. L'idée lui venait, par contre, de Steiner, qui dans un entretien personnel lui avait fait part de son intention de « raconter de manière nouvelle le mythe de Perséphone », une tâche qu'elle aura à cœur de faire sienne (67). Le résultat sera *Persephoneia*, un drame en deux actes, écrit en collaboration avec Walter Johannes Stein, qui en rédigera des passages, situé dans la Grèce antique et dans lequel apparaissent parmi les personnages, outre la fille de Déméter, Mercure, Déméter elle-même, Pluton, Dionysos, Nature, en tant que métamorphose de Perséphone, et d'autres encore. Jugé par Willem Zeylmans, l'un des organisateurs, du camp, insuffisant sous l'aspect « artistique et dramatique », « dilettante » et « privé de beauté », il ne fut pas représenté à cette occasion, mais il lui fut préféré *le drame sacré d'Éleusis* d'Édouard Schuré. Le jugement de W. Zeylmans, pas du tout malveillant, mais dépassionné, est en partie justifié. Il ne devrait toutefois pas nous dissimuler ce qu'on admire d'un tel travail ardu, avant tout le projet d'ensemble, et donc des parties isolées, dont certaines, de la main de Ita Wegman, présentent une remarquable fluidité et un énergie de composition, une chose qui, vue son inexpérience littéraire, surprend une fois de plus.

En octobre 1932, paraît le dernier article de notre auteure sur la revue *Natura*. Après celui-ci, elle ne publiera plus rien, tout en continuant à écrire pour sa correspondance, toujours plus intense, et pour rédiger des annotations, parfois aussi étendues, de travail et d'études, et aussi des esquisses de conférences. Une plus grande fréquence de ces dernières, comme moyen de maintenir vivants les liens avec les membres, collaborateurs, amis et mettre de côté les fruits de son propre travail et de sa propre investigation, c'est ce qui caractérisera désormais son œuvre, jusqu'à ses derniers jours.

De tout ce qui est illustré ici, il devrait s'avérer clair que l'originalité des écrits de Ita Wegman ne consiste pas, le plus souvent, dans un apport de connaissances nouvelles — les sources en restent toujours en effet les œuvres ou les communications personnelles de Rudolf Steiner — mais dans la façon dont celles-ci sont exposées. Celui qui considère l'occultisme comme un système de connaissances à définir une fois pour toutes et sanctionné par l'autorité indéfectible d'un maître, celui-là pourra difficilement avoir de l'intérêt pour ce genre d'écrits, qu'il situera avec suffisance dans le filon, superflu pour lui, de la « littérature secondaire ». Pour celui pour qui, à l'inverse, l'occultisme, ou mieux, la science du suprasensible, entrouvre un champ d'expérience dans lequel peuvent s'exercer des forces humaines originelles, et, comme toute forme de vie spirituelle, qui permet de resserrer les liens d'homme à homme, même d'époque à époque lointaines, les écrits de Ita Wegman peuvent révéler quelque chose. Il y trouvera en abondance une humanité jaillissante, vivante et une source de fraternité.

Sous cet aspect, les articles de 1925, par exemple, offrent non seulement une synthèse valable, utile aux spécialistes, aussi bien débutants qu'experts, des conférences tenues par Rudolf Steiner en 1923 et 24, mais ils permettent en outre de se relier aux courants de forces qui est à l'origine de cette phase ultime de son œuvre. Quelque chose de similaire vaut, quoique l'on y perçoive déjà de nouvelles impulsions, dans l'écrit de 1929 *Aus Michaels Wirken*. Dans celui-ci, comme dans d'autres de ses travaux, les enseignements de Steiner retentissent dans le flux vivifiant d'un enthousiasme qui s'en fait l'écho, pour accueillir et féconder.

Certaines ombres d'ailleurs ne manquent pas. Ainsi la conscience semble-t-elle parfois manquer de la nature du connaître, là où il est dit, par exemple, que « les vérités coulaient de la bouche de Rudolf Steiner » (article du 26 avril 1925, II dans le présent recueil), qu'il « instillait la sagesse » (17 mai, IV), ou expressions semblables, qui laissent entendre le connaître plutôt comme un processus de diffusion que comme un processus d'assimilation. Ne sont pas sans être en relation avec cette conscience non parfaite ces endroits du texte, surtout dans les lettres de 1925, où la

vénération légitime risque de déraper dans un culte de la personnalité. Encore dans les fréquents rapprochements entre l'ancienne et la nouvelle époque michaélienne, il semble parfois que certaines formes de celle-là doivent se représenter presque inchangées dans celle-ci — par exemple, le Temple d'Éphèse dans le *Goetheanum*, les expéditions d'Alexandre dans la diffusion cosmopolite de l'Anthroposophie — alors qu'en réalité, ce ne sont pas les formes mais les impulsions qui se représentent dans des formes absolument nouvelles. Le destin de l'auteure le démontrera.

Si, en faisant abstraction de ces défauts-ci et d'autres semblables, nous voulons tenter d'identifier en quoi consiste l'originalité des écrits de Ita Wegman, par rapport à la façon d'exposer l'anthroposophie, nous devons faire attention à une indication qu'elle donne dans le premier de ses articles sous forme de « Lettres aux membres ». On y parle, dès la première ligne, d'un « approfondissement (*Vertiefung*) de l'anthroposophie », en expliquant ensuite comment celui-ci ne fait qu'un avec le fait de « prendre conscience de l'action de Michel » dans l'anthroposophie elle-même (17 mai, IV). La conséquence d'une telle conscience, c'est l'élévation du savoir anthroposophique « de l'activité sectaire à une action étendue de caractère universel », qui exclut le surgissement « d'îlots isolées, dans lesquels doit être enseignée l'anthroposophie, mais où l'on néglige de mettre en évidence en même temps la pénétration d'un tel savoir par les impulsions de Michel » (*ibidem*). « L'action étendue de caractère universel » sera désignée dans les lettres suivantes comme une tendance à la « diffusion » (*Verbreitung*) d'ampleur cosmopolite, semblable à un rayonnement solaire (*kosmopolitische, strahlenförmige Ausbreitung*). Le rapport entre « approfondissement » et « diffusion » traverse, en tant que thème explicite, et comme une tonalité de fond inévitable, tous les écrits d'Ita Wegman, en caractérisant l'originalité, en étant du reste le problème principal dans lequel, toute sa vie durant, elle s'est débattue. L'approfondissement devait constamment aller de pair avec la diffusion et la diffusion irradier les fruits de l'approfondissement. Si cela ne se produit pas, à leur place se substituent respectivement « le nivellement » (*Verflachung*) et « l'accaparement » (*Einkapselung*) du savoir anthroposophique. Tel est le nœud du problème, tel qu'il se présente à sa conscience. Répandre, n'est pas adapter les contenus à des véhicules ou des formes qui, par leur extranéité, en altéreraient la nature, mais atteindre le cœur de beaucoup, en faisant appel au sens de la vérité. L'approfondissement, d'un autre côté, n'est pas non plus s'approprier des secrets inaccessibles aux autres, mais c'est procéder à une pénétration dans ce côté des choses qui, justement parce qu'adhérant à leur essence, est plus universel. Si nous comparons les articles de 1925, avec l'essai sur Michel, trois ans plus tardif, on note déjà un progrès dans cette direction.

Le dynamisme du rapport entre approfondissement et diffusion est inhérent à un tel point de la personnalité de Ita Wegman, qu'il détermine, à un moment donné, un passage obligé de son destin. Celui-ci se produit à la suite de deux événements, tous deux en 1935, provenant de ce domaine des relations qui, dans le sens propre ou large, nous appelons « politiques », et qui eurent une incidence profonde dans sa vie.

Le premier — selon l'ordre temporel — est la dissolution de la Société Anthroposophique en Allemagne de la part du régime national-socialiste. La disposition à ce propos, rédigée par Reinhard Heydrich, en date du 1^{er} novembre 1935, et rendue publique par voie de presse et radio le 15 du même mois, allègue comme raison qu'une telle Société « est de tendance internationaliste », et que « les méthodes fondées sur la pédagogie du fondateur *Steiner* et adoptées dans les écoles anthroposophiques, encore existantes, poursuivent une éducation individualiste, finalisée sur la personne individuelle (*nach dem Einzelmenschen*) et n'ayant rien en commun avec les principes éducatifs nationaux-socialistes », et que donc, une activité ultérieure de la Société en question « pourrait menacer les intérêts de l'État national-socialiste » (68).

Le paradoxe d'une semblable mesure c'est qu'une association, laquelle depuis toujours a contribué à donner une haute opinion de la culture allemande à l'étranger, soit prohibée justement en Allemagne. Les conséquences ne tardent pas à se faire sentir. Les sièges sont fermés rapidement sur tout le territoire, les biens sociaux, dont les bibliothèques, confisqués, des anthroposophes de

valeur attitrée sont contraints, s'ils ne veulent se réduire à une clandestinité absurde ou à une perpétuelle inactivité publique, à émigrer à l'étranger, le plus souvent en Hollande et en Angleterre [la France est à l'époque un « désert » anthroposophique, *ndtf*]. Au cours des années suivantes, le décret sera étendu aussi aux écoles *Waldorf*. [La biodynamie, bénéficiera d'un sursis, dû en particulier au fait que la méthode procédait dans le sens de l'autarcie sur les fermes, de plus certains dignitaires nazis la connaissait fort bien (R. Hess) et étaient végétariens, *ndtf*]

Ita Wegman, dont la résidence est restée à Arlesheim, est touchée indirectement par ce décret, à cause des nombreuses activités patronnées par elle et suivies en Allemagne. De nombreux exilés sont ses collaborateurs assidus — par exemple, le docteur Eugen Kolisko et son épouse Lili (1889-1976), biologiste, ou le docteur Karl König (1902-1966), actif en pédagogie thérapeutique —, alors que plus que jamais exposés sont les instituts de pédagogie curative fondés par elle, dont beaucoup devront fermer. La survenue d'une pareille situation ne la trouve cependant pas non plus impréparée. Plus de deux ans auparavant, elle l'avait déjà vue se profiler à l'horizon. Nous le déduisons, par exemple, d'une lettre à Hilma Walter d'avril 1933, dans laquelle elle dit : « *La vague du national-socialisme semble amener quiconque en est investi à un état de confusion et de tentation. On pense qu'avec elle tout peut être résolu, et qui si seulement on adhère à l'agitation nationale (nazionale Erregung) — comme nous l'appelons en Allemagne — les problèmes les plus graves peuvent être résolus. On est aveugle et de plus stupide, mais pour le moment il n'y a pas beaucoup à faire contre ce courant. Ceux qui ont conservé une bonne capacité de jugement, il est bien qu'ils ne parlent pas du tout, s'ils ne veulent pas recevoir un jour, à l'improviste, la visite de la police chez eux et eux-mêmes se retrouvés enfermés dans un camp de concentration. Il ne reste donc vraiment pas d'autre choix, que beaucoup sortent d'Allemagne, pour se réorganiser et avoir ensuite éventuellement de nouveau une influence sur l'Allemagne elle-même, et que les autres, qui restent, poursuivent dans la mesure où c'est possible, en silence et avec prudence, les travaux connexes à l'anthroposophie, afin que le fil ne se rompe point* » (69).

Est ainsi avancée une forme singulière de rapport entre approfondissement — ceux qui agissent « en silence », en restant sur place — et diffusion — les nombreux qui sortent pour porter ailleurs les bonnes semences. — Elle se révélera de fait nécessaire après les mesures de 1935 en Allemagne.

L'autre événement de cette année, destiné à grever sur la vie de Ita Wegman est de nouveau un « décret », qui la concerne cette fois personnellement. Il s'agit d'une motion (*Antrag*) signée par trente-sept personnalités de la Société Anthroposophique et approuvée à une ample majorité au cours d'une assemblée générale, qui eut lieu à Dornach, le 14 avril, Dimanche des Rameaux, dans laquelle on déclara que « les deux membres du *Vorstand* la doctoresse Ita Wegman et la doctoresse Élisabeth Vreede, qui ont manifesté leur mépris pour la volonté de la Société Anthroposophique au moyen d'actions qui ont le caractère d'une auto-exclusion, ne sont plus reconnues comme membres du *Vorstand* » et sont donc « révoquées » (*abberufen*) de leur fonction (70).

Le texte de la motion avant d'être voté — selon une procédure d'ailleurs irrégulière au plan formel, comme l'a démontre Emanuel Zeylmans (71) — avait paru sur le bulletin (*Nachrichtenblatt*) du 17 mars, où aussi l'on fournissait les raisons qui la justifiaient, en listant les comportements présumés irréguliers des deux membres de la présidence (*Vorstand*), que l'on peut résumer en attitudes « d'opposition » et « d'obstructionnisme » par rapport à ce qui est employé par les autres membres de celle-ci et en lui reprochant d'avoir promu des activités anthroposophiques à la périphérie, jugées illégitimes (*widerrechtlich*) par le centre de Dornach. Parmi celles-ci ressortent ce qu'on appelle les « Groupes anthroposophiques libres », au sujet desquels fondateurs — Daniel Dunlop, George Adams-Kaufmann (1894-1963), Willem Zeylmans van Emmichoven, Pieter de Haan (1891-1968), Jürgen von Grone (1887-1978), Eugen Kolisko — une seconde motion, approuvée ensuite avec la première, déclare qu'ils « ont cessé d'être membres de la Société Anthroposophique Universelle ». Par cette issue s'achève une décennie de conflits, d'abord latents, et mal dissimulés, puis, avec le temps, toujours plus manifestes et déclarés.

Sur le même numéro du bulletin, on annonçait la parution d'un écrit réservé aux membres qui désiraient en savoir plus au sujet des raisons de cette grave motion. C'est le *Denkschrift über Angelegenheiten der Anthroposophischen Gesellschaft in den Jahren 1925 bis 1935* (Rapport sur certains faits de la S. A. dans les années qui vont de 1925 à 1935), passé à la postérité avec le simple nom de *Denkschrift*, dont l'auteur — ou auteurs — se cache(nt) parmi la bonne douzaine de personnalités qui l'ont signé, en en assumant ainsi collégialement la responsabilité. Rédigé avec le cynisme glacial d'un document de régime, selon une logique qui fait passer les besoins de l'appareil avant les intentions des individus, il se résout en une série d'accusations impitoyables contre les deux membres du *Vorstand* et leurs collaborateurs, sans s'épargner parfois des paroles outrageantes. La méthode de diffusion rappelle fatalement celle avec laquelle les adversaires de Rosmini faisaient parvenir aux personnes indiquées les libelles diffamatoires à son encontre. Le *denkschrift* est mis en vente au *Goetheanum* et en même temps, envoyé en compliment à de nombreux membres qui ne l'ont pas encore acheté ou commandé. Pendant quelques décennies, il restera presque l'unique source à laquelle des personnes non impliquées dans les affaires en question pourront puiser, pour ce documenter sur elles.

Il y a de nouveau un paradoxe tragique dans le fait qu'une institution, qui doit son existence à une personne, la dépose de ses fonctions, ce qui équivaut à l'exclure, en entrant ainsi en contradiction avec elle-même et par là même d'une certaine façon en se coupant du rameau dont elle dérive.

Dans ce cas aussi, la décision n'accueille pas non plus Ita Wegman par surprise, laquelle, par exemple, dans une lettre de juillet 1931 déjà parlait de l'inutilité de toute fonction relative à une « unité mensongère (*verlogene Einheit*) qui n'est qu'apparente », alors que ce qui compte c'est, au contraire, que « les hommes coopèrent en liberté au mouvement de Rudolf Steiner » (72). Deux années plus tard, elle s'exprimera, toujours sous une forme privée, sur le destin de la Société Anthroposophique dans les termes suivants : « Toute action qui s'accomplit dans un tel sens pour conserver et améliorer cette Société est sans issue, et même le bien qui est contenu dans de telles intentions, est le plus souvent converti en mal ; c'est en vérité mon opinion que le meilleur parti c'est de laisser mourir la chose en soi » (73).

Dans le mois de mars 1934, après qu'ont été approuvées des motions similaires à celles de l'année suivante, mais non rendues effectives dans ce cas, suite à des vices de procédure, elle avait formulé dans une esquisse de lettre circulaire destinée à des membres de groupes anthroposophiques autonomes liés à elle, les indications qui se seraient révélées adaptées à la situation de fait encourue ensuite : « L'objectif de tous doit être une intensification de l'anthroposophie. La conviction doit dominer qu'à présent l'évolution intérieure des individus représente une nécessité. — Prendre comme guide efficace les versets transmis par Rudolf Steiner au Congrès de Noël, ou encore se lier intensément à eux sur le plan méditatif, en ceci devrait se reconnaître quiconque veuille travailler avec nous. — Il ne se forme pas de Société, mais plutôt un lien spirituel (*geistige Verbindung*) qui s'étend à tous les pays et qui n'est pas une forme terrestre, mais bien une force spirituelle. À l'avenir, on verra si d'autres formes plus définies seront nécessaires. — Nonobstant cela, de nombreux nouveaux membres aborderont à la société Anthroposophique. Ceci n'a pas d'importance, et ne doit pas nous perturber. Nous, nous ne voulons pas perdre de vue que nous nous sommes proposés comme tâches, par devoir intérieur, l'approfondissement (*Vertiefung*) de l'anthroposophie. La diffusion (*Verbreitung*), nous voulons plutôt la remettre au destin » (74).

Ceci aurait été dorénavant la ligne de conduite adoptée par elle-même.

Quand, en mars 1935, le *Denkschrift* paraît contre elle et la doctoresse E. Vreede, elle rédige à nouveau un projet de lettre circulaire, que dans ce cas cependant elle ne diffusera pas. Elle y relate ses premières réactions : « Tandis que je pris en main le *Denkschrift*, j'éprouvai un léger battement de cœur et surgit en moi la pensée <À présent, je suis mise à l'épreuve sur la manière dont je réagirai à une telle attaque>. Mais je me surpris énormément moi-même à la fin de la lecture. Pas la moindre émotion s'était éveillée en moi. Je n'étais ni irritée ni triste. Toute l'affaire m'était

étrangère. Je m'aperçus que j'avais entièrement pris mes distances de ce dont traitait le *Denkschrift* » (75).

Une semblable disposition d'esprit, sereine dès le début, explique son comportement dans les années suivantes : pas une seule parole d'elle, écrite ou orale, pour sa propre défense, en dépit des invites répétées de ses amis, dont certains crurent devoir intervenir eux-mêmes, comme le comte Ludwig Polzer-Hoditz (1869-1945), lequel fut parmi les rares qui haussèrent le ton à l'assemblée du 14 avril, pour prendre la défense des deux personnes accusées. À ceux qui insistèrent pour qu'elle réagît, elle répondit : « Contre les démons [à savoir l'esprit de la polémique et de la diffamation, *ndt*] il n'y a pas à combattre : on ne peut seulement que les laisser mourir de faim » (76).

Désormais ce qui compte pour elle, c'est de « recommencer tout depuis le début » (77). Le drame qui est en train de se dérouler dans la Société, pour laquelle elle a dépensé le meilleur de ses propres forces, lui apparaît comme une « sépulture symbolique, à laquelle pourrait suivre une résurrection » et elle le compare à l'incendie du *Goetheanum*, qui a engendré une nouvelle vie au moyen du sacrifice d'une forme. Son regard est désormais tourné sur le « *Goetheanum* spirituel », dans lequel « tous les hommes ont leur place », consciente que dans une semblable perspective « il est plus important de regarder devant soi que derrière ».

Friedrich Gädeke, prêtre de la « Communauté des Chrétiens » qui lui rendra visite à Arlesheim, peu avant la guerre, en juillet 1939, rédigea dans son journal à ce propos : « Concernant l'interdiction de la Société en novembre 1935 [elle me dit] : après la destruction de la forme voulue par Rudolf Steiner, elle n'avait plus de raison d'exister ! À présent il y aurait de nouveau un mouvement sans connexion à une Société, comme avant le congrès de Noël. [...] Concernant les adversaires dans la Société aucune parole de rancune » (78).

Peu de jours avant de mourir, après avoir réagi par une lettre bienveillante à un appel conciliant de la part de Mme Marie Steiner, elle répondra à la question posée par la doctoresse van Deventer, si par hasard elle ne désire pas que le *Vorstand* soit reconstruit dans sa forme originale : « Non, je ne veux plus renoncer à la liberté acquise » (79).

Cette liberté, ce n'est pas pour elle, mais c'est pour l'universalité du bien, auquel elle a consacré sa propre vie et qu'à présent elle voudrait qu'il pût parvenir à l'humanité sous des formes nouvelles.

Le déferlement des conflits, qui se sont terminés dans les décisions drastiques de l'année 1935, pourrait nous apparaître comme un grave malheur dans lequel domine les intentions de puissances obscures, et dont Ita Wegman, avec les personnes qui lui sont proches, aurait été la victime principale. En réalité, il est le moyen douloureux, mais ponctuel, par lequel se réalise le sens intrinsèque de leur destin, dont la direction avait été prévue par Rudolf Steiner, qui à elle, durant un entretien privé où Mme Marie Steiner était présente, lui avait préconisé de devoir développer sa propre action vers « d'autres milieux », étrangers à la Société Anthroposophique, mais désireux des biens spirituels cultivés en elle » (80).

Autant par rapport à la vicissitude politique de l'Allemagne, que par rapport aux conflits au sein de la Société Anthroposophique, Ita Wegman eut l'habitude de parler de *maya*, ou d'apparence, dont la réalité se révèle « complètement différente dans le monde spirituel ». De cette façon, elle redimensionnait la portée de ce type de relations « politiques » qui, quand elles sortent de leur fonction légitime, finissent par diviser au lieu d'unir les hommes, en interposant des mirages entre leurs intentions de bien et les moyens employés à les réaliser. Nous pourrions nous demander d'où elle a puisé son énergie pour faire d'une pareille conviction, non pas une maxime abstraite, mais la règle d'un comportement parfaitement impartial, même quand elle était elle-même la partie en cause. Une lumière sur cette interrogation pourra nous venir après que nous aurons répondu à une autre concernant la nature d'un motif présent dans ses écrits, et qui les rend originaux, non seulement quant à la forme, comme pour l'orientation de fond illustrée ci-dessus, mais dans ce cas, aussi quant au contenu. C'est à celui-ci qu'est dédié le paragraphe suivant.

3. Les deux courants de Michel

Le soir du 28 septembre 1924, Rudolf Steiner, rassemblant encore une fois toutes ses forces, donne ce qui sera sa dernière conférence. Dans celle-ci, après avoir effleuré le mystère de la relation entre l'individualité du prophète Élie et Lazare le Réveillé, qui ramène à celui entre les deux Jean, le Baptiste et l'Évangéliste, il en suit la présence jusque dans la destinée de Novalis, auquel se rattache celui d'autres individualités, actives elle-aussi dans l'histoire plus récente, celles de Swedenborg et Éliphas Lévi. À la fin de la conférence, le docteur Ludwig Noll lui demanda, lors d'un entretien privé, comment avait-il donc accompli un tel effort, alors que depuis deux jours il s'était mis en repos, il répondit l'avoir fait pour pouvoir parler encore une fois de « l'autre courant de Michel » (81).

Dans sa dernière conférence, Steiner semble adresser l'invitation à regarder dans la direction d'où viendrait un complément à tout ce qu'il a donné dans son œuvre. Dans les mois précédents déjà, avec ses admirables considérations sur la mission de l'École de Chartres, Steiner, en tant que représentant de la forme moderne la plus cohérente de l'aristotélisme, avait mis en relief la fonction irremplaçable des platoniciens dans l'élaboration d'une conception universelle du monde. À présent, il réaffirme, dans une autre perspective, le thème de la coopération de plusieurs courants au but commun d'un renouvellement de la vie spirituelle. Maintes personnes, qui voient converger dans l'œuvre de Rudolf Steiner, comme dans un tout parfaitement unitaire et harmonieux, les impulsions les plus diverses de l'histoire spirituelle, n'admettent pas volontiers la nécessité d'apports similaires « extérieurs » qui devraient la compléter. Cependant elles confondent le germe et ses développement. La contribution d'autres courants, non seulement répond à la loi de complémentarité selon laquelle toutes les choses se développent, mais elle fut chaleureusement appuyée par Rudolf Steiner lui-même, par exemple, dans une conférence du 28 juillet 1924, après avoir parlé de « l'école suprasensible de Michel » et de son destin au vingtième siècle, il avait mis en garde : « C'est seulement au moyen de l'union d'une spiritualité, telle que celle qui veut affluer au travers du mouvement anthroposophique, avec d'autres courants spirituels, que Michel trouvera les impulsions qui le réuniront avec l'intelligence devenue terrestre, mais qui en réalité lui appartient » (82).

Ita Wegman, dès le commencement de sa production littéraire, se montre attentive à ce genre de considérations. Sa lettre aux membres du 9 août 1925 (partie I, Chap. IX du présent recueil) est entièrement dédiée aux « deux courants de la Société Anthroposophique », desquels, en se référant en grande partie à la conférence de Steiner tenue le 8 juillet de l'année précédente (83), elle donne une caractérisation vivante. Les deux courants, dans ce cas, sont celui des « âmes jeunes », liées à l'antique paganisme, et qui sont enclines à mettre dans leur action les fruits d'une cosmologie intégrée par la vision du suprasensible, et celui des « âmes vieilles » de nature plus contemplative, qui aspirent, au travers d'une nouvelle compréhension de l'événement chrétien, à une continuité avec les expériences vécues par elles dans les premiers siècles du christianisme. Ces deux courants correspondent en partie à ceux des aristotéliens et des platoniciens, qui ont en commun le but de la spiritualisation « michaélique » e l'intelligence.

Dans le texte *De l'action de Michel* de 1929, la perspective des courants liés à l'action de l'Archange s'élargit, platonisme et aristotélisme s'avérant à présent, en tant que produits tous deux de l'esprit hellénique, expression de l'un seulement des deux courants de Michel, l'autre se développant au contraire sur le terrain de l'antique peuple hébraïque, au travers des impulsions des personnages « prototypes » de Moïse et Élie. Ceci est la contribution de connaissance la plus originale offerte par les écrits de Ita Wegman, qui est implicite dans d'innombrables exposés de Rudolf Steiner, relatifs à l'histoire spirituelle des siècles préparatoires au christianisme ; mais elle ne fut jamais formulée par lui de manière aussi claire et explicite. Il y a donc, selon Ita Wegman, **deux** courants de Michel, « l'un qui se rattache directement à Michel, en tant qu'esprit solaire » — et c'est celui-là qui a sa plus haute manifestation dans la grécité, — et « l'autre, guidé par Élie ». « Leur rapport — poursuit Ita Wegman — est celui qui existe entre un courant solaire et un courant lunaire, les deux toutefois procèdent tous deux de Michel » (partie II, chap. I du présent recueil).

Alors que dans le premier, Michel agit plutôt dans une atmosphère « diurne », donc au moyen des formes primordiales du penser rationnel et dans les expressions de vie qui y correspondent, dans le second, son action est plus occulte, en ayant pour véhicule la dévotion profonde qui accompagne la transmission, régulée par un vouloir éternel, de la lignée générationnelle qui devra offrir la corporéité terrestre au Rédempteur. Si dans le courant « diurne » il promeut parmi les hommes les activités cognitives que ceux-ci développent à partir de leurs propres forces, dans celui « nocturne », il dispose les âmes à accueillir la révélation de l'être qui s'accomplit au moyen de Yahvé. Après le Mystère du Golgotha, cependant, même l'action de Michel change. « Jusqu'alors, Michel avait été le visage de Yahvé. À présent, il devient le serviteur du Christ » (partie II, chap. III). Sous cette forme, il agira pour faire converger de nouveau dans le christianisme les impulsions des deux courants, qui ont procédé longtemps séparés, non seulement à partir d'une disposition d'âme différente, mais aussi à partir de leur connexion à un assemblage ethnique adéquat.

Le motif du rapport entre les deux courants de Michel devait tenir beaucoup au cœur de Ita Wegman, quand, à l'occasion d'une conférence de 1933 sur la genèse de l'œuvre de Rudolf Steiner, elle y reviendra en l'approfondissant ultérieurement. Ici les deux courants sont l'un, regroupé autour de l'individualité d'Aristote et visant à christianiser les fruits de la vie du penser, qui eut ses premières lueurs dans la Grèce antique, l'autre, coïncidant avec le rosicrucianisme, garde, sous la direction du « disciple que Jésus aimait », les Mystères les plus profonds du christianisme. « L'école suprasensible de Michel » était orientée surtout sur le premier courant, pour y élaborer les impulsions au renouveau de la culture des mystères au vingtième siècle. Afin qu'un tel renouveau puisse aboutir, il faut la coopération de l'autre : « Ceux qui ont répondu dans le monde spirituel à l'appel de Michel et les autres, qui sont profondément liés au christianisme ésotérique, parce qu'ils suivent la ligne de Lazare-Jean et qui avaient autrefois reçu l'inspiration de Michel en tant qu'esprit nocturne, doivent toujours procéder ensemble, fin que l'humanité s'engage dans la juste évolution » (partie II, chap. I du présent recueil). Dans une esquisse de conférence de 1938, sur « La Grécité et le Mystère du Golgotha », publiée dans le présent ouvrage pour la première fois, Ita Wegman reprend encore une fois ce thème, en soulignant l'antagonisme existant entre les comportements de l'âme respectivement de l'antique peuple grec et de celui hébraïque. « La chose singulière — explique l'auteure — c'est que les Grecs pouvaient en effet avoir une compréhension pour le Christ, mais ils n'étaient pas en mesure de lui offrir un corps. Ils ne pouvaient pas être le peuple capable de créer un courant héréditaire au moyen d'une sévère régulation des mariages ». À l'opposé, « le peuple qui, plus qu'aucun autre, était conscient de se plier à la loi de l'hérédité était celui hébraïque. Tandis qu'il se soumit avec acceptation consciente à la loi de l'hérédité, et en vertu de cette acceptation, il se sentait le peuple élu, les autres peuples qui l'entouraient étaient effectivement assujettis à la procréation physique, sans cependant ressentir cela comme une loi ». Cela vaut de manière particulière pour le peuple grec, comme cela transparaît dans la trame de nombre de ses tragédies : « Le peuple grec s'en ressentait plus que jamais affranchi, ceci du fait qu'il se trouvait dans un étroit rapport avec les dieux porteurs du principe luciférien, parce que ces dieux s'étaient rebellés contre ce qui provenait de Yahvé et au lieu de donner à l'homme l'hérédité, ils voulaient lui donner la liberté individuelle » (partir III, chap. II).

Dans cette conférence-là, Ita Wegman indique l'école fondée à Athènes par Denis l'Aréopagite sous les auspices de l'apôtre Paul, comme une expression d'un « troisième courant » qui réunit les impulsions des deux autres, en les intégrant dans le dynamisme sourdant de la vie chrétienne.

Pour comprendre la nature de la polarité entre l'esprit grec et celui de l'ancien hébraïsme, une indication de Rudolf Steiner est très précieuse, une indication fournie dans une conférence de 1913, dans laquelle il caractérise la conscience grecque comme « météorologique », à savoir vivant dans des processus, imprégnés de lumière solaire, de l'atmosphère ; la conscience hébraïque comme « géologique », à savoir sensible à la vie des profondeurs telluriques, parce que dominée par la présence ordinatrice de Yahvé (84). Ceci nous fait comprendre comment l'hébreu eut, plus que tout membre des autres peuples, l'expérience de la finitude de la nature humaine et ceci le disposait à appréhender le rapport de celle-ci avec l'être infini comme un rapport de *création*, alors que le grec,

en laissant s'évanouir la perception du fini dans une vision indéfinie d'essence, fut amené à percevoir, dans les multiples manifestations de la nature une *émanation* de l'être originaire. La conscience grecque était ouverte à la vision de la vie du Cosmos, celle hébraïque était sensible à la perception de la vie terrestre et de la corporéité humaine et, au-delà de leur limite, à la révélation, accueillie dans une attitude dévotionnelle, des mystères suprêmes de l'existence. Après l'événement du Golgotha, la dévotion profonde, qui monte de l'intimité de la nature terrestre, et la connaissance, qui se retire des vastes espaces de lumière du Cosmos, sont appelées à coopérer dans l'accord admirable d'une vie nouvelle.

À ce mystère fait souvent allusion Ita Wegman dans ses écrits, et elle le voit préfiguré, par exemple, dans les Mystères antiques d'Éphèse, dont les adeptes abordaient la connaissance selon deux voies : « Les uns expérimentaient plutôt la force qui, en montant vers l'intériorité de l'être humain depuis le monde inférieur, saisit le spirituel comme est amenée à le faire l'âme par impulsion d'amour ; les autres expérimentent la quiétude remplie de sagesse qui, en affluant des hauteurs sidérales, donne forme à ce qui vient à sa rencontre avec chaleur depuis les mondes inférieurs » (partie II, chap. II).

Ita Wegman adresse une attention spéciale à tout ce qui peut se révéler des forces du monde inférieur assumées dans le courant consacrant de la dévotion.

De là les fréquents rappels dans ses écrits au mythe de Perséphone, dont la descente aux enfers et la délivrance successive comme déesse Natura inspiratrice de la médecine, constituera le thème du drame déjà mentionné *Persephoneia*. De là aussi les comptes rendus de voyages, comme celui en Irlande et à l'île de Iona de l'été 1927, sur les traces d'un « gardien des Mystères des profondeurs terrestres » : Saint Colomban (85). Certaines considérations importantes y jettent une lumière nouvelle sur l'esprit d'une médecine moderne des Mystères : « Christ, dans la scène de la Transfiguration avait dissimulé au regard les mystères des profondeurs et commandé à ses disciples de ne pas en parler avant que l'impulsion du Christ ne se fût manifestée dans un nouvelle époque et de manière nouvelle. — Cependant, les Mystères de l'intérieur de la Terre sont en même temps les mystères du corps humain. Afin que les hommes pussent recevoir du Sauveur l'impulsion à la guérison, ils durent pendant un premier temps renoncer à la compréhension des processus guérisseurs. C'est pourquoi la guérison fut, durant la quatrième époque [post-atlantéenne, *ndtf*], un miracle. La cinquième époque de culture [idem, *ndtf*] cependant, qui fait une expérience nouvelle du Christ, doit comprendre de manière nouvelle aussi l'essence des processus de guérison et soulever le voile des mystères des profondeurs » (86).

La patrie de ces Mystères c'est l'Occident, tout comme l'Orient avait été celle des Mystères de la lumière dans lesquels s'ouvrent à l'homme les étendues du Cosmos.

Une observation doit être faite sur la manière dont Ita Wegman présente la romanité de l'unique écrit dans lequel elle en fait une mention explicite, à savoir dans l'esquisse de conférence déjà citée sur « la Grécité et le Mystère du Golgotha », d'ailleurs non destinée à être publiée. Alors qu'en général, dans ses écrits, nous sommes invités à accueillir la lumière des divers courants spirituels, même quand, comme dans le cas de l'antique Israël, ils sont regardés d'un œil extérieur, de Rome, au contraire, il ne nous est montré que l'ombre. Probablement que l'auteure a accentué les tons en cette occasion pour mettre en relief, au moyen du contraste, la nature particulière de l'esprit grec. Cela dit, au sujet des Romains privés d'imagination et enclins à l'abstraction aride, et à l'influence que ces qualités ont eues sur le développement du Christianisme, en Occident, c'est vrai. Toutefois, pour se former un jugement sur la nature des impulsions agissant dans l'antique civilisation romaine, il faut considérer aussi l'autre aspect. Rome a donné, dans les débuts de son histoire, de nobles exemples de vertu, transmis par ses légendes, successivement un système juridique d'une perfection inégalable pour ces époques, et enfin, à l'époque classique, avec les œuvres de Cicéron, Ovide, Virgile, Horace et d'autres, une forme d'humanisme d'un grand équilibre, vers lequel on aurait continué à aspirer comme un modèle. À l'époque chrétienne, cet équilibre s'exprimera ensuite dans des personnages tels qu'Ambroise de Milan, Séverin Boèce, Benoît de Nurcie, qui uniront à une vision spirituelle élevée le caractère concret dans les choses qui concernent la Terre. L'esprit romain n'est pas enclin, comme l'esprit grec, à la vision cosmologique

ou, comme celui hébraïque, à la dévotion religieuse, mais à la conception morale de la vie. Ceci est le facteur à cause duquel s'équilibre sa tendance à faire descendre la conscience humaine dans la dimension terrestre, pour en extraire la personnalité. Rudolf Steiner, qui mit aussi en garde au sujet des ombres, tout autres qu'éteintes (ou décadentes, *ndtf*), de la romanité antique, visait ce type d'équilibre quand il forgea cette sentence, dans laquelle est exprimé le jeu harmonieux des forces, au moyen desquelles l'humanité antique rencontra le Christianisme :

Les hébreux façonnent Christ
les Grecs comprennent Christ
les Romains deviennent Chrétiens (87).

Dès lors le courant romain pourra se perpétuer dans sa lumière, seulement quand l'antique vocation de domination et de victoire se convertira en vertu d'amour, selon le modèle offert, pour les temps nouveaux, par Dante (88).

Cet autre aspect de la romanité ne devait pas être étranger à Ita Wegman, vu par exemple son amour pour Ovide. Quand cependant, en 1934, elle visita Rome, il semble que ce soit surtout la période des premiers siècles après Christ qui l'intéresse, celle-là justement où les initiations forcées des Césars, d'abord, et le compromis constantinien ensuite, engendrèrent ce rétrécissement de l'esprit humain dont elle parlera dans l'esquisse de conférence susmentionnée de 1938 (89).

Quoi qu'il en soit, au sujet de cette question particulière, la tendance caractéristique que l'on perçoit dans ses écrits, c'est celle d'aller à la rencontre, dans un geste magnanime, mais respectueux de la vérité, des autres courants spirituels. Si parfois elle n'en a pas compris pleinement la nature, cela n'enlève rien à la valeur de son geste. Son appartenance à un courant spirituel singulier est manifeste, celle-ci transparaît dans chaque ligne de ses écrits. Le mérite lui revient d'avoir accompli un premier pas vers les autres. Ce sera la tâche de leurs représentants d'en manifester véridiquement la nature, au sein du mouvement anthroposophique ou en dehors de lui, selon que les représentants de ce dernier auront ou n'auront pas su faire leur l'attitude de la généreuse collaboratrice de Rudolf Steiner.

Comme dans d'autres cas déjà, le profond intérêt de Ita Wegman pour les deux courants de Michel, exprimé de manière répétée dans ses écrits, trouve une rencontre ponctuelle dans sa vie. Au printemps de 1932, sept ans après la mort de Rudolf Steiner, ayant constaté la difficulté croissante d'agir dans la Société Anthroposophique, elle décide d'entreprendre un voyage en Grèce, accompagnée de la doctoresse Ilse Knauer. Sur l'esprit qui anime cette initiative qui est la sienne, elle laissera la note suivante : « Si l'on visite la Grèce, il faut avoir une disposition d'âme totalement différente de celle que l'on a en visitant d'autres pays. Il y a là quelque chose de profondément intime qui s'éveille en l'âme, comparable à un état d'attente, attente pour quelque chose de solennel que l'on rencontrera. Armée du savoir qui me venait de l'histoire, de l'art, de l'anthroposophie de Rudolf Steiner, j'ai visité cette terre avec le cœur qui battait de nostalgie, en espérant y trouver ce que seule la Grèce peut donner. Les traces et restes d'une civilisation qui n'est pas encore disparue entièrement, parce que n'étant pas si éloignée de la nôtre, cet espoir de trouver et d'expérimenter par quiconque part en voyage vers ce but : qui par intérêt archéologique, qui par intérêt artistique, qui encore avec la nostalgie plus ou moins consciente de son âme, de voir comment réagira sa propre individualité, souvent profondément cachée, à ce que cette Grèce, avec sa manifestation, veut lui dire » (90).

Le voyage, par Vienne et Belgrade, touchera en un peu plus d'un mois les principaux centres de la civilisation hellénique, à l'exclusion de ceux italiques : en commençant par la Macédoine, elle rejoindra, au travers des îles de Samotrace et de Lesbos, certains centres de l'Asie mineure, parmi lesquels Éphèse, pour se diriger vers Athènes, comme point de départ pour l'exploration de l'Attique — dont ne manqueront pas Delphes et Éleusis —, de la Béotie et de l'Argolide — avec Épidaure siège des Mystères d'Asclépios. — Grâce à quelques lettres et aux notes de son journal, nous possédons des descriptions détaillées des lieux visités, ainsi que des témoignages

d'expériences qui lui traversèrent l'âme comme la suivante : « Vision du paysage dans lequel ont vécu Platon, Aristote Eschyle, et dans lequel chacun de nous, à telle ou telle époque, est passé dans la civilisation grecque. Son effet est un élargissement de l'âme, dans lequel viennent de nouveau affleurer d'antiques expériences. C'est comme si l'environnement entier prenait vie : son aspect présent se volatilise et le passé ré-affleure en images » (91).

Ailleurs, la même expérience est décrite d'une manière encore plus intime : « Il est certes important d'avoir visité la Grèce et tous ses lieux. Même si des Mystères antiques il ne reste que des tas de ruines, cela nonobstant, le paysage est encore là, comme le cœur humain qui dans les époques antiques a vécu quelque chose en ce lieu. Alors c'est comme si tout renaissait en images, tandis que le cœur parle en secret d'époques antiques » (92).

Durant le voyage, déjà, elle avait confié à Madeleine van Deventer dans une lettre : « Je me sens si libre après ces sept années de lien, comme si ce voyage était le commencement de quelque chose de nouveau » (93). Au retour, cette impression est confirmée : « J'ai immensément aimé ce voyage — écrit-elle dans la lettre citée ci-dessus à Fried Geuter — et accueilli en moi la Grèce entière. L'Antique a agi en moi comme un baume aux effets miraculeux et à présent, je me sens renée et remplie d'énergie, prête à poursuivre l'œuvre de Rudolf Steiner, comme je la porte dans mon cœur » (94).

Cette sensation de liberté et de renaissance aura d'ailleurs son prix dans les expériences douloureuses des années 1933-35.

En mars 1934, en coïncidence avec la première tentative pour l'exclure du *Vorstand* (95), Ita Wegman tombe plutôt sérieusement malade : une phlébite dans la zone du pied provoque une septicémie contre laquelle les médicaments ont un faible effet. On lui propose un changement d'air énergique — un séjour dans un chalet sur le lac de Thun — à la suite duquel elle réagit et parvient à se rétablir vers le début de l'été. À quelques rares intimes, elle confiera comment s'est passé le mouvement profond de la guérison : « Il me fut concédé de jeter un regard dans le monde spirituel, où j'ai rencontré le Christ et Rudolf Steiner qui m'ont repoussée sur la Terre, et ils espèrent à présent que je fasse quelque chose de manière différente que ce que j'ai fait jusqu'alors » (96).

Après une période de convalescence, elle entreprend à l'automne de la même année, un voyage en Palestine, accompagnée de quelques médecins et collaborateurs. Le fait d'avoir visité ces endroits après la sécheresse de l'été, fait en sorte qu'elle en reçoit des impressions différentes de celles qu'elle en attendait, mais inégalables toutefois : « Cette terre — écrit-elle à Hilma Walter — est absolument différente dans la saison sèche, par rapport à celle des pluies. Tout est aride, dans la saison sèche, et l'idée que l'on se fait d'un désert comme tel, on la retrouve bien réellement en Judée — la région où se trouve Jérusalem. — Nous n'avions aucune idée autrement de ce qu'aurait pu être le printemps, quand nous assistâmes à l'improviste à une averse, grâce à laquelle la terre sembla se réveiller, en dégageant un parfum merveilleux, comme si l'on avait enflammé de l'encens, tandis que les premiers germes y pénétraient. Cette expérience eu pour moi une énorme importance et elle me fit comprendre que cette terre de Palestine est vraiment une Terre Sainte. Autrement, il est très difficile dans cette atmosphère desséchée, dont le monde éthérique s'est retiré, de faire l'expérience des actions du Christ-Jésus. S'imposait plutôt l'histoire de l'antique peuple hébreux, et il est vraiment d'une énorme importance d'en prendre conscience. Je peux cependant me représenter qu'au printemps, quand toute la végétation est revenue et que le monde éthérique s'est réuni à la terre, que l'on puisse alors retrouver les expériences du Christ. Aussi la nostalgie s'installe en moi d'y revenir en cette saison. Le voyage n'est pas achevé en réalité. Quelque chose est resté en suspens, et cet état de suspension est fécond » (97).

À l'occasion de ce voyage elle aurait voulu encore visité l'Égypte, mais cela ne lui fut pas possible. En revanche sur la voie du retour, elle séjournera à Naples et Capri pour s'acclimater et préparer donc une ultime étape à Rome.

Entre le voyage en Grèce « avec le cœur qui battait de la nostalgie » et celui en Palestine, resté « inachevé », il y a l'expérience spirituelle dont on a parlé. Celle-ci, si l'on en soupèse le contenu, laisse entendre que les graves événements de l'automne 1933 et de du printemps 1935 ne font que sanctionner une situation de fait, qui s'était déjà instaurée sur le plan intérieur. Pour Ita Wegman,

une traversée du désert avait débuté qui aurait duré jusqu'à son dernier jour, désormais en vue d'une Terre promise qu'aucune disposition humaine ne pourra plus la priver.

Son intérêt primordial devient la christologie, sur laquelle portera une grande partie des conférences spécialisée qu'elle donne, dorénavant avec une fréquence régulière, le dimanche matin et le jeudi soir, pour le personnel de la clinique d'Arlesheim. Le point de référence pour ce travail est fourni par l'ouvrage de Rudolf Steiner *Le Christianisme en tant que fait mystique*, tandis que par la suite elle consacrera son propre intérêt sur l'Apocalypse de saint Jean, en s'aidant aussi des conférences données par Steiner sur le sujet en 1908 (98). Constant est le rappel aux Mystères de l'Antiquité, en particulier à ceux grecs, égyptiens et d'Israël. Une attention spéciale est consacrée aux fêtes de Noël, en introduisant dans la clinique des usages qui seraient devenus ensuite traditionnels et en laissant par ses conférences sur le thème de la Nativité un souvenir inoubliable parmi les participants. Elle réduit son activité d'organisation au domaine de la médecine anthroposophique, jusqu'à presque l'annuler tout en continuant à suivre, par le conseil et la parole de réconfort, la vie des divers instituts, en prenant à cœur le destin de nombreux collaborateurs, amis, patients et de manière particulière, des enfants hospitalisés dans les instituts de pédagogie curative.

Les quelques voyages qu'elle entreprend dans ces années sont en accord avec sa nouvelle façon d'agir : dans l'été de 1936 en Islande, qui lui apparaît comme « une partie de l'Atlantide », et dans sa nature extrême nordique, dont elle accueille la polarité par rapport à tout ce qu'elle avait vécu en Palestine, en y reconnaissant la disposition à une « nouvelle connaissance du Christ » (99) ; en février 1936 en Sicile, sur les traces des mystères de Perséphone et de l'individualité d'Empédocle, mais aussi pour se confronter aux ombres inquiétantes du mage Klingsor (100) ; dans l'été de 1939 sur la Mer Morte, auprès des lieux des anciens mystères de la Colchide, de l'exil d'Ovide et des Bogomiles.

Il y a des témoignages variés sur ce tournant accompli dans la vie de Ita Wegman. L'un des plus vivants est celui de la peintre Liane Collot-d'Herbois : « Vers la fin de sa vie, elle s'immergea intensément dans l'étude des Mystères chrétiens et dans tout ce qu'avait dit Rudolf Steiner à ce sujet dans ses conférences, en particulier sur le mystère de Lazare-Jean, sur les étapes de la Passion, sur le Vendredi et sur le Samedi Saint, sur la descente aux Enfers. Sans le passage aux enfers, il n'aurait pas pu y avoir la Résurrection. Rudolf Steiner a eu souvent l'occasion de parler de cette « Descente aux Enfers ». — [...] La doctoresse van Deventer possédait deux volumes auxquels Ita Wegman s'était grandement intéressée. C'étaient ceux de *La pauvre vie de Notre Seigneur Jésus Christ selon les visions de la bienheureuse Anne-Catherine Emmerich*, une mystique morte en 1824, qui avait suivi en visions la vie entière du Christ. Catherine Emmerich donna, entre autres, une description très réaliste de la Crucifixion. Un jour, Ita Wegman disparut avec ces deux volumes imposants et s'immergea à tel point dans la lecture que pendant trois jours personne ne la revit. Elle avait lu ces descriptions de A à Z sans même s'accorder une heure de sommeil — Dans les deux ou trois dernières années de sa vie, elle s'était retirée presque entièrement de l'activité médicale, laquelle, entre temps, était passée dans les mains de médecins plus jeunes. Ita Wegman avait exprimé le désir de se retirer, en voulant, comme elle disait, se consacrer plus intensément à l'étude. Elle espérait, pendant la période qui suivrait la guerre, accomplir encore de nombreux voyages et donner des conférences. Elle étudia avec la plus grande diligence tout ce que Rudolf Steiner avait dit sur les Évangiles et sur les plus profonds mystères de l'initiation chrétienne. En une occasion spéciale, elle donna pour nous, personnel de la clinique, une conférence sur ce thème » (101).

Margarete et Erich Kirchner-Bockholt relatent : « Après s'être remise de la maladie [1934, *ndt*] elle n'évoqua plus les problèmes de la Société Anthroposophique, mais elle dit à tous ceux qui voulaient continuer de travailler avec elle : nous ne pouvons approfondir le travail scientifico-spirituel qu'en agissant dans le domaine permis. Ceci c'était un aspect. L'autre, était donné par ce qu'elle disait eu égard à elle-même : <je veux commencer à ré-étudier l'entière science de l'esprit avec le regard tourné sur l'avènement du Christ et comprendre la fondation des nouveaux mystères du point de vue du Mystère du Golgotha> » (102).

Norbert Glas décrit l'aspect intérieur de ce processus : « Dans les derniers temps où je pus la voir — un peu avant que n'éclate la guerre — elle semblait avoir beaucoup changé. Il irradiait d'elle une grande force qui respirait la quiétude. Ce n'était plus la nature terrestre combattive, toujours impétueuse, mais il y avait en elle beaucoup de souffrance et de sagesse. Elle voulait encore aider tous ceux pour lesquels elle pouvait faire quelque chose » (103).

Avec cette sagesse, née par la souffrance, elle allait de manière nouvelle au devant de ce que « le futur attendait d'elle ».

4. Vers la formation d'un nouveau destin

En décembre 1913, Ita Wegman, résidant alors à Zurich et traversant une crise personnelle dont nous connaissons peu de détails, s'était adressée à un théosophe hollandais, pratiquant l'astrologie, un certain John Hardeman, pour en recevoir un conseil. Celui-ci, une personne d'une haute qualité morale, lui avait répondu dans une lettre : « Des Anges chutèrent autrefois par convoitise du pouvoir, les hommes peuvent chuter par convoitise de connaissance, mais de dévouement, on ne peut jamais en avoir assez. [...] Si seulement vous offrez le dévouement, au moment de la mort — que vous rejoindrez sereine, mais probablement soudaine — vous aurez progressé sur l'échelle de l'évolution plus que les autres qui ont cherché seulement le savoir. [...] Considérez comme votre devoir le dévouement aux malades » (104).

De ce conseil, elle doit avoir fait son trésor, si, sur elle on a transmis des témoignages comme le suivant, de Liane Collot-d'Herbois : « Ita Wegman avait une façon de travailler très originale et en rien conventionnelle. Quand elle devait visiter un patient, elle n'arrivait jamais avec des idées préconçues. Même si on lui expliquait ce dont souffrait la personne en question, ceci ne lui disait pas grand-chose, mais elle voulait à chaque fois voir de ses propres yeux. Elle avait l'habitude de s'asseoir sur le lit du malade et de s'ouvrir entièrement, en se concentrant avec l'esprit dégagé sur la maladie. Elle attendait donc tant qu'elle n'avait pas accueilli intérieurement la situation. C'est de cette façon qu'elle parvenait à ses diagnostics » (105).

Norbert Glas raconte : « Dans les heures de dispensaire, elle écoutait toujours avec le plus grand intérêt les maux de ses patients, pour lesquels c'était un réconfort de ressentir le fait que le médecin dissolve en leurs âmes la peur qui opprime presque tous les malades. Sa simple présence soulevait les souffrants de la pesanteur terrestre dont ils étaient écrasés. Cela était possible à Ita Wegman grâce à son absence de peur intérieure, qui agissait comme la vertu d'un miracle. Elle possédait en effet un grand courage » (106).

Des témoignages pareils nous indiquent qu'elle était le cœur de son être : un dévouement qui du cœur envoie ses rayons jusqu'à l'esprit, en dissolvant tout gel, et qui agit à l'extérieur comme une force morale suscitant confiance et courage. La même Liane Collot-d'Herbois a bien saisi cette qualité qui lui appartenait, en la mettant bien en relief en face d'une image conventionnelle d'elle, qui ne correspond pas à sa vraie nature : « Souvent, on caractérise Ita Wegman comme une personne d'action. Elle, elle avait une autre façon de penser : elle pensait plus avec le cœur qu'avec la tête. Grâce à cette façon caractéristique de penser, elle possédait un profond et ardent enthousiasme pour l'idée née du penser pur. Ceci était son enthousiasme originaire dont découlait l'impulsion à l'action extérieure. Elle n'était pas du tout ce qu'on appelle communément une 'personne d'action'. La pureté de son cœur faisait d'elle une personnalité, dont l'âme atteignait des ampleurs, des hauteurs et profondeurs plus vastes que cela se produit pour l'âme de l'homme commun. Son premier enthousiasme concernait toujours l'idée, toutefois, l'idée traitée par l'activité du penser pur. C'est seulement à partir de cet enthousiasme que découlaient ensuite ses impulsions énergiques. La volonté n'était donc pas du tout l'élément primaire » (107).

La tendance originelle des forces du cœur manifeste l'être impérissable de l'être humain et détermine donc son agir au-delà des limites de sa vie terrestre singulière depuis un passé révolu, désormais dans une quiétude subsistante stable, et un futur encore en germe. Pour la continuité d'un tel agir, le lieu où reposent la dépouille ou les cendres du défunt n'est pas indifférent. En chargeant

Liane Collot d'Herbois de peindre à fresque l'abside de la petite chapelle de la propriété « La Motte » de Brissago, choisie à cette fin, Ita Wegman lui avait expliqué que le lieu où seront gardées ses cendres, « établira un lien avec la Terre », grâce auquel il lui sera possible « d'agir depuis le monde spirituel sur celui terrestre » (108).

La réalisation de la peinture s'avérera d'une efficacité extraordinaire, en offrant le cadre sensible le plus adapté à cet agir silencieux et invisible. Sur les côtés de la scène centrale, représentant le Golgotha, sont représentées des images qui ramènent au motif des « deux courants de Michel », qui avait tant occupé Ita Wegman dans l'ultime phase de sa vie. Quelques semaines après sa mort, advenue le 4 mars 1943 à Arlesheim, suite à une soudaine maladie fiévreuse, Elizabeth Vreede, sa fidèle compagne de destinée, proche de la suivre aussi dans ce pas quelques mois plus tard, tint une rencontre pour les amis et collaborateurs de l'Institut Clinique Thérapeutique sur le sujet significatif : « À présent le centre de gravité de notre mouvement réside dans le monde spirituel ». Elle entendait Rudolf Steiner et Ita Wegman, mais aussi de nombreux amis déjà actifs depuis là, comme Édith Maryon (†1924), Eugen Kolisko (†1939) et d'autres.

Si le centre de gravité était dans le monde spirituel, le trait-d'union irradiant continuait à se trouver sur la Terre. Ita Wegman avait choisi comme demeure pour « agir depuis le monde spirituel sur la Terre » le Canton Ticino, dont elle avait reconnu la vertu salubre du climat et dont elle ressentait la nature sauvage environnante comme encore à « christianiser ». Outre cela, depuis cet endroit on fait face, au travers du miroir des eaux du Lac Majeur à l'Italie. Nous devrions nous demander, si cela n'a pas été aussi l'expression d'une nostalgie vers les qualités intérieures de celui-là même qui est précisément imprégné de la nature de ce pays et qui l'a poussée vers ces lieux.

Sur le bord du même lac, à Stresa, presque un siècle auparavant, Antonio Rosmini avait lui aussi passé les dernières années de sa vie, pour y être ensuite inhumé. Le paysage du lac, riant et réverbérant d'une majestueuse lumière, lui avait inspiré la *Théosophie*, une œuvre qui appartient à la phase finale et culminante de sa production. Comment la nature du lieu agit sur lui, nous pouvons le déduire d'une lettre adressée à Alexandre Manzoni en mai 1848. « J'espère — lui écrit-il en le désignant à la troisième personne — pouvoir cette année encore profiter des douces promenades en compagnie de Manzoni le long des berges de notre lac si plaisant : laissez-moi entendre que vous me le promettez ; venez donc, mais vite, tant qu'à présent que tout ici autour est riant, et que le beau mois de mai prodigue une immense richesse de fleurs et de verdure et souffle un air odorant et très pur, et la douceur silencieuse de l'esprit déborde des gargouillis du ruisseau et des roulades du rossignol, surtout au beau milieu de la nuit paisible et sereine. Moi, je perds souvent le sommeil pour jouir d'une telle délectation, dans laquelle je me trouve plus approprié à la prière » (109).

Chez Rosmini, avec son puissant effort pour appeler l'attention des consciences sur des biens objectifs, dérivant de la pure idée de l'être, il y a une annonce claire de cette spiritualité michaélisque, à laquelle Ita Wegman consacra toute son existence. Tout dans l'œuvre de Rosmini va dans cette direction, qui à partir d'une remontée aux sources spirituelles du penser, parvient à un renouvellement de la vie chrétienne à partir de ces mêmes sources. Dans une lettre écrite peu après la publication du *Nouvel essai sur l'origine des idées*, son œuvre fondamentale, il confiait à un élève au sujet de la portée qu'il entrevoyait dans la doctrine qui y est exposée : « Une telle doctrine sur les idées, intime et congénitale au christianisme, moi je pense que cela peut être le seul germe salutaire qui produira, avec l'œuvre de beaucoup de bons, un ordre dans toutes les choses, et une lumière religieuse nouvelle, qui par sa beauté doit ravir les cœurs, et subjuguera les esprits. Telles sont mes pensées sur la destinée du Christianisme ! C'est dans ses viscères qui se dissimule une philosophie fulgurante d'évidence et délectant les intellects par son origine divine, parce qu'elle conduit de nouveau à Dieu ! Et tout annonce qu'un tel accouchement du christianisme soit près de son terme » (110).

Le motif michaélien, implicite dans toute l'œuvre de Rosmini et dissimulé dans la donation qui lui a été faite par le roi Charles Albert de la Sacra de Saint Michel en Val de Susa, fait mine, vers la fin de sa vie, de se rendre explicite. Cela advient quand, en 1854, il charge l'ami Niccolò Tommaseo de lui composer une hymne « en honneur à Saint Michel Archange », en lui en indiquant

avec précision la matière. L'hymne lui servait, entre autres, pour « l'envoyer en cadeau à mes frères de Saint Michel de la Cluse, afin qu'ils le fassent chanter par le peuple » (111).

L'interprétation poétique de Tommaseo, réalisée en plusieurs moments comme un cantique, un hymne, une méditation et une prière, quand bien même on la ressent de canons artistiques dépassés pour nous, est en maintes parties heureuse. Avec une pénétrante efficacité est décrite la nature des forces qui rendent victorieux Michel dans son combat primordial.

Dans le cantique :

Tu combattis, ô Michel, comme puissantes
dans l'ordre indiqué opèrent les étoiles :
douce tu fis ta vaillance, comme vole
par nuit paisible, harmonieuse parole.

Dans l'hymne :

Mais tu te dressas indompté
dans l'humilité fidèle,
guerre de lumière à vaincre
avec des peux, Michel (112).

Ce sont les forces d'une lumière qui peut vaincre parce qu'elles affluent de la Parole qui a créé les mondes et les recrée à chaque fois que dans les intelligences de la pure écoute jaillit une vertu d'amour. Tel est le sens de la fidélité que Michel indique par l'exemple à ses disciples.

De cette fidélité, Ita Wegman a ressenti l'appel dès sa jeunesse, alors qu'à l'âge de dix-huit ans, à peine rentrée de son premier voyage en Europe, elle se mit en quête d'une orientation spirituelle pour sa vie. Elle l'a guidée à la rencontre décisive de sa destinée, en lui inspirant ensuite les mobiles de sa recherche et de son action bénéfique, pour la mener enfin à la retraite méditative des dernières années. À cette fidélité sont liées ses destinées futures, préfigurées par son aspiration ardente à resserrer les liens de fraternité avec tous ceux qui, de provenances diverses, perçurent le même appel, une aspiration ardente qui s'illumina vers la fin d'une mystérieuse espérance prophétique. C'est l'espérance dans laquelle est redonnée au monde, enrichie de nouvelles énergies, la disposition qu'elle portait en elle au début de son existence terrestre, et dont elle put renouveler le vœu durant sa vie en accord avec les paroles que lui avait confiées Rudolf Steiner et transmises par elle à tant de ses amis qu'elle reconnut comme tels aujourd'hui comme elle les reconnaîtra comme tels demain

Sois dans le temps et l'éternité
disciple de la lumière de Michel
dans l'amour des dieux,
dans les hauteurs du Cosmos (113).

Automne-hiver 2000-2001

Giancarlo Roggero

Notes :

- (1) M. van Deventer, « *Aus Ita Wegman für und mit Rudolf Steiner* » dans E. Zeylmans van Emmichoven, *Wer war Ita Wegman*, cit. (Cfr. note 1 du préambule), vol.I, p.3242.
- (2) Sur la biographie de Ita Wegman, voir les écrits rassemblés dans l'Appendice B du présent volume.

- (3) Le massage suédois selon la méthode Lig-Mezger visait à activer directement les capacités motrices des membres malades.
- (4) Rudolf Steiner était né à Kraljevicz (à l'époque en Autriche) le 25 février 1861 (le 27, communément considéré comme son jour de naissance serait, en réalité, son jour de baptême. Cfr. Lindenberg, *Rudolf Steiner. Eine biographie*, Stuttgart 1997, vol. 1, p.24), et il avait donc quarante ans. Durant l'été se déroulaient les préparatifs pour la fondation de la nouvelle section, advenue les 19-21 octobre.
- (5) A.A. V.V., *Erinnerungen an Ita Wegman*, Arlesheim 1945, p.24-25.
- (6) *Ibidem*.
- (7) *Ibidem*. Le « cercle restreint » dont parle ici Ita Wegman est le domaine dans lequel était tenue ce qu'on a appelé l'*Esoterische Schule* (école ésotérique), active depuis 1904 et dans laquelle étaient instruits les personnes les plus préparées (Cfr. ci-dessus le Chap. I, par. 3).
- (8) *Ibidem*.
- (9) Selon un témoignage de Madelein van Deventer rapporté dans J. E. Zeylmans, op. cit., p.43.
- (10) Le registre est rapporté dans l'ouvrage référencé ci-dessus, à la page 255. Les semestres se succèdent sans interruption d'avril 1906 à août 1911.
- (11) Cfr. W. F. Daemns, *Ita Wegman, Zürcher Zeit 1906-1920*, Dornach 1986, p.14.
- (12) Aujourd'hui l'édifice est le siège de l'*Institut C.G. Jung*.
- (13) D'une lettre d'Ita Wegman à Marie Steiner du 14 juillet 1917 de Zurich, dans J. E. Zeylmans, op. cit., p.67.
- (14) I. Wegman, esquisse d'une relation sur les traitements du cancer avec le *Viscum album* à présenter durant le second cours tenu par Rudolf Steiner pour les médecins (11-18 avril 1921), ci-dessus, p.297.
- (15) Conférence du 19 novembre 1909, dans *Die tieferen Geheimnisse des Menschseinswerdens im Lichte der Evangelien [Les profonds mystères du devenir de l'humanité à la lumière des Évangiles]* (GA 117), Dornach 1966, p.125-145.
- (16) *L'Évangile de Luc* (GA 114), Bâle, 15-26 septembre 1909; *L'Évangile de Matthieu* (GA 123), Berne, 1-12 septembre 1910 ; *L'Évangile de Marc* (GA 139), Bâle, 15-24 septembre 1912.
- (17) *Erinnerungen an Ita Wegman*, cit., p.25.
- (18) Témoignage de Nelly Groscheintz-Laval rapporté dans H. Wiesenberger, *Marie Steiner-von Sievers. Ein Leben für die Anthroposophie*, p.480. Aussi dans Zeylmans, op. cit., p.47.
- (19) I. Wegman, esquisse pour une conférence donnée à Londres le 27 février 1933, ci-dessus (Zeylmans), p.292.
- (20) Le cours, qui s'est tenu à Dornach du 21 mars au 9 avril 1920, est aujourd'hui publié dans le volume *Science de l'esprit et médecine* (GA 312).
- (21) M. Kirchner-Bockholt, « Die Erweiterung der Heilkunst », dans *Wir erlebten Rudolf Steiner. Erinnerungen seiner Schüler*, aux soins de M.J. Krück von Poturzin, Stuttgart 1980, p.106, tr.it. *Nous avons connu Rudolf Steiner*, ed. Terra biodinamica, Milan.
- (22) I. Wegman, „Rudolf Steiners Wirken für die Erweiterung der Heilkunst“ extrait de la revue *Natura*, année 1, n°9, mars 1927, p.268.
- (23) Le premier est traduit en italien avec le même titre (GA 326), le second existe en allemand avec le titre : *Das Verhältnis der Sternenwelt zum Menschen und des Menschen zur Sternenwelt. Die geistige Kommunion der Menschheit*, (GA 219), Dornach 1994 [Traduit en français avec le titre „La Communion spirituelle de l'humanité“, n.d.t.].
- (24) Conférence du 31 décembre 1923, dans *L'histoire à la lumière de l'anthroposophie*, (GA 233).
- (25) I. Wegman, d'après un carnet de notes (*Notizbuch* 74), dans J.E. Zeylmans, op. cit., p.126. La menuiserie (*Schreinerei*) avec l'annexe de l'atelier (*Atelier*) sera affectée comme salle de conférence pour poursuivre, et ceci dès le jour suivant, les travaux du congrès.
- (26) M. van Deventer, notes pour une conférence dont la date est imprécise, ci-dessus, p.124. Concernant la « question sur les nouveaux Mystères », voir aussi ce qui suit.
- (27) Les conférences de Rudolf Steiner à la *Sommerschule* de cette année-là sont rassemblées dans le volume *Connaissance initiatique* (GA 227). Celles à caractère spécifiquement médical se trouvent dans le volume *Connaissance anthroposophique de l'homme et médecine* (GA 319).
- (28) Ci-dessus, (Zeylmans), vol.I, p.154.
- (29) « Penmaenmawr — karma entièrement révélé — Compréhension de ma part — Le monde spirituel a exulté, dit-il ». (Cfr. ci-dessus, p.139).
- (30) Ci-dessus, p.156.
- (31) R. Steiner, conférence du 14 août 1924 à Torquay, dans *La Conscience de l'initié*, Rome 1999, éditions Tilopa. (La conscience de l'initié, GA 243, Éditions Novalis)
- (32) GA 27. Le titre allemand est *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst nach geisteswissenschaftlichen Erkenntnissen* n'est pas dû à Rudolf Steiner, lequel, à la différence de tous les autres ouvrages, n'en donna aucun, mais à la doctoresse Hilma Walter, qui prit soin de

- l'édition. La première édition parut à 5000 exemplaires. En italien, *Éléments fondamentaux pour un élargissement de l'art médical*, 4^{ème} édition 1997.
- (33) E. Zeylmans, op. cit. vol.I, p.264.
- (34) *Das große Fest des Menschenherzens*. Par ce titre, Wilhelm Rath présentera son propre témoignage à ce sujet, recueilli dans le volume déjà cité de A.A.V.V., *Erinnerungen an Rudolf Steiner* (cfr. ci-dessus note 50 du chapitre I).
- (35) Cfr. ci-dessus, note 48 du chapitre I.
- (36) Aulus Gellius, *Noctes Atticae*, XX, 5, que l'on note bien que la distinction entre ésotérique (de εσωτερικός = interne, intérieur) et acroamatique (de ακροαμαί = écoute, donc destiné aux auditeurs) et exotérique (de εξωτερικός = externe, extérieur) remonte à la classification des écrits d'Aristote. Une considération attentive de l'étymologie du terme « ésotérique » devrait rendre prudents sur les mystifications fréquentes à l'encontre desquelles on va dans l'usage courant actuel qu'on fait de ce terme .
- (37) Elles sont rassemblées dans le volume *L'histoire à la lumière de l'anthroposophie* (GA 233).
- (38) Conférence du 19 janvier 1924, dans *Anthroposophie, une introduction à la conception scientifico-spirituelle du monde* (GA 234), Milan 1965, p.8.
- (39) E. Zeylmans, op. cit., Vol.I, p;156.
- (40) Quand elle pouvait l'accompagner, Ita Wegman y pourvoyait elle-même, ou bien donnait des indications diététiques précises aux hôteliers, ou bien des viatiques spéciaux. Certains documents à ce propos sont rapportés ci-dessus, pp.177-178.
- (41) G. Wachsmuth, *Rudolf Steiners Erdenleben und Werken*, Dornach 1964, p.584.
- (42) E. Zeylmans, op. cit., vol.I, p.107.
- (43) R. Steiner, *Die Weihnachtstagung...* (GA 260), cit., p.144.
- (44) Les sept médecins en question sont: Hilma Walter, Margarete Bockholt, Wilhelm Zeylmans, Norbert Glas, Eberhard Schickler (1895-1963), Isle Knauer (1893-1981) et Eugen Kolisko (1893-1939).
- (45) M. Steiner, *Gesammelte Schriften*, vol.II, Dornach 1974, p.375.
- (46) Publié dans la *Nachrichtenblatt* (bulletin pour les Membres) du 19 octobre 1924. Les deux premiers communiqués, respectivement du 2 et du 11 octobre, parurent sur un tableau d'affichage. Tous les trois sont rapportés dans E. Zeylmans, op. cit., vol .I, pp.236-237.
- (47) Voir le premier texte du présent recueil (Partie I, chap.I).
- (48) E. Zeylmans, op. cit., vol.I, pp.316-317. La conférence fut ensuite tenue à la *Rudolf Steiner-Hall* de Londres le 27 février 1931, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la naissance de Rudolf Steiner.
- (49) N. Glas, « Erinnerungsbilder », A.A.V.V., *Erinnerungen an Ita Wegman*, cit. (Cfr. ci-dessus note 5), p.34.
- (50) Communication dans le *Nachrichtenblatt*, 26 juin 1927, p.102., relatée dans E. Zeylmans, op. cit., vol.II, p.125-126.
- (51) L. Collot d'Herbois, « Jeder der strebt, ist mein Freund [Qui s'efforce est mon ami, *ndtf*]», dans *Mitteilungen aus der Anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, Stuttgart 1990, année 47, n°172, p.110.
- (52) E. Zeylmans, op. cit., vol.III, p.70. Il s'agit du premier écrit du présent recueil.
- (53) Ci-dessus, vol.III, p.177.
- (54) R. Steiner, *Die Weihnachtstagung...* (GA 260), cit. (Cfr. note 46 du Chapitre I), pp.200-202.
- (55) Article du 26 avril 1925, partie I, chap.II du présent recueil.
- (56) La dernière « Lettre » de Steiner avait paru dans le numéro du 12 avril de la *Nachrichtenblatt*. Le premier article de Ita Wegman parut déjà dans le numéro de la semaine suivante.
- (57) Dans E. Zeylmans, op. cit., vol.III, pp.73-74.
- (58) Ci-dessus, p.75.
- (59) Ci-dessus, p.76.
- (60) *Ibidem*.
- (61) Voir ci-dessus, la note 37 du chapitre I.
- (62) Lettre de Carl Unger à Ita Wegman du 3 juillet 1925, dans R. Templeton, *Carl Unger. Der weg eines Geistesschülers*, Dornach 1990, p.372, en reproduction du manuscrit original.
- (63) R. Steiner, Ita Wegman, *Éléments fondamentaux pour un élargissement de l'art de guérir* (GA 27), 1^{ère} édition en italien : Milan, 1968, p.12.
- (64) Les vingt-deux écrits de Ita Wegman dans la revue *Natura* sont rassemblés dans le volume, Ita Wegman *Im Anbruch des Wirkens für eine Erweiterung der Heilkunst nach geisteswissenschaftlicher Menschenkunde*, 2^{ème} édition, Alesheim 1974.
- (65) Le volume, parvenu à sa sixième édition, existe encore avec le même titre, mais avec une mise en forme moins élégante. L'éditeur est encore le même, mais avec un nouvel intitulé *J. Ch. Mellinger Verlag* (Stuttgart).

- (66) Cfr. Chapitre 4 de la partie I du présent recueil (article du 17 mai 1925).
- (67) Cfr. E. Zeylmans, op. cit. vol.II, p. 162 et suiv..
- (68) Le texte intégral de la disposition est rapporté dans le fascicule 32 des *Flensburgerhefte* avec le titre *Anthroposophen und Nationalsozialismus*, Heft 32, printemps 1991, p.62.
- (69) Lettre à la doctoresse Hilma Walter du 28 avril 1933, dans E. Zeylmans, op. cit., vol.II, p.190. Sur le jugement de Ita Wegman au sujet du national-socialisme, voir aussi dans l'Appendice B, l'essai de H. Walter, note 10.
- (70) Le texte de la motion est rapporté dans E. Zeylmans, op. cit., vol.III, p.31. La doctoresse Wegman et la doctoresse Vreede n'étaient pas présentes lors de cette assemblée [il est bon de signaler ici que les AG de la Société Anthroposophique réunissaient et réunissent encore en général un maximum de 500 à 600 membre sur une population de 14 ou 15 000 membres à l'époque. Actuellement, il arrive encore que de telles motions d'exclusion soient acceptées par le même nombre de présents à l'AG, mais cette fois sur une population de 50 000 membres environ..., *ndtj*]
- (71) Zeylmans souligne en particulier que la *Anthroposophische Gesellschaft*, fondée le 28 décembre 1923, avec ses propres statuts (devenus des « Principes » actuellement *ndtj*) et constituant ce qu'on appelle la *Weihnachtsgesellschaft* (Société de Noël), la presque homonyme *Verein Allgemeine Anthroposophische Gesellschaft* ayant ses propres statuts, concernant l'administration du *Goetheanum*, et la *Frei Hochschule für Geisteswissenschaft* (Université Libre des Sciences de l'Esprit), étaient nées comme des organismes également juridiquement distincts, dont on aurait confondu à l'inverse les compétences [En fait, une fois la *Société Anthroposophique Universelle* enregistrée en février-mars 1925, elle disposa dès lors (ce qui n'était pas le cas de la Société née le 28/12/1923) d'un droit d'exclusion, qu'elle utilisa alors, comme elle le fit récemment encore, en 2007, en excluant le groupe *Gelebte Weihnachtstagung*, sous des prétextes à peu près équivalents et avec la même motion « démocratique » c'est-à-dire approuvée par quelques centaines de membres sur un total « universel » de plus de 50 000 ! *ndtj*].
- (72) Lettre à Heinrich Hardt du 10 juillet 1931. E. Zeylmans, op. cit., vol.III, p.103.
- (73) Lettre du 18 décembre 1933 aux médecins anglais de la pédagogie curative. Ci-dessus, vol.II, p.191.
- (74) Projet de lettre circulaire de mars 1934, ci-dessus, vol.III, p.108.
- (75) Projet de lettre circulaire de mars 1935, ci-dessus, vol.III, p.119.
- (76) Ci-dessus, vol.I, p.190 ; en outre dans *Flensburger Hefte*, Sonderheft 17, Hiver 1996, Ita Wegman und die Anthroposophie, pp. 188-189).
- (77) Lettre à Walter Johannes Stein du 4 avril 1935, ci-dessus (Zeylmans), vol.III, p.124. Les phrases entre guillemets dans la suite du texte sont tirées de quelques lettres de la même période rapportées ci-dessus, aux pages 123, 128 & 129.
- (78) Ci-dessus, vol.I, p.226. La « forme voulue par Rudolf Steiner » se réfère au *Vorstand* fondateur, lequel, suite à la motion d'avril 1935, fut démembré.
- (79) Ci-dessus, vol.I, p.236. L'appel de Marie Steiner avait paru dans le *Nachrichtenblatt* du 20 décembre 1942. En italien, il a été publié, avec la lettre de Ita Wegman, sur la revue *Kairós*, Rome, n°23 sept-oct. 2000, p.1.
- (80) L'entretien aurait eu lieu le 30 décembre 1923. Ayant fait appeler Marie Steiner et Ita Wegman, Rudolf Steiner aurait indiqué les tâches de la première comme spécialement relatives à la Société Anthroposophique, celles de la seconde liées au fait que « d'autres milieux » existent. Cfr. ci-dessus, vol.I, p.182.
- (81) Cfr. H.P. van Manen, *Christussucher und Michaeldiener*, Dornach 1980, p.96.
- (82) R. Steiner, *Considérations ésotériques sur les liens karmiques*, vol.III (**GA 237**), conférence du 28 juillet 1924, ed. it. 1988, p.107.
- (83) Ci-dessus, pp.52-64.
- (84) Cfr. R. Steiner, *Christ et le monde spirituel. La quête du Saint Graal* (**GA 149**), conférence du 31 décembre 1913, ed. it. 1980, pp.60-63.
- (85) Il s'agit de Colomban le Vieux (521-596), en irlandais *Columcille*, fondateur du monastère de Iona et évangéliste de l'Écosse, à ne pas confondre avec Saint Colomban le Jeune (543-615), venu d'abord en Gaule et ensuite en Italie, où il fonda le monastère de Bobbio.
- (86) Ita Wegman, « Ein besuch alter Mysterien-Stätten », dans *Natura*, II, 2, août 1927, à présent dans I. Wegman, *Im Anbruch des Wirkens...*, cit. (cfr. ci-dessus note 64), p.97. La quatrième époque [post-atlantéenne, *ndtj*] va de 747 av. J.-C. à 1413 ap. J.-C, la cinquième commence en 1413. L'occultation des Mystères des profondeurs était connexe avec l'interdiction à franchir les Colonnes d'Hercule et donc d'aborder les terres occidentales.
- (87) *Die Juden bilden Christus, / Die Gieschen verstehen Christus, / Die Römer werden Christen*. Conférence donnée à Berlin, en 1904. Le passé est cité par E. Bock, *Das Evangelium*, Stuttgart 1984, p.22. Que l'on note que l'inscription apposée sur la Croix par Pilate « était en hébreu, en grec et en latin » (Jean 19, 20). Les tendances fondamentales des trois peuples en question

- correspondent admirablement aux trois formes de l'être mises en lumière par Antonio Rosmini, *réelle, idéale et morale*.
- (88) À cette conversion semble faire allusion mystérieusement le nom de *Roma* (= force), qui à l'envers, se lit *Amor* (= amour). Sur le nom de Rome, voir le très bel ouvrage d'inspiration anthroposophique, de Erwin Horstmann, *Der Geheime Name der Stadt Rom*, Stuttgart 1979.
- (89) Sur le voyage à Rome, cfr. la lettre à Hilma Walter du 22 novembre 1934, dans E. Zeylmans, op. cit. vol. II, pp.203-204.
- (90) D'après des notes de 1932, relatées ci-dessus, vol.II, pp.177-178.
- (91) Carnet 66, ci-dessus, p.179.
- (92) Lettre à Fried Geuter du 26 mai 1932, sur la bateau en route vers Venise, ci-dessus, p.185. Fried Geuter était le fondateur d'un Institut de Pédagogie curative en Angleterre dans les environs de Manchester.
- (93) Lettre à Madeleine van Deventer du 6 mai 1932, sur la bateau en route vers Athènes, ci-dessus, p.184.
- (94) *Idem* comme la note 92.
- (95) Cfr. le paragraphe précédent.
- (96) Lettre à Walter Johannes Stein du 9 janvier 1935, E. Zeylmans, op. cit., vol.II, p.205.
- (97) Lettre à Hilma Walter du 22 novembre 1934, immédiatement après le retour à Arlesheim, ci-dessus, p.203.
- (98) R. Steiner, *L'Apocalypse (GA 104)*.
- (99) Lettre à Madeleine van Deventer du 22 août 1936 de Reykjavik, ci-dessus, pp.214-215.
- (100) Klingsor est un personnage environné de légende, identifiable à un Duc de Capoue ayant vécu dans le haut Moyen-Âge, censément au neuvième siècle. Il fut renommé comme opérateur dans les plus obscurs et infâmes des arts magiques. Tout ce qui se passait dans son château de Caltabellotta se trouvait en opposition radicale aux Mystères du Saint Graal. Wolfram von Eschenbach parle de lui dans son *Parsifal*, Livre XIII. Voir aussi R. Steiner, *Parsifal et Amfortas (GA 144)*, Rome 1983, conférence du 7 février 1913, pp.57-67 ; et W. J. Stein, *Das neunte Jahrhundert*, 3^{ème} édition Stuttgart 1977, VI^{ème} chapitre, pp.389-394 ; ainsi que W. Wachsmuth, *Erzengel in Konzil*, Dornach 1961 (bientôt publié dans cette collection), premier cadre. Que l'on note que l'histoire de Caltabellotta est marquée, outre par la présence du mage Klingsor, par celle, entre le second et le troisième siècle, d'un ermite appelé *Pellegrino* qui, selon la légende, y aurait demeuré après avoir tué un dragon, dans une grotte près de la cité, auquel on devait périodiquement sacrifier des enfants.
- (101) L. Collot-d'Herbois, « Die Kapelle La Motta », dans *Mitteilungen aus der Anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, Michaeili II/1990, n°173, année 44, pp.202-203. Les volumes des visions de Anne-Catherine Emmerich furent rédigés par l'écrivain Clément Brentano (1778-1842), qui rendit visite, écouta et transcrivit les visions de la voyante. Parmi les éditions italiennes on signale C. Brentano, *La passion selon Anne-Catherine Emmerich*, Tilopa. En France, les Frères prêcheurs éditent la traduction (excellente, *ndtf*) de l'édition allemande.
- (102) M u. E. Bockholt, *Die Menschheitsaufgabe Rudolf Steiners und Ita Wegman*, Dornach, p.108.
- (103) N. Glas, à l'endroit cité précédemment (cfr. note 49 du présent chapitre), p.35.
- (104) Lettre de Johan Hardeman à Ita Wegman de janvier 1914, relatée par E. Zeylmans, op. cit., pp.63-64.
- (105) L. Collot d'Herbois, « Im Tun neigen sich die Götter », dans *Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, Pâques II/1990, n°171, année 44, p.32.
- (106) Témoignage de Norbert Glas rapporté dans E. Zeylmans, op. cit., vol.I, p.101.
- (107) *Idem* comme la note 105.
- (108) *Idem* comme la note 101. Les cendres de Ita Wegman furent conservées dans une urne placée dans la chapelle, pour être ensuite dispersées sur le terrain environnant.
- (109) Lettre d'Antonio Rosmini à Alessandro Manzoni du 14 mai 1848 de Stresa, dans *Échange épistolaire entre Alessandro Manzoni et Antonio Rosmini* aux soins de Giulio Bonola, 2nd édition Stresa 1996, pp.94-95.
- (110) Lettre d'Antonio Rosmini à Michele Parma du 30 janvier 1931 de Domodossola, dans A. Rosmini, *Correspondance philosophique*, aux soins de Giulio Bonafede, Palerme 1968, p.140.
- (111) Cfr Lettres de Antonio Rosmini à Niccolò Tommaseo du 30 juin et du 3 juillet 1854, dans N. Tommaseo et A. Rosmini, *Échange épistolaire édité et inédit*, aux soins de Virgilio Missori, Milan 1967, pp.395 & 397. La Cluse est l'entrée du Val de Susa ou se trouve la Sacra.
- (112) N. Tommaseo, « Saint Michel », dans *Oeuvres*, aux soins de Mario Puppo, Florence 1968, vol.I, pp.283-297.
- (113) *Sei in Zeit und Ewigkeit / Schüler im Lichte Michaels / In der Götter Liebe / in des Kosmos Höhen*. Publié pour la première fois dans M.u.E. Kirchner-Bokholt, op. cit. (cfr. note 102) p.22.

Note rédactionnelle

La première partie rassemble une série d'articles parus dans le bulletin *Was in der Anthroposophischen Gesellschaft vorgeht. Nachrichten für deren Mitglieder*, bulletin joint à l'hebdomadaire *Das Goetheanum*, Dornach, Année II, 1925, et publiés ensuite dans un ouvrage au titre *An den Freunde* (Aux amis), sorti jusqu'à présent en trois éditions, Arlesheim 1960, 1968 et 1986. Parmi la série, on a seulement choisi les articles traitant du sujet historico-spirituel, par ailleurs on omettant ceux qui se réfèrent à des congrès, voyages ou autres initiatives. Les titres des trois premiers chapitres et du XV^{ème} remontent à Ita Wegman. Les autres, n'ayant pas de titres originaux, mais seulement la mention « *An die Mitglieder !* » (Aux membres !), ont été créés exprès pour la présente édition. La traduction italienne, source de la présente traduction française, a été réalisée sur la base de l'édition de 1986 du volume susdit.

La seconde partie contient toutes les contributions de Ita Wegman au volume *Aus Michaels Wirken. Eine Legendensammlung* (Témoignage de l'action de Michel. Un recueil de légendes) aux soins de Nora Stein von Baditz, 1^{ère} édition Stuttgart 1929, à présent à la 6^{ème} édition. Les quatre premiers chapitres ont été tirés en subdivisant le corps unique de la longue introduction intitulée *Aus Michaels Wirken*, et en y apposant les titres créés exprès. Le cinquième, équivalent à la postface (*Nachwort*), conserve son titre original.

La troisième partie contient deux ébauches de conférences rédigées par Ita Wegman : la première, de 1933, a paru dans le volume I de la biographie *Wer war Ita Wegman*, aux soins de Emmanuel Zeylmans van Emmichoven, 1^{ère} édition Heidelberg 1990, pp.117-120 ; la seconde, de 1938, a été fournie, en copie du dactylographe du même Zeylmans pour le présent recueil, où il paraît pour la première fois dans l'absolu.

Les notes en fin de chaque article sont le résultat du présent travail rédactionnel. *Aucune* n'est de la main de Ita Wegman.

Les ouvrages de Rudolf Steiner sont cités en indiquant la numérotation de la *Gesamtausgabe*, (GA) aux soins de la *Rudolf Steiner Nachlaßverwaltung*, Dornach.

Quand le titre est mentionné en italique, sans autres indications, la maison d'édition italienne est *Antroposofica* de Milan (voir la bibliographie en fin d'ouvrage). Le traducteur français n'a pas cru utile d'indiquer les maisons d'édition françaises de ces ouvrages, cependant il a toujours traduit les titres indiqués en allemand dans l'édition italienne, même quand la traduction française de l'ouvrage en question n'existe éventuellement pas encore.

PREMIÈRE PARTIE

AUX AMIS

Lettres sur le Mystère de Michel

**L'alitement, les derniers jours
et les ultimes heures du Docteur Steiner**
Ita Wegman

Ce n'est qu'avec une crainte sacrée que je m'apprête à parler de ces choses. Mais le désir des membres, qui pendant six mois n'ont plus vu ni entendu parler le maître et guide qu'ils aimaient tant, leur désir de savoir quelque chose sur cette période est tel qu'il me résout à écrire ce texte. Tous doivent savoir combien il était grand et puissant même durant sa maladie.

Nous vivions dans une retraite silencieuse. À l'exception de Madame Steiner qui, lorsqu'elle se trouvait à Dornach et n'était pas ailleurs pour résoudre des tâches importantes, lui rendait quotidiennement visite, on permettait seulement de brèves visites aux membres de la présidence (1). Madame Steiner et les autres membres de la présidence étaient ceux qui l'unissaient au monde extérieur. Il se réjouissait quand il les voyait arriver et, si eux-mêmes, à cause des tâches qui leur avaient été confiées, se trouvaient être retenus loin de lui, comme il se réjouissait de nouveau ensuite d'en recevoir de bonnes nouvelles. Avec quelle émotion il recevait de temps en temps les télégrammes que Madame Steiner lui envoyait de toutes les villes où s'étaient déroulées des représentations d'eurythmie, des télégrammes qui l'informaient des grands succès obtenus par cet art. Quelle satisfaction intime il éprouvait chaque fois pour ces belles représentations, pour l'accueil triomphal réservé à la beauté que Madame Steiner amenait partout avec son groupe d'eurythmie. Il ne pouvait que se féliciter de chaque succès, lui qui était la beauté, la dignité, la bonté et l'amour en personne.

Avec patience et dignité il a supporté sa maladie. Il souffrait indiciblement de sentir ses forces physiques diminuer peu à peu, de devoir requérir toujours plus de soins, lui, qui avait toujours été autonome, qui n'avait jamais eu besoin d'aide. Mais son esprit resplendissait d'autant plus radieusement, et cette splendeur a été pour moi la plus belle expérience en ce temps de douleur. Vers les cinq heures du matin, il se produisait une transformation en lui. Sa voix, qui m'éveillait à cette heure, résonnait déjà différente, plus robuste, sereine, avec un léger ton d'impatience, indiquant que nous devons nous dépêcher, afin que ce temps précieux ne fût pas perdu. Moi, je m'employais fébrilement, car je savais aussi combien était important ce moment de la journée ; je préparais donc toutes choses en vitesse, et lui, après avoir bu une tasse de thé avec un peu de jus de citron, se mettait au travail. C'est durant ces heures que furent écrits les essais magnifiques qui constituaient pour nous des cadeaux inattendus (2). Il écrivait sans arrêt jusqu'à sept ou huit heures du matin, après quoi il ne se sentait pas fatigué, mais bien au contraire frais et reposé. La matinée se passait en lectures, expéditions de quelques affaires nécessaires, réceptions des visites susmentionnées. La première fatigue survenait après avoir mangé. Oh, le repas ! Je dois aborder ici un chapitre douloureux.

Une inappétence invincible s'était emparée de lui. C'était comme si toute absorption d'aliment faisait l'effet d'un poison, il éprouvait une répulsion prononcée à l'égard d'une grande partie des aliments, contre le type de préparation. Ce qui aujourd'hui était encore de son goût, pouvait, le lendemain déjà, susciter sa répugnance, c'est pourquoi nous, qui prenions soin de son régime, étions dans un souci continu quant au juste choix à faire.

En tant que médecin d'orientation anthroposophique, je pus me rendre compte du cas, et cette conscience accroissait justement ma souffrance et mon effarement. Je vais tenter d'expliquer de quoi il s'agissait. L'appareil digestif et métabolique dans son entier ne fonctionnait que très faiblement, parce que le corps éthérique ne parvenait plus à saisir de manière juste les organes relatifs. Ce corps éthérique était utilisé à d'autres fonctions, de nature spirituelle, il était sacrifié pour nous. Ces organes étaient ainsi soumis dans une mesure excessive aux forces physiques, lesquelles ont un caractère destructeur, tandis que le Je et le corps astral, qui devaient suppléer au travail du corps éthérique, et lui suppléaient de fait, étaient trop occupés dans le monde spirituel à

en retirer les vérités spirituelles. L'équilibre se révélait ainsi perturbé. L'aliment agissait comme un poison, puisqu'il ne pouvait plus être suffisamment spiritualisé et transformé aux fins de l'assimilation. C'était pour lui un martyre de supporter cette lutte pour transformer les aliments, une lutte qui devait être menée de nouveau chaque jour. Et c'était chaque jour une souffrance, pour celui qui était à ses côtés, de voir comment tout de suite après l'absorption de la nourriture la fraîcheur du teint disparaissait tandis que surgissait la fatigue, laquelle ne disparaissait à son tour qu'au cours de la nuit et dans les premières heures du lendemain matin, après que la digestion s'était accomplie. Malgré cela, on ne devait pas interrompre l'absorption de nourriture, si on voulait éviter la sous-nutrition, laquelle était déjà chronique suite aux difficultés d'assimilation qui existaient déjà avant la maladie, et d'une certaine façon depuis toujours, car elles étaient dues à un travail spirituel dont l'intensité est en dehors des concepts terrestres communs qu'on peut avoir sur la question. Des complications surgissaient ainsi, des processus inflammatoires qui n'étaient plus contrôlables par aucun remède. Nous les médecins – le docteur Noll (3), qui avait toujours été fidèlement à mes côtés, et moi-même – étions dans l'incertitude quant à ce qu'il fallait faire et nous espérions que des puissances extérieures et le docteur lui-même, interviendraient. Malheureusement le destin, le *Karma*, en avait disposé autrement, et il suivit irrévocablement ses lois. Ainsi nous dûmes constater et accepter que cette vie immensément précieuse, et malgré nos efforts, nos sacrifices quotidiens, nos prières, nous fût enlevée.

Dans les derniers jours une légère tristesse le frappa. Il me donnait l'impression d'avoir à résoudre de graves problèmes. La splendeur de ses yeux me paraissait plus faible que d'habitude, et une grande inquiétude, inexplicable, m'envahit. Physiquement, les conditions n'étaient pas pires que d'ordinaire, au contraire elles étaient même meilleures, toutefois mon inquiétude persista. Une demande de ma part, adressée à lui sur ce point, fut éludée par lui par quelques paroles bienveillantes et il m'assura en même temps qu'il se sentait bien.

Le dimanche matin (4) il s'éveilla avec des douleurs. Pour la première fois, ce matin-là, il ne se mit pas au travail. Nous parlâmes à fond des douleurs, mais il n'y avait pas de motif d'inquiétude. Les douleurs disparurent aussi au cours de la journée. Ce jour-là il était extraordinairement silencieux et patient, et il donna de nouvelles indications pour ses traitements. Cette même matinée, il me confia également un manuscrit, auquel il avait apporté les dernières corrections la veille : c'était notre livre de médecine, auquel nous avions travaillé ensemble avec tant de dévouement et d'amour, longtemps avant la maladie déjà (5). Il n'avait pas voulu renoncer à faire lui-même personnellement l'ultime révision, et maintenant le livre était prêt comme un testament spirituel, l'ultime travail de sa main. Il était très, très heureux tandis qu'il me le confiait. « Quelque chose d'important a été donné avec ce livre », me dit-il à cette occasion.

Une tristesse profonde m'assaille quand je pense à la façon dont il entendait développer la médecine. Il voulait dévoiler la sagesse entière des Mystères de Mercure, ce qui à présent n'a pu advenir qu'initialement, tandis qu'il était prévu de faire suivre le volume qui sortira bientôt, et qu'aurait dû suivre une série d'autres travaux.

Vers les quatre heures de l'après-midi, les douleurs reprirent, mon inquiétude intérieure ne montra aucun signe d'apaisement et j'insistai à vouloir mettre au courant Madame Steiner qui se trouvait à Stuttgart. Mon inquiétude n'était partagée par personne et, en vérité, d'un point de vue clinique, elle n'était pas du tout motivée, elle n'était donc pas rationnellement justifiée. Le Docteur lui-même ne montra aucun signe qui pût donner lieu à des craintes, au contraire, il demanda carrément si l'atelier à côté de sa chambre était désormais prêt afin qu'il pût y travailler au modèle intérieur du nouveau *Goetheanum*. Nous entrâmes ainsi dans la nuit. Le pouls était un peu plus rapide que d'habitude, fort et régulier cependant. Je ne parvenais pas à me décider à aller me reposer, de sorte que je restai debout laissant la lumière allumée. À ma grande surprise, le Docteur laissa faire, ce qui ne s'était encore jamais produit, même si dans le passé il y avait déjà eu des moments lors desquels j'étais sérieusement inquiète pour sa vie. Qu'est-ce cela voulait dire ? Le docteur Noll resta également éveillé dans la pièce attenante. Les premières heures de la nuit s'écoulèrent tranquilles ; moi, j'observais chaque respiration et je me recueillis en prière, afin que cette vie précieuse pût être épargnée. Vers les trois heures du matin, je notai un léger changement de

la respiration, qui devint plus rapide. Je m'approchai du lit ; lui ne dormait pas ; il me regarda et me demanda si j'étais fatiguée. Il me devança par sa question, ce qui m'émut immensément. Le pouls n'était plus aussi fort qu'avant et, en outre, il était beaucoup plus rapide. J'appelai le docteur Noll pour que nous nous consultassions sur ce qui était à faire. Le Docteur ne fut pas surpris de le voir ainsi, au milieu de la nuit, et il le salua avec bienveillance. « Je ne vais pas mal du tout », dit-il, « seulement, je ne parviens pas à dormir ». Nous éteignîmes alors la lumière. Vers les quatre heures cependant il m'appela, car les douleurs étaient revenues. « Dès qu'il fera jour, nous reprendrons les traitements que j'ai indiqués », dit-il. Il voulait nous donner du repos, et avec cette phrase il donna encore une fois la preuve qu'il pensait toujours aux autres et jamais à lui-même. Nous, naturellement, nous n'attendîmes pas le jour pour faire ce qui était nécessaire. Rapidement cependant la situation changea, le pouls empira, la respiration se fit plus rapide. Nous dûmes ainsi constater que cette vie était en train de s'éteindre peu à peu, que notre guide, notre maître et ami, prenait congé du plan physique.

Le trépas fut semblable à un miracle. Il s'en alla comme si cela avait été une chose évidente. Il me sembla qu'au moment ultime les dés étaient jetés. Il n'y eut plus de lutte à ce point, aucune tentative de vouloir rester sur la Terre. Il tourna pour quelque temps son regard paisible devant lui, me dit quelques paroles affectueuses et ferma consciemment ses yeux, en joignant les mains.

On avait besoin de lui dans le monde spirituel, cela était clair, tout comme il était clair que lui avait des choses importantes à communiquer à ce monde ; des choses que lui seul pouvait communiquer.

Nous devons désormais pourvoir à nous-mêmes. Lui savait que cela était possible, il le comprit justement dans la toute dernière phase de sa maladie, et cela le remplit de joie, mais aussi de mélancolie, parce que cela lui déplaisait de nous abandonner. Oh, il nous aimait tous grandement !

Nous devons à présent préparer le temps où lui sera de nouveau assigné une mission terrestre, et ce temps arrivera vite. Nous voulons espérer, et être forts et chercher à recevoir ses intentions du monde spirituel. Nous le sentons présent au milieu de nous, lui, l'homme grand et merveilleux, l'Ami de Dieu.

19 avril 1925

Notes:

(1) De la Société Anthroposophique, Albert Steffen, Élizabéth Vreede, Günther Wachsmuth, outre les mêmes Marie Steiner et Ita Wegman. Voir l'essai introductif de cet ouvrage, Chapitre I, paragraphe 4.

(2) On se réfère ici avant tout aux « Lettres aux Membres », ainsi qu'aux chapitres de l'autobiographie qui paraissaient alors respectivement dans la revue hebdomadaire *Das Goetheanum*, et dans le Bulletin joint, réservé aux membres, le *Nachrichtenblatt*, et qui auraient été ensuite groupés dans les recueils *Maximes (Directives ou Lignes directrices) anthroposophiques (GA 26)* et *Mon chemin de vie [Autobiographie] (GA 28)*.

(3) Ludwig Noll (1872-1930), médecin en activité à Kassel depuis 1902, et lié à Rudolf Steiner dès les débuts du mouvement anthroposophique, il prit part à diverses initiatives dans le domaine médical et pharmaceutique, en particulier à partir de 1920. La confiance dont il jouissait fit qu'à l'automne de 1924, à l'occasion de la maladie de Rudolf Steiner, et à la demande d'Ita Wegman, il fut convoqué à Dornach pour l'assister (Rudolf Steiner) personnellement. Après la mort du maître, il retourna à Kassel, où il continua à développer son activité de médecin jusqu'à sa mort.

(4) Le 29 mars 1925.

(5) Le volume en question est *Éléments fondamentaux pour un élargissement de l'art de guérir (GA 27)*. Sa rédaction avait débuté à l'automne de 1923 et Ita Wegman le publia en 1925. Selon les recherches de Walter Holzappel et de Emmanuel Zeylmans van Emmichoven, le premier chapitre de l'ouvrage aurait été rédigé par Rudolf Steiner, peu de jours avant sa mort et constituerait ainsi son ultime écrit. Voir E. Zeylmans op. cit. (note 1 du Préambule, vol.III, pp.83 et 181-182 et aussi sur le Chapitre II, paragraphe 1 de l'Essai introductif du présent ouvrage).

II.

En nous rappelant le Congrès de Noël

En pleine conscience, mais sans avoir dit un mot sur l'avenir, sans indications ou messages pour telle ou telle personnalité, le maître a pris congé de nous. Sur une question explicite à ce propos il répondit consciemment par un non. Pourquoi ceci ?

Clairement, devant notre esprit, nous apparaît le Congrès de Noël, qui constitue un événement décisif pour la Société Anthroposophique. Aucun membre qui a pris part à ce Congrès ne peut avoir le moindre doute quant au fait que, grâce à ce congrès, la Société Anthroposophique a reçu un approfondissement et une direction en vue d'un nouveau commencement, absolument autonome par rapport à ce qui existait avant. Dès ce moment, elle n'était plus seulement la Société Anthroposophique, mais en elle fut présent le Mouvement anthroposophique lui-même, puisque Rudolf Steiner, en tant que guide de ce Mouvement, par un élan inouï, avec de nouvelles capacités opérantes et animé de nouvelles impulsions, l'a fusionné avec la Société Anthroposophique, laquelle auparavant avait ses propres administration et présidence indépendantes du Mouvement. Dès lors — ce fut le 25 décembre 1923 — est né un nouveau *Karma* pour la Société Anthroposophique ; à ce qu'elle possédait déjà, s'est adjoint quelque chose de nouveau : Rudolf Steiner à partir de ce moment s'est identifié avec la Société !

Est-ce que chaque membre a vraiment compris qu'à partir de ce moment-là, il avait de nouvelles et graves responsabilités dont il se chargeait ? Rudolf Steiner assumait le *Karma* de la Société Anthroposophique dans son propre *Karma*. C'était un risque inouï, un acte par lequel, alors qu'il s'accomplissait, on pouvait percevoir le bouleversement de tout le Cosmos. De tout ce qu'il est advenu en ce moment historique, dépendait — à présent que les puissances spirituelles, qui avaient dispensé le savoir spirituel avec une si grande ferveur et avec générosité au Mouvement anthroposophique, qui était Rudolf Steiner lui-même, de manière que l'on pût parler de lui, comme on en parlait de fait — le fait que les puissances spirituelles eussent manifesté la même faveur eu égard à la Société Anthroposophique. La direction de la Société Anthroposophique requiert une administration ; dans la Société s'expriment les souhaits, le penser et le vouloir des membres. Est-il possible que par leur intermédiaire, la lumière du monde spirituel afflue avec la même énergie et la même intensité ? Telle était la difficile interrogation, et l'on devait dès lors attendre quel cours les événements auraient pris.

Une vague d'enthousiasme se répandit, quelque chose de grand était advenu, cela tous le percevaient plus ou moins en conscience, tel était bien le sentiment. Mais la sérieuse interrogation, à savoir, quel développement aurait l'élément spirituel, vivait-elle toujours bien en nous ? Une réponse parvint un jour aussi à cette question. Il fut impressionnant de l'entendre de la bouche même de Rudolf Steiner.

Cela advint à Paris, lorsqu'aux membres qui y étaient présents, qui s'étaient rassemblés en petit nombre, il put faire pour la première fois cette annonce importante selon laquelle l'afflux des révélations spirituelles ne s'était pas interrompu et que les puissances spirituelles, avec une faveur encore plus grande que par le passé, dispensaient des biens spirituels à la Société Anthroposophique (1). Combien l'on se sentit d'un coup libérés de cette tension, combien l'on exulta intérieurement de béatitude ! Les puissances spirituelles sont bien disposées à notre égard, puisque le congrès de Noël a été accueilli par les membres dans la juste disposition d'esprit. Combien rayonnait le visage de notre maître, comme il était heureux ; avec quelle gratitude nous étions tous réunis autour de lui, nous, ses fidèles élèves dans cette jolie petite salle parisienne. À présent, les vérités affluaient énergiquement de sa bouche. Il donnait toujours plus largement. L'annonce joyeuse, qui avait retenti la première fois à Paris, se répéta à Dornach, Torquay, Londres et aux Pays-Bas (2). On avait l'impression que les cataractes du monde spirituel déversaient les dons spirituels. Une période inoubliable, chacun de nous se sentait vivre au-dessus de lui-même, dans une atmosphère solennelle, c'était comme si les dieux eussent été en fête ! Bref fut ce moment, mais intenses furent ses effets. Quiconque a participé de la manière juste au Congrès de Noël, à ce Congrès qui se

déroula sous les auspices de Michel, put faire en lui l'expérience d'un changement, comme s'il était devenu un autre être humain, comme si le monde spirituel étant devenu si proche, comme s'il se vivait désormais en lui.

Puis le maître tomba malade. Il ne s'agit d'abord que d'un épuisement physique, mais ensuite il se révéla que la maladie avait des causes plus profondes, que le *Karma* venait à effet. À partir de janvier 1925, il ne parla plus d'épuisement, mais bien « d'effets du *Karma* ». Oh !, puissent les membres ne pas prendre de telles affirmations à la légère !: elles doivent être prises au sérieux.

Il abandonna donc le plan physique, nous laissant, outre ce qui existait, l'élément nouveau qui avait été annoncé au Congrès de Noël et qui avait engendré des situations nouvelles, en rendant de nouveaux regroupements nécessaires.

Tout ce qu'il s'était proposé de régler et qu'il avait déclaré dans les diverses réunions après le Congrès de Noël, put encore être expédié dans les deux derniers mois de sa vie, de sorte que, grâce à une disposition du destin, il fut possible, peu avant sa mort, de mener à terme toutes les affaires à caractère administratif. Il put ainsi abandonner son corps physique sans estimer nécessaire de donner des dispositions ultérieures pour la conduite de la Société Anthroposophique.

Pour nous, qu'il désigna à la présidence, il était clair que nous ne devons pas abandonner les postes établis par lui ; que — si prenons au sérieux tout ce que le maître nous avait communiqué depuis le monde spirituel — cela constituait un devoir sacré de rester recueillis autour de lui, afin que, en dépit du fait qu'il ne soit plus physiquement parmi nous, il puisse toutefois agir au milieu de nous et en nous. Tel fut notre disposition intérieure. C'est pourquoi nous considérons encore Rudolf Steiner comme premier Président au centre de notre présidence et de tous les membres de cette dernière, dans les fonctions auxquelles il nous avait placés.

Puissent les membres venir à notre rencontre animés des mêmes sentiments que nous nourrissons à l'égard de la Société, afin de continuer à agir et à travailler selon les intentions de notre guide Rudolf Steiner, pour mettre en œuvre l'héritage spirituel du Congrès de Noël.

26 avril 1925

Notes :

- (1) Cfr. Conférence du 23 mai 1924, dans *Considérations ésotériques sur les liens karmiques*, vol.V (GA 239).
- (2) Cfr. Conférences du 22 juin (Dornach), 18 juillet (Arnhem), 12 août (Torquay), 24 août (Londres), dans *Considérations ésotériques sur les liens karmiques*, vol.II (GA 236), et vol.VI (GA 240).

III.

L'ancien et le nouveau Goetheanum

Lorsque le *Goetheanum* nous fut ravi, en 1922, suite à la catastrophe de l'incendie et que, profondément affligés, nous nous rassemblâmes autour de notre maître Rudolf Steiner, en qui nous puisions toutefois nos énergies, nous n'imaginions jamais que deux ans et demi plus tard, lui-même, notre conseiller, notre plus cher ami, prendrait congé de nous. Bien que douloureusement blessés au plus profond de nous-mêmes, nous trouvâmes alors soutien et consolation dans sa résolution d'aller de l'avant, dans sa calme domination de soi. Nous nous sentîmes presque de nouveau rassurés, conscients de la nouvelle situation et nous rassemblâmes autour de lui, nos énergies renouvelées. Le *Goetheanum*, nous ne le possédions plus sur le plan physique, mais spirituellement il existait encore, spirituellement nous étions liés à lui. Nous devions nécessairement l'être, tout comme nous étions profondément et intensément unis au constructeur de cette œuvre d'art, Rudolf Steiner.

Il y a un mystère dans ce fait d'être en même temps constructeur de l'œuvre d'art et Rudolf Steiner ! De quelle manière le constructeur d'une œuvre d'art devient tel ? Par le fait que le dieu en lui érige géométriquement autour de soi un édifice de substance éthérique, et lui-même y demeure à l'intérieur. Il lui est seulement nécessaire alors de produire extérieurement cette œuvre d'art ourdie dans la substance éthérique, et celle-ci est réalisée sur le plan physique. La « parole » (ou encore ici « verbe », à cause de son pouvoir créateur évident, *ndt*) façonne éthériquement les formes géométriques et à partir de ces formes géométrico-éthériques, dérivent les formes physiques imprimées artistiquement dans le matériel physique. Ainsi le *Goetheanum* a-t-il pris naissance de l'être de Rudolf Steiner. Sa parole, qui annonçait l'anthroposophie, édifiait éthériquement le *Goetheanum* ; celui-ci était la parole condensée de Rudolf Steiner : son propre corps éthérique avait grandi avec l'œuvre d'art, en se liant indissolublement à elle.

Qu'advint-il ensuite avec l'incendie ? De nouveau, un mystère s'accomplit au milieu de nous. Suite à la destruction du *Goetheanum* sur le plan physique, se relâcha chez Rudolf Steiner le lien entre les composantes spirituelles supérieures de son être et le corps physique, et la possibilité surgit ainsi que lui aussi, le maître, nous abandonnât sur le plan physique. Cependant ceci ne devait pas advenir, Rudolf Steiner devait rester. « L'accomplissement de sa mission spirituelle, dont une image apparaît dans son action terrestre » (1), n'était pas encore parvenu au point où ses élèves auraient été en mesure de poursuivre cette « action terrestre ». Ainsi le maître demeura, mais non pas à la manière d'un homme ordinaire dont les composantes spirituelles supérieures sont intimement unis au corps physique, mais plutôt comme un homme dont les composantes spirituelles étaient restées entièrement dans le monde spirituel, à partir duquel il se limitait à « diriger » le corps physique. De cette manière, il devint plus libre et capable, tandis que plus faible et fragile devenait son corps physique.

La question surgit en nous : Que serait-il arrivé si le *Goetheanum* n'avait pas été détruit ? En vérité, s'il n'y avait eu aucune destruction, si ce sacrifice n'avait pas été fait, nous aurions peut-être perdu notre maître et notre guide, Rudolf Steiner ; lui-même se serait sacrifié. C'est pourquoi, lorsque après l'incendie l'on eut pour la première fois le pressentiment de cela, un grandiose sentiment de gratitude vint s'unir aux sentiments de tristesse. Nous avions encore parmi nous notre ami et maître, notre soutien était encore ici, lui était encore plus libre et puissant parmi nous. Nous pouvions nous réjouir de cela et en être intérieurement reconnaissants.

Grâce à sa forte volonté, il dominait son corps physique affaibli. On peut difficilement se faire une idée de cette volonté surhumaine, si l'on n'embrasse pas du regard la masse de travail de ses dernières années de vie. Qu'est-ce qui ne fut pas donné : un courant de révélation s'ouvrit, en inaugurant une nouvelle vie culturelle.

Le *Goetheanum* devait cependant être reconstruit, ceci était le désir de toute la Société Anthroposophique. On voulait ravoir un édifice pour l'anthroposophie et pour tout ce qui lui est connexe. Mais il était aussi clair que le *Goetheanum* ne pouvait pas être reconstruit comme il était

avant, pour le moins, non plus par Rudolf Steiner. On aurait pu en faire une copie, mais on n'aurait pas pu activement le recréer.

Ce n'est qu'après le Congrès de Noël que Rudolf Steiner put s'occuper intensément du nouveau projet de construction. Ce nouveau *Goetheanum* devait se rattacher aux impulsions de Michel, être une sorte de forteresse michaélienne, où les disciples de Michel auraient pu se retrouver et se réunir pour entendre la communication de Michel. Semblable à une forteresse, il devait l'être pour résister aux assauts des puissances adverses, construit avec un matériau robuste, artistiquement beau, mais fort et sévère dans ses lignes et ses formes (2). Il devait être réalisé sur la base de l'ordre que l'Archange Michel avait donné à ceux qui le servaient dans le monde spirituel. Il fallait attendre le moment opportun. Le nouveau *Goetheanum* devait d'abord apparaître dans le monde spirituel ; alors seulement, il aurait été possible de l'amener sur le plan physique, ce que fit pour nous Rudolf Steiner.

Ce moment solennel vint, comme nous l'avons dit, après le Congrès de Noël et ce fut quelque chose d'inoubliable pour ceux qui le vécurent.

Le temps venu, la maître endossa sa blouse blanche, commanda l'argile à modeler et commença à façonner le modèle du nouveau *Goetheanum*. Il y oeuvra fébrilement sans s'accorder de pauses considérables. Je pus être présente et assister avec stupeur, remplie d'une crainte sacrée, à la réalisation du modèle. Il fut prêt en trois jours et on put l'admirer dans la singularité de ses formes sévères, puissantes, et pourtant si harmonieuses. Selon ce modèle, nous devons à présent ériger le nouveau *Goetheanum* sur la colline de Dornach, un édifice pour l'anthroposophie du présent et du futur ! L'anthroposophie, avec ses amis et ennemis, a besoin d'une construction qui rende justice aux deux, d'un édifice à l'intérieur duquel l'on puisse se consacrer aux arts et entendre la parole qui veut annoncer l'anthroposophie et dont l'extérieur exhibe, par sa forme et son matériau robuste de construction, qu'il veut rester solide et donner protection.

Forteresse de Michel, nouveau *Goetheanum* !

Rempli de joie, le maître se trouvait à côté de son modèle. Quand celui-ci fut transporté de la menuiserie au *Glashaus* pour l'élaboration du projet d'architecte, il me dit : « Il a fait une grande impression ce modèle, quand il a été transporté de la menuiserie dans son second atelier, au *Glashaus* ». Pouvait-il s'éveiller autre chose qu'une grande impression quand des miracles se produisent directement sous les yeux des hommes ?

Contribuons tous à ce que ce second *Goetheanum*, projeté avec un si grand engagement d'amour et peut-être même par le sacrifice de sa santé, puisse être érigé dans toute sa magnificence et gloire, en honneur de son grand Artisan, Rudolf Steiner.

3 mai 1925.

Notes :

- (1) Seiner Geistaufgabe Gelingen, von der ein Bild sich darstellt in seinem irdischen Vollbringen. La citation est tirée de quelques versets de méditation rédigés par Rudolf Steiner à l'intention d'Ita Wegman.
- (2) Le nouveau *Goetheanum* fut le premier édifice important construit en béton armé en Europe.

IV.

Michel, gardien de l'anthroposophie (1)

C'est d'un approfondissement de l'anthroposophie, d'une nouvelle direction du Mouvement anthroposophique, que Rudolf Steiner parla durant le Congrès de Noël et dans la période qui suivit. Qu'entendait-il avec ceci ? Il parla d'un courant guidé par Michel qui, grâce à l'anthroposophie, veut se manifester dans l'évolution de la Terre, en devenant actif en elle. Il devrait se produire une pénétration de la vie terrestre par la force de Michel. Il est donc d'une importance extraordinaire que tout le savoir anthroposophique, que l'investigateur de l'esprit, Rudolf Steiner, est allé puisé depuis des années au monde spirituel, avec un si grand courage, une fraîcheur et une énergie inépuisable, soit consciemment relié à ce courant de Michel. L'approfondissement consiste dans la prise de conscience de cette action de Michel dans l'anthroposophie. Une grandiose image de l'ensemble du savoir anthroposophique à la lumière des nouvelles impulsions de Michel, doit surgir, afin d'élever ce savoir de l'activité sectaire à l'action étendue de caractère universelle, laquelle reste toujours reliée à Michel. Dans la Société Anthroposophique, ne doivent pas se former des îlots isolés sur lesquels on enseigne l'anthroposophie, mais où l'on néglige en même temps de mettre en lumière la pénétration d'un tel savoir avec les impulsions de Michel.

Si de tels îlots se forment, si l'action de Michel n'est pas comprise et accueillie consciemment dans les cœurs, le danger surgira rapidement d'un nivellement des doctrines anthroposophiques et Ahrimane, agissant dans l'homme, prendra possession de ce savoir, en en privant la Société Anthroposophique.

Pourquoi Michel est si important pour nous ? Nous savons, grâce à Rudolf Steiner, que Michel, lequel a administré dans le passé l'intelligence cosmique, en la cédant à l'être humain au cours de l'évolution terrestre — puisque la liberté, à laquelle il était prédestiné, exigeait une telle intelligence — que Michel, justement, est conscient de ces grands dangers à la rencontre desquels s'avance l'homme suite à la prise de possession d'une telle intelligence. C'est pourquoi il voudrait constamment maintenir en relation avec les entités divino-spirituelles ce qui se développe chez l'être humain dans cette direction. Si cela ne se produit pas, le grand danger surgit que des entités ahrimaniennes, lesquelles connaissent cette émancipation de l'intelligence vis-à-vis des dieux, absorbent cette intelligence, en l'unissant à eux. De cette façon elles deviendraient les intelligences les plus puissantes du Cosmos.

Michel connaît parfaitement ces dangers et il sait aussi que l'homme ne dispose pas encore des facultés pour les reconnaître et que s'il rencontrait Ahrimane, il en serait donc victime. C'est pourquoi Michel tient les puissances ahrimaniennes sous ses pieds et il les repousse continuellement dans un monde sub-humain auquel l'homme, qui se développe régulièrement, n'a aucun accès. De cette façon Ahrimane est tenu en bride par Michel, ce qui est exprimé dans la conscience humaine par la puissante image du dragon harcelé par Michel et précipité dans l'abîme. L'anxiété constante de Michel, c'est celle-ci : sera-t-il en mesure de tenir les hommes éloignés d'Ahrimane, ceux-ci comprendront-ils l'Entité du Christ descendue sur la Terre afin qu'ils la suivent ? L'entier patrimoine de sagesse de l'anthroposophie est une sagesse du Cosmos christianisée, laquelle s'est manifestée sur la Terre chez Rudolf Steiner grâce à la médiation de Michel. Des hommes l'ont accueillie.

De faibles mains la gardent, une intellectualité accrue des hommes peut la mettre en danger.

Jusqu'à présent Rudolf Steiner était au milieu de ces hommes ; sa mission terrestre consistait à apporter la sagesse aux hommes agrippés par l'intellectualité, à les conduire grâce à elle à un tel degré d'évolution qu'ils soient en mesure de reconnaître et de suivre le Christ et d'affronter Ahrimane. Il les a guidés pas à pas, instillant la sagesse, alors que Michel cédait peu à peu l'intellectualité. Tous deux agissaient de concert, gardant et donnant pour le bien de l'humanité.

Michel s'approchait toujours plus de l'humanité et, à présent, il opère en tant qu'entité réelle entre les hommes. De cela parla le Congrès de Noël. Celui-ci parla d'une anthroposophie comme patrimoine de sagesse de ces dieux, au service desquels est Michel, il parla de l'intelligence

cosmique et humaine, comme don de Michel aux hommes. Tout cela est à présent à la disposition de ceux qui ont le cœur ouvert et une bonne volonté.

Les hommes se trouvent toutefois en danger. Des puissances anti-michaéliques (*Anti-Michael-Mächte*) sont prêtes à engloutir les intelligences, à obscurcir et affadir la sagesse des dieux, afin que leurs énergies ne puissent plus agir, et les hommes ne soient plus en mesure de comprendre la sagesse (2).

La bouche humaine qui nous annonçait la sagesse des dieux, est close à présent et elle ne peut plus nous mettre en garde et nous guider dans un langage commun.

C'est avec grand sérieux que nous devons accueillir ce qu'elle a dit et ce qu'elle a placé au centre de l'anthroposophie : le courant de Michel. *Michel est, avec les hommes, le gardien de l'anthroposophie*. Puisse un nombre suffisant d'hommes prendre conscience que cette puissance réelle et efficace est au milieu d'eux, puissent tous ceux qui en ont la force et le courage, non seulement manifester la pensée de Michel qui est en l'âme, mais aussi la faire vivre dans leurs actes, puissent-ils devenir de fidèles serviteurs de Michel, pour le mener à la victoire et grâce à elle sortir l'humanité de la grande crise dans laquelle elle se trouve.

Alors pourra se réunir ce nombre de personnes dont parle notre grand guide et dont il a besoin pour réaliser ses intentions et celles de Michel. Ils se retrouveront, éveillés à l'action qu'ils seront par leur conscience (*Gewissen* = sagesse morale, en français, *ndt*), puisque dans la conscience s'exprime le langage des dieux. Ils seront induits à se professer intérieurement serviteurs de Michel, dans le temps et dans l'éternité, dans l'amour des dieux, dans les Hauteurs du Cosmos.

17 mai 1925

Notes :

- (1) Michel, c'est-à-dire l'archange Michaël. (ndt)
- (2) Les allusions aux « puissances anti-michaéliennes » contenues dans cet article, remontent à des communications orales de Rudolf Steiner faites à l'auteure. Voir plus loin, au chapitre XIV, le passage rappelé à la note 1

Maximes

1. En vertu de son action, Michel est étroitement relié à l'humanité et il cherche, après avoir donné à l'être humain l'intelligence cosmique, à conserver le rapport avec cette intelligence.
2. Michel devient le gardien de l'anthroposophie puisqu'il espère trouver ces hommes qui le veulent *servir* au moyen de l'anthroposophie, qu'il entend garder lui-même grâce à ce service, tant que le grand maître ne revient pas.
3. Tout le savoir spirituel anthroposophique doit converger en étoile autour du courant de Michel et être approfondi avec la conscience d'en faire partie.

Ancienne et nouvelle régence de Michel

Si Michel est destiné à être le gardien de l'anthroposophie, que doivent lui offrir les hommes qui veulent le servir ?

Nous savons, grâce à Rudolf Steiner, que Michel dans toute sa gravité s'avance vers l'homme pour l'aider à amener en pleine et souveraine floraison l'humanité en lui. Michel, en tant que serviteur des puissances divino-spirituelles de la seconde et troisième Hiérarchies, administra dans le passé l'intelligence cosmique. Lorsque celle-ci se sépara des puissances divino-spirituelles, pour trouver sa voie vers les hommes, Michel voulut continuer à agir entièrement dans le sens de ces puissances, en restant à leur service. Il décida de se placer de la manière juste par rapport à l'être humain et à cette fin, il voulut faire affluer en lui l'intelligence comme elle était, lorsque, imprégnée de forces d'amour, elle résidait auprès des puissances divines et spirituelles. Il était dans ses intentions que les hommes développassent non seulement l'intelligence dans la tête, mais encore aussi une intelligence qui émane du cœur. Il unit la chaleur intime remplie d'âme qui était dans son être et dans celui des puissances divines et spirituelles, avec l'intelligence, et il voulut susciter chez les hommes, au moyen de cette intelligence du cœur, l'amour pour le monde. Ne peut avoir d'amour pour le monde que celui qui a uni en lui, de la juste façon, l'intelligence de la tête à celle du cœur. Si cet amour est présent, il se reflètera aussi sur son propre soi et l'on sera alors en mesure d'aimer, en s'oubliant soi-même. Ainsi est tracée la voie pour trouver le Christ.

Michel veut conduire les hommes au Christ et, à cette fin, il cherche ses propres combattants. L'anthroposophie aussi, laquelle est sagesse des dieux, veut préparer les âmes humaines à trouver le Christ.

Une nouvelle époque de Michel a commencé. La compréhension de ce fait doit s'éveiller chez les hommes, l'être de Michel doit être compris. Rudolf Steiner l'a sans cesse répété à ceux qui voulaient l'écouter. Il fit l'annonce dans quelques conférences d'abord de l'action de Michel, lequel en 1879, assumait la régence (spirituelle, *ndt*) jusque-là détenue par Gabriel (1). Suivirent donc des conférences qui visaient à éveiller une compréhension vis-à-vis de l'être de cet Archange et de son rapport profond avec l'anthroposophie. Dans de grandioses images, nous furent révélées les précédentes périodes de régence de Michel, dont la dernière échut entre 601 et 247 avant le Christ et l'avant-dernière à l'époque de Gilgamesh, durant la civilisation chaldéenne.

Au début de cette dernière période de régence de Michel, l'activité d'Aristote se trouvait au centre de la vie culturelle et, en relation intime avec lui, les expéditions d'Alexandre. En Aristote conflua la sagesse de Platon qui dérivait des Mystères d'Éleusis. Pour la connaissance de la nature que possédait Aristote — une connaissance qui, pour expliquer tout ce qui est de nature terrestre, s'étendait jusqu'au ciel et puisait aux Mystères chthoniens et élections — le temps était désormais passé en Grèce pour ce genre de savoir. Il n'y avait plus d'hommes en mesure de comprendre ce savoir correctement. Il ne put être sauvé que grâce au fait qu'Aristote devint le maître d'Alexandre (2). Alexandre assimila ce savoir et au moyen de ses expéditions en Asie, transféra en Orient tout ce qu'il lui était possible de transmettre de la science naturelle aristotélicienne. De là elle passa dans les Écoles arabes et judaïques, parvint ensuite, au travers de l'Afrique, en Espagne, d'où elle agit sous une forme atténuée sur la mentalité scientifique européenne, en influençant des personnalités singulières de l'Europe du Centre et atteignit l'Irlande, jusqu'aux Mystères d'*Hibernie*. Ce fut le mérite d'Alexandre de rompre avec les étroites frontières nationales, que sa propre terre lui imposait, et de sortir vers le vaste monde pour y apporter la sagesse aristotélicienne, la scientificité aristotélicienne. Par ses expéditions, il manifesta qu'elle vivait en lui et que, grâce à elle, il pouvait pénétrer partout. En lui agissait fortement l'impulsion de Michel, l'impulsion à combattre pour une idée et à la répandre en dehors des confins de sa propre terre : il était cosmopolite. Il dut sortir comme un conquérant pour avoir la possibilité d'insuffler un élément nouveau dans le giron de civilisations antiques. Ces expéditions ne furent pas menées à son profit, mais bien plutôt pour

honorer Aristote, pour en faire connaître les enseignements au monde entier. Tel était le sens de ses voyages en terres étrangères.

Cet état d'âme batailleur, cet agir par amour, ce dévouement total aux impulsions des entités divines et spirituelles, étaient la joie de l'Archange Michel, dit Rudolf Steiner. De là les succès sans précédents de l'avancée juvénile et vaillante d'Alexandre, lequel accomplit sans crainte ce qui était presque humainement impossible.

Durant l'époque de Michel décrite ci-dessus, fleurit en outre le centre des Mystères d'Éphèse. De manière émouvante, Rudolf Steiner a parlé de la valeur des Mystères d'Éphèse pour le *Goetheanum*, pour la renaissance des Mystères de Dornach, en nous montrant comment l'incendie du *Goetheanum* a amené de profondes révélations, déchiffrables dans le feu de l'*ākāsha* (3) de la soirée de la Saint Sylvestre et qui renvoient au temple d'Éphèse, à la maison divine de la déesse Diane, elle aussi détruite par un incendie. Il nous fut décrit comment, à Éphèse, on administrait autour du Mystère du Verbe, du *Logos*, et comment au moyen de la compréhension de la parole humaine, un tel microcosme, on pouvait présager les secrets du Macrocosme. Les impulsions de l'Archange agissaient aussi dans les mystères d'Éphèse. Une vaste aspiration ardente à la liberté vivait dans ces doctrines de sagesse. À ces mystères n'accédaient pas seulement les hommes, les femmes aussi pouvaient y être admises, ainsi que les étrangers qui en avaient la maturité. À Éphèse fut d'ailleurs donné la première impulsion du développement de la personnalité.

L'impulsion de Michel trouve donc une claire expression à Éphèse, donc chez Aristote et Alexandre, pour affleurer de nouveau dernièrement dans le *Goetheanum*. À présent, nous nous trouvons de nouveau sous la guidance de Michel. Nous possédons l'anthroposophie, mais nous avons perdu le guide fidèle et le *Goetheanum*, créé par lui à partir de son être profond.

Que devons nous faire maintenant si nous voulons, avec Michel, garder l'anthroposophie ? Comment devons-nous nous comporter pour ne pas perdre la guidance de notre maître depuis le monde spirituel, afin que l'anthroposophie puisse continuer à fleurir ?

Chers amis, dans ce cas, nous devons offrir à Michel la disponibilité à agir en partant de la liberté, sans cependant tomber dans l'égoïsme, par pur amour. Nous devons accueillir la liberté dans sa grandeur réelle. L'anthroposophie doit devenir, plus encore que dans le passé, cosmopolite, et ne pas se cloîtrer dans des groupes singuliers de personnes ou rester limitée à des pays singuliers, elle est pour tous les hommes du monde. Telle est la volonté de Michel. Il voudrait voir l'amour pour le monde répandu entre tous les hommes.

Soyez prêts, vous les jeunes, vous qui êtes animés du feu, qui avez le courage, et développez l'intelligence non seulement dans la tête, mais aussi dans le cœur, soyez prêts à vous placer sous l'égide de Michel, à le suivre et à le servir.

24 mai 1925

Notes :

- a. Voir tout ce qui est dit dans l'Essai introductif, Chap. II, parag.3.
- b. Le document le plus important des enseignements donnés par Aristote à Alexandre est le traité *Περὶ κόσμου πρὸς Ἀλεξάνδρον* (Traité sur le Cosmos pour Alexandre), sur l'authenticité duquel s'est favorablement prononcé l'un des plus grands spécialistes contemporains de la philosophie antique, Giovanni Reale, dans l'introduction à une édition italienne du traité, dont il a pris soin (Naples, 1974).
- c. *Ākāsha* est un terme sanscrit équivalant à « éther » (en grec : αἰθήρ).

Maximes

1. Les liens entre les impulsions données par Michel dans ses diverses époques de régence sont clairement reconnaissables. À l'ardente aspiration à la liberté, à l'évolution cosmopolite de l'humanité, s'ajoute à présent l'intellectualité, laquelle doit saisir non seulement la tête, mais aussi le cœur, afin que l'humanité en l'être humain puisse se développer complètement.

2. Tout accaparement étriqué et sectaire d'un patrimoine de sagesse est étranger à Michel. Il veut venir en aide à tous les hommes, de toutes les provenances dans le monde, qui veulent le servir et le suivre.
3. L'anthroposophie, si elle ne veut pas perdre la guidance de son maître depuis les mondes spirituels, lequel n'a en vue que de grandes choses, doit donc se libérer de toute étroitesse.

Michel et ses adversaires

Si l'homme est prêt à servir Michel, il doit s'en approcher activement. Michel ne peut pas être rejoint au moyen d'une dévotion passive ou dans une attitude de prière, au contraire, on le rejoint en se portant activement dans le monde spirituel. On s'unit à ses légions par détermination du vouloir. Michel étant étroitement connexe à l'humanité, dans la mesure où il lui revient d'administrer en elle les forces spirituelles, la révélation de l'intellect divin, on le trouve présent dans cette partie du monde spirituel que seul un voile subtil sépare du monde physique.

Rudolf Steiner décrit de façon impressionnante comment, dans les années soixante-dix et quatre-vingt du siècle passé (nous sommes en 1925 ! *ndt*) il vivait avec sa propre âme rationnelle ou affective en dehors du monde physique, dans ce domaine du monde spirituel immédiatement adjacent au monde physique, dans lequel séjournait aussi Michel avec les siens. Dans ce monde, auquel la conscience ordinaire n'a pas accès, il se produisait, ainsi le disait-il, des choses grandioses. Il y avait de valeureux adeptes de Michel, des âmes humaines qui se trouvaient entre la mort et une nouvelle naissance, mais aussi des puissances démoniaques, lesquelles voulaient empêcher ce qui, grâce à Michel, devait être donné au monde. Michel, lequel est dieu des Mystères solaires et comme tel, vivait dans le Soleil, est descendu, lorsque sa nouvelle mission sur Terre, sa nouvelle régence, débuta, jusqu'au monde éthérique, pour pouvoir s'approcher le plus près possible des hommes. Dans le futur, il voudrait prendre demeure dans le cœur et dans les âmes des hommes terrestres.

Il a besoin de la confiance spirituelle de la part de l'humanité. Si cette confiance lui est accordée, il peut alors agir comme inspirateur des hommes. Ceux qui vivent intensément dans l'âme rationnelle ou affective et instaurent un rapport avec Michel, peuvent facilement parvenir à ce monde spirituel dans lequel il vit, en en recevant les inspirations.

À cause de ceci, il est aussi important que la jeunesse, qui vit aujourd'hui dans l'époque de Michel, sache ce qu'il accomplit. Dans cette jeunesse, qui se sent attirée vers l'anthroposophie, il y a des âmes qui ont déjà vécu dans une précédente époque de régence de Michel, qui ont participé à l'école de Michel dans le monde spirituel, ou encore qui ont pris part aux deux. Ignorer la mission de Michel, et donc, ses intentions, refuser d'être guidés depuis le monde spirituel, ne pas percevoir ou bien vivre dans un état de sommeil ce qui s'annonce comme une action impondérable du monde spirituel, pourrait avoir des conséquences catastrophiques pour l'évolution de l'homme et de la Terre.

Le monde spirituel attend avec nostalgie que l'humanité vienne à sa rencontre ; il attend avec nostalgie que l'homme individuel, en se reconnaissant comme une âme de lumière, embrasse volontairement la lumière du monde spirituel en s'abandonnant à lui.

Même les esprits des éléments attendent leur libération et leur réveil par l'entremise de l'être humain. Ils se sentent en danger, si les hommes ne leur viennent pas en aide, de finir dans le royaume du dragon, d'Ahrimane. L'inquiétude règne parmi eux. Partout, au-dessus et autour de l'homme, il y a un mouvement de ce genre.

À un groupe de personnes élues, furent confiés des patrimoines de sagesse, des dons de la part du plus sublime des maîtres et guides de l'humanité. Il montra tout ce qui peut faire progresser les hommes dans leur évolution et quels étaient leurs tâches ; il montra comment on pouvait apporter de l'aide aux esprits des éléments et comment ceux-ci pouvaient à leur tour aider ; il montra comment se manifestaient sur la Terre les entités spirituelles, comment elles agissaient chez les hommes et espéraient être comprises d'eux.

Les voies sont balisées, le savoir est donné, partout règne l'attente impatiente, le mouvement !

Notre guide observait tout cela avec tristesse. Le sommeil de l'humanité était profond. Les démons opposés à Michel ricanait, ils étaient prêts à l'attaque. « Profitons-en ! », ainsi s'exprimaient-ils dans leur attitude.

Encore plus claire et persuasive devint la voix du maître. Les lois du *Karma* furent dévoilées. Il n'était pas possible de parler d'une manière aussi étendue du *Karma* et de ses lois *avant* le

Congrès de Noël. La Société anthroposophique était alors configurée de manière telle que son opposition rendait impossible l'abord de la question du *Karma* ou du moins, d'une manière qui n'était pas aussi vaste, comme cela put advenir *après* le Congrès de Noël. Du fait de la résistance qui était opposée au maître occulte, une multitude de démons surgissaient qui entravaient l'abord de vérités relatives au *Karma*. Le dévoilement des secrets du *Karma* suscite toujours une très forte opposition de la part des puissances ahrimaniennes, lesquelles veulent dissimuler le *Karma*. Il fallait que ces résistances fussent surmontées, si l'on voulait éviter que la Société Anthroposophiques fût éloignée des forces rajeunissantes, des impulsions de Michel.

Se produisit alors le fait inouï, dont j'ai déjà parlé. Le maître lia son propre destin à la Société Anthroposophique. Le sacrifice fut offert avec une détermination consciente. Les conditions pour qu'il s'accomplît étaient réunies.

Comme l'entité du Christ s'unit à la Terre pour le bien de l'humanité, ainsi Rudolf Steiner s'identifia-t-il avec la Société Anthroposophique. Il s'agit alors d'une action conforme au Christ.

Une partie des ennemis de Michel fut réduite au silence. Sans réserve, on put donc parler des vies terrestres répétées de personnalités en relation avec l'Archange ou en lutte contre lui. La partie restante des ennemis de Michel sera vaincue, quand le *Karma* sera compris des hommes.

Si celui-ci est compris avec les forces du cœur et de la tête, si, sans émotion ni frivolité, avec un profond sérieux, sont acceptées et comprises les vies terrestres répétées, alors ces ultimes démons anti-michaéliens pourront aussi être vaincus et l'époque de Michel, avec l'événement imminent du Christ, pourra suivre son cours.

Vieux et jeunes devront unir leurs forces. Le destin les a amenés à se rencontrer, afin qu'ils puissent se comprendre et s'aider mutuellement. Les vérités spirituelles restent toujours les mêmes, soit qu'elles se manifestent à des époques anciennes ou récentes. Ne changent que la façon dont elles s'approchent des hommes et la manière dont ceux-ci se les approprient. Nous nous trouvons dans une époque de l'Archange Michel. Son langage résonne en nous. Quiconque, vieux ou jeune, peut l'entendre s'il le veut. Rassemblons-nous sous sa bannière !

Ces pensées voudraient être des pensées réconfortantes de Pentecôte. Elles sont graves mais pleines d'espoir, puisque nous pouvons, au moyen de nos forces cognitives, faire quelque chose pour contribuer à la compréhension de ces événements importants qui s'annoncent à l'époque de Michel.

7 juin 1925

Maximes

1. Michel peut être rejoint en se plaçant activement dans le spirituel ; on ne le rejoint pas au moyen d'une dévotion passive ou d'une attitude de prière.
2. Il y a un grand désir dans le monde spirituel d'aider les hommes, une attente impatiente dans le monde élémentaire pour être libéré avec le concours des hommes. Au-dessus, en-dessous et autour de l'homme, on s'agite. Le divin spirituel voudrait se manifester.
3. Comprendre le *Karma* en soi et chez les autres, signifie vaincre les puissances ahrimaniennes. Par les révélations sur le *Karma* a débuté le conflit entre l'Archange Michel et Ahrimane.

Impulsions michaéliennes en Orient et en Occident

Dans mon article précédent, j'ai parlé de la façon dont Rudolf Steiner, au cours de diverses conférences, a évoqué devant nos âmes, au moyen d'images grandioses, la précédente période de régence de l'Archange, celle qui s'étendit de 601 à 247 avant Christ. L'activité d'Aristote et de son élève Alexandre le Grand fut alors évoquée ; fut montré aussi comment Alexandre fut instruit dans l'œuvre scientifique et naturelle d'Aristote, dans laquelle avait conflué, au travers de l'influence de Platon, la sagesse des Mystères d'Éleusis. Des instructions ésotériques lui furent données par Aristote, en qui vivaient les Mystères d'Éphèse, centrés sur les secrets du Verbe. Le jeune Alexandre fut aussi conduit à Samothrace, où, avec Aristote, il fréquenta l'école des Mystères, en recevant les préceptes. L'impulsion de Michel agissait si fortement en lui qu'il en ressentit une aspiration ardente à *vivre* ce qui lui avait été ainsi enseigné et à répandre à l'extérieur dans le monde le savoir qu'Aristote lui avait donné.

Quand l'impulsion de Michel agit dans l'humanité terrestre, ce qui était initialement enseigné dans un centre spirituel, est à présent transmis et diffusé à tous les peuples de la Terre, à toutes les régions dans lesquelles existent des possibilités pour une action spirituelle. Ainsi eurent lieu les expéditions d'Alexandre, par lesquelles fut porté en Orient tout le savoir aristotélicien, ésotérique autant qu'exotérique. On peut parler dans ce cas d'un *courant de l'Archange Michel*.

Quelque chose d'autre advint cependant durant cette régence-là. Quelque temps avant les expéditions d'Alexandre se déroulèrent, à partir de l'Occident, et plus précisément de la côte occidentale de l'Angleterre, les entreprises des chevaliers du roi Arthur. Autour de la Table ronde du roi Arthur se réunirent douze chevaliers, sages et guerriers de l'Archange, lesquels avaient pour mission de civiliser, en partant d'Occident, le centre et le Nord de l'Europe, en libérant leurs habitants de leur rude astralité en l'expulsant sous forme d'animaux féroces. Les chevaliers d'Arthur possédaient la faculté de percevoir dans le jeu des éléments naturels — dans lesquels se rencontrent, comme s'exprima un jour Rudolf Steiner, les esprits nés du Soleil et les esprits nés de la Terre —, dans l'eau ou dans l'air, les impulsions provenant du Soleil, dans lequel résidait encore la sublime Entité du Christ, et de les accueillir dans leur corps éthérique. Grâce à la présence en soi de cette force solaire du Christ, ils purent entreprendre la lutte contre les bêtes astrales et les vaincre, en purifiant ainsi ces territoires et les hommes qui y habitaient, pour les préparer à accueillir les impulsions solaires.

Ici aussi, on peut parler d'un courant de Michel, lequel procéda cependant d'*Occident en Orient*. Une fois la période de régence de Michel achevée, il passa ensuite dans un courant chrétien dans lequel on faisait encore l'expérience de la présence du Christ dans la nature, et ceci même après que Celui-ci était descendu sur la Terre (1).

Que représentent ces courants ? Nous trouvant de nouveau dans une époque de Michel, il est important pour nous de nous occuper d'eux. La question surgit alors : quelle direction prendront les courants de cette époque ? Qu'est-ce qui s'annonce, maintenant que la régence de Michel vient juste de commencer ? La spiritualité, dont nous savons qu'elle a afflué depuis les mondes suprasensibles, de l'enseignement de Michel, en tant que sagesse anthroposophique, s'est concentrée en un lieu particulier de l'Europe du Centre à Dornach. Mais l'impulsion de Michel agit de manière cosmopolite si elle est régulièrement accueillie. C'est donc notre tâche à nous, qui sommes sous l'impulsion de Michel, de répandre partout autour de nous ce patrimoine spirituel. La direction spirituelle dans laquelle se déplacera Michel, y compris dans l'avenir, sera principalement le *Nord-Est*. Et unies à lui se déplaceront également ces individualités qui, dans le passé aussi, ont agi dans le courant d'Aristote-Alexandre et dans celui d'Arthur.

Si l'on considère quelles forces destructrices d'Orient pénètrent en Occident, déjà manifestes dans les plus récents événements mondiaux, on peut comprendre quelle énorme importance acquerra cette direction Nord-Ouest et quelle grande responsabilité détiennent justement ces centres, déjà présents aujourd'hui en Europe du Centre, à partir desquels l'anthroposophie, tel un rempart

lumineux, est portée en Orient (2). Sur un ton de mise en garde, Rudolf Steiner a souvent confirmé, et plus encore dans les ultimes années de sa vie, que nous nous trouvons au-dessus d'un volcan, lequel peut faire éruption d'un moment à l'autre, dans le cas où il n'y aurait pas assez de forces spirituelles sur Terre capables de l'en empêcher. Or, seront présentes suffisamment de forces spirituelles, si l'on peut exercer tout ce qui, grâce à Michel, afflue dans notre temps.

26 juillet 1925

Notes :

(1) L'auteure se réfère au courant du christianisme irlandais, qui aurait influencé de manière considérable la civilisation européenne à partir du VI^{ème} et VII^{ème} siècle ap. J.-C..

(2) « Ce que j'ai dit quant à la direction de l'action de Michel vers le Nord-Est, est une indication qui m'a été donnée personnellement par le Docteur, et qu'il est à présent important de connaître, puisque les événements actuels l'exigent ». Tiré d'une lettre de Ita Wegman à Albert Steffen du 20 juillet 1920, rapportée par E. Zeylmans, op.cit., vol.III, p.196. Il faut remarquer que c'est justement dans la direction Nord-Est que se sont déroulées, sur le plan politique, les destinées de l'Europe.

Maximes

1. Dans l'époque précédente de la régence de Michel, qui dura de 601 à 247 av. J.-C., surgirent des courants michaéliens qui opérèrent d'Orient vers l'Occident, poursuivant ensuite leur action de l'Occident vers l'Europe orientale et septentrionale.

2. Dans l'époque actuelle de régence de Michel, il existe un centre spirituel en Europe du centre qui tend à rayonner selon une impulsion cosmopolite. La direction principale que prendra Michel dans le futur sera celle du Nord-Est.

3. Dans l'époque actuelle de la régence de Michel, se retrouvent des âmes provenant des anciens courants michaéliens, des âmes qui s'approchent de l'anthroposophie avec l'ardente aspiration à comprendre comment Michel agit en elles.

La connaissance du destin à la lumière de l'Archange Michel

Nous nous trouvons dans une époque de Michel et, aux fins de comprendre entièrement son action, nous voulons rassembler tous les éléments qui nous ont été transmis par Rudolf Steiner à ce sujet. Ils nous les a transmis pour nous réveiller du sommeil dans lequel nous sommes et pour nous indiquer les *tâches* qui nous incombent. Nous devons de plus en plus nous rendre compte combien notre lien avec Michel est profond et comment l'anthroposophie constitue une impulsion de Michel, laquelle approfondie et illustrée de tous côtés, fut tirée du monde spirituel et rendue compréhensible sur la Terre par Rudolf Steiner, pour les hommes de l'état de conscience actuel.

Nous avons entendu que Michel est en rapport avec l'évolution de l'intelligence cosmique, dont Lui, le plus important des Archanges et des esprits solaires, dut céder l'administration dans le cours naturel de l'évolution universelle. Il le fit au moment où cette intelligence cosmique parvint sur la Terre, en devenant le patrimoine des hommes. Dans ces périodes de régence précédentes, Michel envoyait l'intellectualité sur la Terre au moyen des rayons du Soleil physique et les hommes qui en étaient sensibles en étaient inspirés. Des inspirations similaires se produisaient dans les Mystères solaires antiques, dans lesquels ces secrets étaient connus.

Peu à peu, le temps approchait où les hommes commençaient à développer l'intellectualité en eux, grâce à leurs propres énergies. Ce processus parvint à son accomplissement au huitième siècle, et à partir de ce moment, nous rencontrons sur la Terre des hommes dotés de pensées propres (1), ce qui n'était pas possible dans une mesure égale *avant* la descente complète de l'intelligence cosmique sur la Terre. Cette époque avait été préparée par la philosophie d'Aristote, dans laquelle s'exprimait le lent détachement de l'intellect terrestre de l'intelligence cosmique, qui était contemporain à la disparition des lieux des Mystères.

La nécessité de céder l'intelligence cosmique à la Terre dérivait du fait qu'à la Terre l'Entité du Christ s'était unie. La descente du Christ fut pour Michel le signal qu'il devait céder l'administration de cette intelligence. Cela le mit toutefois dans la situation singulière de ne plus pouvoir envoyer ses propres impulsions sur la Terre. Il dut attendre que le début de sa nouvelle période de régence, ce qui n'advint qu'en 1879, alors que dans le passé, même en dehors de ces périodes, il était en condition d'envoyer constamment ses propres impulsions depuis le Soleil. Ayant cédé l'administration de l'intelligence cosmique, Michel fut contraint à l'inactivité.

Sur la Terre, les hommes étaient désormais privés des impulsions de Michel et cela fut surtout perceptible à partir du quinzième siècle, alors que commençait à se développer l'âme consciente. Les hommes avaient bien des pensées propres, mais aucune impulsion de pouvait plus leur être donnée à partir du monde spirituel.

En ce temps-là, Michel cherchait à établir une communication avec l'humanité en réunissant autour de lui, à partir du quinzième siècle jusqu'au dix-huitième et dix-neuvième siècles, les âmes qui se trouvaient dans le monde spirituel et qui étaient liées à lui dans la précédente de ses régences. Il put ainsi rassembler autour de lui les principales individualités de l'époque de la floraison des âmes dominicaines et celles qui leur étaient liées — celles de l'époque d'Alexandre et celles des platoniciens, qui avaient agi dans l'école de Chartres — auxquelles s'unirent un grand nombre d'âmes en recherche, animées d'une puissante nostalgie spirituelle. Michel les réunit toutes autour de lui et leur donna des enseignements. Naquit ainsi une « école suprasensible » dans laquelle fut enseigné ce qui, dans les époques antiques ou primordiales, avait été annoncé sur les lieux des Mystères. Ces âmes prirent part à quelque chose d'insolite, qui se produisit pour la première fois dans le monde spirituel sous la direction de l'Archange. Ce qu'elles vécurent alors s'imprima fortement en elles.

Normalement, dans la période qui s'étend entre une mort et une nouvelle naissance, les âmes humaines élaborent le *Karma* de leur destinée successive sous la direction des entités spirituelles. Toutefois, *au monde*, comme il advenait alors, rien n'avait jamais été élaboré au moyen des enseignements de cette école suprasensible. Jamais les âmes n'avaient été instruites de cette manière

sur les lois du *Karma*. Lorsque celles qui avaient reçu une telle préparation retournèrent sur la Terre, elles ressentirent l'impulsion à se relier au mouvement anthroposophique. Dans ce mouvement, elles rencontrèrent, tout en suivant d'emblée une impulsion encore inconsciente, la continuation de ce qu'elles avaient expérimenté dans le suprasensible avant leur vie terrestre. Au plus profond de leur cœur — intimement connexe à leur destin — avait été déposé la connaissance que Michel leur avait accordée.

S'occuper désormais, dans le domaine de l'anthroposophie, des lois du *Karma*, signifie s'occuper des enseignements qui se sont déroulés dans les mondes spirituels, grâce à Michel.

Une opposition terrestre à l'activité de l'Archange est constituée par l'œuvre d'Ahrimane, lequel cherche à détruire, en l'extirpant du domaine terrestre, ce que Michel octroie comme doctrine de sagesse. Ici Ahrimane agit de manière ininterrompue contre Michel et les hommes qui sont abandonnés à eux-mêmes — c'est-à-dire ceux qui sont privés de son inspiration — se trouvent dans le danger permanent d'être saisis par Ahrimane. Pour faire face à un tel danger, il existe aujourd'hui, en ce début d'une nouvelle époque de Michel, l'anthroposophie, laquelle a pour tâche de conduire les hommes à l'expérience de ce qui, du quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième siècles comme enseignement, et jusqu'au dix-neuvième siècle en imagination puissante, avait été donné par Michel pour éveiller les hommes à une conscience plus élevée.

C'est justement dans cette conscience plus élevée, qu'Ahrimane perçoit un danger majeur pour le déploiement de sa propre puissance. Tenir les hommes dans un état de sommeil, lui convient parfaitement puisque dans ce cas, l'action consciente du *Karma* n'est plus un objet d'expérience. Il s'oppose à toutes forces contre la révélation des lois du *Karma*. Une condition d'éveil et une percevoir conscient sont très inopportuns pour Ahrimane, lequel ne peut avoir d'influence que sur les hommes qui *ne disposent pas* d'une telle conscience éveillée.

Dans l'actuelle période de régence de l'Archange, l'évolution ultérieure de l'humanité exige la révélation des lois du *Karma*. Cela exige aussi l'évolution ultérieure de la Société anthroposophique et des âmes qui s'y retrouvent.

Si la conscience du *Karma* est étouffée par Ahrimane, ce qui s'exprime dans la peur des hommes à s'en occuper, alors les impulsions de Michel seront perdues et le premier siècle de sa régence passera sans que soit advenu ce qui devait advenir en tant que tâche assumée par lui à ses fidèles. Dans ce cas, cependant, la civilisation humaine s'engagera sur le chemin de l'abîme, en perdant la voie lumineuse tracée par les dieux.

Un autre danger pèse de toute sa menace, provenant lui, d'une autre direction, de celle de Lucifer. Si le plus grand sérieux n'est pas en vigueur dans les cœurs des hommes, si la modestie et la bonne volonté n'impriment pas la vie de l'âme de ceux qui s'occupent des ces grandioses vérités, alors Lucifer prend possession de leurs âmes. Ahrimane ne veut pas que les lois du *Karma* soient expérimentées consciemment dans les cœurs des hommes. Lucifer quant à lui se réjouit qu'ils s'occupent du *Karma* de manière frivole, avec suffisance et auto-complaisance. En équilibre entre Ahrimane et Lucifer procéderont ces hommes-là qui ont accueilli l'anthroposophie de la juste manière, en suivant avec fermeté Michel, qui les précède avec sagacité en leur indiquant la voie. Nous devons reconnaître avec courage les dangers qui menacent de la droite, à cause des suggestions d'Ahrimane et de la gauche à cause des appâts de Lucifer (2), en tenant effectivement compte d'Ahrimane et de Lucifer, sans pourtant se laisser séduire par eux et en allant de l'avant pour rendre les impulsions de Michel efficaces.

2 août 1925

Notes :

- (1) En cette période, apparut à la cour de Charlemagne et sous la direction d'Alcuin de York (730-804) l'*École palatine*, laquelle donnera une forte impulsion à la renaissance de la culture européenne. Dans le siècle suivant on rencontre l'activité de Jean Scot Érigène (810-877), appelé par Charles le Chauve à diriger cette même École palatine et considéré, par son énergie spéculative originale, comme le précurseur de la scolastique médiévale.

- (2) Droite, dans ce cas est la partie active — rationnelle et pratique —, gauche celle passive — sentimentale et esthétique — de l'être humain. Inutile de souligner qu'une référence à l'acception établie pour ces termes dans la politique est absolument hors du propos ici.

Maximes

1. Les révélations du *Karma* sont nécessaires dans l'actuelle époque de régence de Michel, puisque l'évolution de l'humanité l'exige.
2. Ahrimane s'oppose aux révélations du *Karma*, puisque la connaissance relative à celui-ci anéantit son pouvoir. Lucifer s'empare des âmes qui s'en occupent de manière frivole, en étant dépourvus d'une solide base cognitive.
3. L'impulsion de Michel exige une conscience davantage éveillée pour reconnaître l'action d'Ahrimane et de Lucifer. Une étude dépassionnée des liens du *Karma* permet un sain dépassement d'Ahrimane et de Lucifer et donc la victoire de l'Archange Michel.

Les deux courants de la Société Anthroposophique

Le docteur Steiner parla, pour illustrer le *Karma* de la Société Anthroposophique de deux groupes d'âmes qui en font partie.

Qui sait observer les êtres humains, pourra facilement reconnaître et distinguer les deux types de personnalité qui composent ces deux groupes.

Il y a un groupe d'âmes qui s'efforcent, en tant qu'anthroposophes actifs, dotés de fortes impulsions volontaires, d'accueillir en elles tout ce que l'anthroposophie peut donner. C'est surtout la cosmologie qui les attire. Elles ont une grande compréhension du Christ cosmique, mais, lorsqu'elles trouvèrent la voie vers l'anthroposophie, elles n'avaient pas tant recherché le Christ, que plutôt une conception de la vie capable d'accueillir le monde dans toutes ses manifestations. À l'intérieur du mouvement anthroposophique, elles s'efforcent de répandre ultérieurement ces enseignements parmi les hommes. Ces âmes ont vécu leur incarnation la plus importante et la plus significative à l'ère pré-chrétienne, durant laquelle elles étaient profondément imprégnées de paganisme et étroitement reliées à la sagesse des Mystères, et maintes d'entre elles pouvaient pénétrer par le regard dans le monde spirituel. C'étaient des âmes qui n'avaient pas traversé beaucoup d'incarnations terrestres, mais elles avaient plutôt accompli leur évolution, au lieu de sur la Terre, principalement sur les planètes et progressivement seulement, après l'époque atlantéenne, elles s'étaient incarnées de nouveau. C'est pour cela qu'elles possédaient encore une fraîcheur non-alourdie par la Terre et elles étaient aussi en mesure de percevoir le monde spirituel.

Ces âmes, qui avaient eu leur incarnation décisive dans l'ère pré-chrétienne, ne prirent pas part aux premiers siècles du christianisme. Durant le Mystère du Golgotha et dans la période qui suivit immédiatement, elles se trouvaient dans le monde spirituel. Leur première et nouvelle incarnation significative, elles ne l'accomplirent seulement après les septième, huitième siècles, en accueillant le christianisme en elles. Cependant, à côté de leur christologie, elles possédaient encore leur savoir païen, qui continuait à agir puissamment en elles, et qu'elles retrouvaient aussi plus ou moins mêlé à ce même christianisme, étant donné que celui-ci il ne s'était pas encore libéré de tous ses résidus païens. Elles réfléchissaient beaucoup sur la nature du christianisme, auquel elles étaient reliées plus par l'intellect que par le sentiment. En ces âmes vivaient l'élément aristotélicien et vivaient fortement aussi les impulsions des précédentes périodes de régence de Michel.

À l'intérieur de la Société Anthroposophique se trouve un autre groupe d'âmes. Ce sont celles de nature plus contemplative, qui ont une grande propension, dans leur présente incarnation, vers l'anthroposophie, mais sans ressentir le besoin d'être actives à l'intérieur du mouvement anthroposophique. Elles ressentent une aspiration ardente à trouver le Christ et elles se sentent profondément apaisées si l'anthroposophie peut les conduire à l'Entité du Christ, pour laquelle vit, au plus profond de leur cœur, un sentiment chaleureux, rempli de nostalgie. Elles n'ont pas de propension particulière pour les enseignements cosmologiques de l'anthroposophie, par rapport auxquels, elles restent plus ou moins indifférentes. Dans la science théologique actuelle elles ne rencontrent aucun apaisement de la nostalgie du Christ qui vit dans leur subconscient. Elles se sentent attirées vers l'anthroposophie, dès qu'elles entendent ses vérités.

Ces âmes ont traversé de nombreuses incarnations terrestres dès l'époque atlantéenne. Dans leurs incarnations pré-chrétiennes, elles avaient vénéré, à l'intérieur des Oracles solaires existants alors, l'Entité du Christ présente dans le Soleil, grâce à une conscience clairvoyante instinctive, qu'elles auraient fini par perdre. Quand elles revinrent sur la Terre à l'époque du Mystère du Golgotha, et dans les premiers siècles qui suivirent, elles ne possédaient plus aucun savoir clairvoyant autour de l'Entité solaire, mais seulement une tradition plus ou moins vivante. Cette tradition aussi s'étant peu à peu perdue, maintes de ces âmes n'avaient plus, eu égard au Mystère du Golgotha, que l'idée qu'un Dieu provenant d'on ne sait où, s'était uni à un corps physique et, en tant que Jésus de Nazareth, avait erré sur la Terre. Que ce Dieu fût un Dieu solaire, elles en avaient

perdu la conscience et elles commencèrent alors à en disputer dans les conciles, en acceptant finalement ce qui fut dicté par Rome (1). Certaines de ces âmes, toutefois, qui possédaient encore un souvenir vivant de la tradition relative à la nature solaire du Christ, ne purent se laisser déterminer par les conciles et furent désignées, puisqu'elles persévéraient dans leurs conceptions, comme des hérétiques, et la même chose survint à certaines âmes appartenant au premier groupe, qui portaient en elle la notion vivante du Christ-Soleil. Les âmes du groupe que nous venons de décrire ont eu leur incarnation décisive dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et aussi peu après le mystère du Golgotha, alors que dans leurs incarnations dans l'ère pré-chrétienne, elles avaient assimilé beaucoup du platonisme.

Ces deux groupes d'âmes donc, avant de s'incarner de nouveau dans le temps présent, accueillirent ensemble les puissantes imaginations, données par Michel dans le monde suprasensible au début du dix-neuvième siècle.

Le groupe des âmes qui avaient vécu leurs incarnations plus importantes dans l'ère pré-chrétienne, savaient que le Christ était descendu sur la Terre depuis le Soleil, parce que durant l'époque du Mystère du Golgotha, elles avaient elles-mêmes assisté, dans les mondes suprasensibles, à l'adieu de l'Entité du Christ au Soleil et elles avaient compris la nature d'un tel événement grâce au savoir qui leur venait des Mystères. Les âmes de ce groupe, alors que se présentèrent à elles les puissantes imaginations données par Michel — lesquelles révélaient en tableaux vivants la cosmologie entière et les secrets de l'Entité du Christ — reçurent les plus vigoureuses impulsions à devenir, une fois revenues sur la Terre, d'authentiques âmes chrétiennes, dotées de la ferme volonté d'apporter sur la Terre tout le contenu de ces puissantes images, en l'adaptant à la Terre elle-même, afin qu'il fût compris par l'humanité.

Les âmes de l'autre groupe, qui avaient eu leur incarnation décisive dans les premiers siècles après le Christ, qui avaient assisté au Mystère du Golgotha et en avaient été, peu de temps plus tard, fortement impressionnées et n'avaient pas reconnu le Christ comme Dieu solaire, furent plongées dans un état de totale incertitude lorsque ensuite, dans la période qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance, elles ne retrouvèrent plus le Christ dans le Soleil. Ces âmes reçurent les imaginations suprasensibles dans un état qui n'était pas aussi éveillé, tel que chez celles du premier groupe, de sorte que, en revenant sur la Terre, elles avaient, en vertu du souvenir inconscient de tout ce qui avait été expérimenté dans le monde suprasensibles, la nostalgie effectivement et l'anxiété de retrouver le Christ sur la Terre, mais sans la stimulation à être actives. Elles tendent fortement à l'anthroposophie, sans pourtant le désir d'être active en elle.

C'est important, dit Rudolf Steiner, de se reconnaître dans l'un de ces groupes, de s'examiner soi-même de manière à éprouver, en tant qu'anthroposophes, le sentiment d'appartenance à l'un ou l'autre de ces groupes.

Pourquoi est-ce si important ? Le mouvement anthroposophique ayant une mission à accomplir, consistant à apporter à l'humanité des contenus de sagesse, il est nécessaire que les personnalités se connaissent en elles-mêmes. La façon d'agir de chacun est différente selon le groupe auquel il appartient. Ceux qui ont eu leur incarnation décisive dans l'ère pré-chrétienne, trouvent le plus souvent la voie qui les ramène au monde spirituel en se consacrant à l'approfondissement des liens cosmologiques. Leur travail méditatif va dans cette direction. Ceux dont l'incarnation décisive tomba dans les premiers siècles après Christ, développent par contre le meilleur de leur activité en approfondissant le christianisme à la lumière de l'anthroposophie et en en préparant sa forme à venir.

Même pour le nouvel art médical la connaissance de ces deux types se révèle d'une grande importance. Pour ceux qui appartiennent au premier des deux types décrits, le médecin, en cas de maladie, cherchera au moment d'intervenir en thérapeutique, à partir du système de la tête ou de celui du métabolisme ; dans le second groupe, par contre, les forces de guérison devront être stimulées au moyen du système rythmique. Il existe naturellement des cas intermédiaires à ces deux groupes, et justement c'est au médecin qu'est largement donnée l'occasion de les observer. Un

approfondissement de l'art médical représente en effet en même temps une aspiration intense à la connaissance de l'homme, laquelle à son tour est intimement liée à la réalité du *Karma*

9 août 1925

Note :

- (1) La plus importante des disputes théologiques fut celle qui opposa le presbyte d'Alexandrie Arius (env. 256-336) à l'évêque de la même ville Atanase (295-373). Voir à ce sujet R. Steiner, *La naissance de l'esprit européen (GA 51)*, Rome 1998, p.49 et antérieurement dans le texte, p.18-27 dans l'introduction.

Maximes

1. Dans la Société Anthroposophique se trouvent deux groupes principaux d'âmes et il est nécessaire pour l'avenir et la mission du mouvement anthroposophique, que chacun reconnaisse sa propre appartenance à l'un de ces groupes.
2. Un groupe a son incarnation décisive dans l'ère pré-chrétienne ; y appartiennent ces âmes qui ont trouvé leur voix vers l'anthroposophie grâce à leur aspiration ardente à connaître les rapports cosmologiques ; elles renferment en elles l'impulsion à agir.
3. Un autre groupe a son incarnation décisive à l'époque du Mystère du Golgotha ou dans les premiers siècles immédiatement après Christ. Les âmes qui en font partie recherchent à l'intérieur du mouvement anthroposophique l'approfondissement du christianisme ; ce sont des natures plus contemplatives, portées à offrir au Christ la chaleur de leur cœur.
4. Entre ces deux groupes se trouvent aussi ces âmes qui s'approchent de l'un ou l'autre des deux groupes, mais ne sont pas aussi profondément enracinées que celles du mouvement anthroposophique.

Résurrection des impulsions des Mystères

L'institution des Mystères a joué dans l'ère pré-chrétienne un rôle important pour l'évolution de l'humanité. La direction de toute la vie spirituelle lui incombait, de sorte que rien d'important n'advenait sans que les impulsions relatives fussent reductibles aux Mystères. Dans les siècles des Mystères se produisaient des rencontres entre initiés ou initiants et les dieux, ce qui n'était possible qu'en ces lieux.

Au fur et à mesure que dut se développer la liberté humaine, l'être des Mystères se retira jusqu'à disparaître, sauf quelques épigones, au quatrième siècle après Christ. La possibilité de l'initiation n'a cependant jamais disparu, ce n'est que sa forme qui a changé. Toutefois la direction de l'humanité se tut pour ce qui est d'une influence directe du monde spirituel, car cette dernière n'était possible que par l'entremise des Mystères. Les hommes devaient désormais s'appuyer sur eux-mêmes et être amenés à agir en partant de leur impulsion propre.

Les Mystères existèrent des temps primordiaux jusqu'à l'époque grecque et l'on peut parler dans ce cas de Mystères antiques ou orientaux et de Mystères nouveaux ou grecs.

Dans les Mystères antiques orientaux, les dieux eux-mêmes apparaissaient et présentaient aux hommes, par l'entremise des prêtres-sages ou des initiés, les biens célestes dont ils voulaient faire don. Les dieux eux-mêmes descendaient jusque dans les substances et les actes culturels, les prières des prêtres en étaient empreints. L'homme ne se sentait pas isolé, mais au contraire, réellement uni au Cosmos, uni au Soleil, à la Lune, à Saturne et aux autres planètes, et il percevait le spirituel dans la nature. Les cérémonies et sacrifices se réglaient selon les saisons et le cours des astres, puisque les dieux ne pouvaient se manifester dans les Mystères qu'à certains moments, déterminés par la constellation astronomique.

Il en advint autrement dans les Mystères grecs plus récents. Les dieux n'y descendaient plus, mais c'étaient aux hommes à s'élever vers eux. L'homme ne percevait plus qu'une image réfléchie des dieux. Indépendamment des saisons et des positions des étoiles, il pouvait, dans l'atmosphère des Mystères, parvenir à ses images, s'il en était suffisamment digne, en exécutant certains exercices de l'âme ou des actes culturels. Les cérémonies se déroulaient sur la base des vues des prêtres. L'homme se sentait davantage lié à la Terre et était initié aux Mystères terrestres.

Entre les Mystères antiques et les nouveaux, il y en avait d'intermédiaires. En eux les dieux envoyaient leurs énergies dans les siècles mystérieux et de telles forces pouvaient être accueillies par les hommes. Les cérémonies étaient riches de paroles magiques que prononçaient les prêtres (1).

Ceux d'Éphèse appartenaient à ce type de Mystères. En eux, les dieux avaient perdu la possibilité de descendre, et n'opéraient plus que par leurs forces. Des paroles magiques retentissaient dans ces cérémonies. Les disciples étaient initiés, comme déjà dans les Mystères antiques, aux secrets de la Lune. De tels secrets sont en rapport avec l'être humain et mènent à une connaissance du corps éthérique. Aux disciples des Mystères on enseignait que dans la descente de l'homme d'une existence pré-terrestre à celle terrestre, le corps éthérique se forme grâce aux forces de la Lune, dans lesquelles ont agi à leur tour celles de Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne. On leur enseignait donc que quelque chose devait être retenu, afin que la formation du corps éthérique se déroulât tranquillement et que quelque chose provenait du Soleil. Du Soleil provenaient des forces auxquelles n'avaient rien à faire avec la formation du corps éthérique. Les forces solaires ne se trouveraient en rapport qu'avec le Je et le corps astral et n'agiraient qu'avec un effet dissolvant et destructeur sur le corps éthérique : ce qui, dans les forces solaires, peut agir sur le corps éthérique, devrait d'abord passer au travers de la Lune, et devenir une lumière lunaire.

Après que cet enseignement avait été accordé, les initiants devaient parvenir à l'expérience du monde éthérique, ils devaient se rendre indépendants du corps physique et vivre dans le corps éthérique. Les disciples d'Éphèse étaient enfin conduits, après des préparations de toutes sortes, au cœur du Temple. Là, en ce point central du Temple, se trouvait une statue de la déesse Artémis, une figure féminine aux multiples mamelles. La déesse Artémis, laquelle est une entité lunaire dotée

d'un autre nom dans le monde spirituel, proche de Michel et préposée à la guidance des Anges lunaires, est la déesse qui faisait affluer la sagesse des Mystères éphésiens, une sagesse qui n'était pas seulement lunaire, mais qui, grâce à Michel, était pénétrée de qualités solaires. C'est de cette manière que surgit à Éphèse un savoir compréhensible de tout le Cosmos, et c'est pour cette raison, que le Temple de Diane ou d'Artémis eut alors une si grande importance. Les impulsions de Michel, d'autant plus renforcées car il avait la régence de l'époque, s'exerçaient en outre du fait que l'accès aux Mystères n'était pas limité aux gens natifs du lieu, mais aussi aux étrangers et les femmes pouvaient être accueillies et initiées, ce qui n'était pas possible en d'autres lieux de Mystères.

Conduits au cœur du Temple, les disciples — comme nous l'avons dit, après de nombreux exercices répétitifs préparatoires — étaient entraînés à se concentrer et à expérimenter l'image de la déesse Artémis et à recevoir de cette façon l'impression des forces cosmiques de la vie qui édifiait la figure humaine, à laquelle ils devaient s'identifier. Cette identification consciente avec l'image de la déesse avait comme effet, que l'on ne faisait plus attention à la Terre et à ce qui apparaissait à sa surface, mais que l'on se sentait déliés d'elle, libérés des limites de sa propre peau et en relation avec le monde éthérique. On était alors dans la sphère de la Lune, on vivait dans les forces lunaires, lesquelles contenaient toutefois en elles tout ce qui vivait dans les autres planètes de notre système solaire. On devenait un être de lumière de la Lune capable d'accueillir ce qui advient dans la sphère lunaire, à la périphérie de la Terre, dans le monde éthérique.

Le Temple d'Éphèse fut incendié par une main scélérate et entièrement détruit par les flammes. Cela advint en 356 avant Christ (2). Grandiose et puissant fut le patrimoine de sagesse qui afflua entre ses murs, et celui-ci, alors que les flammes dévoraient le Temple, se communiqua et s'inscrivit dans l'éther cosmique, de sorte que la sagesse, qui était gardée au sanctuaire du Temple, est à présent répandue dans l'éther cosmique, suite à l'incendie, et elle est visible pour l'homme qui s'est élevé à la connaissance imaginative.

Le même sort échu au *Goetheanum* au moment où il fut détruit. L'œuvre d'art s'en alla en flammes et le spirituel contenu en elle se communiqua à l'éther cosmique.

Deux destins similaires se présentent à notre regard. On perçoit en son cœur que des liens mystérieux unissent l'un à l'autre. Par notre maître aimé, il nous fut donné de remarquer que tout ce qui est inscrit dans l'éther cosmique repose dans les cœurs des hommes et que nous, si nous ouvrons nos cœurs d'une manière juste, ce qui est possible grâce à l'accueil du savoir anthroposophique, nous pouvons parvenir à la connaissance de ce qui d'Éphèse et du *Goetheanum* est présent dans l'éther cosmique. Si l'on retourne par la pensée à tout ce que nous dit Rudolf Steiner — à savoir que chez Aristote, alors qu'il visita avec Alexandre les Mystères de Samothrace, en vertu de la parole qui y résonnait avec une force magique, ré-affleurèrent les secrets des Mystères d'Éphèse et les souvenirs de sa vie terrestre précédente reliée à ces Mystères — nous nous rendons compte alors qu'en s'émergeant dans les événements du tragique incendie du *Goetheanum* et dans les trésors de sagesse qui sont renfermés dans cette œuvre d'art, la possibilité nous est donnée de parvenir à l'expérience des secrets du devenir du monde, déchiffrables dans l'écriture stellaire de l'éther cosmique.

Aussi ce qui repose dans les profondeurs des cœurs humains pourra s'ouvrir et se manifester comme un savoir correspondant à l'écriture stellaire. Telle est la voie d'initiation que suscite en nous en même temps l'enthousiasme de pouvoir faire revivre ici, en ce lieu où s'est produit ce tragique incendie, l'être des mystères, auquel Rudolf Steiner a donné un départ grandiose, et qui, après sa mort ne s'est achevé qu'en apparence. Ce qui serait du reste impossible si l'on considère que le spirituel ne peut périr. C'est justement à présent que pourrait venir du monde spirituel les impulsions les plus vigoureuses pour vivifier à nouveau ce savoir et ériger ici un lieu des Mystères qui, comme dans les époques antiques, puisse devenir un lieu d'accueil des dieux, où le Christ puisse se révéler dans son corps éthérique aux hommes qui, en un tel centre, ont atteint la préparation due.

23 août 1925

Notes :

(1) Dans les quatre phases de l'évolution historique des Mystères, des antiques aux nouveaux, il faut percevoir un reflet du parcours descendant du Cosmos des *entités* divino-spirituelles à une *manifestation*, un *effet opérant* et une *œuvre accomplie*, décrit par Rudolf Steiner dans les *Maximes anthroposophiques* (**GA 26**), article du 2 novembre 1924 intitulé : « L'avenir de l'humanité et l'activité de Michel » ; Voir aussi la description qu'en donne plus l'auteure dans la partie II, chap. II.

(2) La tradition historiographique grecque (Élian, Strabon, Solin) fait remonter la date de l'incendie au 6 *hacatombeone* (juillet) de la même année et au jour où naquit Alexandre, et l'attribue à un certain Érostrate d'Éphèse, lequel aurait accompli ce geste pour acquérir de la célébrité pour ses descendants.

Maximes

1. L'être des Mystères, qui avait assumé sur soi la direction de la vie spirituelle de l'humanité dans les époques antiques, disparut progressivement au fur et à mesure que la liberté humaine se développait. Depuis le quatrième siècle de l'époque chrétienne, la vie dans les lieux des Mystères était presque éteinte, si l'on excepte quelques épigones. L'être des mystères devait pouvoir revivre non pas de l'ancienne manière instinctive, mais au contraire en pleine conscience, en accord avec le développement de l'âme consciente.

2. Les lieux des mystères étant disparus, la possibilité de l'initiation ne se perdit pas pour autant, mais elles se perpétua sous d'autres formes, d'abord çà et là, en secret, pour ressurgir ensuite et reflourir dans le mouvement rosicrucien authentique.

Les catégories d'Aristote, un alphabet du Cosmos

Suite à sa visite à Samothrace, se ranima dans l'âme d'Aristote et d'Alexandre un souvenir qui les ramenait au temps du Temple de la déesse Artémis à Éphèse, lequel fut détruit par les flammes. De cet incendie, qui se présenta comme une imagination provenant du monde éthérique, découla en eux la force de créer quelque chose de nouveau. À Aristote et à son élève Alexandre s'ouvrit la nature des Mystères d'Éphèse et au premier se révéla, en particulier, tout ce en quoi il se trouvait profondément lié au mystères de la déesse Artémis, la manière dont il avait vécu un siècle auparavant à Éphèse et avait pris part activement à la vie spirituelle qui rayonnait du Temple de Diane, en vivifiant la culture de l'époque.

Rudolf Steiner nous communiqua en outre ce qui suit. Grâce à l'expérience de ces souvenirs surgit chez Aristote l'impulsion relative à un alphabet cosmique, dont les éléments ne sont pas des lettres, mais des concepts. Il recueillit 8 concepts, lesquels, pris séparément, apparaissent aussi abstraits que des lettres a, b, c, d. De même cependant qu'avec l'alphabet disposé d'une manière opportune, on peut former de belles phrases, lesquelles à leur tour peuvent être reliées en un livre rempli de sens, de la même façon on peut effectuer au moyen d'un sage usage de ces concepts formulés par Aristote, la lecture des vérités cosmiques. Ce sont de simples concepts, si on les réfère au savoir terrestre, mais ils révèlent les profondes vérités ésotériques qu'ils renferment, si on en dévoile l'efficacité, due à aux grandioses révélations de sagesse qui ont afflué pendant des millénaires. Si l'on réapprend à lire dans l'univers en se servant de ces concepts, il en renaîtra la sagesse primordiale qui se trouve secrètement dans les êtres humains.

Ces concepts sont les catégories d'Aristote : *qualité, quantité, relation, temps, espace, position, agir et pâtir (I)*. Chacune d'elles, prise singulièrement, est quelque chose d'abstrait. Si par contre on les considère en rapport avec tout ce qui advient dans le Cosmos, avec le savoir relatif à la Lune, aux étoiles, au Soleil, selon les enseignements des Mystères antiques, alors ces concepts, qui apparaissent abstraits quand ils ont appliqués au savoir terrestre, deviennent vivants et sont en mesure de suivre les métamorphoses dans le Cosmos et d'entrouvrir tous les secrets de l'univers.

L'exemple qui suit peut illustrer tout ce qui est dit. Que l'on prenne la *qualité*, la substance ou dans une certaine *quantité*, qu'on l'introduise dans l'organisme humain et qu'on la laisse agir. On produira une force qui agit sur le penser, et une *relation* avec le Je est ainsi donnée, alors qu'il n'y a aucune relation directe avec le corps éthérique ni non plus avec le corps astral. Le penser, qui dans ce cas est mis en branle par l'organisation du Je, est libéré de son impuissance et mis de nouveau en condition d'agir vigoureusement à partir du Je, au moyen du corps astral et du corps éthérique, jusqu'au corps physique, alors que le penser abstrait est, inversement impuissant. Si l'on considère l'or comme une substance terrestre en dehors de l'organisme humain, il n'a aucune tendance à se lier à d'autres substances, il ne présente aucune affinité avec l'oxygène, c'est pourquoi l'on peut dire que l'or n'a aucun rapport avec la substance qui représente pour l'homme le support de la vie. À cause du fait qu'il est réfractaire à l'oxygène, à l'air vital, il peut, si on l'introduit dans l'organisme humain selon une juste dose, y déployer une efficacité sur le penser, lequel est en affinité avec les forces de mort de l'organisme humain.

Le disciple apprenait ces choses, comme une conséquence du secret relatif à l'affinité de la substance « or » avec le Soleil, dans les écoles des mystères. On y enseignait en outre que le pôle opposé de l'or, est constitué par le carbone, lequel présente une grande affinité justement avec l'oxygène. On enseignait comment le carbone possède des qualités exactement opposées à celles de l'or et comment il se lie à l'oxygène pour former l'anhydride carbonique. Nous, nous formons l'anhydride carbonique dans notre organisme, la plante, elle, en a besoin pour vivre.

Tout ce qui était enseigné dans les Mystères n'était pas seulement un savoir terrestre, mais aussi une sagesse cosmique : c'étaient des secrets relatifs à la Lune, aux étoiles, aux planètes, et des pratiques préparatoires opportunes étaient toujours nécessaires au disciple afin qu'on pût lui confier ces secrets lunaires et solaires. L'or et la carbone, en tant que complémentaires en opposition

jouaient un rôle important dans les Mystères. L'or déploie son action cosmique dans le Soleil, le carbone, qui est présent sur Terre comme carbone, graphite et diamant, déploie son action cosmique sur la Lune, où il apparaît comme argent. De là, on distingue la grandeur des doctrines des Mystères : aux hommes des connaissances étaient transmises qui leur révélaient la manière dont une substance prend des aspects différents et comment ce qui se manifeste extérieurement, n'est tel que parce que lié à un lieu, à un *espace* et à un *temps*. C'était la doctrine des métamorphoses, que le disciple devait apprendre à fond et sur laquelle se fonde également l'alchimie.

On connaissait le fait, autrement dissimulé, que dans les époques antiques, ces mêmes intelligences de la Lune furent les grandes enseignantes de l'humanité, qu'elles se sont retirées dans leur domaine et qu'en même temps que cet événement s'est accompli, à un certain moment de l'évolution terrestre, la séparation de la Lune d'avec la Terre. Pour appréhender le secret du carbone-argent, on se mettait en rapport avec ces intelligences. L'or menait aux intelligences du Soleil, le cuivre à celles de Vénus. Un rapport vivant s'instaurait ainsi avec les intelligences du Cosmos et on en venait à connaître les secrets des planètes. On apprenait, par exemple, que les intelligences de Vénus étaient en opposition à celles du Soleil. On connaissait dans les Mystères cette lutte qui se déroule continuellement dans le monde spirituel entre les intelligences de Vénus et celles du Soleil, et comment cette lutte trouvât une expression dans des conflits et crises dans le processus de la civilisation. Ceux-ci étaient l'*agir* et le *pâtir*, comme ils se manifestaient sur Terre en conséquence de la *relation* entre les intelligences du Soleil et celles de Vénus, étant donné qu'il existait à son tour une relation entre les hommes et les intelligences cosmiques.

Une *position* déterminée et réciproque des planètes singulières conditionne aussi les métaux correspondants. Ainsi, à titre d'exemple, le plomb résulte de l'action non perturbée de Saturne, l'étain de celle de Jupiter, le fer de celle de Mars, le mercure de celle de la planète homonyme. Si cette situation change de manière que, par exemple, les lignes de l'action de Saturne se croisent avec celles de l'action de Mars, ou bien interviennent d'autres relations, les métaux moins représentatifs se forment alors (2).

Revenons à notre point de départ. Avec ses *catégories* Aristote inaugure un *alphabet cosmique*, qui s'était révélé en lui par une inspiration au moment de sa visite au siège des Mystères de Samothrace, après que, stimulé par tout ce qui était venu à sa rencontre de la sagesse des Cabires, (3), il avait revécu en imaginations ce qui avait été enseigné dans le Temple d'Artémis. De ces souvenirs, et des impulsions, il en fit les fondements de ses écrits philosophiques, de sorte que ses enseignements, qui ont été repris par les philosophes postérieurs le plus souvent sous forme d'abstractions, se basent en réalité sur quelque chose de profondément ésotérique. Si l'on connaît ces liens, on possède une clef pour comprendre les catégories d'Aristote, par lesquelles, en vertu de l'énergie qui a afflué en elles, on peut accéder de nouveau aux secrets gardés dans les Mystères. On parle de *qualités*, de substances, qui se trouvent en *relation* avec le Cosmos ; de la manière dont des *quantités* opportunes qui, introduites dans l'organisme produisent leurs effets sur les diverses organisations de l'homme, tout comme sur les organes singuliers ; grâce à une métamorphose, ce qui sur la Terre est lié en tant que substance à un certain lieu, à l'*espace* et au *temps*, présente un autre aspect dans le Cosmos ; de la manière dont au moyen des rapports réciproques des planètes, peuvent être provoqués l'*agir* et le *pâtir*, et de comment, suite aux changements de la *position* peuvent se produire des transformations dans les effets et dans les substances.

Appliquées de cette manière, les catégories reprennent vie. Et quelle est notre Anthroposophie, sinon une sagesse des Mystères qui nous a été à nouveau donnée par notre maître Rudolf Steiner ? De sorte qu'aujourd'hui, les catégories d'Aristote, mises en rapport avec l'anthroposophie, peuvent être comprises merveilleusement dans leur sens ésotérique profond.

30 août 1925

Notes :

(1) Ita Wegman liste les catégories d'Aristote en se fondant sur la conférence de Rudolf Steiner du 22 avril 1924 (dans *Sièges des Mystères du Moyen-Âge*, GA 233a), dans laquelle huit sont rapportées à l'exclusion de celles de l'*être* (ou *substance*) et de l'*avoir*, quoique Steiner dise peu à peu qu'elles « peuvent être élargies à dix ». En réalité, Aristote lui-même énumère de manières diverses ses catégories dans les ouvrages qui

nous sont parvenus, lesquels, comme justement l'observe Rosmini « sont bien éloignés d'être menés, comme beaucoup le croient, selon un ordre rigoureusement scientifique. Au contraire, on sous-entend toujours la transmission orale des enseignements. (A. Rosmini, *Essai historico-critique sur les catégories et la dialectique*, posthume, Turin 1883, Partie I, chap. IV, paragraphe introductif, p.116). Ce n'est que dans le livre des *Catégories* (1b 25-27) et dans les *Topiques* (103b 20-23), que les catégories sont finalement dix à partir de celles de l'être et de la substance. Dans la *Physique* (225b 5) et dans la *Métaphysique* (101b7a 25-30) elles sont huit à l'exclusion de celles de la position et de l'avoir. Dans *Analytiques Postérieures* (85b 15-17) elle sont sept, dans la mesure où, à l'exclusion toujours de la position et de l'avoir, la première, celle de l'être et de la substance, reste implicite. Les catégories sont en effet comprises ici comme des « déterminations de la substance » elle-même. Il est probable que ce soit dans cette acception qu'elles aient été citées par Steiner ; lequel laisse donc sous-entendue la plus « ontologique » et la moins « cosmologique » des catégories, celle de substance. Il faut noter que, comme on le verra plus loin, chez Ita Wegman, la catégorie de qualité s'estompe dans celle de substance.

(2) Une étude sur la genèse des métaux, à la lumière de ces relations, se trouve dans l'ouvrage de Rudolf Hauschka, *La nature de la substance*, Milan 1991, Ed ; Antroposofica.

(3) Le culte des Cabires était précisément pratiqué dans les Mystères de Samothrace. Cfr. la conférence déjà mentionnée de Rudolf Steiner du 22 avril 1924 (**GA 233a**) et celle du dix décembre 1923 dans *Aspects des Mystères antiques* (**GA 232**). Une allusion aux Mystères de Samothrace se trouve chez Érodote, *Histoires*, II, 51. Au culte des Cabires étaient profondément attachés les rois macédoniens, mais ce n'est qu'à partir d'Alexandre qu'ils eurent une large diffusion dans le monde grec, sous une forme par ailleurs désormais décadente.

Les métaux, véhicules d'influences planétaires

Dans l'article où j'évoquais le Burgenland et le château de Bernstein (1), je promis que j'aurais raconté quelque chose de plus au sujet de cette région et de son histoire.

Pourquoi le Burgenland nous attire-t-il tant ? Pourquoi en est-on irrésistiblement attirés, dès qu'on se met à l'évoquer ? Pour les anthroposophes qui veulent explorer l'histoire, c'est sans doute important de savoir quelque chose du Burgenland. S'y sont en effet déroulés des événements historiques qui, directement ou indirectement, se trouvent en rapport avec l'anthroposophie. Partout, on y découvre des traces qui renvoient aux liens dont nous a parlés notre maître Rudolf Steiner : de la pérégrination de Gilgamesh en ces lieux pour réaliser une initiation, de l'ordre des Templiers qui développent un rôle important dans les Drames-Mystères de Rudolf Steiner ; de la sagesse alchimiste qui vivait chez les Rose-Croix.

Tous ces souvenirs vinrent puissamment à notre rencontre quand nous visitâmes le Burgenland. En ces lieux, le spirituel continue de vivre et d'ourdir et qui en possède la compréhension nécessaire peut y revivre ce qui s'est développé là pendant des siècles et des millénaires.

Pour parvenir dans le Burgenland, nous choisîmes volontairement comme point de départ la ville de Wiener-Neustadt, dans le pays natal de celui qui nous a récemment entrouvert l'être des Mystères. Nous suivons alors les traces de Rudolf Steiner, vers Neudörfel et Sauerbrunn (2), en nous laissant guider par les souvenirs qui y affluent.

Où se trouve donc l'endroit des Mystères atteints par Gilgamesh, se demande-t-on, dans quelle direction diriger ses pas ? (3) Vers la mine d'antimoine, retentit intérieurement la réponse.

La plus grande partie d'entre nous savent que Rudolf Steiner, dans ses Drames-Mystères, a parlé d'une mine située à proximité du château des Chevaliers (4) , à ce qu'il semble, une mine d'antimoine, repérable encore dans le Burgenland. Cette mine se trouve dans le comté de Eisenburg, entre deux fiefs, le château de Bernstein et celui de Lockenhaus.

Elle nous fournira une indication, nous dit-on. Divers motifs reviennent à la lumière du jour en interrogeant les forces de l'âme, des motifs qui se relient à tout ce que l'on savait, grâce à Rudolf Steiner, au sujet du métal antimoine. L'importance de l'antimoine dans ses effets cosmiques et terrestres nous apparaît alors dans toute sa clarté et commence à se frayer en notre âme une compréhension de ces choses peu à peu nous remplissant de joie.

L'antimoine, dit Steiner, déploie une action protectrice contre les forces de nature souterraine, telles que l'électricité et le magnétisme. On exprime ainsi un fait significatif. On pourrait aussi dire : l'antimoine déploie une action protectrice contre Ahrimane. Là où l'antimoine est présent, Ahrimane, lequel s'extériorise dans l'électricité et dans la magnétisme terrestre, ne peut plus agir fortement sur les hommes et sur leur environnement. Dans une région où l'antimoine agit, l'atmosphère est davantage spirituelle et adaptée au culte des mystères.

Le métal antimoine se forme sur la Terre grâce à la coopération des forces de Mercure, de Vénus et de la Lune. C'est la même influence planétaire qui exerce sur l'homme une action d'harmonisation et de régulation, d'où l'on peut parler de « forces de l'antimoine » qui affluent en l'homme depuis le monde extraterrestre. Si l'être humain est exposé de la juste manière à ces forces, il en possède alors l'harmonie provenant du Cosmos, la même que celle qui, sous forme concentrée est présente dans la Terre par le métal antimoine. Cette force extraterrestre de l'antimoine agit sur le corps éthérique par les forces lunaires, sur le corps astral par celles de Vénus et sur l'organisation du Je par les forces équilibrantes de Mercure. Si l'homme n'éprouve pas la coopération normale de ces trois planètes, se déclarent alors des réactions qui peuvent être causes de maladies. On doit alors suppléer à la force d'harmonie de l'antimoine extraterrestre, en introduisant ces forces par le métal antimoine dans l'organisme humain.

La *qualité*, à savoir la substance antimoine, utilisée en une *quantité* plus ou moins potentialisée dans l'organisme, intérieurement ou extérieurement, étant donné aussi le lieu utilisé, l'*espace* dans lequel on l'utilise a aussi son importance, aidera l'homme pour qu'il se trouve dans une certaine *relation* avec les planètes, pour laquelle il a besoin de l'apport des forces de l'antimoine. Au moyen de l'*agir*, de l'action de l'antimoine, on prévient ou l'on guérit la maladie, le *pâtir*. L'antimoine ne doit pas être administré avant un certain *temps*, à savoir avant que les forces d'harmonie de l'antimoine, d'origine extraterrestre, suite à des changements de *positions*, aient suscité des forces contraires qui se manifestent dans les diverses parties de l'organisme comme maladie.

Ces choses étaient connues des alchimistes et l'antimoine constituait en effet leur remède principal dans la guérison des malades, étant donné qu'ils étaient aussi médecins. En nous rappelant ces choses, le nom de Basile Valentin resurgit à notre esprit. Il parlait souvent de l'antimoine hongrois et dans la Hongrie entière, on ne trouve pas d'antimoine en dehors du Burgenland. Cette région a du avoir à faire avec lui et si l'on effectue quelques recherches, on découvre des traces de Basile Valentin ou de ses successeurs jusqu'au château de Bernstein, où se cultivait la pratique de l'alchimie à la manière des Rose-Croix, dont on a encore aujourd'hui un témoignage dans certains objets et même de vrais laboratoires d'alchimie.

Basile Valentin, un personnage des XIV^{ème}-XV^{ème} siècles (5) enveloppé de légendes, est à considérer plutôt comme un inspirateur, dont les inspirations se seraient exprimées dans une personnalité du nom de Étaphien Rautter. Chez Basile Valentin se perpétuaient les doctrines d'Aristote et d'Alexandre, qui avait fleuri dans la ville même d'Alexandrie pour agir ensuite en Occident. De lui-même, il dit avoir entrepris un voyage suite à un vœu fait à Dieu, un difficile pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle en Espagne, et une fois retourné chez lui, il dit avoir, grâce au savoir acquis là-bas, donné renommée et gloire à son monastère. Qu'est ce que peut être d'autre ce savoir sinon le patrimoine de sagesse d'Aristote et d'Alexandre, qui a pénétré dans l'alchimie rosicrucienne, dont on peut trouver une trace remarquable dans certains écrits de Thomas d'Aquin, qu'il transmet ensuite lui-même à son disciple et ami, Frère Réginald de Piperno sous la forme des connaissances relatives à l'alchimie (6) ?

Ceux-ci sont quelques points de départ qui proviennent de cette mine d'antimoine du Burgenland, mais l'histoire n'est pas encore finie. La pensée est guidée de l'antimoine au cuivre. La question surgit alors : y a-t-il quelque part du cuivre dans le Burgenland ? De fait il y en a. Non loin du gisement d'antimoine, aux pieds d'un mont appelé Herzberg, il y a une mine de cuivre et l'ensemble du mont est imprégné de cuivre.

Si Gilgamesh a reçu l'initiation dans une cité du Burgenland, cela doit être advenu justement ici, où l'antimoine a produit l'atmosphère spirituelle adaptée, et le siège des mystères devait se trouver sur un mont où les forces du cuivre devaient être actives. L'épopée, en effet, raconte aussi comment Gilgamesh trouvât dans le Burgenland un centre des Mystères, qui constituait une répétition authentique, quoique métamorphosée, des antiques Mystères atlantéens. Rudolf Steiner nous rapporte, en se fondant sur l'épopée elle-même, que Gilgamesh reçut illuminations et connaissances suite à l'absorption de substances qui l'avaient rendu réceptif.

Quelles sont les substances capables de conduite, à de telles inspirations ? Nous savons encore, grâce à Rudolf Steiner que ce sont les métaux, introduits dans l'organisme après un traitement opportun, qui peuvent éveiller chez l'homme des forces de connaissance. Le cuivre est le métal qui pouvait mener l'homme chaldéen, sans lui provoquer des dommages et en accord avec sa constitution, à une certaine illumination. Seuls les Chaldéens pouvaient, en conformité à leur constitution — puisque le Je et le corps astral n'avaient pas du tout pénétré dans le corps physique et dans celui éthérique —, prendre impunément, à savoir sans se rendre malades, la substance du cuivre, aux fins d'acquisition de connaissances.

On peut ainsi comprendre comment Gilgamesh, en ce centre des Mystères qui constituait une forme attardée de ceux atlantéens, dans lesquels opéraient des forces planétaires, ait parvenu à des connaissances initiatiques suite justement à l'absorption d'une substance (en rapport avec ces forces, *ndt*).

On ne se trompera sans doute pas en supposant que ce qu'on appelle le Mont Herzberg fut le siège des Mystères visités par Gilgamesh. Au sommet de cette montagne nous trouvons des pierres aux formes singulières disposées dans un certain ordre, lesquelles à l'observation attentive, donnent l'impression qu'il s'agit des restes d'un *cromlech*. Certaines d'entre elles étaient taillées en forme de triangles, et, en creusant plus profond, nous en trouvâmes encore en forme de pentagone ou disposées en groupes formant des pentagones. La montagne est située dans le district d'Eisenstadt et une autre appelée Kimmberg de même nature (voir le gros massif montagneux juste au Nord d'Eisenstadt, *ndt*), on aurait pu observer sans entrave la totalité du ciel constellé. De celle-ci on a une vue merveilleuse sur tout le territoire environnant, jusque très loin en Hongrie, sur l'Autriche, la Styrie, la Croatie et la Carniole.

De profondes expériences s'éveillent donc en visitant ces lieux, où voici des siècles et millénaires vécus une sagesse antique, où les souvenirs de ces époques révolues n'ont pas été supprimés par une envahissante civilisation moderne et où il n'existe même pas de lignes ferroviaires, de sorte que l'ensemble, dans son état d'isolement et caché du monde, a gardé une atmosphère de souvenirs antiques. On est parti dans le Burgenland, que les traces des métaux antimoine et cuivre, en quête d'une expérience de l'histoire archaïque et médiévale et des traditions mystériques relatives.

13 septembre 1925.

Notes :

(1) Il s'agit de l'article du 12 juillet 1925 de cette même série, omis pour des raisons indiquées ci-dessus dans la note rédactionnelle. On y donnait un bref compte rendu d'un congrès qui s'était déroulé à Vienne du 12 au 15 juin et d'une excursion dans la région voisine du Burgenland avec une visite au château de Bernstein et une recherche tourmentée, « qui pourrait se dire romantique », des mines d'antimoine qui, selon une indication de Rudolf Steiner, auraient dû se trouver dans les parages. Depuis 1918 le Burgenland appartient à la Hongrie.

(2) À Neudörf, Sauerbrunn et Wiener-Neustadt, Rudolf Steiner passa une grande partie de son enfance.

(3) Cfr. La conférence de Rudolf Steiner du 26 décembre 1923 dans *L'histoire à la lumière de l'Anthroposophie* (GA 233). Dans le poème mésopotamien de Gilgamesh le prêtre de ce centre des Mystères est appelé Utnapishtim avec l'épithète de « le Lointain » et Gilgamesh le rejoint après avoir « erré par le monde et franchi maintes difficiles chaînes de montagnes, et mers ». Cfr *L'épopée de Gilgamesh* aux soins de N.K. Sandars, Milan 1986, Chap. IV, p.132.

(4) Cfr. le second Drame-Mystère, *L'épreuve de l'âme* (GA 14), septième tableau.

(5) Dans les écrits attribués à Basile Valentin et publiés pour la première fois en 1902, l'auteur parle de lui-même comme originaire de la région rhénane de l'Allemagne et moine bénédictin de l'Abbaye d'Erfurt, lequel aurait entrepris, à un certain moment de sa vie, un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle. Le fait que dans ses écrits se trouvaient certains termes qui ne remontent qu'au quinzième siècle a rendu leur attribution problématique à l'auteur déclaré, lequel selon une tradition locale aurait vécu dans le monastère d'Erfurt au début du siècle. Dans ce cas, on peut penser à une rédaction écrite plus tardive, de la part d'un disciple. Voir en italien B. Valentino, *Cocchio trionfale dell'antimonio*, aux soins de Mino Gabriele, Rome 1998.

(6) Cfr. Les deux traités *De Lapide Philosophico* et *Theasaurus Alchimiae*, dont il existe certaines versions italiennes, mais leur attribution directe à Thomas reste douteuse.

Maximes

1. Les métaux, traités de façon opportune, ont des effets qui, au stade actuel de l'évolution humaine, peuvent trouver un usage thérapeutique. Dans les époques antiques, ils étaient utilisés pour réaliser des états de conscience capables de mener à la connaissance du monde suprasensible.

2. Cette différence dans l'utilisation des métaux a sa cause dans la constitution différente des hommes d'aujourd'hui par rapport à ceux d'autrefois. Dans les époques antiques, l'homme était plutôt une dualité, puisque le Je et le corps astral vivaient encore partiellement dans le monde spirituel et ne possédaient pas encore le lien étroit avec le corps éthérique et le corps physique qui est propre à l'homme d'aujourd'hui.

Les substances métalliques agissaient donc autrement, et pas aussi profondément dans l'organisme physique.

3. Dans l'homme d'aujourd'hui, chez qui un lien plus étroit existe entre Je, corps astral, corps éthérique et corps physique, ces substances produiraient des maladies si, au lieu d'être utilisées avec circonspection pour soigner des maladies pathologiques, elles étaient introduites dans l'organisme avec l'objectif d'acquérir des connaissances.

Le moyen de la pensée et la « Philosophie de la liberté »

Des pensées inspirées par Michel s'agitent profondément en nous, des pensées qui, agissant en notre âme, nous ramènent aux événements qui se sont accomplis voici une année et qui nous ont si profondément frappés. Rudolf Steiner, notre très vénéré et très aimé maître, notre guide et fidèle ami, se retira de notre activité extérieure, après que le 29 septembre, jour de la Saint Michel, il nous eut encore communiqué, en ce jour particulier du cours de l'année, des choses significatives. Il fut terrassé par un épuisement physique, dont il ne put jamais venir à bout, et qui consuma inexorablement ses réserves d'énergie déjà si faibles, qu'il avait réussi précédemment à doser si savamment. Nous dûmes donc constater que ses forces physiques diminuaient sans cesse, tandis que son esprit se révélait d'autant plus lumineux et puissant. C'est en effet à cette période que nous devons les très importantes communications relatives à l'Archange Michel. Durant cette période, nous fûmes introduits à la compréhension de l'action de Michel et de sa mission. C'était ce que Rudolf Steiner voulait nous donner après le Congrès de Noël, et qui devait en même temps se relier à l'action de Michel. Il avait l'intention de redonner vie à des fêtes de Michel dans l'esprit des Mystères, de manière à ce qu'elles ne fussent plus vécues instinctivement comme dans les temps passés, mais au contraire, sous une forme adaptée à notre époque de conscience actuelle.

Une telle action ne put malheureusement pas aboutir effectivement et, un peu avant Pâques, cet homme extraordinaire abandonna le plan physique, après avoir donné à l'humanité des biens indiciblement précieux, qui ne pourront être compris peut-être que dans les générations à venir dans toute leurs grandeur et importance par un nombre toujours plus important de personnes, que celles qui aujourd'hui le comprennent à l'intérieur de la Société anthroposophique. Il laissa un groupe de personnes, d'âmes qui lui sont fidèles et dévouées et qui désirent le comprendre.

Cela fut d'abord déconcertant. Ce n'est que peu à peu que s'en ouvre une compréhension dans l'âme assoiffée de connaissance et que la consolation lui est accordée. Quelles sont les pensées de Michel capables d'apporter à l'âme une telle aide ?

Nous voulons rappeler encore une fois brièvement ici tout ce que Rudolf Steiner nous a dit au sujet de Michel et de son action dans le cours de l'évolution humaine et comment il s'est lui-même préparé à sa mission terrestre, qui tombe dans l'époque de l'âme de conscience. Michel guide la descente de l'intelligence cosmique, avec laquelle il se trouve en relation étroite. Comme il fut rendu nécessaire que l'humanité eût part à cette intelligence, il se proposa de rester lié à elle, en prenant la voie qui part du Cosmos vers les hommes. À partir du huitième siècle après Christ, il se trouve sur cette voie et c'est seulement au dernier tiers du dix-neuvième qu'il a débuté son action terrestre. À partir de ce moment-là, Michel est présent dans cette région du monde suprasensible qui confine immédiatement à notre monde physico-sensible et qui n'en est séparée que par un voile subtil : dans le monde éthérique, dans le monde des pensées vivantes. Là, l'homme capable de faire mouvoir des pensées vivantes pourra rencontrer Michel, qui agit comme une force entre les hommes, en les inspirant. Il s'y montre en une aura de lumière rayonnante, dans un geste monitoire ou avec l'épée flamboyante.

Michel fut toujours le grand inspirateur de l'humanité. Dans le passé, alors que le Je et le corps astral étaient moins étroitement reliés à l'organisme physico-éthérique, les entités spirituelles pouvaient se manifester dans le Je comme des pensées. S'accomplissaient alors de hauts faits, en tant qu'expressions des entités divines qui adombraient les hommes. C'est de cette même façon que Michel pouvait agir.

Par la suite, dans une phase plus avancée de l'évolution de l'humanité, les entités divines ne purent plus se manifester de cette façon, et ce fut alors leur *reflet* qui se révéla dans la vie des âmes humaines. On perdait donc de plus en plus le rapport avec le monde spirituel, ce qui était nécessaire pour le développement de l'âme consciente. Celle-ci s'étant développée jusqu'à un certain degré

chez l'homme, il se produisit aussi un détachement total du monde spirituel : les pensées ne furent plus désormais expérimentées que dans le corps physique, en tant qu'ombres mortes du spirituel.

Dans cette condition est donnée à l'homme la possibilité de parvenir à un vouloir autonome et donc de réaliser la liberté. En même temps, cependant, le danger augmente de tomber sous la coupe d'Ahrimane, dont le domaine d'action est la Terre, alors que dans le passé, l'homme, tandis qu'il vivait en communion avec le monde spirituel, était protégé contre Ahrimane par les entités des Hiérarchies, ce qui se produisit encore jusqu'au commencement de l'époque de l'âme de conscience.

Du penser actuel, si étroitement lié au corps physique, Michel ne peut malheureusement plus s'approcher. Il observe avec une grande inquiétude la manière dont l'humanité tombe de plus en plus sous l'influence d'Ahrimane et recherche des moyens pour s'approcher des hommes. Sa tâche est de vivifier et de libérer, par sa force propre, les corps éthériques humains emprisonnés par les forces sclérosantes du corps physique, en faisant en sorte que l'homme puisse de nouveau parvenir à des pensées vivantes et soit en mesure de recevoir les inspirations divines.

On doit voir le fait profondément tragique qu'en dépit de tous les efforts de Michel, et malgré la recherche de l'essence humaine réalisée par des personnalités significatives, les voix inspiratrices de Michel ne sont pas entendues. La satisfaction répandue par la connaissance de la nature, qui s'est emparée de l'être humain et le tient en son pouvoir, en est en cela le plus grand obstacle. Bien qu'aient été développées des idées significatives dans les divers domaines de la vie spirituelle par des hommes éminents, et bien que ces idées visassent à une expérience humaine intégrale, elles ne peuvent s'ouvrir à l'inspiration de Michel. Dans l'art éclatèrent encore çà et là les impulsions de Michel, par exemple à l'époque de la Renaissance et plus tard, dans la poésie de Novalis. Toutefois, ces forces ne purent rayonner à l'intérieur de l'âme consciente. En proie à une inquiétude toujours plus grande, Michel observait l'activité intense des hommes. Une solution était urgente.

Cette solution, Rudolf Steiner la donna. Il perçut, lui, l'inspiration qui, dans une tonalité de grave inquiétude, provenait de Michel et dont la teneur était à peu près celle-ci : les hommes, par leurs illusions, conféreront-ils tant de force à Ahrimane, au dragon, au point qu'il devienne impossible pour Michel de leur apporter une aide de la manière juste ? Et la manière juste consiste dans le fait que Michel veut mettre de nouveau les hommes, comme dans le passé déjà, en rapport avec les dieux, mais sans l'intromission de forces lucifériennes, lesquelles voudraient réaliser la même chose, mais en détachant les hommes de la Terre. Michel veut en outre donner à l'homme, quoique lié à la Terre, autant de spiritualité qu'il lui est nécessaire pour se soustraire à l'influence d'Ahrimane. Michel parviendra-t-il à maintenir cet équilibre ? Telle fut la teneur de cette inspiration de Rudolf Steiner.

Il l'accueillit donc et un fait admirable s'ensuivit : pour la première fois dans l'âme consciente pleinement développée d'un homme de l'époque moderne, les pensées, autrement mortes, ré-acquirent vie. Les pensées ressuscitèrent dans le corps éthérique et *La Philosophie de la Liberté* put être rédigée, qui devient un manuel de Michel. Rudolf Steiner expérimenta — comme il le dit lui-même — de 1889 à 1896 le monde éthérique confinant au monde sensible. Il perçut les monde des pensées qui prennent de la substance dans le monde éthérique.

La mission de Michel put ainsi se déployer pour la première fois dans l'époque actuelle par l'entremise de Rudolf Steiner. Pour la première fois en lui des pensées revivifiées émergèrent, lesquelles étaient si puissantes que les âmes et les esprits du monde suprasensible s'inclinèrent sur elles. Lui, il fut l'Homme libre, en mesure de vivre avec les entités spirituelles, comme cela était advenu autrefois dans les Mystères.

Surgit ainsi le Mystère qui aura marqué la vie entière et l'œuvre de Rudolf Steiner jusqu'au moment de son ultime alitement. Non seulement Michel se manifestait par son entremise, mais aussi des puissances beaucoup plus élevées. Michel devint le serviteur de son esprit.

Un commencement fut ainsi inauguré à ce que l'âme consciente d'un homme — lequel en vertu de ses incarnations précédentes était prédisposé à cette relation avec le monde spirituel — fût

vivifiée par la force de Michel, de manière telle que l'accès au monde spirituel devînt une réalité pour lui.

Grâce à cette réelle pénétration dans le monde spirituel, les limites de la connaissance scientifico-naturelle furent brisées et la possibilité était désormais donnée à l'homme d'expérimenter, au long d'une voie purement gnoséologique, le monde qui se dissimule derrière celui qui est sensible. Les sciences naturelles, toutefois, représentées par des hommes encore liés par leur âme consciente à des pensées privées de vie, ne purent offrir aucune compréhension à cette forme-ci d'expérience inaugurée par Rudolf Steiner. Dans un premier temps ces sciences lui fermèrent les portes au nez. Mais il y eut cependant un groupe de personnes qui avaient, en conséquence d'une intense adhésion sur le plan de l'activité des sentiments, une compréhension pour ces connaissances spirituelles. Ce fut cette compréhension qui fit en sorte que Rudolf Steiner pût leur donner l'anthroposophie. Il était manifeste que ces personnes s'étaient adressées à lui, parce que dans leurs âmes vivait encore le rosicrucianisme ancien. Les forces de Michel avaient en effet agit jusqu'à la fin du Moyen-Âge chez les Rosicruciens, chez lesquels l'Archange trouvait des hommes aux âmes desquels il pût accéder. Les Rosicruciens étaient en réalité les derniers hommes qui, au seuil de l'époque de l'âme consciente, gardaient encore un rapport vivant avec le monde spirituel. Beaucoup de celles qui s'approchaient de l'anthroposophie, étaient des âmes qui, dans une vie précédente, avaient eu à faire avec le rosicrucianisme.

Il arriva ainsi que chez les âmes de ceux qui s'occupèrent des vérités anthroposophiques, des contenus imaginatifs purent de nouveau pénétrer, en prenant la place des connaissances scientifico-spirituelles abstraites. De cette façon a été donnée à Michel, d'une façon nouvelle, la possibilité de s'approcher des hommes.

Si l'on considère avec quelle facilité il peut se produire aujourd'hui que des personnes, lesquelles se trouvent dans l'époque de développement de l'âme rationnelle ou affective (1), et s'occupent intensément et avec enthousiasme de l'anthroposophie, parviennent à l'expérience du monde éthérique, où elles rencontrent Michel et s'en laissent inspirer, on se rendra compte de quelle mission immense il revient aujourd'hui à l'anthroposophie de développer : apporter celle-ci aux hommes, à ceux qui cherchent, qui veulent expérimenter leur propre humanité. Une reconnaissance immense se lève alors de nos âmes pour le fait qu'il y ait eu un homme, qui vécut parmi nous et qui nous fut lié, lequel a pu donner à l'humanité un tel patrimoine vivant de sagesse.

20 septembre 1925

Note :

(1) Des personnes âgées de 28 à 35 ans.

Maximes

1. Michel, qui devait accomplir sa mission sur la Terre à l'époque du développement de l'âme de conscience, était gravement perturbé par le fait de ne pouvoir approcher les hommes, parce que ceux-ci étaient trop excessivement tournés sur les réalités terrestres.
2. La progression de l'évolution de l'humanité n'était possible que si les hommes eussent accueilli dans leur propre âme consciente les inspirations de Michel.
3. Grâce à la *Philosophie de la Liberté* de Rudolf Steiner, dans laquelle est présente la force de Michel, les hommes peuvent de nouveau s'élever aux pensées vivantes et parvenir de cette façon à l'expérience de l'esprit. L'anthroposophie est le don ultérieur, au moyen duquel dans l'âme consciente peuvent pénétrer des contenus imaginatifs et il est donc de nouveau possible de recevoir les inspirations de Michel.

Lumières et ombres autour du Mystère de Michel

Le jour de la Saint Michel s'approche. Le cœur est bouleversé par la douleur. Chaque jour de cette période de l'année est un jour commémoratif ; chaque jour nous restitue des souvenirs qui nous lient profondément à notre maître aimé, Rudolf Steiner. Des nuages obscurs d'inquiétudes s'amoncelaient voici une année, justement en ces jours-ci, peu avant la Saint Michel.

Les dernières conférences et cours tenus encore pour les diverses sections et pour les prêtres de la Communauté des chrétiens s'étaient achevés. Avec le gaspillage des toutes ses forces, qui paraissaient inépuisables à beaucoup, le dernier don fut fait et bien rares furent ceux qui s'aperçurent qu'avec ces prestations-là le corps cédaient ses dernières énergies. On voyait bien que les traits du visage révélaient la fatigue, que l'allure était souvent pesante et pénible. Mais qui pensait à un effondrement ?

C'est au contraire une immense douleur que durent éprouver ceux qui étaient ses plus proches, puisque dans son voisinage, on voyait survenir le danger de l'effondrement, et surtout si l'on observait la chose en étant médecin, on se demandait chaque fois si le jour suivant aurait apporté une amélioration ou bien un fléchissement ultérieur des forces.

On se demandera *a posteriori* : était-elle donc encore nécessaire cette surabondance de conférences et de cours qui furent encore tenus dans les dernières semaines ? N'aurait-il pas été plus raisonnable de s'octroyer un peu de repos, à l'issue du voyage entrepris à Torquay et Londres ? Seul un penser mesquin peut raisonner ainsi.

Au plan spirituel, c'était une autre point de vue qui était en vigueur. « Ces conférences ne me fatiguent absolument pas », répondait Rudolf Steiner, quand on le priait de se ménager. « Ce sont précisément ces conférences qui me tiennent en forme », disait-il, « ce qui me fatigue, ce sont les pensées mortes qui viennent à ma rencontre ; et l'absence d'intelligence, de compréhension des hommes m'épuisent ».

Il y avait encore une raison plus profonde, à cause de laquelle, durant la période de la Saint Michel de l'année passée, il soutint cet effort. C'était comme s'il voulait faire tout pour réaliser quelque chose qui devait être réalisé, et en outre, comme s'il voulait se défendre et repousser hors de lui des influences porteuses de maladies. On pouvait voir de ses propres yeux comment le corps, souvent si éreinté au début d'une conférence, se reprenait petit à petit dans le cours de celle-ci pour se présenter à la fin comme rajeuni et plein de vigueur. À chaque fois, on pouvait assister à cette métamorphose produite par le spirituel : c'était sa thérapie.

Ces jours-là, un sentiment d'oppression s'emparait souvent de moi et je ne pouvais m'en libérer que par la pensée relative à une communication qu'il m'avait faite peu de temps après le Congrès de Noël.

Le moment est venu de reparler de ces choses et il ne serait pas correct qu'on ne fît point connaître ultérieurement ce qui d'important fut dit par notre maître. Nous vivons en effet des moments difficiles, dans lesquels il est opportun d'être au courant de ce qui advient sur le plan spirituel.

Un jour, je fus informée par Rudolf Steiner de la façon dont les démons opposés à Michel (*Anti-Michael-Dämonen*) s'apprêtaient à empêcher que son œuvre s'accomplisse et à la détruire impitoyablement (1). Ils tiennent dissimulées de telles intentions et seuls les hommes peuvent les rendre manifestes. Seuls les hommes peuvent connaître les secrets des démons. Les dieux attendent que les hommes leur apportent ces secrets et seuls ceux-là peuvent à leur tour en révéler le sens aux hommes. Au moyen de cet acte, par lequel les hommes offrent en sacrifices aux dieux les secrets arrachés aux démons, leur action néfaste pourra être conjurée, de sorte que là où a prévalu la ténèbre (au singulier en italien, *ndt*) puisse de nouveau resplendir la lumière spirituelle.

Les démons antimichaéliens, dont font aussi partie Klingsor (2) et ses légions, étaient diligemment à l'œuvre et menaçaient, sur un ton narquois, d'entrer en scène (a) si les impulsions de Michel, qui s'étaient activées si puissamment, ne fussent pas parvenues à se frayer une voie.

Ma question angoissée fut : « Qu'arrivera-t-il en ce cas ? » La réponse fut : « Le *Karma* règnera alors en suivant son cours (*Dann wird das Karma walten*) ».

Les craintes suscitées par de semblables communications me plongeaient dans une forte angoisse. Mais cela s'aggrava encore plus lorsque Rudolf Steiner, la veille du jour de la Saint Michel, tint sa dernière conférence, après quoi il dut se mettre au lit.

Le *Karma* s'accomplissait ainsi inexorablement. Nous savons tous par quelle issue douloureuse se sont déroulés les faits. Le *Karma* exigea le sacrifice de la vie. Nous nous trouvons ainsi en face d'un profond mystère, qu'il serait téméraire de vouloir expliquer dans toute sa portée. Un grand sérieux doit nous remplir quand nous nous interrogeons et que nous tentons de comprendre ce qui s'est produit. D'abord en sourdine, puis de plus en plus clairement et intensément, s'éveille dans le cœur le désir d'expier cette mort sacrificielle, de se tenir prêt et ouvert à l'aide spirituelle, qui veut désormais se déverser avec toute sa force (b). Gare !, s'il n'y avait pas de cœurs ouverts, disposés à l'accueillir et à le faire agir par leur entremise. Dans ce cas les démons persévéraient dans leur agir insensé et la ténèbre (au singulier en italien, *ndt*), qui venait de s'illuminer grâce au sacrifice, replongerait dans l'obscurité.

Cultiver dans l'âmes ces pensées sérieuses, se rendre compte de combien sérieuse est la situation d'aujourd'hui et quelles issues catastrophiques s'ensuivraient si la volonté et l'action de Michel ne pouvaient pas pleinement se déployer pour le salut de l'humanité, cela convient aux disciples sérieux et serviteurs de Michel. À côté de l'activité riche et prometteuse qui s'est manifestée vers l'extérieur (3) en ces jours, ces pensées et souvenirs sont aussi nécessaires, en exhortant au recueillement intérieur, et ils peuvent à leur tour mener à des impulsions efficaces. De cette manière, la responsabilité à l'égard de l'œuvre de Rudolf Steiner et de son action ultérieure pourra se réveiller en nous qui nous sentons unis dans la volonté de poursuivre, telles des légions compactes et promptes à servir, dans la lumière de Michel, dans l'amour des dieux, à tout moment et dans l'éternité.

Notes :

(1) Cfr. Tout ce qui est indiqué au chapitre IV, note 1.

(2) Sur Klingsor, voire la note 100 au chapitre II de l'Essai introductif.

(3) On fait référence ici à un congrès de la « Section pour les aspirations spirituelles de la jeunesse » (*Sektion für das Geistesstreben der Jugend*) qui s'était tenu du 20 au 27 septembre et auquel participèrent comme rapporteurs Maria Röschl, Ernst Lehrs, Günther Wachsmuth, Erich Kirchner, Wilhelm Rath, Ehrenfried Pfeiffer, Paul Hottinger, Elisabeth Vreede, Norbert Glas, Erwin Froböse, Paul Bühler, Eugen Kolisko.

Notes du traducteur :

(a) Ceci est à prendre au sens propre et au pied de la lettre : à savoir, entre autre, « sur la scène même du nouveau Goetheanum », où l'on n'a jamais pu, ni voulu ensuite [par exemple, au moment de la rénovation au tournant du millénaire] **remplacer** le **groupe sculpté** qui était à lui tout seul la plus grande mise en garde vis-à-vis de ces forces néfastes.

(b) Ce fut aussi l'avis de Ludwig Polzer Hoditz, qui recommandait simplement « d'attendre que ces forces spirituelles se déversassent d'elles-mêmes », malheureusement, on se dépêcha de nommer un président à la Société, lequel ne put absolument jamais assumer ces conséquences karmiques-là : voir **Kairós, n°23 septembre-octobre 2000 : En mémoire de la doctoresse Ita Wegman par Ludwig Polzer-Hoditz**, texte accessible sur le site : <http://users.belgacom.net/idcch/index1.html>.

Un souvenir des Mystères d'Éphèse

Grâce aux investigations scientifico-spirituelles de Rudolf Steiner, nous possédons de nombreuses communications autour des centres les plus importants des Mystères de l'Antiquité. Chacun d'eux avait une tâche spécifique et dans leur ensemble on distinguait des tâches orientales et des tâches grecques. Les centres des Mystères orientaux étaient ceux où dominait encore une vision réelle de l'esprit dans la nature, l'homme y était en étroite communion avec le Cosmos, les dieux étaient ses guides qui descendaient sur la terre et dirigeaient eux-mêmes les cérémonies cultuelles. Dans les Mystères grecs, au contraire, l'homme était déjà plus lié à la Terre et les dieux n'envoyaient plus que leurs forces aux prêtres célébrant, c'est pourquoi ceux-ci agissaient comme des images reflets des dieux.

Éphèse, le centre des Mystères situé en Asie mineure, constituait une voie médiane entre les Mystères orientaux et ceux grecs. C'était le plus ancien et le plus oriental des centres mystériques du monde grec et il se trouvait donc, autant par rapport au temps que par rapport à l'espace, dans une position intermédiaire entre l'Asie mineure et la Grèce. Alors que les vrais et authentiques mystères orientaux anciens étaient désormais en état de décadence, Éphèse gardait dans une plus grande pureté sa propre nature originale. De sorte qu'en cette ville se trouvaient, d'un côté encore les vérités antiques qui se dévoilaient à l'homme et de l'autre, un lien très fort avec la civilisation grecque en pleine floraison.

Un charme indescriptible devait caractériser l'atmosphère de ces Mystères éphésiens. Ils étaient donc connus, accessibles autant aux hommes qu'aux femmes, et constituaient un point de référence pour toute la vie culturelle de l'époque ; ils avaient été, en remontant en arrière jusqu'à l'époque d'Homère, le lieu d'initiation d'innombrables philosophes devenus ensuite plus ou moins connus, par mi lesquels aussi Héraclite et ses disciples.

Les images suivantes pourront fournir à nos âmes un tableau de l'activité à l'intérieur du centre des Mystères d'Éphèse, du Temple d'Artémis.

Dans un paysage à l'aspect obscur, d'où se distingue çà et là des formes anguleuses d'édifices, cheminent deux personnes. Leur chemin les conduit à un bois qui s'élève dans la lumière vespérale de ce crépuscule tardif, semblable à une ombre vert sombre. Suivent, en provenant d'autres directions, d'autres personnages, convergeant tous vers le bois. Là se croisent divers chemins qui confluent tous en un sentier plus étroit, entouré de végétation. En le parcourant on arrive à un temple, le Temple de la déesse Artémis d'Éphèse.

Le nuit est survenue entre temps, l'obscurité s'est faite aux alentours, tandis que la Lune surgit à l'horizon. Les conversations des arrivants cessent et dans une attitude de recueillement grave et profond, ils montent les marches vers la porte du Temple. Ils y frappent selon une certaine cadence des coups qui est répétée trois fois.

La porte s'ouvre aux postulants. Un faible rayon de lumière illumine l'entrée du Temple, une lumière qui émane d'un être spirituel qui est dépourvu de contours physiques nets.

« Qui êtes-vous ? » demande cet être (1).

« Nous sommes de vieilles connaissances, ami ».

« Vous, vous êtes des hommes terrestres infidèles, qui avez oublié vos tuteurs originaires ».

« Nous avons recueilli dans l'existence terrestre des fruits pour l'éternité ».

« À cause de vos fruits, ma lumière s'éteint ».

« Moi, j'ai retenu cette lumière tant qu'elle nous sert », dit avec assurance une voix qui appartient à l'un des deux premiers personnages, celui qui guide le groupe. Il s'avance en se plaçant à la tête, et la lumière persiste...

On se trouve à présent devant le simulacre de la déesse Artémis dans le côté oriental du Temple. « Comprends-tu ce qui se tient devant toi », dit la voix du guide.

La première lumière s'estompe et disparaît, une obscurité profonde règne. Peu à peu la lumière lunaire illumine depuis le haut la simulacre de la déesse.

L'impression est grandiose. On ne se sent plus présents à soi, on ne fait plus qu'un avec la déesse. On n'a plus conscience de tout ce qui advient sur Terre, on vit à l'intérieur du monde éthérique, on se sent dans l'existence cosmique.

En vertu de cette sensation d'être présent dans le monde éthérique, une vision spirituelle éclosait peu à peu aux disciples, par laquelle ceux-ci pouvaient reconnaître que tout ce qui se produit dans la nature est différent de ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Ils expérimentaient ainsi d'anciens stades d'existence de la Terre, durant lesquels celle-ci n'était pas entourée, comme aujourd'hui, par une atmosphère constituée d'azote et d'oxygène, mais par une très fine substance protéique, fluide et mobile. Ils faisaient donc l'expérience de la manière dont tout ce qui est né sur la Terre, les plantes et les animaux, s'était formé à partir de cette substance protéique : les plantes du fait que la protéine fluide et mobile s'est transformée en pénétrant jusque dans l'élément terrestre, dont elle a assumé le processus de la silice, qui gisait cristallisé dans la substance et qui a conféré aux plantes leur structure ; les animaux, au contraire, suite à un durcissement (refroidissement, raidissement et engourdissement sont aussi possibles ici, bref, l'élément calorique peut aussi avoir joué un rôle important dans ce processus, *ndt*) dans lequel opéraient les processus du calcaire (voir aussi la première conférence du *Cours aux Agriculteurs*, *ndt*).

De cette manière, le disciple d'Éphèse se sentait, en tant qu'homme, répandu dans l'élément éthérique qui règne sur toute la Terre, en s'expérimentant lui-même comme étant répandu dans toute la nature. Telle était cette expérience du monde éthérique, dans les forces lunaires qui se trouvent dans une relation très étroite avec la déesse Artémis, la déesse de la fécondité.

Profonde était l'impression laissée par tout ce qui avait été vécu ainsi, grave l'état d'âme suscité par les forces de la lumière lunaire. Grâce à tout ce qu'il avait ainsi vécu là, le disciple comprenait en outre qu'il existe un rapport entre la déesse Artémis et Perséphone, laquelle agit dans la nature. Et c'est de Perséphone que parlait aux disciples d'Éphèses, hommes et femmes, celui qui, en tant qu'initié en avait assumé la direction. Lors d'entretiens délicats et merveilleux les secrets de la connaissance humaine étaient révélés qui se référaient à Perséphone. L'élève préparé à cela pouvait entendre ce qui suit.

Lorsque nous nous trouvons à l'état de veille, nous expérimentons la nature telle qu'elle apparaît à nos yeux. Mais elle présente aussi un autre aspect, dissimulé à la conscience ordinaire. On apprend à connaître cet autre aspect de la nature, quand on se trouve dans l'état du sommeil, cependant un sommeil dans lequel l'obscurité totale n'envahit pas la conscience.

Dans ce sommeil, Perséphone est autour de nous. Elle vit dans le devenir de la nature, dans la croissance des plantes, elle tisse en tout ce qui nous apparaît comme nature. Mais Perséphone n'est pas seulement autour de nous, plus encore, durant le sommeil elle pénètre en nous. Elle pénètre dans l'organisme physico-éthérique et nous, nous pouvons dans cet état en expérimenter l'action. Perséphone se trouve ici dans le royaume de Pluton, à savoir dans le royaume de celui qui régit la condition du sommeil dans l'organisme physico-éthérique.

Pluton est aussi le maître des forces des profondeurs terrestres du monde des Enfers, et c'est à ces forces qu'est à son tour relié le corps physico-éthérique. Durant le sommeil, on peut donc expérimenter l'action conjointe de Perséphone et de Pluton. Le disciple réalise de cette façon un voyage dans le monde souterrain, démoniaque, ce qui en même temps joue un rôle dans la pénétration des secrets de la nature.

Pour parvenir à la connaissance de la nature, il ne suffit pas de laisser libre cours à ses sentiments : Perséphone œuvrant donc dans le monde céleste, mais il faut aussi la connaître aussi œuvrant dans le monde inférieur et pouvoir en faire l'expérience dans le corps physico-éthérique. Si le disciple expérimente aussi de la manière juste l'action de Perséphone, les régions souterraines ne pourront provoquer aucun dommage sur lui. Perséphone a en fait pour mère la déesse Déméter et c'est de cette manière qu'elle est reliée au monde céleste. Elle a gardé en elle les forces du monde

céleste et ne peut donc se soumettre au pouvoir de Pluton, bien qu'elle est immergée profondément dans le domaine terrestre.

Dans l'été de veille, l'être humain vit dans le monde céleste, dans le sommeil dans celui inférieur, et dans les deux mondes il rencontre l'action de Perséphone affranchie du pouvoir de Pluton. Le monde inférieur ne pourra pas l'assujettir non plus s'il conserve en lui autant la connaissance de la spiritualité des mondes célestes que les forces inférieures ne peuvent engloutir.

Tandis que le maître, l'initié, expérimentait de Perséphone plutôt l'action dans le monde céleste, ce qui concerne les principes de la forme, le disciple pouvait expérimenter les forces qui dans la nature qui s'élève du bas vers le haut. Si celui-ci conjugait ce que l'initié avait à lui communiquer, grâce à ses connaissances supérieures, il avait alors la possibilité de parvenir à de vastes connaissances autour de l'action entreprise par la nature, à une vivante compréhension de la déesse Perséphone.

Perséphone, qui fut appelée ensuite aussi « Nature », vit comme déesse terrestre dans la périphérie de la Terre et dans le monde inférieur. Les esprits de la Terre sont à son service (2), lesquels attendent avec la même nostalgie leur libération de l'enchantement des puissances terrestres dont ils sont les victimes. — Cela ne peut advenir que par l'entremise de Michel, lequel agit en l'être humain, en le conduisant vers une expérience vraie de la nature. Si Michel y parvient, avec l'aide de l'homme, ils pourront à leur tour se mettre au service de l'humanité. Viser à ce que cela soit possible, telle est la tâche des hommes inspirés par l'Archange.

23 octobre 1925

Notes :

(1) Le discours direct reprend textuellement des notes rédigées par Rudolf Steiner pour la conférence du 14 août 1924 à Torquay, publiée dans *Conscience d'initié (GA 243)*, Rome 1999, Tilopa. D'autres détails de la description dérivent de cette même conférence ou bien de communications orales de Steiner à Ita Wegman.

(2) À savoir les êtres élémentaires

La présence Rose-Croix en Bohême (1)

Prague, capitale de la Bohême, est une ville importante où se sont passées des choses importantes. Elle forme le seuil du passage de l'Occident à l'Orient et inversement, et justement le terme *Praha* signifierait aussi « seuil ». Si l'on considère le fait que le problème de la relation entre Orient et Occident doit acquérir de plus en plus d'importance, on comprend pourquoi le Docteur Steiner, malgré l'éloignement, visitât si souvent et volontiers la ville de Prague. Grâce aux habitants de la Bohême, l'Orient devra recevoir la lumière de l'anthroposophie, déclara-t-il à plusieurs reprises. De sorte qu'aux amis de Bohême incombe une grande tâche, à la réussite desquels les Allemands apporteront certes une aide essentielle (2). De grandes tâches requièrent en effet aussi une grande collaboration.

Pour une autre raison encore, Prague peut s'avérer significative pour l'activité anthroposophique. Dans son voisinage se trouve le château de Karlstein, dont la construction fut initiée par Charles IV (3) en l'an 1348. Il est implanté dans une belle région à environ une heure de Prague, et il est entouré de quatre montagnes et pentes rocheuses abruptes.

Pour qui visite ce château et s'immerge dans les vestiges du passé qu'il renferme, s'effeuille une histoire sur l'importance de laquelle les anthroposophes devraient connaître quelque chose. Qu'un semblable château, lequel est en même temps aussi un lieu de culte, fût érigé, justement là, en plein cœur de la Bohême, cela nous amène à réfléchir sur les causes qui y ont contribué.

On découvre alors, en explorant ce passé, qu'en Bohême et dans les montagnes qui l'entourent, il y a une grande richesse de minéraux et de cristaux siliceux. À l'Ouest, dans la Bohême Selve, la configuration du lieu est donnée par la surabondance de silice, spécialement sous la forme de quartz pur et des divers types de pierres dures, à la formation desquelles ont pris part certains métaux. Dans les monts Métallifères de la région nord-occidentale, près de Joachimsthal (*Jachimov*), se trouvent au contraire de l'argent, de l'or et des substances radioactives, par exemple la pechblende ; vers le Nord, aux frontières de la Silésie, du plomb, de l'étain et du fer, et enfin, dans la Moravie déjà, surtout du fer.

Les forces de tous ces minéraux, et en particulier des métaux, ont exercé une action sur la Bohême dans les époques antiques, quand les influences cosmiques pouvaient encore agir. Ainsi Charles IV, lequel fut l'un des derniers empereurs germaniques à avoir des connaissances ésotériques, put ressentir l'impulsion à construire, justement là dans cette région, dans laquelle de telles forces coopéraient dans une singulière harmonie, un édifice qui devait servir non seulement d'habitation, mais aussi de lieu de culte et de garde de précieuses reliques sacrées, ainsi que de documents politiques et les bijoux du trésor impérial.

Ce qui frappe en visitant ce château, c'est son aspect extérieur. La décoration des parois et des murs des diverses chapelles, construits en pierres dures et en or, la manière dont la lumière est diffusée au travers de pierres dures encadrées de plomb doré, remplaçant le verre, font supposer que Charles IV connaissait les secrets des forces actives dans les pierres précieuses et l'or.

Un vrai joyau d'art, c'est la petite chapelle de Sainte Catherine, dont les murs, jusqu'à la voûte, sont revêtus de pierres dures comme l'améthyste, le jaspe, la cornaline, l'agate, et d'autres encore, tandis que la voûte à croisées d'ogives a un fond bleu azur, ponctué de rosettes d'or et parsemé de motifs des Rose-Croix. Ici, Charles IV se retirait habituellement, selon tout ce que l'on rapporte sur lui, chaque année du Vendredi Saint jusqu'à Pâques, pour se consacrer à ses méditations dans la solitude et le recueillement.

Ce serait trop long de décrire ici toutes les merveilles que l'on peut admirer à foison dans le château de Karlstein et on ne fera donc allusion qu'à ce qui est spécialement important pour nous. Nous parvenons ainsi au donjon, lequel est distinct du palais proprement dit, auquel il est relié par un pont, se dresse comme un roc solide sur une hauteur voisine dominant ainsi l'ensemble. À son sommet, se trouve la Chapelle de la Sainte Croix. Le couloir de l'escalier qui y mène en escaladant

le donjon, est décoré de peintures qui illustrent à droite, la vie de Sainte Ludmilla et, à gauche, celle de Saint Venceslas, mort en martyre en 936 et depuis lors, patron de Prague (4).

De ces peintures, le docteur Steiner déclara qu'elles représentaient une forme primitive des *Noces chymiques de Christian Rose-Croix*. En vérité, en observant les images singulières, on peut reconnaître très bien les diverses phases des noces chymiques, par exemple, dans celle de la libération des prisonniers enchaînés ou enfermés dans la tour, ou bien celle de la scène où Venceslas enseme, récolte et bat le grain, de nuit, qu'il préparera ensuite pour en faire les hosties. Ici, est décrit un processus alchimique qui s'accomplit de nuit et auquel prennent part la terre, l'eau, l'air et le feu. Il y a donc la représentation d'inhumation des morts. On reconnaît encore dans la représentation de Saint Venceslas qui dispense la nourriture aux invités, l'invitation au banquet des noces et dans l'ultime banquet dans la vie du Saint, celui lors duquel dans les *Noces*, se révèlent les chercheurs en esprit dignes et indignes. Enfin, dans le meurtre de Saint Venceslas, par décapitation, perforation avec des lances et l'écartèlement de son corps, tout cela rappelle des expériences initiatiques.

Après cette ascension à l'intérieur du donjon, on parvient, comme on l'a dit, à une chapelle appelée à Karlstein, Sainte chapelle de la Croix, et dont nous savons d'après les paroles de Rudolf Steiner, qu'elle serait une sorte de chapelle du Graal.

Grandiose est cette ascension au long du chemin initiatique jusqu'au Graal. La chapelle nous apparaît dans une splendeur indescriptible. Les vitraux sont de purs topazes, améthystes et almandins enchâssés ; le plafond est entièrement doré et il représente la voûte céleste avec le Soleil, la Lune et de nombreuses étoiles, montrant çà et là les petites roses déjà décrites. Les murs sont revêtus, du sol jusqu'à une hauteur de plus d'un mètre, de pierres dures et polies — améthyste, cornalines, agates, jaspes — au-dessus desquelles se trouvent, telles des ornements supplémentaires, de nombreuses peintures. L'ensemble produit une impression écrasante.

De toutes ces prémisses, on peut déduire avec certitude que la personnalité de Saint Venceslas doit avoir eu à faire avec Christian Rose-Croix. Si l'on compare encore des détails singuliers de la légende de Venceslas avec le vrai esprit des Rose-Croix, on découvre des analogies partout. Chez Saint Venceslas, le patron de Prague, mort en 936, le 28 septembre, donc la veille de la Saint Michel, vient à notre rencontre la figure lumineuse du vrai Rose-Croix. Son être se trouve aussi dans un rapport étroit avec Michel. Si nous considérons l'église Saint Georges (autre allusion au Saint Michel, anglais cette fois, et souvent représenté à cheval, *ndt*) remonte elle aussi à cette époque, on s'aperçoit que cette ville, en tant que centre d'un courant spirituel, est pour nous, et avec raison, un lieu d'un très grand intérêt.

15 novembre 1925

Notes

(1) Les considérations présentes forment la seconde partie du compte-rendu d'un congrès qui s'était tenu à Prague du 25 au 28 octobre 1925, pour la fondation de la Société anthroposophique de cette région (*Böhmische Landesgesellschaft*).

(2) Avant la seconde Guerre mondiale, la Bohême, comme d'autres régions slaves, se servait de la forte présence de noyaux de populations germanophones, qui depuis des siècles fournissaient des apports culturels remarquables. La collaboration tchéco-allemande était donc naturelle entre ces derniers résidents de la même Bohême ou ceux d'origine allemande.

(3) Charles IV de la maison de Luxembourg (1316-1378), fils de Jean de Bohême, couronné empereur à Rome en 1355. Surtout connu par l'émanation de la *Bulla aurea* qui prévoyait l'élection du Roi de Germanie de la part de quatre électeurs laïcs et trois ecclésiastiques. Admirateur de Pétrarque, il promut la diffusion de l'humanisme en Bohême et en Germanie, en développant en outre l'Université de Prague. Rudolf Steiner parla de lui comme du dernier empereur européen « initié ». Le Château de Karlstein (le rocher de Charles, en français *ndt*) se trouve à 22 km au Sud-Ouest de Prague.

(4) Ludmilla, dont le nom en slave signifie « aimée du peuple », fut la femme du duc Boriwoj et grand-mère de Venceslas. C'est à elle, s'étant convertie, ainsi que son mari, sous l'œuvre de Méthode, que l'on doit les premières impulsions de christianisation de la Bohême. Elle mourut martyre en 951 (le 15 septembre, selon la tradition) sous la main de tueurs à gages, envoyés par des parents qui s'opposaient à son activité

d'évangélisation. Venceslas (Wenzel), « couronné de gloire », naquit en 907 et assumait la direction du duché en 925, tout en vivant en ascète. Il annexa la Bohême à l'Empire germanique, et ceci servit de prétexte à ses ennemis pour l'assassiner le 28 septembre 936 (selon d'autres en 929).

SECONDE PARTIE

L'ACTION DE L'ARCHANGE MICHEL DANS L'HISTOIRE SPIRITUELLE DE L'HUMANITÉ

(...) C'est seulement après ces événements que je me rapprochai vraiment de la doctoresse Wegman en appréciant ses manières sereines et affectueuses. En la fréquentant, on percevait une relation avec l'être culturo-ésotérique. Au début, il y eut souvent des occasions pour la rencontrer à Arlesheim ou auprès de la Summer-Schools en Angleterre, je me rappelle aussi quelques belles journées passées en sa compagnie à Paris. Un autre souvenir se fraye un chemin en moi. Après l'attentat sur Rudolf Steiner à Munich, celui-ci me dit: « Si les Allemands ne me veulent pas, j'irai chez quelqu'un d'autre ».

À présent, Rudolf Steiner a accueilli sa collaboratrice aimée dans le monde spirituel. Avec une œuvre loyale et pleine d'abnégations, elle traversa les années après la mort de Rudolf Steiner dans l'infatigable service rendu à son département de Médecine et aux Instituts et institutions qu'elle fit naître, vénérée par ses collaborateurs. Elle traversa la vie avec courage malgré toutes les persécutions injustes. Le lien du destin profond et secret qui l'unissait à Rudolf Steiner est une certitude pour les personnes de bonne volonté du point de vue ésotérique.

Ludwig Polzer-Hoditz, Wiesneck, fin mars 1943 (citation tirée de Kairòs, n°23, septembre-octobre 2000)

Introduction

Tout ce qui sera exposé dans les pages qui suivent présuppose, pour être pleinement interprété, la reconnaissance d'un monde spirituel et d'entités qui sont actives dans ce monde. Dans notre temps, dédié à l'attitude cognitive des sciences naturelles, on ne peut pas s'attendre à ce qu'un lecteur soit amené à accepter d'emblée une pareille image du monde. Il est en effet habitué à reconnaître des faits et des énergies, ou tout au plus des lois naturelles. Admettre concrètement des entités spirituelles doit lui paraître quelque peu fantaisiste.

Pour le présent, cela est aussi évident qu'il était évident, dans de très lointaines époques du passé, que l'humanité parlât d'êtres spirituels, comme nous parlons d'énergies et de lois naturelles. Ce total changement de conscience doit pourtant avoir une raison. Estimer l'humanité antique sotte et n'attribuer de capacité de discernement qu'au temps présent et à sa manière de voir, est inadmissible face à l'élévation culturelle des antiques époques de civilisation. La cause de cette situation nouvelle de la conscience repose plutôt dans le changement radical des rapports entre le Je humain et le monde. Les hommes des temps antiques avaient une expérience moins individuelle des choses. En compensation, ils étaient davantage liés à l'être universel, tandis que les hommes d'aujourd'hui doivent développer une expérience propre en se rattachant davantage à l'organisation corporelle. Cela s'est produit suite à l'éveil progressif de l'intelligence à l'intérieur de l'organisme corporel. Ce qui, dans le passé, était expérimenté comme l'être universel, édifiant la corporéité de l'extérieur, s'est transformé, suite à la pénétration à l'intérieur des organes physiques, dans la conscience du Je. C'est cela que les mythologies antiques appellent le péché originel. Ce fut nécessaire dans le cours de l'évolution, pour que l'homme devienne un être autoconscient, capable de faire l'expérience du monde sensible. La conscience actuelle se fonde sur ce type de constitution humaine et donc la conscience scientifico-naturelle du monde aussi, fruit de l'observation et de la pensée. Que l'humanité ait réalisé la conscience actuelle cela représente un progrès vis-à-vis de l'antique conception mythologique. Cependant, un tel progrès n'est pas le dernier. Grâce aux voies ouvertes par l'Anthroposophie, l'être humain, tout en conservant la conscience du Je et les acquisitions de la vie culturelle fondée sur l'individualité, est amené à une expérience consciente des mondes spirituels. Que ces voies s'ouvrent aujourd'hui, cela représente une nécessité pour l'évolution ultérieure de l'humanité. Dans l'image du monde de l'Anthroposophie, obtenue en suivant ces voies, on montre — seulement à un degré supérieur de connaissance, toutefois — que des entités cosmiques, hiérarchiquement ordonnées, régissent le devenir du monde. L'une d'entre elles est Michel. Avec le même sens du concret par lequel le scientifique de la nature parle des forces naturelles, l'investigateur de l'esprit, lui, parle de l'Archange Michel. Cela était observable chez Rudolf Steiner. I. W. (1929)

Préface

Si l'on écrit aujourd'hui un livre sur Michel, cela advient parce que l'époque que l'humanité est en train de traverser, présente des caractéristiques, qu'aussi bien la tradition que l'investigation spirituelle vivante de Rudolf Steiner attribuent à l'Archange Michel. Une époque michaélique, donc, ainsi Rudolf Steiner a-t-il désigné l'époque présente. Dans la vision du monde de l'Anthroposophie, on indique que l'histoire de l'humanité se déroule en époques successives, dont chacune présente une tonalité spécifique. Indépendamment de la contingence des événements purement extérieurs, le cours de l'histoire montre une articulation intérieure, en vertu de laquelle, à chacune de ces époques, correspond une qualité particulière de l'âme qui lui est propre. Sept époques clairement discernables, d'une durée de trois ou quatre siècles, se succèdent de manière telle qu'à chaque octave se représente celle régie par Michel [voir le second article du présent document, *ndt*]. Celles intermédiaires sont guidées par un chœur d'êtres spirituels, parmi lesquels chacun se trouve à l'origine de l'une des susdites attitudes de l'âme. La tradition médiévale les appelle, dans leur séquence : Oraphiel [ou Uriel, *ndt*], Azaël [ou Anaël, *ndt*], Zachariel, Raphaël, Samuel, Gabriel. Tels sont, avec Michel, les noms des sept Archanges régents. Une position singulière revient pourtant à Michel. Il agit durant les périodes de régence des autres Archanges par l'intermédiaire de ces derniers, de manière similaire au Soleil qui domine sur les planètes, de sorte que, en tant qu'Archange solaire, il détient constamment la guidance de l'humanité. Il a toutefois la possibilité d'agir directement sur la conduite de l'humanité en ces périodes où la régence lui revient d'office. La période actuelle en l'une de celles-là.

On ne peut pas comprendre ce trait caractéristique de notre temps sans affiner le regard, au moyen d'une vision rétrospective sur les époques traversées par l'humanité, sur la manière dont se déploie cette action essentielle. Une semblable vision rétrospective n'est cependant possible que grâce au panorama historique grandiose que Rudolf Steiner nous a illustré à partir de son investigation spirituelle. C'est grâce aux nombreuses conférences et cycles de conférences et aussi sur la base de quelques communications personnelles, qu'est né le cadre de ce qui devait être exposé ici. La dernière période de sa vie fut précisément consacrée à l'approfondissement de ce type d'investigations, qui nous firent connaître, d'une façon toujours plus proche et intime, l'entité de Michel.

I.W. (1929)

I — La genèse des deux courants de Michel

Comment se fait-il que toujours, quand on parle de Michel, les cœurs de ceux qui ont une sensibilité pour le spirituel se mettent à battre plus fortement ? C'est parce que ceux-ci sentent, au plus profond de leur cœur, que Michel est un être à qui l'on doit une action, sans laquelle l'humanité aurait dû aller depuis longtemps droit à l'abîme. De même que Christ a accompli une action par laquelle la mort fut vaincue, ainsi Michel a fait en sorte, grâce à une autre action, que l'homme puisse se préserver d'un endurcissement total dans l'existence matérielle.

Lorsque, dans les figurations et sculptures anciennes, on trouve à représenter Michel comme celui qui combat le dragon, dans ce dragon se discerne la force qui veut conduire l'homme à l'endurcissement terrestre. Michel s'y oppose, mais sans aucune dureté, car il n'est que bonté et infinie mobilité.

L'entrée de l'évolution dans cette phase de durcissement, des conséquences duquel Michel veut préserver l'homme, coïncide, pour l'homme lui-même, avec l'expérience d'un monde de moins en moins pénétré d'essence divine, puisque les entités divino-spirituelles se sont peu à peu retirées de son revêtement physico-sensible. Par suite de quoi le monde est devenu tel que le décrit la physique actuelle. En estimant ce monde, vidé de l'élément divin, comme l'unique monde possible, l'être humain se soumet à l'endurcissement susdit. Michel est l'entité qui ne veut pas abandonner l'homme dans son passage au travers de ce monde matérialisé. Tandis que les autres puissances divines se retirent, Michel continue à accompagner l'homme tel un guide fidèle. Il considère justement de son devoir de reconduire au spirituel la faculté cognitive de l'homme empêtrée dans la matière. Tandis que Christ, sublime Être solaire, s'est uni, grâce au Mystère du Golgotha, à la Terre, pour donner à celle-ci la possibilité d'une spiritualisation future, ainsi la mission de Michel consiste dans l'illumination des forces cognitives de l'homme. Michel confère donc au connaître l'illumination au moyen de laquelle peut être correctement comprise l'action accomplie par le Christ. De cette façon, il est serviteur du Christ et gardien des écoles des Mystères de tous les temps.

Grâce à l'investigation spirituelle de Rudolf Steiner, il fut possible de reparcourir l'évolution des Mystères, à partir de ceux qui avaient leur siège dans le territoire préglaciaire, appelé dans l'Antiquité *Atlantide*. Dans sa *Science de l'Occulte en esquisse*, Rudolf Steiner décrit comme centre d'initiation à la sagesse de l'Atlantide, l'oracle solaire, à l'influence duquel l'on doit l'évolution entière de la civilisation des époques suivantes. À cet oracle solaire était annexés les oracles des diverses planètes, dont les inspireurs se retrouvent encore chez les divinités grecques : Mercure, Mars, Jupiter et ainsi de suite.

Après que, au cours de longues époques, ce continent, situé là où se trouve aujourd'hui l'Océan Atlantique, s'était effondré — ce que la géologie actuelle reconnaît également — une grande partie de l'humanité survivante fut menée par le guide de l'Oracle solaire vers l'Orient. Tandis que cela advenait, la Terre se consolidait en adoptant la configuration continentale qui caractérise son aspect d'aujourd'hui. L'homme aussi se consolida dans sa propre organisation et ce n'est qu'à partir d'alors que ses os purent survivre au temps (après sa mort, *ndt*). Le fait que l'on n'ait pas trouvé d'ossements humains provenant des époques antérieures et que ne se sont conservés que des squelettes animaux, démontre que ceux-ci se consolidèrent avant l'homme. L'homme, en émigrant vers l'Orient, élaborait, avec la langue indo-germanique originale, les premières formes de pensée. Il y eut en même temps les commencements d'une perception tournée sur le monde sensible. Les peintures qui remontent à l'époque glaciaire, découvertes sur les parois des grottes en France et en Espagne, constituent de merveilleux documents de l'éducation de l'humanité à la perception sensible, développée alors seulement par de grands guides individuels devançant l'évolution.

Il est peut-être opportun de faire une allusion ici à l'évolution de la pensée humaine. Rudolf Steiner a illustré dans ses *Énigmes de la Philosophie (I)* l'évolution progressive du penser actuel à partir d'une vision imaginative, telle qu'elle vient à notre rencontre dans les mythologies des anciens. Cette vision était présente dans toute sa plénitude dans l'humanité atlantéenne, et grâce à elle, un rapport immédiat de l'homme était possible avec des êtres divino-spirituels. Durant l'entière de la période de la civilisation orientale, jusqu'à l'époque de Homère encore, il arrivait que les dieux eux-mêmes apparussent au milieu des prêtres, tandis que ceux-ci offraient des sacrifices et s'élevaient en prières. Les dieux donnaient aux hommes les biens célestes qu'ils pouvaient offrir. Il existait une communication avec le Soleil, la Lune, Saturne et les autres planètes. Les cérémonies se déroulaient donc selon les périodes de révolutions des planètes, les saisons et la position géographique du lieu. L'expérience en montagne était différente de celle en plaine, près de la côte ou dans les régions intérieures. On savait, en ces temps-là, que c'étaient les dieux qui donnaient la pensée aux hommes. Différente était aussi la manière de vivre son rapport avec les dieux, pour l'humanité qui prospérait dans les vallées de l'Indus et du Gange par rapport à l'humanité qui se trouvait exposée au rude climat des hauts plateaux iraniens. Protégé par des monts qui se dressaient majestueux à la rencontre du ciel et entouré d'un environnement de végétation luxuriante, en Inde put se développer un peuple disposé à aimer tout ce en quoi se manifestait la vie et qui dirigeait son regard autant vers

l'intérieur que, par la suite le peuple persan, avec le dynamisme de sa civilisation, dirigera non seulement le sien mais aussi, toute son action vers l'extérieur.

Un document de l'Inde antique transmet un reflet terrestre du combat grandiose dans les cieux que Michel dut soutenir contre ses adversaires : la *Bhagavad-Gita*, que Rudolf Steiner a traitée dans deux cycles de conférences. Ce combat dans les cieux est la description, transmise sous une forme mythologique, d'un événement réel. Rudolf Steiner a fait remarquer, que ces résidus planétaires célestes qui errent dans la sphère planétaire circonscrite par l'orbite de Mars, et connus par notre astronomie comme la ceinture d'astéroïdes, sont le témoignage, sur le plan cosmique, de cette bataille grandiose. Il s'agit d'un combat entre légions célestes, connues par les anciens sous divers noms et dont la forme médiévale remonte à une tradition attribuée à Denys l'Aéropagite.

Ce combat a été décrit dans diverses époques en puissantes images, entre des puissances supérieures et des puissances inférieures et on les retrouve, ces images, dans le récit de la lutte de Michel contre le dragon ou de Mithra qui vainc le taureau. Toutes ces images ont pour motif commun qu'une réalité *inférieure* est vaincue par une réalité *supérieure*. Dans la supérieure, c'est Michel qui agit, dans celle inférieure, on n'a pas seulement à faire avec le dragon, mais plutôt à côté de lui, on a également une entité qui se sacrifie volontairement et traverse la réalité du mal, sans être elle-même malveillante. Cet être qui choisit par sacrifice le passage dans la réalité inférieure est le "Précurseur" du Christ, dans sa descente progressive vers la vie terrestre. C'est l'Ange que Christ envoie au devant de Lui et qui prendra par la suite le nom d'Élie. L'Archange qui agit au travers de cet Ange, c'est Michel. Dans ce qui s'accomplit sur Terre grâce à des personnalités humaines inspirées par Élie est aussi présente également la force de Michel. Il y a donc deux courants de Michel : l'un qui se relie directement à Lui en tant qu'esprit solaire, l'autre guidé par Élie. Leur rapport est celui qui existe entre un courant solaire et un courant lunaire, lesquels procèdent pourtant tous deux de Michel. C'est dans le même rapport que se trouvent entre elles les civilisations antiques perse et indienne. La civilisation de la proto-Perse de Zarathoustra représente l'authentique courant solaire. Le Dieu solaire Ormuzd vainc le ténébreux Ahrimane (2). La civilisation de la proto-Inde, de nature plus lunaire, apparaît comme le précurseur de ce courant solaire, comme on peut le remarquer au culte de Soma, identifiée avec la Lune (3).

Durant l'époque de la civilisation proto-indienne, l'homme vivait en communion avec l'être de la pensée, au point que celle-ci était perçue immédiatement remplie d'âme et d'esprit, dans la même région où il vivait avec le propre Je. Cette région est le monde éthérique, lequel peut être désigné en tout comme la trame des planètes dans la sphère (délimitée par l'orbite, *ndt*) de la Lune. Avec la survenue de l'époque proto-perse, l'homme expérimenta différemment son propre rapport avec le monde de la pensée. L'entité de la pensée lui apparaissait vivante et animée, toutefois il percevait que l'être spirituel concret s'en était retiré. C'est de cette expérience que surgit son image du monde qui décrit l'être divin originel dans une lutte pérenne.

Michel vécut comme son destin, ce changement dans l'expérience pensante de l'humanité. Dans l'Inde antique, il voit son royaume solaire comprenant les planètes, se transformer à partir d'un complexe de sphères dans l'espace et un déroulement d'époques dans le temps. Avec la civilisation des sept *Rishi* se succède dans le temps ce qui, dans l'Atlantide, coexistait dans l'espace en tant que système d'oracles planétaires, dont dépendait l'humanité sur le plan de sa répartition géographique. À présent, en Inde, se produit la naissance de l'écoulement du temps et débute la succession des cultures. Là est le berceau de tous les cycles de civilisation. Ce qui peut donner à tout moment des impulsions de vie à l'humanité, était identifié par la conscience indienne dans la figure d'Indra qui, en tant que préfiguration de Michel, devint lui-même tel, dès qu'il fut illuminé par la lumière du Christ. La préparation à cette illumination advint pourtant en Perse antique. Comme une prophétie grandiose du Christ, et de ses apôtres, y apparaît Ormuzd au milieu de ses serviteurs. Michel donc, au moyen de la doctrine de Zarathoustra, agit en tant que pré-annonciateur de la future connaissance du Christ. Cependant, il n'apparaît pas là comme un dieu vénéré par un culte spécial, mais bien plus, il se contente de laisser rayonner la splendeur de sa lumière derrière laquelle il se dissimule [en tant qu'entité propre, *ndt*].

Dans l'époque préchrétienne, Michel n'apparaît, en tant que figure divine concrète, qu'à la conscience nocturne, de sorte que les peuples "diurnes" — tel le proto-perse, principalement tourné vers le monde sensible — connaissent surtout son règne lumineux de sagesse et ne se sentent pas poussés à en vénérer la figure par un culte particulier. En vérité, déjà les phases les plus anciennes de la civilisation indo-germanique connurent Mithra en tant que dieu lumineux au milieu des autres dieux, mais ce n'est qu'à une époque suivante qu'apparurent les Mystères de Mithra dans le monde proto-perse. Ils appartenaient au degré d'évolution religieuse propre à ces domaines de civilisation dans lesquels le culte du taureau est chez lui (4). Dans la figure de Mithra la culture proto-perse tardive perçut en particulier l'image prophétique d'une évolution future. L'homme qui se relevait de l'emprisonnement dans la matière, en la dominant et en devenant ainsi lui-même un Mithra vainqueur du taureau, un Michel, cela était représenté dans les Mystères de Mithra comme une impulsion pour l'avenir.

Qui faisait partie du domaine de la civilisation babylonienne, vivait par sa propre âme dans tout ce qui se révèle quand l'homme durant le sommeil est en rapport avec le monde spirituel. Dans une image merveilleuse, est représenté là l'agir de Michel, désormais honoré sous le nom de Mardouk. En se servant d'un conte, Rudolf Steiner nous a donné un tableau vivant de ce dont on faisait l'expérience alors. Lorsque l'homme, durant le sommeil, pénétrait dans ce que nous expérimentons aujourd'hui comme des ténèbres, il se sentait uni à un caractère essentiel qu'il appelait *Tiamat*. L'homme se sentait plus uni à l'essence du *Tiamat* qu'au monde des minéraux, des plantes et des animaux. Celui-ci, le monde qu'il connaissait à l'état éveillé, il l'appelait *Apsu*. Le sens de l'évolution de l'humanité d'alors consistait dans un détachement progressif de l'expérience nocturne de la spiritualité pour en arriver à expérimenter la sagesse dans la pleine lumière du jour. Afin pour que cela s'accomplît, le puissant Michel-Mardouk vint en aide à l'être humain. Celui-ci, le fils de la sagesse combattit le dragon du sommeil, le déchira et il sortit de *Tiamat* une légion de démons et de sa peau le haut et le bas, le scintillant monde des étoiles et la vie de la Terre germant des profondeurs obscures (5). Grâce à cette action de Michel, connue dans les écoles des Mystères de Chaldée, et revécues au moyen d'un exercice intérieur intense, l'humanité conquiert progressivement la claire conscience de veille. En un tel moment, Michel guide l'homme d'un degré de conscience à l'autre.

De la Chaldée se séparèrent deux courants d'évolution. L'un mène à l'histoire du peuple hébreu qui, sous Abraham, sortit de la ville d'Ur en Chaldée. L'histoire du peuple hébreu se révèle comme le récit de la préparation du corps terrestre du Christ dans le cours des générations. Connexe à l'impulsion du Je-Suis, qui agit dans le sang de génération en génération, Michel apparaît à l'intérieur de ce courant. Il est en effet la face de Jahvè. Le second courant, provenant de la Chaldée est plus occulte, parce qu'il procède selon des voies purement spirituelles. Il mène lui de la Chaldée à la Grèce.

Note:

(1) *L'Énigme de la Philosophie (GA 18)*. Première édition allemande de 1914; 3^{ème} édition: *Les Énigmes de la Philosophie*, 2 vol. Rome 1987 et 1997, Tilopa.

(2) Ormuzd est la forme médio-persane contractée du nom iranien Ahura-Mazdao.

(3) *Soma* est à la fois un dieu et une boisson rituelle qui en porte le nom. Le neuvième livre du *Rig-Veda* lui est dédié. L'identification avec la Lune n'apparaît pas dans le *Veda*, mais elle est présente dans d'autres traditions.

(4) Selon la *Science de l'Occulte en esquisse*, la troisième Époque de civilisation postatlantéenne, qui va de 2900 à 747 av. J.-C. — Cfr. aussi K. Heyer: *Von der Atlantis bis Rom* (1^{ère} édition 1939), Stuttgart 1984, pp.21-22 et 36-37.

(5) Le conte de la "Guerre des dieux" fait partie du *Poème de la création* babylonienne, lequel était récité durant les célébrations liturgiques du début de l'année au printemps ou en automne selon les villes. Le poème nous est parvenu suite à la découverte, au dix-neuvième siècle, de la bibliothèque du roi Assurbanipal (roi de 668 à 626 av. J.-C.) à Ninive [voir aussi: <http://perso.wanadoo.fr/spqr/ashurban.htm>, ndt].

II — La confluence de la sagesse des Mystères dans les catégories d'Aristote

Ce qui avait été expérimenté en Chaldée comme sagesse cosmique agissant dans le cours des étoiles, reparut en Grèce dans l'expérience de ce qui, des étoiles, est le reflet terrestre, dans la perception de la vie bourgeonnante de la Terre. L'homme grec était en effet entièrement consacré au vivant. Il faisait l'expérience de la pensée, sinon plus imprégnée d'âme, du moins encore comme quelque chose de vivant. En vérité, les arts qui furent désignés au Moyen Âge comme les arts libéraux, et dont on avait encore connaissance qu'ils devaient se comprendre en rapport avec les activités des planètes, naquirent de la pensée vivante qui depuis l'Asie Mineure avait pénétré en Grèce. La Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique, l'Astronomie, apparurent au Moyen Âge comme servantes de la déesse Nature, laquelle, comme nous l'a enseigné Rudolf Steiner, est la même entité vénérée dans les mystères grecs sous le nom de Perséphone. Elle, la fille de Déméter enlevée par Pluton, est la représentante de l'âme humaine agrippée par les forces de la Terre, mais qui a conservé la vie dans le royaume de la mort. Tout ce qui s'est développé ensuite comme logique et docte savoir est une image spirituelle de l'activité animique (ou psychique au sens large ici, *ndt*) de Perséphone.

Ce qui plus tard, ne fut plus transmis que sous le mythe de Perséphone, en formant le contenu des Mystères d'Éleusis, était encore une réalité historiquement concrète à Éphèse, dans l'époque antérieure à celle de Platon. Alors, l'expérience du monde supérieur et de celui inférieur, née grâce à l'action de Mardouk, continua à vivre dans les âmes des maîtres et des disciples. Celle qui devint ensuite la notion abstraite de déesse Nature, possédait encore à Éphèse une réelle entité remplie d'âme. Ceux qui, dans ces Mystères, cultivaient ce que nous appellerions nous, une connaissance de la nature, abordaient celle-ci selon deux voies différentes de l'âme. Les uns expérimentaient plutôt la force qui, montant vers l'intériorité de l'homme depuis le monde inférieur, saisit le spirituel comme est portée à le faire l'âme par impulsion d'amour; les autres expérimentaient la quiétude débordante de sagesse, qui, affluant des hauteurs sidérales, donne forme à ce qui vient à sa rencontre avec chaleur du monde inférieur. Ainsi, dans un échange intime des forces de l'âme, naissait une connaissance de la nature tramée par ce que les âmes pouvaient expérimenter l'une par l'intermédiaire de l'autre. Perséphone-Nature devint donc un être unitaire, lequel représentait autant l'âme humaine que la nature. Les âmes qui, brûlant ardemment pour le spirituel, le recherchaient encore avec les forces du monde inférieur, les âmes des disciples, pouvaient s'élever aux mêmes principes formateurs du monde supérieur, grâce à la quiétude sidérale du maître initié.

Ce merveilleux mode cognitif, basé sur une capacité de ressentir affinée et qui était en même temps une connaissance de la nature et une trame tissée dans l'élément de l'âme, s'est transformé avec la philosophie d'Aristote dans les deux concepts de forme et de matière. La vie luxuriante des Mystères finit ainsi dans la forme morte du concept, mais uniquement pour être sauvée durant cette époque-là, bien éloignée de l'expérience suprasensible, qui dut pour quelque temps procéder selon des voies purement terrestres. En tant que gardien de l'expérience des mystères, Aristote renferma de celle-ci dans le monde des pensées humaines autant que ce qui pût servir à l'homme comme viatique; Alors que cela s'accomplissait dans la vie de la pensée humaine et qu'était ainsi apprêté l'instrument pour la connaissance du *Logos* devant se faire chair, le peuple hébreu préparait le corps destiné à devenir le réceptacle de Dieu qui était en train de descendre. Cela put advenir à la seule condition qu'il renonçât pour soi à ce qui, dans une large mesure, empreignait l'essence du monde grec. Le peuple hébreu ne produisit ni sculpture, ni architecture. Il engagea toutes ses énergies formatrices pour donner forme au corps, auquel œuvrèrent des générations entières.

Michel, la face de Jahvé, a produit au sein du peuple hébreu une transformation complète de la conscience. Celle-ci s'est définitivement achevée, après certaines préparations, avec Moïse. Quand on dit de celui-ci que « l'Ange du Seigneur lui apparut sur le Mont Horeb dans le buisson ardent », cela signifie que Moïse, en vertu d'une vision de l'âme et grâce à la médiation de l'Ange du

Seigneur, s'éleva au Divin. Cela avait été jusqu'alors la manière dont l'homme avait expérimenté le Je immergé dans la conscience d'ensemble de son peuple, pénétrée d'essence divine. Dans cet Ange agissait l'entité d'Élie, l'*une* des deux forces de Michel. L'*autre* force de Michel se manifesta sur le Mont Sinaï dans l'éclair et le tonnerre. Dans l'éclair, Moïse fit l'expérience clairvoyante de la sagesse qui, sous la guidance de Michel, pénètre dans la tête humaine. Moïse vit cela de manière clairvoyante, mais en même temps se déposa le germe d'une évolution qui, à partir de la clairvoyance conduit à la simple intellectualité. Grâce à cette évolution intellectuelle, l'homme se reconnaît comme un Je dans le domaine de la pensée réfléchie. C'est pour cela que Michel est appelé " la face de Jahvé ", au moyen de laquelle pénètre l'impulsion du Je-Suis.

De cette manière, sous l'influence et la guidance de Michel, l'humanité devint plus intellectuelle, en se raffermissant également dans l'expérience de la personnalité terrestre.

À partir du septième siècle avant Jésus-Christ environ, jusqu'à l'époque d'Aristote et d'Alexandre le Grand, Michel développe une activité intense, puisqu'à ce moment il guide directement l'humanité, sans la médiation d'aucune autre entité archangélique. Il s'agit en effet d'une époque de régence directe de Michel.

La riche activité spirituelle, qui s'était d'abord cultivée dans des centres spirituels isolés, se répand à présent dans de vastes régions de la Terre. Éphèse était l'un de ces centres spirituels puissants d'où se diffusa la sagesse dans le monde. Même le Christianisme johannique y trouva son berceau (1). Quand, en 365 av. J.-C. le temple d'Éphèse fut incendié, cela fut le signe que la sagesse qui s'était concentrée en ce lieu, ne continuerait dorénavant à vivre que dans les âmes de ceux qui l'avaient reçue et qui, désormais, en puisant au trésor de leur propre âme, la porteraient là où leur destinée les guidât.

Cratyle fut un initié de la sagesse des Mystères d'Éphèse et disciple d'Héraclite. Comme source principale à son sujet on mentionne le dialogue de Platon qui lui est dédié, outre quelques brèves allusions dans la *Métaphysique* et dans la *Rhétorique* d'Aristote. Héraclite parlait de l'écoulement des choses en opposition au monde de l'éternité. Cratyle approfondit cette doctrine. Il voyait en effet dans l'éternité même non pas le repos, mais l'infinie mobilité des archétypes spirituels des choses. Tandis qu'Héraclite s'élevait contre Homère, parce que celui-ci avait décrit le monde des choses éphémères, Cratyle était un admirateur d'Homère. Il l'aimait parce qu'il trouvait en lui la compréhension pour le type d'imposition des noms que pratiquaient les dieux, différent de celui pratiqué par les hommes. Les dieux donnaient en effet aux choses et aux êtres *le* nom qui leur revenait selon la vérité et qui au travers de son retentissement sonore exprimait leur essence. C'est là le germe de la philosophie de Platon, un élève de Cratyle, qui prend garde aux idées sur lesquelles se fondent les choses, comme Cratyle prend garde aux noms éternels qui désignent leur être vrai. On distingue ainsi un courant spirituel ininterrompu qui, depuis Éphèse, par l'intermédiaire de Cratyle, rejoint Platon et Aristote. Toutes ces personnalités sont animées de l'intention de faire de l'éphémère réalité terrestre une image de la réalité éternelle, de percevoir dans l'élément singulier, dans le particulier, la pulsation des dimensions universelles. Ceci est en vérité le signe d'une époque orientée vers Michel.

Aristote, qui connaissait les secrets des Mystères antiques, a communiqué dans ses écrits beaucoup de choses tirées des doctrines des Mystères, mais sous une forme qui exprimait en pensées ce qui avait été l'objet de visions dans le passé. C'est pour cela qu'il fut le premier penseur occidental. Il fut conduit à ce tournant, décisif pour l'entière culture occidentale, suite à une vision spirituelle qu'il avait eue à Samothrace, sur cette île sauvage et difficilement accessible, qui se dresse haute sur la mer, battue par les tempêtes, siège de Mystères très, très anciens. Alors que, dans la période où il fut le maître d'Alexandre le Grand, il séjournait en ce lieu, il regarda en esprit dans la direction de la côte de l'Asie mineure. Dans une vision grandiose se présenta à lui ce qui était advenu, bien des années auparavant, dans l'incendie d'Éphèse. En une telle circonstance avait été perdue, dans sa forme de sagesse terrestre, la sagesse gardée à l'intérieur des Mystères éphésiens. Elle s'imprima toutefois dans l'éther universel à partir duquel Aristote fut en mesure de la déchiffrer. Il sut ainsi que l'heure était venue où les antiques mystères devaient disparaître, où la vie commune des dieux avec les hommes parvenait à son déclin et de toute la magnificence divine il ne serait resté à

l'homme, que ce qui à partir des sphères supérieures se manifestait dans l'existence terrestre. À partir de ce moment, la sublime vision de la domination des essences divines devaient disparaître et la nature se présenter comme le champ d'action des forces [ou énergies, *ndt*] qui la pénétraient. Aristote reconnut que dorénavant les hommes devaient vivre séparés des Hiérarchies divines et, inspiré par ce qui de grandiose s'était ainsi révélé à lui, il forgea une écriture universelle, au moyen de laquelle pouvaient être lus les secrets du Cosmos et de l'homme. Ainsi Rudolf Steiner nous a illustré la genèse de ce que nous connaissons comme les *dix catégories* d'Aristote. Elles ne purent jamais être pleinement valorisées, parce qu'elles sont en réalité plus que de simples concepts. Mises en œuvre d'une manière vivante, elles mènent à une connaissance spirituelle de l'homme et de son rapport au monde.

Pour pouvoir pleinement comprendre la signification de ce tournant dans la conscience humaine, dont Aristote tint compte alors qu'il institua les catégories, il est opportun de faire quelques allusions à ce que Rudolf Steiner a indiqué au sujet de l'évolution des Mystères. Il y a quatre types de Mystères qui se sont succédés au cours du temps. Le premier type, les fameux Mystères Antiques (*Alte Mysterien*), étaient des lieux où s'instaurait un rapport immédiat entre les initiés, les prêtres, et les dieux. Homme et dieux s'y retrouvaient, pour ainsi dire, face à face, les uns en face des autres. Cela se produisait dans les Oracles atlantéens et encore dans les lieux d'ascendance atlantéenne, comme ce lieu décrit dans la grande épopée babylonienne en tant que demeure de Xisuthros (2), où se rendit Gilgamesh. À cette sorte de Mystères en succéda une seconde. C'étaient ce qu'on appelait les Mystères semi-antiques (*Halb-Alte Mysterien*), dont Homère marque et représente la transition. Dans ses poèmes, il fait paraître les dieux et les hommes encore unis, mais les premiers ne se montrent plus dans leur visage divino-éthérique. Ils s'incarnent plutôt dans des êtres humains chez lesquels ils s'expriment, se manifestent, en prenant l'apparence de telle ou telle personne. Homère les décrit ainsi. Partout dans ses poèmes, nous voyons les hommes placés en face de l'interrogation : celui-là qui me parle là, en me donnant conseil, est-ce un dieu ou est-ce un homme ? Les dieux s'annonçaient au travers des hommes. Tel était donc le second type de Mystères : une "personnification" (3), une expression des dieux au travers des hommes. Cela advint dans l'époque qui va d'Homère à Aristote. Les Mystères éphésiens faisaient encore partie de cette sorte de Mystères. Celle qui y était vénérée comme Diane, se manifestait au travers d'un être humain, et exprimait, par son intermédiaire, ce que la divinité avait à annoncer.

Aristote se rendit compte alors, à Samothrace, que ce type de Mystères était parvenu à son terme. Ceux de Samothrace étaient des Mystères du troisième type, qu'on appelait semi-nouveaux (*Hal-Neue Mysterien*). En eux les dieux se manifestaient dans ce que l'homme accomplissait en tant que rituel magico-alchimique ou en processus naturels, dans lesquels la nature extérieure agissait d'une manière semblable à l'opération d'un alchimiste. Rudolf Steiner nous a décrit les cérémonies des Mystères de Samothrace. Dans des vases liturgiques consacrés aux divinités Cabires, le prêtre enflammait une substance dont s'élevait une fumée sacrificielle et donnait ainsi forme à cette dernière, au moyen de paroles rituelles prononcées par lui. Dans ce qui découlait de l'efficacité de la parole, et de l'œuvre des mains qui préparaient la substance produisant la fumée, se révélait en formes évanescentes la figure des dieux. Le prêtre la "modelait" par la parole. C'est là l'origine de la sculpture grecque, selon Rudolf Steiner. Avant d'être sculptée dans le marbre, elle fut sculptée par la parole que le prêtre prononçait dans la fumée sacrificielle.

L'Oracle de Delphes avait un caractère similaire, lequel se fondait pourtant sur l'action de la nature extra-humaine. Ici, c'était la nature qui préparait la vapeur qui sortait de la fente du rocher et qui s'enroulait par la vallée en prenant la forme d'un dragon plutonien. Apollon lançait ses flèches contre ce dragon. La Pythie, trônant sur le haut tripode, au-dessus de la vapeur sulfureuse, y prononçait, dans un état de rêve clairvoyant, des paroles que le prêtre d'Apollon rendait ensuite en d'admirables formes poétiques.

Les Mystères de ce type étaient donc une victoire sur le dragon provoquée par la force harmonisante d'Apollon. Ils dissimulaient pourtant un danger. Ils étaient plus facilement sujets à la corruption que les précédents. C'est seulement quand Apollon vainquait vraiment, quand le dragon plutonien, au travers de la parole solaire, était transformé, que ces Mystères étaient bons et fondés à ordonner le

monde. Faire en sorte qu'ils se gardassent longuement tels, ce fut une importante action de *Michel*. À cette action était lié Aristote. Par sa doctrine des catégories, il créa la forme qui devait préserver, durant l'époque caractérisée comme la troisième de l'évolution des Mystères, ce qui constituait le don des Hiérarchies divines aux hommes. Étant donné toutefois, que les Hiérarchies se retiraient toujours plus du monde, qui se présentait désormais comme leur œuvre, mais une œuvre sans âme, Aristote donna par ses catégories, non plus une description des êtres et de leurs manifestations, mais plutôt des termes techniques qui renfermaient pourtant un profond contenu ésotérique.

Dans la catégories se discernèrent pourtant durant tout le Moyen Âge et encore à une époque plus récente, rien d'autre que des concepts morts. Rudolf Steiner les a remplis de vie (4). Aristote parle de la catégorie de la "relation". Rudolf Steiner décrit concrètement, en se fondant sur son expérience spirituelle, comment les entités spirituelles agissent dans l'univers et, en accordant leur action, elles entrent réciproquement en rapport. Il décrit en outre comment dans les événements du présent s'expliquent des impulsions remontant à des époques très anciennes. Sont ainsi dévoilés des rapports entre des phénomènes présents, passés et futurs. De cette façon naît une image merveilleuse de tout ce qui est enfermé dans la catégorie de "relation".

Un autre catégorie d'Aristote est celle de la "quantité". Tout ce qui concerne la mesure, le nombre et le poids appartient à cette catégorie. L'homme pleinement harmonisé dans ses forces d'âme, a réalisé en soi ce que la mesure, le nombre et le poids peuvent donner au penser, au sentir et au vouloir. Il a trouvé sa propre note universelle. Ce qui est désigné comme "qualité", apparaît dans l'Anthroposophie de Rudolf Steiner — en ayant en vue l'homme — dans le fait que celui-ci est immergé dans un champ de forces non seulement physiques, mais aussi suprasensibles, provenant des planètes, des étoiles fixes ou de l'extrême périphérie de l'univers, appelées respectivement forces éthériques, astrales et du Je.

"Espace" désigne l'état d'être "l'une à côté de l'autre" des choses dans l'univers. Dans sa vaste cosmologie, Rudolf Steiner décrit tout ce qui existe dans l'espace et aussi dans son devenir. Le "temps", la "succession", embrasse, dans l'image anthroposophique du monde, les états cosmologiques des phases successives de l'évolution de la Terre, avec les changements géologiques relatifs et les époques de culture. Le temps apparaît ici discontinu, ou bien interrompu, à chaque fois que le processus cosmique se retire du domaine de la manifestation vers l'état de pure essence, laquelle concerne le domaine de la durée éternelle. Cette progression du devenir universel au travers de diverses formes d'existence, est ce qui est contemplé depuis la catégorie "position". La position n'est pas seulement comprise au sens spatial, mais désigne aussi sur quel plan de l'existence, c'est-à-dire en quel domaine terrestre ou supraterrestre, quelque chose survient. Par exemple, ce que Rudolf Steiner désigne comme "monde éthérique" ou "monde spirituel" rentre dans cette catégorie.

"Agir" est tout ce que manifeste le spirituel, et donc l'évolution entière de sa progression. "Pâtir" est tout ce qui entrave une telle évolution. Ce qui est caractérisé comme action luciférienne ou ahrimaniennne concerne la catégorie du "pâtir". À l'agir et au pâtir se connecte également la destinée (*karma*).

"Substance" est ce qui subsiste dans son essentialité. Le concret déterminé, par exemple, l'homme singulier. Elle n'est donc pas la simple substance matérielle, comme l'argent, l'or et leurs transformations, mais plutôt la matérialité, dans sa détermination cosmologique, en tant qu'elle existe ici et maintenant. La catégorie de "substance" englobe aussi l'animico-spirituel (ou psychospirituel, *ndt*) de l'homme après la mort, avec les transformations relatives. Force et substance ne se distinguent pas dans les mondes supérieurs, de sorte que dans ce domaine, les deux termes peuvent être indifféremment employés.

"Avoir" est la condition par laquelle un être révèle sa propre "aura", ou bien son propre vêtement intérieur, se manifestant à l'extérieur en vertu de l'âme, sans dévier vers le côté ahrimanienn ou celui luciférienn : la manifestation de l'âme dans un équilibre parfait, donc ce qui est en rapport avec le Christ.

Tout ce qui a été dit ici ne prétend pas être une exposition exhaustive des catégories, laquelle est si riche qu'en s'immergeant en elle, on y reconnaît toute la sagesse du monde potentiellement contenue, et qui saura maîtriser les catégories, sera aussi en mesure de la retirer.

Notes:

(1) Selon la Tradition, l'Évangéliste Jean aurait séjourné à Éphèse à partir de 66 ap. J.-C., avec la Mère du Seigneur. Il y aurait écrit l'Évangile qui porte son nom.

(2) *Cfr.* le chapitre XII de la première partie de ce recueil.

(3) " Persona " désigne en latin le masque au travers duquel parle l'acteur, ainsi que le rôle ou le personnage qu'il joue.

(4) Sur ce sujet, voir le chapitre XI de la première partie, en particulier ce qui est mentionné dans la note I de ce chapitre.

III — Le Mystère du Golgotha et ses reflets au Moyen Âge

Alors que s'accomplit le Mystère du Golgotha, Michel et ses disciples se trouvaient dans la sphère du Soleil. Tous les hommes ne sont pas incarnés en même temps sur la Terre, et ainsi ne l'étaient pas justement, selon tout ce que nous a enseigné Rudolf Steiner, ces âmes qui avaient pris part à l'époque précédente de régence de Michel. Sur la Terre se trouvait pourtant un autre courant de Michel. Son guide est, comme nous le savons, l'entité d'Élie, l'Ange que le Seigneur envoie devant lui. Il était alors incarné comme Jean Baptiste.

Dans les hauteurs spirituelles, Michel était le gardien des Mystères. Dans la vie du Christ sur la Terre se présenta, ouvertement aux yeux de tous, le contenu de ce qui, dans le passé, s'était déroulé dans le secret des Mystères : ce qui avait été, jusqu'alors un fait mystique se manifestait à présent comme fait historique. À présent, le fait mystique, à savoir le contenu d'une voyance spirituelle plus ancienne, devenait en même temps un événement historique. Cette révélation des Mystères fut décisive pour la destinée de Michel. Celui-ci avait été jusqu'alors, comme nous l'avons déjà illustré au début de ce texte (1), un être qui se manifestait à l'homme dans l'expérience nocturne. Il ne se montrait dans la plénitude de sa puissance qu'aux peuples nocturnes. À présent, les mystères furent dévoilés. Le rideau, au cœur du sanctuaire de Jahvé, se déchira. Jusqu'alors, Michel avait été la face de Jahvé. À présent, il devenait le serviteur du Christ.

Pour l'humanité, cela comporta un changement grandiose dans l'expérience du monde spirituel. Avant le Christ, la voix prophétique du divin parlait à l'homme en expériences nocturnes. Cet accès au spirituel changea. L'homme devait apprendre à participer à la vie divine dans la conscience diurne éveillée et non plus dans ses rêves nocturnes. Michel vint alors au devant de lui dans cette transformation. Désormais, une puissance supérieure lui revenait en propre. Grâce au Mystère du Golgotha, d'esprit guide du peuple hébreu, Michel, devint un esprit au rayonnement dépassant les limites d'une communauté de sang déterminée. Ceci apparaît dans la tendance du Christianisme à prendre en considération, dès le début, les Grecs et les Gentils, en plus des Hébreux, comme on le voit dans les actes de Paul. Une impulsion cosmopolite prit donc la place de l'ancien lien avec Jahvé. Une action solaire se déroula dans l'époque de l'obscurité. Quoiqu'une telle période ne coïncidât point avec une époque de Michel, la direction de l'époque revenant en effet à l'Esprit de l'obscur Saturne (2), la descente de l'Esprit solaire sur la Terre fit en sorte toutefois que Michel développât une activité cosmopolite, qui s'est adressée à tous les peuples, pendant la régence d'Oriphiel. On en arriva ainsi à la grandiose diffusion du Christianisme, laquelle se réalisa de manière quasi souterraine, non perçue dans son importance par l'humanité d'alors. À l'ère lunaire de Jahvé succéda l'ère solaire du Christ.

À chaque fois qu'il advient une transition de la Lune et de son activité à l'être du Soleil, apparaît en tant que médiateur, Raphaël, l'Esprit de Mercure. Son action est clairement perceptible au temps du Mystère du Golgotha. Les Anciens lui avaient attribué le sceptre sur lequel s'enroulaient le serpent blanc et celui qui est noir, symbolisant l'évolution ascendante et descendante de l'expérience nocturne et celle la clarté éveillée du jour. Il intervient donc dans cette transition grandiose qui s'accomplit dans la conscience des peuples, tandis que ceux-ci, tout en vivant dans une époque d'Oriphiel, se soustraient à la nuit et se tournent vers le Soleil spirituel. Ceci est la raison pour laquelle, dans l'histoire des trois cents ans qui suivent, Michel apparaît partout comme guérisseur (3) [Saint-Michel-Mont-Mercure, est une petite commune de Vendée qui rappelle cette association de Michel avec Raphaël/Mercure en particulier dans son église, *ndt*]. Raphaël est le patron de l'art médical, et tout comme Christ agit en Sauveur (*Heiland*) (4), Michel se manifeste en tant que guérisseur (*Heiler*).

En cette qualité, un sanctuaire lui est dédié à proximité d'Éphèse, à *Chonae* (5). La légende raconte qu'il fut érigé par un homme de Laodicée, dont la fille avait été guérie par les eaux d'une source

miraculeuse. Cette source avait jailli au lieu même où, peu avant, Jean et Philippe avaient annoncé au peuple qu'allait s'y manifester l'Archange Michel. Joseph d'Arimathie, qui est traditionnellement représenté avec la coupe et le bâton noueux, apparaît comme une métamorphose du préchrétien Asclépios. Le dieu grec de la médecine tenait dans une main le bâton autour duquel s'entortillait un serpent, et dans l'autre la coupe. Suite à l'événement du Golgotha, le serpent est devenu une colombe qui plane au-dessus de la coupe. La légende du Graal se réfère à la coupe remplie du sang du Christ surmontée de la colombe, une légende qui s'est construite en une époque où Raphaël était l'Esprit guide (6). Raphaël apparaît ainsi lié à la nouvelle activité de Michel. Le mouvement rosicrucien du Moyen-Âge connaissait ce secret de Raphaël, au point que dans certaines peintures rosicruciennes, Mercure se trouve représenté en tant que calice dans lequel le Soleil et la Lune déversent leur lumière respectivement d'or et d'argent.

Avec l'entrée dans le grand avènement du Mystère du Golgotha dans l'histoire de l'humanité, s'était produit quelque chose à quoi devait se confronter toute âme humaine. Le Christ avait vécu le Mystère du Golgotha pour tous les hommes. Mais toutes les âmes humaines n'ont pas pris part à cet événement dans un corps terrestre pendant une incarnation physique. Il y avait aussi des âmes qui, au temps du Christ, se trouvaient dans le monde spirituel, dans le temps qui suit une mort et précède une nouvelle naissance. Selon les investigations scientifico-spirituelles de Rudolf Steiner, en faisaient aussi partie ces âmes qui, dans leur ultime vie terrestre, avaient été contemporaines d'Aristote et qui en avaient accueilli les enseignements. Elles ne purent donc venir à la connaissance du Christianisme, dans sa forme *terrestre*, que dans une incarnation ultérieure.

Quand survint le neuvième siècle après le Christ, des âmes importantes de l'époque d'Aristote étaient à nouveau incarnées sur la Terre. Entre temps, l'évolution terrestre de l'humanité avait emprunté le cours suivant. Au Sud de l'Europe et dans certains territoires particuliers de l'Afrique du Nord, se trouvaient alors les porteurs de la civilisation. Les hommes qui vivaient dans ces régions ressentaient encore la pensée, sous l'influence posthume de la philosophie grecque, comme quelque chose à recevoir passivement au moyen d'une révélation du monde spirituel ou par le truchement de la Tradition. Ce qui allait lui succéder, à savoir l'expérience d'une formation autonome des pensées, à partir du quatrième siècle après le Christ, n'existait pas encore chez ces hommes du Sud (7). C'est seulement à partir du moment où, avec l'apport migratoire des peuples, les races germaniques du Nord firent irruption dans le Sud, qu'apparurent des hommes portant en eux la disposition à faire l'expérience de la pensée comme un produit de leur propre activité. Cette manière d'expérimenter la pensée demeura cependant à l'état latent pour quelques temps, encore réprimée par la civilisation gréco-latine, avant de s'affirmer progressivement à partir du onzième siècle. Il s'agit donc, encore une fois, d'un changement dans la conscience de l'humanité. À la réaction passive des pensées se substitue alors leur formation active. La passivité dans la pensée est encore un résidu de l'attitude passive propre à l'âme préchrétienne rêveuse. L'activité dans la pensée est un éveil à ce que Michel, après le mystère du Golgotha, souhaite pour l'humanité.

Alors qu'au neuvième siècle, les contemporains d'Aristote redescendirent dans l'existence terrestre, ils trouvèrent encore une disposition d'âme pour laquelle au moins quelques individus étaient en état de faire l'expérience des pensées en tant que dons divins. Dans l'incarnation du neuvième siècle, à laquelle on fait allusion ici, une âme qui, dans sa vie précédente, avait vécu entièrement dans la sagesse, pouvait progresser sous réserve que, renonçant à la sagesse même pour cette vie, elle devînt tout dévouement. Nous devons nous représenter que la force par laquelle l'âme s'était immergée dans le passé dans les pensées philosophiques, se transforme à présent en une intense et profonde activité du sentiment, par laquelle on se tourne vers le monde, en le contemplant. C'était comme si la sagesse, qui renaît ainsi dans l'âme devenue individuelle, s'était transformée en amour rayonnant. Ainsi ces âmes devinrent-elles chrétiennes. Cela s'est déroulé dans ces territoires où se rencontrèrent le courant des peuples nordiques et celui des peuples méridionaux, détenteurs de l'antique civilisation. Là dans ces vastes forêts qui recouvraient encore l'Europe occidentale, le Christianisme irlandais avait encore pu répandre le message chrétien de sa manière si caractéristique. Cela s'est probablement produit, non pas là où se trouvaient de grands

établissements, mais plutôt dans la solitude d'un environnement naturel poétique, dans le bois ou la grotte [de l'ermite, par exemple, d'où le nom donné en certains lieux « Mont des Ermites », par exemple à Vicoigne-Raismes F-59, *ndt*].

C'est de cette façon que la sagesse de l'Antiquité, imprégnée par l'amour et le dévouement à la nature d'un christianisme empreint d'une vaste activité des sentiments, débouchera dans la floraison admirable de la Scolastique. Ce qui s'est accompli dans les âmes comme transformation intime de la vie de la pensée, est en même temps une conséquence de l'action de Michel. Il conduisit l'humanité de la sagesse antique à la liberté, à l'activité d'un penser autonome, afin qu'elle pût un jour retrouver, d'elle-même, le chemin vers le divin. En tant que gardien de cette activité volitive du penser et promoteur de sa transformation, Michel est représenté dans les légendes du quatrième au septième siècle. Dans la Scolastique du treizième siècle, la pensée atteint ensuite sa finition maximale.

La révolution, que la Scolastique produisit dans l'humanité en ce milieu du treizième siècle, fut très profonde. Comme un grand bouleversement géologique transforme complètement le visage de la Terre, au point que là où, avant il y avait la terre ferme, il y a désormais la mer et là où il y avait la mer, émerge à présent une masse continentale, la Scolastique agit de la même façon dans la configuration spirituelle de l'humanité. Tandis que précédemment, avec un langage encore riche d'images, l'élément mythologique imprégnait la philosophie de l'époque en forme d'allégorie, il disparaît à présent pour faire place à un pur langage conceptuel finement ciselé. Le monachisme devient le véhicule de cette impulsion culturelle. La philosophie aristotélicienne se fait l'interprète de la nature et du christianisme, en supplantant de plus en plus le langage imaginaire platonicien et néoplatonicien. Un monde poétique disparaît pour faire place à un monde cristallin aux contours nets, constitué de claires pensées, dans les formes transparentes desquelles se reflète la lumière intelligible dans toute sa richesse de coloris. L'instrument de la vie spirituelle cognitive est ainsi élaboré qui se configurera à son tour, quelques siècles plus tard, dans la pensée des sciences naturelles.

Au long de ces siècles, une partie de l'humanité, retirée dans la solitude des cellules conventuelles, prépare cet instrument. C'est comme si cette partie de l'humanité s'acquittait dans sa vie terrestre avant la mort, d'un morceau de vie extraterrestre, en arrachant à l'au-delà ce qu'il faut à l'humanité moderne comme expérience des forces de la mort. Dans les Ordres religieux du Moyen Âge sont ainsi éduquées les forces de l'âme actives dans l'être humain. Nous voyons par exemple les Dominicains cultiver surtout la vie lumineuse du penser, tandis que les Cisterciens portent, comme trait particulier de leur être, les impulsions d'une libre culture du vouloir. Les Franciscains, à leur tour, cultivent principalement la vie des sentiments. Chacun de ces Ordres développe avec une certaine spécialisation, une forme particulière d'intériorité.

En Thomas d'Aquin, apparaît le fait admirable qu'en s'élevant au-dessus de tous ses contemporains, il porte en lui, comme une énergie intime de l'âme, le monde désormais en déclin de la poésie, converti en une grandiose architecture de pensées et, tout en étant aussi capable pour sa part d'une pleine expérience spirituelle, il ne communique de celle-ci, en considération du progrès de l'humanité, que ce qui peut prendre une forme en mesure de s'adapter au type de connaissance qui caractérisera les siècles suivants.

Joachim de Flore (8) avait raison quand il faisait survenir à cette époque l'avènement de l'ère de l'Évangile éternel, qui devait surgir après l'achèvement de l'ère du Père dans les temps préchrétiens et de l'ère du Fils dans les temps chrétiens. À présent, l'humanité entrait dans la troisième phase, dans l'ère de l'Esprit Saint. Tel fut le grand bouleversement géologico-spirituel qui s'est réalisé au treizième siècle.

Notes:

(1) *Cfr.* Chapitre I de cette seconde partie.

(2) Selon la science de l'esprit, la période de régence d'Oriphiel s'étend dans le laps de temps qui va de 200 av.j.-C. à 150 ap. J.-C..

(3) De nombreuses légendes sur Saint Michel en tant que guérisseur sont attestées à partir du quatrième siècle, spécialement dans la contrée égyptienne. Cfr. E. Amélineau, *Contes et Romans de l'Égypte chrétienne*, Paris 1888.

(4) Le terme allemand *Heil* (d'où est venu *Heiland*), comme le latin *salus* (d'où *salvator*), a un sens qui peut osciller entre celui de "santé" et celui de "salut".

(5) L'actuelle Konya en Turquie. L'érection du sanctuaire de Chonae remonte au cinquième siècle ap. J.-C..

(6) De 850 à 1190 ap. J.-C..

(7) Naturellement, on avait déjà humainement élaboré tout un ensemble logique et l'art dialectique était très avancé, cependant l'on ne mettait généralement pas en doute le contenu objectif, "donné", de la pensée. Que celui-ci se fondât sur une perception "d'essences", cela faisait alors l'objet d'une expérience commune.

(8) (**ndt**) Joachim de Flore: « *Après le temps du Père, ou de la Loi, puis celui du Fils, ou de la Grâce, viendra celui de l'Esprit, un temps tel qu'il n'y en a pas eu depuis que les hommes ont existé sur la terre. [...] Ce sera un temps de bonheur, de joie et de repos. [...] Le peuple du troisième état, comparable à Salomon le fils de David, sera rempli de l'Esprit, sage, pacifique, digne d'amour, adonné à la contemplation, et la domination de la terre entière lui sera accordée.* » *Concordia veteris et Novi Testamenti*, fin du XIIe s.

IV — Vers la nouvelle régence de Michel

Tandis que s'accomplissait la révolution spirituelle de la Scolastique, Michel, le dispensateur de l'Intelligence cosmique, disposait toute chose afin que dans une époque future pût être réunie au sein d'une harmonie grandiose ce qui était alors en train de se développer en suivant une direction partielle. Comme dans le Je-Suis, les forces du penser du sentir et du vouloir se réunissaient dans le Je-pense, Je-ressens, Je-veux, ainsi devait être réuni à l'avenir ce qui avait été élaboré dans les Ordres religieux singuliers. La tâche du Je-Suis n'était d'ailleurs pas celle de s'immerger dans les forces de l'âme, comme c'était advenu à l'occasion de la chute de Lucifer, mais de faire le contraire. Il s'agissait de réunir en haut, dans les mondes spirituels, ce qui s'était différencié sur la Terre. Cela est advenu de fait, tandis que sur la Terre la différenciation des choses suivait son cours.

Cette différenciation progressive ne se révèle pas seulement dans l'ésotérisme particulier des Ordres religieux, mais aussi dans l'histoire ésotérique des peuples. L'Angleterre se séparait toujours plus nettement de la France (1). Ceci n'était que le symbole extérieur de l'élucidation, à partir des forces de l'âme rationnelle, d'une nouvelle conscience qui, en se fondant sur l'agir autonome, donnait forme, au moyen de l'observation et de la pensée, à une nouvelle image du monde. Dans cette affaire intervint la Pucelle D'Orléans. Sa mission consista à se mettre au service de Michel, afin que se configurât une culture de l'âme consciente, destinée à éduquer la pensée libre des sens et l'observation tournée sur le phénomène pur. Pour cela, il fallait séparer la population romane de celle anglo-saxonne. Nous voyons ainsi Michel préparer l'avènement de l'ère moderne, en *unissant* dans les hauteurs spirituelles et en *différenciant* dans le monde terrestre. Dans les conceptions de cette nouvelle ère, est en train de se configurer une image de l'univers qui place le Soleil au centre, le Soleil dont l'esprit est Michel.

Tel un rayonnement de tout ce qui s'était produit dans les mondes spirituels, apparaît sur Terre l'impulsion cosmopolite des grands voyages d'exploration. Les découvreurs de nouvelles terres ont agi en étant animés d'un vrai courage michaélique, quoique appartenant à une époque de régence de l'Esprit de Mars (2). Les motivations inférieures de leurs âmes recevaient l'impulsion de Samaël, l'Esprit de Mars ; leur vocation supérieure, leur finalité cosmopolite et religieuse, provenait de Michel. Dans la recherche du royaume mystérieux du Prêtre Jean (3), duquel ils tiraient leur incitation aux voyages d'exploration, se reflète la manière dont on imaginait l'action de Michel dans les hauteurs spirituelles. Michel est l'esprit qui garde la mémoire des Mystères du passé dans les époques ultérieures de l'humanité, afin que la vie du présent et de l'avenir puisse s'éveiller grâce à l'expérience et au sentiment conférés par les antiques magnificences divines. Il suscitait alors dans l'humanité terrestre, en la mettant spirituellement en rapport avec le passé, la recherche qui aurait fait naître une nouvelle ère. Le royaume du Prêtre Jean, qui par ses lettres intervint dans l'orientation des destinées du monde, doit être recherché dans le suprasensible. Dans les mondes spirituels se trouvait le centre de rayonnement qui se manifestait sur la Terre en inspirant des actions cosmopolites.

Comment s'entremirent dans ce processus les obscures forces adverses, guidées par l'adversaire du règne lumineux de Michel, c'est ce qu'attestent l'histoire, là où la convoitise de l'or et les intérêts égoïstes troublèrent les impulsions pures à l'origine des grandes explorations. L'époque moderne naquit ainsi dans la lutte entre les forces de Michel et leurs opposantes. Cela se révèle par exemple dans l'invention de l'imprimerie. Avec elle apparaissait dans l'humanité une impulsion apte à conférer à la vie culturelle une ampleur cosmopolite, mais tout en la vidant également de sa spiritualité. Ahriane pénétra ainsi dans la culture humaine, et à ce moment la seule interrogation c'était de savoir quelle direction auraient prise ses impulsions dans les âmes.

Au quinzième siècle, s'est ainsi accompli un tournant grandiose qui a fait naître l'époque moderne. La conception matérialiste du monde devint commune et la préservation de la vie spirituelle se retira dans le cœur d'hommes souvent très simples, lesquels, en des lieux consacrés à une culture de l'âme d'empreinte rosicrucienne, assuraient la continuation de l'évolution spirituelle. Dans des écrits

comme *Les noces chymiques* (4) de Valentin Andrae, dont le sens a été commenté par Rudolf Steiner dans un essai, se révèle, au moins par allusions, ce qui était cultivé en secret dans ces lieux. Cette discipline de l'âme et de l'esprit, qui remontait à des impulsions provenant du christianisme des origines, fut cultivée à partir de la fin du treizième siècle, en prenant peu à peu la forme dans laquelle elle apparaîtra ensuite sous le nom de Rosicrucianisme.

Alors que le développement croissant d'une pensée poussée jusqu'à la subtilité, induisait les hommes au doute — dont portent témoignage, non seulement des écrits philosophiques, mais aussi les canons de certains Conciles (5) — , à l'intérieur du Rosicrucianisme se conserva cette merveilleuse confiance, cette foi intime, enracinée dans la certitude, que derrière tout ce qui est physique, il existe un monde spirituel. L'accès aux expériences spirituelles de ce type s'ouvrait grâce aux forces de l'âme capables de reconnaître dans les profondeurs du sentiment et dans la dévotion des véhicules de connaissance, tandis que le reste du monde exigeait, au fur et à mesure que s'éveillait l'âme de conscience, des preuves rationnelles. Bien qu'il n'y eût que très peu d'hommes qui, même en secret, cultivaient cette relation au suprasensible, en se tournant vers le spirituel dans toute la chaleur de leur âme, un courant de vie spirituelle ininterrompue continua de couler grâce à eux.

Les Rose-Croix parvinrent, d'un côté, à se consacrer en secret à l'esprit et, de l'autre, à se situer dans la vie comme tous les autres hommes, selon ce qu'exigeaient les temps nouveaux. Les guides du Rosicrucianisme visaient consciemment à la pleine intégration harmonieuse de ces deux attitudes, d'abord étrangères l'une à l'autre. Michel se trouvait autant auprès de ceux qui expérimentaient encore le monde spirituel en imaginations vivantes, qu'auprès des autres qui ne saisissaient plus que sous forme d'idées ce qu'était jadis le contenu imaginaire. Il ne perdit l'accès aux âmes que dans ces cas où le doute et la soif des preuves rationnelles les séparaient de la réalité du monde spirituel. En tant qu'idéal d'expérience de l'âme de conscience se présente donc le pouvoir de conjuguer en une pleine harmonie l'expérience spirituelle réelle avec la vie dans l'idée pure. Cette dernière correspond en effet à l'âme consciente ; l'expérience imaginative est une faculté supérieure de cette même âme consciente. Michel prend ainsi part à l'expérience suprasensible ou à celle idéelle des hommes.

En observant ce qui se déroule dans la période qui va du quinzième au dix-neuvième siècle, on aperçoit clairement comment l'humanité, dans un premier temps, avec la Renaissance et la Réforme, tourne son regard vers le passé, puis, dans un second temps, développe une forte conscience du présent, dans laquelle la personnalité humaine s'affirme avec vigueur, et qu'elle ressent enfin avec une intensité croissante la survenue d'une nouvelle évolution tournée vers le futur et que l'homme lui-même promeut, en développant son activité propre. L'aspiration ardente à une reconfiguration de tous les rapports humains se révèle dans la Révolution française, qui s'est produite à la suite de l'afflux des impulsions de l'âme consciente d'Angleterre en France. La Révolution française n'a pourtant pas réalisé tout ce qu'exigeait le progrès de l'humanité.

En cette époque les peuples s'ouvrirent réciproquement, en échangeant leurs propres contenus d'âme ; Les idées libérales, anglaises et américaines se diffusèrent en France. La France à son tour influença l'Allemagne au plan culturel. Ce qui se déployait en Allemagne fut avidement absorbé par l'Europe orientale. Un courant spirituel animique [“ psychique ”, serait aussi possible ici, *ndt*] se mit ainsi à agir d'Ouest en Est. En lui se manifestait ce qui, en accord avec la mission de Michel, aurait dû naître de la vie commune des peuples.

Une dernière tentative puissante d'imprimer au cours des événements une direction juste fut réalisée par la Comte de Saint Germain, lequel tenta de rappeler au peuple français le devoir qui lui incombait dans l'esprit de ses grands défunts, au cas où il eût voulu écouter la voix de ceux qui avait franchi le seuil du monde spirituel. Son intention était de créer un nouvel ordre social sur la base d'impulsions culturelles, toutefois il ne put imposer sa volonté. Il joua un rôle dans l'histoire d'alors beaucoup plus important que tout ce que lui attribue l'historiographie commune [Voir le roman de George Sand, *La Comtesse de Rudolstadt*, pour s'en faire une petite idée, *ndt*].

À la suite de l'échec de sa tentative, la grandiose impulsion spirituelle de l'époque ne put rencontrer d'organisme social dans lequel s'incarner. Surgit alors Napoléon. Avec lui pénétra en Europe

l'esprit de l'antique absolutisme pharaonique et les impulsions du sang se mirent à déterminer les destinées des peuples. Grâce à la Campagne d'Égypte, l'Europe découvrit les momies et les trésors artistiques de cette civilisation antique et, peu à peu, suite aux découvertes de Champollion, elle apprit à lire les hiéroglyphes. Mais en même temps, elle était asservie à une civilisation purement extérieure et dépourvue d'âme.

C'est contre cette situation que s'insurgea à son tour Johann Gottlieb Fichte, dans la philosophie duquel s'exprimait le Je-suis du Jahvé-Michel dans une forme christianisée, affranchie des antiques impulsions du sang, entièrement sur le plan de l'âme. Michel agissait dans les courageux discours de Fichte (6). Comme le déclara Rudolf Steiner ce furent ceux-ci qui firent des Allemands, d'abord divisés en familles et attachés à de multiples formes de particularismes, un peuple. Grâce à Fichte et certains poètes de génie, s'éveilla l'enthousiasme de la jeunesse et l'État-momie de Napoléon fut brisé.

Ce qui était sorti du courage michaélique de Fichte fut ensuite détruit par la politique craintive et privée d'idée de Metternich. La *Mittleuropa* ne put jamais parvenir à l'accomplissement de sa vraie tâche qui consistait à offrir, en conformité avec l'esprit, un exemple de confédération authentique de peuples fondée sur un sentiment noble d'humanité.

Dans ses *Discours à la Nation allemande* Fichte prévenait qu'il devait advenir ce que les enfants à naître imploraient (7). La volonté de ces enfants à naître avait déjà fomenté cette puissante inspiration de l'impulsion de Michel dans la Révolution française.

Rudolf Steiner a fait observer, comment dans le *Conte du serpent vert et du beau lys* de Goethe est esquissée une miniature de ce qui se déroulait alors dans le monde spirituel (8). On y décrit la descente des âmes, la traversée du courant des passions, dans le processus de l'incarnation, et la nostalgie de l'homme qui, dans l'état incarné, doit reconnaître la manière dont se situe le monde spirituel, au-delà du fleuve, et que la voie vers l'existence prénatale peut seulement reconduire l'âme humaine en recherche, à l'esprit dont elle est née.

Ce que Goethe a donné à l'humanité dans une merveilleuse représentation, ne resta pourtant que littérature et ainsi, même après la Grande Guerre, il reste à accomplir ce devoir de la recherche et à parcourir ce chemin qui ramène au monde spirituel et à une compréhension de la manière dont l'humanité terrestre s'articule dans une corrélation sociale authentique, fondée sur l'ordonnement du monde. Michel veut mener à une vraie connaissance du Christ qui se déploie dans un agir moral capable d'harmoniser la liberté de l'individu avec la vie d'ensemble de l'humanité.

Notes:

(1) Au douzième siècle, le roi d'Angleterre régnait directement ou indirectement sur la moitié du territoire de la France. Cette domination se réduisit par la suite, mais ne s'acheva pas avant la Guerre de cent ans (1337-1453), dont l'issue fut déterminée par l'intervention de Jeanne d'Arc (de 1429 à 1431) [qui "bouta" heureusement et avec bonheur les Anglais hors de France! ndf].

(2) L'époque de Samaël, de 850 à 1190.

(3) Le Prêtre Jean est un personnage légendaire, identifié comme un roi-prêtre descendant des Rois Mages. La première de ses "lettres", adressée aux principaux souverains d'Occident et incitant à la Croisade, se diffusa entre 1164 et 1165. Pendant des siècles, son nom fut associé à l'image d'un royaume exemplaire, dans lequel s'intégraient harmonieusement le spirituel et le temporel. Henri le Navigateur (1394-1460), Infant du Portugal et promoteur des voyages d'exploration, espérait encore entrer en relation avec le Prêtre Jean, pour faire alliance avec lui contre les Musulmans.

(4) *Chymische Hochzeit Christiani Rosenkreutz Anno 1459*, tel est le titre original. Rédigé en 1604 ou 1605 par Johann Valentin Andreae (1586-1654), lequel n'était encore qu'un jeune étudiant à Tübingen — il devint ensuite pasteur luthérien — cet ouvrage circula quelques années à l'état de manuscrit et fut imprimé, ensuite, en 1616. L'essai de Rudolf Steiner qui a pour titre *Die chymische Hochzeit des Christian Rosenkreutz*, a été publié pour la première fois dans la revue *Das Reich* en 1918 et est à présent inséré dans *Philosophie et Anthroposophie* (GA 35).

(5) Les Conciles en question sont ceux de Constance (1414-1418) et de Bâle (1431).

(6) Il s'agit des *Reden an die deutsche Nation* (*Discours à la Nation allemande*) tenus à Berlin dans l'hiver 1807/1818, tandis que la ville était occupée par les légions françaises. Pour ce qui concerne leur caractère michaélique, que l'on examine donc l'affirmation suivante, extraite du septième discours: "Quiconque croit

dans l'esprit et dans sa liberté, et veut le progrès à l'infini de l'esprit au travers de la liberté, où qu'il soit né et quelle que soit la langue qu'il parle, est de notre famille; il est des nôtres et il s'unira à nous ”.

(7) Dans le quatorzième et dernier discours: “ Et vous [vous les Allemands, *nda*] suppliez vos fils non encore nés: “ Revendiquez-vous des Anciens — ils vous crient — et reliez-vous superbes à la noble légion. Veillez qu'avec vous ne se rompe point la chaîne: faites que nous, nous puissions nous revendiquer de vous, et, grâce à vous, irréprochables anneaux de jonction, nous puissions nous joindre à la légion glorieuse... ” (Edition italienne, Turin 1978, p.267, trad; Barbara Allason).

(8) Le *conte* est de 1795. Cfr. les conférences tenues par Rudolf Steiner le 8 juillet 1924 à Dornach et le 19 du même mois à Arnhem, respectivement publiées dans les volumes II et VI des *Considérations ésotériques sur les liens karmiques* (**GA 237 & 240**).

V — L'image de l'Apocalypse et l'avenir de l'humanité

Nous vivons dans une époque où, grâce à Michel, le dragon n'agit plus dans le Cosmos. Le dragon, qui était à l'origine une réalité cosmique, a été absorbé dans l'élément substantiel de la Terre. Il est la figure imaginative de ce qui est désigné comme monde astral, dans la mesure où ce monde comprend toutes les forces spirituelles qui rayonnent des étoiles dans l'univers restant. Tandis que le règne végétal, au moyen de sa croissance, se place dans un jeu de forces qui agit depuis la Terre vers le Cosmos, les animaux renferment en leur être, empreint de passions, un élément de nature macrocosmique qui se manifeste dans le monde terrestre. Ce qui depuis l'extérieur pénètre dans l'animal, au travers des yeux et des oreilles, mais aussi par la respiration, en fait un être doté de sensations. Cet élément de nature extérieur replié vers l'intérieur et agissant chez l'animal comme une force organisatrice, est appelé corps astral. Il est le porteur de sa vie émotionnelle.

L'homme aussi possède un corps astral similaire, qu'il peut pourtant gouverner et dominer en agissant depuis son Je, dans la mesure où, dans la tranquillité de l'activité perceptive, il fait agir en lui ce qui est de nature divino-spirituelle.

Dans le Cosmos se manifeste en outre l'activité éthérique, au travers des rythmes du Soleil et des planètes. L'activité des comètes qui pénètrent dans le domaine du système solaire, en y introduisant un ordre de lois qui lui sont étrangères, représente pour le système solaire lui-même un élément astral. Si celui-ci n'était pas présent, le système solaire serait contraint de se répéter continuellement, ou bien de se rigidifier d'un point de vue cosmique [il n'y aurait plus que la "régularité" automatique du système, *ndt*]. Il a donc besoin pour être animé [littéralement : rempli d'âme, *ndt*], de la perturbation astrale provenant de l'extérieur. Parfois, ce qui pénètre ainsi de l'extérieur pourrait pourtant anéantir la vie du système solaire, si une puissance spirituelle ne l'empêchait pas. Cette puissance, c'est Michel.

Partout où interviennent des activités astrales, des activités des étoiles, s'engendre un système d'énergies qui agit de manière destructrice, s'il n'est pas amorti (1). Chez l'homme l'activité astrale engendre la conscience, laquelle s'atténue par la déconstruction de la substance vivifiée par l'éthérique. Si l'astral agissait seul, l'homme serait constamment malade. Qu'est-ce qui fait en sorte que cela n'advienne pas ? La substantialité du fer présente dans son sang. Le fer, en attirant à lui l'oxygène et en produisant ainsi le sang artériel porteur de vie, assainit l'incessante maladie qui trouve une expression dans le sang veineux, porteur de mort.

Le fer est l'unique métal contenu comme substance dans le corps humain. Il a, comme tous les métaux, une origine cosmique. Les métaux, en effet, selon la connaissance scientifico-spirituelle, sont des rayonnements éthériques des planètes qui se sont produits dans des époques originelles et qui n'ont pris la forme caractérisant leur état actuel qu'au cours de l'évolution ultérieure. Le fer présent dans le sang de l'homme n'est pourtant pas celui qui a rayonné dans le Cosmos ; mais il provient plutôt de la rencontre de la Terre avec la planète Mars, alors que celle-ci, qui se trouvait encore à l'état gazeux, fut traversée par la Terre. Lors de cette rencontre, le fer de Mars passa dans la Terre, non pas sous forme éthérique, mais déjà dans une substantialité terrestre. D'un point de vue cosmique, ce fer a donc une origine absolument différente de celle des autres métaux, puisqu'il n'est pas le produit d'un rayonnement extérieur, mais bien une substance déposée dans la Terre. Il donne au sang la possibilité d'attirer l'oxygène et dans le processus de combustion qui en dérive, se déploie le Je de l'homme, à savoir cette force qui soumet l'astral. Ce fer présent dans le sang peut être contemplé comme l'épée de Michel, au moyen de laquelle est maîtrisée l'activité passionnelle et animale de l'homme.

Rudolf Steiner a indiqué que Mars, dans son état de matérialité subtile, alors que son orbite croisait celle de la Terre, pénétra dans cette dernière. Cette pénétration de la Terre par Mars fut rendue possible suite à une puissante lutte dans les cieux, à la suite de laquelle se fragmenta une planète de

dimension très importante, dont les restes constituent les astéroïdes circulant aujourd'hui encore dans la sphère de Mars. Grâce à ce combat, le Fer put être immergé dans la Terre et donc dans le sang de l'homme. Michel fut celui qui soutint ce combat. Il est donc le grand sauveur de l'humanité, ayant introduit en elle la substance qui l'assainit et restaure sa santé.

Même dans ces cas où l'orbite de la Terre croise la trajectoire d'un corps céleste étranger, par exemple, une météorite, en courant ainsi le danger d'une collision, Michel agit comme sauveur de l'évolution terrestre, en envoyant la météorite en fragments et en introduisant ainsi le fer météoritique dans la Terre, comme remède de l'exubérance astrale. Michel propulse donc ce qui dans les hauteurs menace d'amener la destruction vers les profondeurs, en soumettant et en dominant le dragon, afin que celui-ci, dans une figure astrale purifiée, puisse de nouveau reprendre son ascension vers le Cosmos. Cela se vérifie par le fait que la substantialité cosmique ainsi immergée dans la Terre, est absorbée par le processus de croissance des plantes. De cette façon, elle est pénétrée des forces solaires du Christ qui, par le Mystère du Golgotha s'est uni à la Terre.

L'homme introduit en lui, comme aliment terrestre, la substance ainsi imprégnée par le Christ et restituée au Cosmos ce qui déjà fut de nature cosmique. Dans l'activité du penser, dans l'activité du percevoir, par exemple dans ce qui émane de la vue, l'homme restitue au Cosmos ce qui appartient au Cosmos.

La Terre devient ainsi, pour la vision astrale, un Soleil, et un processus de solarisation commence à s'accomplir en l'homme.

Cet événement est décrit par l'auteur de l'Apocalypse avec l'image de la Femme revêtue du Soleil, qui écrase le dragon de ses pieds, tandis que sa tête est couronnée d'étoiles. L'enfant qu'elle met au monde est le Je supérieur, l'astralité transformée par la force du Christ.

En contemplant l'image que l'auteur de l'Apocalypse pose ainsi devant notre âme, nous sommes incités à tourner notre regard vers le futur.

Nous vivons dans une époque de Michel. L'humanité peut aujourd'hui le savoir, parce qu'elle doit chercher consciemment le chemin de sa propre évolution. Ce n'est pas en égarant des sentiments dans le monde, que s'ouvre l'accès à l'être de Michel. Seul un penser courageux, intense et plein de chaleur, qui soit capable d'embrasser la Terre et le tout, dans une perspective universelle, peut conduire aux actions dans lesquelles se déploient pleinement l'esprit de Michel. Une nouvelle époque de Michel, dans laquelle sont données à l'humanité beaucoup de possibilités relatives à la connaissance spirituelle, est celle qui a débuté en 1879, et qui s'est intégralement manifestée dans l'œuvre de Rudolf Steiner.

Un patrimoine de sagesse immense a été donné à l'humanité et en même temps la possibilité de développer des énergies cognitives.

L'époque passée a été pour les hommes, grâce à l'observation de la nature, une école d'accession à la conscience. La nouvelle époque voudrait, en conservant cette qualité, déverser dans cette conscience l'enthousiasme par lequel peut seulement être acquise une connaissance du spirituel. La vieille époque a mené l'homme, en vertu d'une discipline extraordinaire, à se consacrer aux réalités terrestres et à réaliser, au moyen de la division du travail et de la spécialisation, des choses excellentes dans les domaines particuliers. La nouvelle époque devra conserver tout cela, mais retrouver en plus le chemin de l'universalité. Ceci sera en même temps un cheminement vers la réalisation de la vraie liberté. La particularité en effet emprisonne, l'universalité, elle, libère.

Là où est présente une expérience réelle de la liberté, l'homme est également libéré de tout ce qui fait de lui un être antisocial. Grâce à une connaissance spirituelle de l'entité humaine, il trouvera le chemin du cœur de l'autre homme. C'est justement ainsi que s'offre à Michel le domaine dans lequel il peut agir. Il veut en effet cultiver l'élément individuel, mais dans une humanité unitaire, liée par des liens d'amour. De cette façon, en levant les yeux vers le spirituel, dans la concorde des cœurs, il rendra toujours plus accessible à l'âme humaine une nouvelle connaissance du Christ.

Notes:

(1) Il faut remarquer ici que l'auteur se réfère à l'activité astrale qui s'est rendue autonome, et qui opère donc de manière irrégulière. La même chose ne vaut pas pour l'essence astrale originelle, laquelle est pure quiétude qui soutient et nourrit l'univers.

TROISIÈME PARTIE

RÉUNIR CE QUI EST DIVISÉ

Deux écrits sur les destinées du Christianisme

I — La légende du Temple

Paradigme de la vie spirituelle de l'humanité (*)

Je voudrais chercher à susciter ici une compréhension pour la manière dont Rudolf Steiner a édifié son œuvre et pour les impulsions qui ont suivi. À cette fin, nous devons placer devant notre esprit l'évolution historique de l'humanité et de ses civilisations.

Deux mille ans avant le Christ, débute l'époque d'Abraham (1) et on situe en même temps le commencement du *Kali Yuga* et la fin de l'époque lumineuse. Les hommes de l'époque abrahamique durent être amenés à expérimenter en eux le Je. Dans les temps plus anciens, le Je était encore en dehors de l'être humain et celui-ci était donc en grande partie uni au monde spirituel. Abraham fut le premier homme constitué organiquement de manière telle que le Je pût en prendre possession. Tandis qu'advint cela, il perdit la faculté de voir le monde spirituel et cela se passa ainsi pour tous ceux qui vécurent après lui. Le monde spirituel se ferma à eux et pour cette raison, l'époque est aussi appelée l'époque ou l'âge obscure.

Mille deux cents ans avant le Christ, ce fut le temps où vécut Moïse. Dans cette époque, Dieu agissait de l'extérieur, et c'est de l'extérieur qu'il s'annonçait à l'homme, par exemple à Moïse, au moyen de l'éclair et du tonnerre. Les hommes furent guidés par les commandements extérieurs, puisqu'ils avaient besoin d'un tel guide extérieur.

De mille à neuf cents ans avant le Christ, tombe l'époque de Salomon (2). En cette période se cultiva le savoir relatif à l'être humain. On érigea le Temple que le roi Salomon avait vu en esprit, mais qui ne put être réalisé sur terre sans l'aide du constructeur Hiram Abiff. Le Temple était le symbole du corps physique. La mer de bronze (3) [ou mer d'airain, également. *ndt*] qui se trouvait à l'intérieur était le symbole de la juste coopération entre le corps éthérique, le corps astral et le Je. On savait qu'il existait deux lignées sur terre. L'une était sacerdotale, d'où dérivèrent les rois-prêtres, dont le roi Salomon était un représentant ; l'autre était la lignée des Fils de Caïn, dont Hiram Abiff était le représentant. Ces derniers avaient obtenu le savoir relatif à la terre et étaient en mesure de se servir du nombre, de la mesure et du poids et de modeler la matière, en lui donnant une forme. Leurs pensées les instruisaient sur la façon de faire usage des choses terrestres. Les représentants de la lignée salomonienne, au contraire, recevaient la sagesse directement du monde spirituel, mais ils n'étaient pas en mesure de la réaliser sur Terre. Grâce à l'amitié entre Salomon et Hiram une nouvelle entente surgit par laquelle il fut possible d'amener l'homme spirituel entièrement sur la Terre, ce qui est symbolisé par le Temple, par la mer de bronze, par le signe sacré du *tau* (4) - le marteau, qui pouvait être mis en relation avec le Je – et par le triangle sacré, image du Soi spirituel, de l'Esprit de vie et de l'Homme-Esprit.

Tandis que la lignée salomonienne possédait une sagesse close en soi, la sagesse de la lignée de Caïn était liée au feu astral. Pour dominer ce dernier, on accorda à Hiram, par initiation, l'usage du signe du *tau*, grâce auquel le Je devenait maître des instincts et des passions. La Légende raconte que l'initiation de Hiram s'accomplit tandis qu'il était occupé à couler la mer de bronze. Au début, il n'avait pas réussi la coulée et, au lieu de se solidifier, celle-ci était restée liquide et des flammes en avait surgi. Cela s'était produit suite à une querelle entre Salomon et Hiram, dans laquelle entraient en jeu des qualités de l'âme telles que le doute, l'égoïsme et la superstition. Celles-ci entravèrent la bonne réussite de la coulée et Hiram fut alors invité à « se jeter dans le feu ». Cela signifie qu'à ce moment, il obtint l'initiation, en recevant le signe du *tau*, le triangle et le savoir relatif à la parole, et il put donc, une fois revenu en lui, couler de la manière correcte la mer de bronze. La controverse entre Salomon et Hiram ne s'était cependant pas apaisée, non plus à la suite du meurtre de ce dernier. Les deux lignées humaines ne purent coopérer en harmonie. L'opposition concernait l'âme, symbolisée par la reine de Saba, celle qui avait une compréhension pour toute chose. Salomon visait, en s'unissant à elle, à obtenir la pleine humanité. Hiram devait au contraire, grâce aux dons spontanés de cette même humanité, être élevé aux sphères supérieures.

Ensuite s'accomplit le Mystère du Golgotha. Christ réussit à concilier les deux contraires. Au moyen de l'individualité de Lazare, chez qui vivait l'individualité de Hiram, et qui grâce à cette initiation devint ensuite le disciple Jean, Christ put combler le hiatus dissimulé dans le mystère de Hiram et de Salomon. Christ, le monde spirituel lui-même donc, se lia au fils de Caïn et c'est ainsi que naquit le christianisme ésotérique.

Le savoir relatif à ce dernier a été confié à Christian Rose-Croix, qui en détient la continuité directe. Tous les secrets qui concernent l'être humain, toute la vraie christologie, sont gardés auprès des Rose-Croix (authentiques, et non pas ceux portant ce nom-là aujourd'hui fût-il « doré » *ndt*).

L'époque salomonienne se poursuivit sous une forme christianisée encore mille ans après le Christ.

Ensuite réapparaît de nouveau l'époque de Moïse, qui s'annonce par les mystiques, comme Tauler. Le divin se trouve dès lors à l'intérieur de l'homme. L'homme qui a accueilli le Christ, porte la loi inscrite dans son cœur. Cette époque est « celle de Moïse » rechristianisée. Aujourd'hui nous nous trouvons de nouveau dans une époque abrahamique. Le Je, dans le cours des millénaires, après s'être uni pour la première fois au corps physique en Abraham, a pu exercer sa propre activité ; il a d'abord conduit l'homme à la capacité d'autoéducation, ensuite il a purifié l'âme en en faisant naître les fonctions supérieures.

Actuellement, le temps est venu de libérer le Je de la corporéité et d'en orienter l'activité de manière à ce que les composantes supérieures de l'homme puissent commencer à se développer. Dans cette période abrahamique (l'actuelle, en cours de « rechristianisation », *ndt*), s'inscrit l'activité de Rudolf Steiner. Il procéda à l'édification de l'Anthroposophie, en transmettant sous forme ésotérique la sagesse de Salomon et d'Hiram, illuminée par les forces du Je, qui dans une époque abrahamique doit toujours effectivement se trouver au centre de l'exposition de la sagesse.

Pour cela, le principe de la liberté doit maintenant s'épanouir. Les hommes doivent être conduits à la liberté et à la compréhension et prendre en main, librement, leur propre évolution : non pas faire ce qui est juste parce qu'une loi extérieure le prescrit, mais parce que la voix de la conscience parle dans l'intériorité. C'est à ce type de développement que Rudolf Steiner voulait effectivement mener l'humanité.

Dans son œuvre, il voulut montrer qu'une juste compréhension de l'entité du Christ pouvait venir seulement de la Grèce. Cette compréhension fut préparée dans les différents lieux des Mystères de l'Asie mineure et de la Grèce elle-même. Ainsi à Éphèse furent cultivés les Mystères de la Parole et donc la compréhension pour la descente du Christ sur la Terre. À cette époque-là, le Christ se manifestait encore par Jahvè : Jahvè-Elohim qui, en tant que dieu lunaire, avait produit une situation d'équilibre spirituel entre Soleil, Lune et Terre (5). L'Archange Michel était son messager.

Dans la période où Michel détenait la régence de la civilisation grecque, en tant qu'Archange (C'est-à-dire [461 à 161 avant J.-C., *ndt*], fleurirent les Mystères d'Éphèse, lesquels étaient alors connus partout. Ce fut le philosophe Cratyle, car profondément lié à ces Mystères, à les rendre vivants dans le cœur de Platon.

Les Mystères éphésiens eurent une continuation dans ceux d'Éleusis, dans lesquels s'annonçait la souffrance de l'âme divine errant sur la Terre. En eux, on apprenait les secrets de la naissance, de l'évolution, de l'ascèse spirituelle de l'âme. On parlait de la vie de la Terre dans son rapport avec le Soleil et la Lune, et des entités spirituelles consacrées au Christ, comme Déméter et Perséphone, qui manifestaient là leurs destins.

Ces Mystères se fermèrent avec Aristote, après qu'un nombre suffisant d'âmes humaines en eurent accueilli les contenus de manière telle qu'ils continuassent à vivre en elles au-delà de la mort et pussent un jour être ressuscités.

Le contenu des Mystères fut révélé encore une fois dans les mondes spirituels, dans le cercle d'une école suprasensible dirigée par l'Archange Michel. Ceux qui ont répondu dans le monde spirituel à l'appel de Michel et les autres, qui sont profondément liés au christianisme ésotérique, parce qu'ils suivent la lignée de Lazare-Jean et avaient reçu autrefois l'inspiration de Michel, en tant qu'esprit nocturne, doivent toujours avancer ensemble, afin que l'humanité se place dans une juste évolution.

(*) Ce texte forme la conclusion d'une ébauche d'une conférence tenue par l'auteur le 27 février 1933 à Londres, pour le 72ème anniversaire de la naissance de Rudolf Steiner.

Notes:

(1) La sortie d'Abraham de Ur en Chaldée est datée par les historiens dans une période qui oscille entre 1850 et 1650 av. J.-C..

(2) La naissance de Salomon est estimée autour de 970 av. J.-C., sa mort en 932.

(3) Il s'agissait d'un grand bassin qui contenait l'eau pour les ablutions des sacrifices (voir dans l'Ancien Testament **1. Rois 7**, 23-26) et qui avait selon la Bible une capacité de 2000 *bats*, à savoir 90 000 litres.

(4) C'est la lettre grecque **T** (t), dérivée de celle hébraïque **Taw**, laquelle avait une forme de croix en **X**. Le *Tau* correspond à la *crux commissa* dont les bras ne se coupent pas. Le symbole, qui présente un caractère solaire et est une expression chez l'être humain des forces du Cœur, était familier à Saint François (le premier à recevoir les stigmates, *ndt*), et on le retrouve souvent dans l'iconographie chrétienne, par exemple dans la forme du bâton de Saint Antoine abbé (croix de Saint Antoine).

(5) Yahvé est ici entendu comme entité hiérarchique - l'un des sept *Élohim*, ou Esprits de la Forme (*Exusiai*, Puissances) - *par l'entremise desquelles* se manifeste la divinité suprême.

II — La Grécité et le Mystère du Golgotha (*)

Une affirmation du docteur Steiner a la teneur suivante : il y a deux choses importantes dont devraient s'occuper ceux qui s'intéressent à la science de l'esprit : la *Philosophie de la Liberté* et le Mystère du Golgotha. Le livre, *Philosophie de la Liberté*, qui est né de l'esprit de l'Anthroposophie, a été écrit par Rudolf Steiner et conseillé par lui comme lecture et thème d'étude à ceux qui désirent s'élever au-delà de la pensée ordinaire et qui aspirent à la liberté. Le Mystère du Golgotha est un événement d'immense portée pour l'être humain, la Terre et pour le monde spirituel. À la lumière de l'Anthroposophie, il acquiert une nouvelle profondeur et une nouvelle importance.

Pour comprendre le sens de cette double affirmation de Rudolf Steiner, nous devons nous occuper d'un premier courant culturel provenant de la Grèce, d'un second provenant de l'hébraïsme et d'un troisième qui réunit en lui les deux premiers, et qui aurait dû mener à la pleine compréhension du Mystère du Golgotha et faire fonction de véhicule à l'impulsion du Christ. Ce troisième courant, qui peut être appelé proto-chrétien (*urchristlich*), et dans lequel se fonde une synthèse de toute la sagesse d'alors – gnose lumineuse, philosophie grecque et ésotérisme hébraïque – avec au centre le Mystère du Golgotha, a failli dans sa tentative d'expliquer le plus grand des Mystères. Ce courant devait être ramené à la vie et activé au moyen d'une science de l'esprit, qui a pris son départ au vingtième siècle et qui nous est connue de nous tous comme l'Anthroposophie de Rudolf Steiner.

Si l'on se demande comment donc ce courant a échoué, on peut répondre qu'il était trop immergé dans l'élément romain. En conséquence de cela, beaucoup de choses furent perdues de la compréhension pour les événements qui se sont produits en Palestine. Si le christianisme des origines était resté majoritairement lié à l'élément grec, la compréhension pour l'entité cosmique du Christ n'aurait pas fait défaut, ni le savoir relatif au Christ, lequel était gardé dans les religions antiques et dans les Mystères.

Dans l'Hindouisme et le Bouddhisme, si l'on pénètre dans leurs contenus plus profonds, on peut reconnaître les origines du Christianisme. On découvre de même, si l'on se familiarise suffisamment avec la sagesse des Mystères, que dans les Mystères orientaux et grecs et dans leurs cultes, a coulé l'activité préparatoire développée par l'Entité du Christ dans les mondes spirituels, reconnaissable comme le prélude au Mystère du Golgotha. Pour cette raison, une bonne partie de l'humanité aurait dû, après le Mystère du Golgotha, en comprendre la nature.

Nous devons à présent nous occuper de l'évolution de l'humanité de l'époque proto-indienne jusqu'à la quatrième période post-atlantéenne, dans laquelle s'est accompli le Mystère du Golgotha.

Dans les temps antiques, par exemple dans l'époque indienne très reculée, les hommes ne voyaient pas la nature comme nous la voyons aujourd'hui. Ils apercevaient dans la nature, dans l'arbre et dans les plantes, les nuages et dans le vent, des entités spirituelles. Ces hommes étaient immergés, avec une conscience de rêve, au sein d'un univers fluctuant ; ils faisaient l'expérience de la sagesse de la nature en l'inspirant et en l'expirant. Ils percevaient la nature animée, mais ils avaient en échange, un sentiment de soi affaibli ou quasiment absent ; ils ne pouvaient pas arriver au point de synthétiser le sentiment de soi avec une expérience du Je, du Je-suis. Ensuite, toutefois, dans le cours de l'évolution, les hommes devaient parvenir à cette expérience du Je, quelques-uns la cultivèrent dans les Mystères. Là, ils apprenaient à renforcer leur propre sentiment de soi, en perdant cependant en même temps la conscience rêveuse, et d'une certaine façon, en la tuant. La conséquence fut qu'ils ne virent plus la nature comme un être vivant, mais plutôt comme quelque chose de mort, comme un cadavre abandonné par les entités spirituelles. La connaissance supérieure consistait donc dans la perte de la vision du spirituel-psychique présent dans les faits et processus de la nature. Grâce à l'expérience de cette mort, ces hommes renforçaient le sentiment de soi et apprenaient ainsi à prononcer le « Je » ou le « Je-suis ». Ils parvenaient à la conscience de leur être propre et développaient le principe d'un penser intérieurement autonome.

Mais il fut prévu dans les Mystères antiques que l'expérience de la mort n'outrepassât pas une certaine limite. C'est à de telles fins que furent introduites les pratiques du *yoga*. En configurant le processus respiratoire, non pas de la façon usuelle : inspiration- expiration, mais la façon suivante : inspiration – retenue et prolongation de la respiration-expiration, s'intensifiaient ainsi les forces du souvenir, qui étaient donc en mesure de remonter jusqu'à la prime enfance. Les disciples pouvaient alors expérimenter la manière dont les forces du Je-suis affluaient en eux de l'extérieur, pénétraient le corps et modelaient le cerveau. Ces forces plastiques du Je vivent inconscientes dans la vie psychique du petit enfant. Le disciple savait cependant que cette vie psychique n'était pas de ce monde, qu'elle provenait de cette phase de l'existence dans laquelle l'enfant n'était pas encore né (1). Les disciples savaient que le Je-suis provenait de la période qui précède la naissance et que ses forces intervenaient dans la formation du corps. Le *yogi*, en se renforçant intérieurement au moyen des pratiques respiratoires et en apaisant en lui l'expérience du monde autour de lui, prenait conscience de sa propre existence anténatale. Grâce à ses pratiques, il s'élevait au monde psychospirituel et commençait à penser de façon vivante, car il expérimentait le Je-suis. Les autres, qui ne suivaient pas ces pratiques, continuaient de rêver.

Dans la quatrième période post-atlantéenne, le Je-suis avait déjà pénétré davantage dans l'être humain et il se faisait sentir plus intensément dans la conscience diurne commune. Chez les Grecs, la situation était telle qu'ils possédaient encore la faculté d'expérimenter dans certains moments, quand bien même sous une forme plus ténue, ce que les hommes dans les temps antiques avaient perçu en tant qu'élément spirituel-psychique dans le fleuve, dans la source, dans l'arbre et dans la montagne. Ils expérimentaient cependant aussi l'élément mort de la nature et ils pouvaient développer le sentiment de soi d'une telle façon.

Les initiés de l'antiquité de la Grèce s'occupaient aussi des processus respiratoires. Dans l'inspiration et dans l'expiration, ils éprouvaient respectivement les sensations suivantes : « Je prends en moi le spirituel-psychique ; il enivre ma tête et s'unit avec ce que je vois, avec ce que j'entends » ; « J'expire ; le spirituel psychique s'éloigne ; il pénètre dans ce que je saisis, ce que je modèle ; je fais couler le spirituel psychique dans les choses ». Le contenu spirituel de l'inspiration était expérimenté comme la *Sophia*, la Sapience. Ils ressentaient le processus spirituel de l'expiration, au contraire comme une force au moyen de laquelle le divin se manifestait en eux et qui s'exprimait ensuite comme foi. Ils ressentaient l'inspiration atténuée par les perceptions sensorielles, l'expiration par le sentiment corporel.

Si nous considérons ces expériences des Grecs de l'Antiquité à la lumière de la connaissance anthroposophique, ce qui a été exprimé ainsi nous apparaît clair sur le plan du sentir. Nous inspirons l'air. Dans cet air sont dissimulés des éléments de nature éthérique qui le pénètrent. Des forces formatrices et de mouvement du système cosmique pénètrent avec ces éléments éthériques – l'éther chimique et l'éther de vie(a) – dans l'air et agissent jusque dans les processus de la circulation et de la digestion.

Dans l'air, sont aussi présents l'éther de lumière et l'éther de chaleur, qui se répandent dans la sphère céphalique et sont perçus comme une respiration de nature subtile. Nous pouvons définir ce processus, dans lequel peut se manifester le penser cosmique, une respiration subtile et imprégnée d'esprit.(b)

Les Grecs expérimentaient ce penser cosmique comme quelque chose d'enivrant qui agissait dans leur tête. Cette sensation dans la tête était amortie par les perceptions sensorielles, qui se différenciaient au moyen de l'œil, par lequel ils accueillaient les couleurs, de l'oreille par laquelle ils entendaient les sons. L'éther de lumière restait dans la tête pour former le support du penser et de la perception sensorielle(c). Le penser cosmique se soustrait en vérité à la conscience, dès que surgissent les perceptions sensorielles.

À ce point, quelques considérations physiologiques sont nécessaires sur la nature intérieure des processus physiologiques (2). À la respiration pulmonaire est liée vers le bas la circulation sanguine, qui se jette dans les processus digestifs(d). Dans la circulation sanguine, se déverse le courant

digestif, à savoir l'aliment à l'état liquide, après que celui-ci a perdu son activité propre qu'il a dans la nature et qu'il s'est rendu conforme à la nature humaine, en s'éthérisant.(e)

Dans le passage de la digestion à la circulation, à la suite duquel sont provoquées d'autres activités, par rapport à celles présentes dans les aliments, le Je est actif dans l'éther de chaleur. L'éther de chaleur opère comme un véhicule du Je depuis la tête jusqu'à la digestion(f), laquelle constitue le domaine propre à l'éther de vie(g). Dans les alvéoles pulmonaires, dans lesquelles le sang artériel passe dans le sang veineux, on a le domaine de l'éther chimique, où est actif le corps astral. Celui-ci agit dans les parties inférieures de l'être humain en liaison avec l'éther chimique et dans la tête en liaison avec l'éther de lumière. L'activité du corps éthérique se différencie dans les divers types d'éthers et cette activité est maximale dans la sphère médiane de l'homme(h). Ici s'exerce le spirituel-psychique de ce dont on a parlé au sujet de l'inspiration et de l'expiration. Son action demeure cependant extérieure au domaine de la conscience.(i)

Les forces formatrices et de mouvement susmentionnées pénètrent les organes, président aux processus de construction (anabolisme) et de déconstruction (catabolisme), activent les mouvements du sang et de la lymphe. Le Je expérimente tout cela comme une faible sensation corporelle, qui ne doit cependant pas devenir consciente. C'est à une telle fin que ces processus sont éloignés du sang au moyen du système nerveux sympathique.

Ce dernier, bien que constitué par le corps astral, a été privé de la conscience. Cela était symbolisé par l'arbre de vie, dont on ne devait pas s'alimenter. Le système nerveux sympathique, qui a son centre dans le plexus solaire, n'est pas conscient, quoiqu'il soit relié au corps astral, qui est le principe de la conscience^(j). Les forces du Je, qui transforment l'activité propre des substances alimentaires, s'exercent ultérieurement dans l'action extérieure de l'homme. L'activité interne des organes, leur mouvement, est relié au corps astral. C'était cela le spirituel-psychique que les hommes de l'Antiquité expérimentaient comme une force divine dans l'expiration et qui devenait force de foi. Cet élément spirituel, présent dans le processus d'expiration, dut donc se perdre pour l'homme. Il fut amorti par le sentiment corporel excessif qui surgit suite à l'activité extérieure, par exemple dans la fatigue ou dans la sudation. Si ces sensations ne surgissaient pas, ce qui se transforme de mouvement interne en mouvement externe, serait perçu comme volonté, une volonté qui porte en soi le vouloir cosmique. La perception du vouloir cosmique s'éteignit par conséquent dans l'action.

La sensation ténue de l'activité corporelle, puisqu'elle s'accordait avec le sentiment cosmique était perçue par les Grecs comme une mélodie. *Sophia*, mélodie intérieure, force de la foi : en elles se reflétaient le penser, le sentir et le vouloir cosmiques.

Inspiration, expiration et ce qui est échangé entre elles, lient donc l'homme au cosmos. S'il en était resté au degré d'évolution décrit ici, il aurait continué à exister sans sentiment du soi, gardant une conscience imaginative rêveuse, sans possibilité de prononcer le Je-suis, ou bien de sentir en soi les forces du Je actives dans la vie anténatale. La tâche des Mystères était celle d'aider les hommes à une descente saine dans la dimension terrestre, de leur transmettre le savoir relatif à l'arbre de la connaissance et de les préparer à ce qui leur était prohibé, à savoir se nourrir de l'arbre de vie. Afin que la première de ces choses pût arriver, les hommes durent supprimer la conscience rêveuse et parvenir au sentiment de soi. Alors ils n'auraient plus perçu non plus la Terre comme quelque chose d'animé et la vision par images se seraient éteinte. Cette descente dut advenir progressivement et s'acheva précisément au moment de la naissance de Jésus en Palestine.

Les enseignements autour de ce fait furent gardés dans les Mystères qui s'occupaient de l'existence anténatale et dans lesquels on peut trouver le savoir relatif aux actions spirituelles, accomplies par Jésus de Nazareth avant sa naissance. Dans ces Mystères était transmis le contenu spirituel de l'inspiration, la *Sophia*, et de cette manière pouvait être comprise la première partie du Mystère du Golgotha, à savoir les secrets relatifs à la naissance de Jésus de Nazareth et à la descente de l'entité du Christ en Jésus durant le baptême dans le Jourdain. Avec cette sagesse, on n'aurait cependant jamais pu expliquer ni comprendre la mort du Christ-Jésus et sa résurrection. « Qui ne devient pas

comme les enfants », c'est-à-dire qui ne peut pas remonter par le souvenir jusqu'à l'existence anténatale, « ne peut pas entendre la parole céleste », dit la Bible (3).

Dans cette représentation de l'existence anténatale, reliée à l'expérience du souvenir, l'élément du penser était trop accentué. Pour comprendre la mort et la résurrection, devait survenir une nouvelle représentation, une représentation qui fût reliée à la mort. Pour vivifier la foi, les représentations qui concernent la mort sont nécessaires. Tandis que le penser est stimulé par des représentations concernant l'existence anténatale, la volonté est reliée à la mort, avec l'existence *post-mortem*. Quand l'homme meurt, sa volonté, remplie de pensées cosmiques, pénètre dans le monde spirituel. S'adresse à cette volonté la nouvelle représentation du Christ-Jésus ressuscité, lequel vit même si, du point de vue terrestre, il est mort. Cette représentation, selon laquelle l'entité du Christ a expérimenté la mort pour l'évolution de l'humanité sur la Terre, devait prendre vie chez les hommes. De telles représentations étaient donc préparées dans les Mystères.

C'était la voie que l'homme devait prendre dans les Mystères. En Grèce, beaucoup de l'esprit de ces derniers s'écoula dans l'art. Le contrôle de la respiration, on le retrouvait dans le mètre de l'hexamètre qu'Homère utilisa dans ses poèmes. Le rapport de un à quatre correspondait à celui entre la respiration et le pouls. Une respiration quatre fois plus lente que le pouls constituait la normalité juste : dans l'inspiration, la résonance du cosmos, dans l'expiration la vibration de notre pouls dans la circulation sanguine. Fixé dans la métrique du vers et récit, cela a une action qui assainit. Le Grec cherchait toujours à trouver une harmonie et à créer dans son être propre un état d'équilibre. Il sentait qu'il tombait malade quand il accueillait en lui dans une mesure trop importante l'élément mort de la nature, la vie diurne lui apparaissait nuisible ; devoir être trop éveillé l'épuisait et il cherchait donc ce qui pouvait le guérir. Un semblable processus qui guérit s'offrait aux Grecs dans les tragédies antiques. À l'époque d'Eschyle, on reconnaissait dans l'auteur de tragédie, le médecin capable de guérir l'homme épuisé. Les poètes tragiques représentaient dans leurs drames le dieu, le monde spirituel et le destin que les dieux devaient subir en entrant en rapport avec l'homme. Les tragédies pouvaient être considérées comme la continuation des Mystères. Elles montraient donc le spirituel qui opérait derrière le monde sensible, mais sous forme d'images. C'est cela la différence entre ce qui était présenté dans les Mystères aux « mystes », en tant que drame réel, et l'image créée par la représentation tragique.

Dans les Mystères se manifestait par exemple le dieu Dionysos. Celui-ci s'était émancipé du monde spirituel et faisait pression à la superficie de la Terre. C'est de cette façon qu'il prenait part à la souffrance présente sur celle-ci. Il éprouvait la souffrance (le chagrin) sur le plan de l'âme – et non physiquement, comme le Christ – et il faisait ainsi l'expérience de ce que cela signifie de vivre au milieu d'êtres passant par la mort. Il ne connut pas la mort par sa propre expérience, mais il apprit à la contempler. Dans le secret des Mystères, on révélait les destinées des dieux. Alors que les Mystères commençaient cependant à se retirer, surgit la tragédie qui représentait, publiquement en images, l'action des dieux, en rapport avec l'homme toutefois. En elle, la souffrance des dieux était exprimée au moyen du chœur. Par la suite, on devait assister réellement, tel un fait historique de l'évolution humaine, à la souffrance et à la mort du Dieu comme le Christ.

La tragédie guérissait l'homme épuisé, l'homme qui ressentait en lui son propre Je et expérimentait donc la nature et le monde autour de lui comme vidés de l'élément divin. La tragédie représentait d'une nouvelle façon le dieu et l'élément spirituel agissant derrière le monde sensible et cela avait un effet guérissant. Au moyen de l'image, s'établissait le rapport avec le spirituel. On expérimentait donc le dieu en l'homme, mais on suscitait en même temps des sentiments de peur et de compassion, qui devaient ensuite être surmontés pour renforcer le sentiment de soi et obtenir aussi la guérison.

Les Grecs considéraient l'art comme un processus curatif. Qu'est-ce que la science signifiait au contraire pour eux ? Ils ne possédaient pas une science comme la nôtre. Penser scientifiquement comme le font les docteurs de notre temps, leur aurait provoqué une souffrance physique. Mais ils avaient au contraire la perception d'une vie intérieure dans la tête, comparable à un penser vivant.

Cette vie intérieure, ils l'appelaient *Sophia* et ceux qui aimaient cette *Sophia*, se considéraient philosophes. Philosophie signifie amour de la sagesse, ou bien « j'aime la *Sophia* ».

L'école philosophique d'Athènes s'occupait de cette sagesse grâce au renforcement de la foi dans le divin. Tandis que les anciens initiés des Mystères transmettaient seulement en imaginations ce qui arrivait aux hommes pour leur évolution, les philosophes commencèrent à transformer les imaginations en concepts. Le passage de l'expérience antique des images à celle des pensées s'accomplit dans les différentes civilisations à diverses époques. On peut le saisir avec la vivacité maximale justement dans la genèse de la philosophie grecque.

Il est extraordinaire de voir comment Phérécyde de Syros, qui a vécu 600 ans avant le Christ, cherche à se former des représentations dans lesquelles les expériences imaginatives et les pensées se confondent, comment peu à peu seulement se cristallise l'élément pensant lié au Je. Cependant, quoique la pensée, l'élément conceptuel, l'abstraction, en tant que facultés du Je, s'affirmassent progressivement, les grands philosophes ne perdirent pas la liaison avec l'esprit universel.

Platon reconnaissait dans la vie de la pensée la révélation de l'esprit universel et parvint ainsi à concevoir le monde des idées. Le monde entier lui apparut alors comme une succession d'idées d'origine divine. Il avait dépassé la phase de la lutte, celle soutenue par les philosophes de l'Antiquité, pour parvenir de l'expérience imaginative des pensées aux contours nets, à l'expérience de l'être, sans pour cela tomber dans l'abstraction, puisqu'il sut s'élever à ces régions dans lesquelles le Je est encore vivant, et d'où réverbère la vie anténatale, dans laquelle on peut prononcer réellement le Je-suis. Platon vivait dans un contenu de révélation spirituelle qu'il transmet, en accord avec l'activité naissante du Je, aux hommes dans la forme d'idées.

Aristote eut la mission de descendre jusqu'à l'abstraction. il fut appelé à sceller tout ce qui constituait le savoir des Mystères, replaçant toutefois un germe de vie dans ses conceptions.

Ce germe de vie serait devenu ensuite une plante, un arbre merveilleux, dans la philosophie de Rudolf Steiner. Mais avant que cette philosophie parcourût à l'envers la voie qui avait mené dans le passé de l'expérience imaginative au monde des pensées abstraites, un conflit se déroula dans les âmes des philosophes de l'Antiquité, qui entendaient encore résonner en eux les ultimes échos de la sagesse. Ils commencèrent à se tourmenter dans la formation des concepts, tels par exemple ceux d'être et de devenir.

On préparait ainsi peu à peu ce qui pouvait être saisi seulement par les facultés d'abstraction du Je, lequel se faisait jour désormais dans l'intériorité des hommes. Un état d'âme tragique s'empara d'eux, puisqu'ils sentaient qu'ils avaient perdu quelque chose de grand, et l'élément nouveau ne pouvait pas encore leur donner ce dont ils étaient assoiffés. Ils aspiraient ardemment à de nouvelles impulsions qui pussent vivifier leur Je, et ce désir ardent devint de plus en plus intense, au fur et à mesure que se rapprochait le moment du Mystère du Golgotha. Beaucoup présageaient la grandeur de ce qui devait venir, en apportant une nouvelle vie au Je, et la manière dont cette nouvelle impulsion était liée à un immense sacrifice. Empédocle (4) peut être considéré comme un représentant de ce courant. Lequel Empédocle ressentait en lui l'élément du Je comme un dieu et, en se jetant dans l'Etna, il voulut montrer l'indestructibilité du Je au moyen du sacrifice de son propre corps, à fin de rejoindre un degré supérieur d'évolution, non seulement pour lui, mais aussi pour les hommes avec lesquels il avait partagé son existence. En Empédocle vécut un signe précurseur de ce qui serait advenu quatre cents ans plus tard en Palestine : le grand sacrifice du Christ Jésus dans le Mystère du Golgotha.

Pythagore est encore une autre personnalité que nous pouvons considérer comme le représentant d'une certaine orientation de la philosophie grecque. Lui et ses disciples voulaient servir « d'autres » dieux que ceux du peuple. Le peuple se sentait à l'aise avec ses propres dieux, tandis que Pythagore et ses élèves estimaient ces dieux imparfaits. Selon lui, les âmes humaines devaient rechercher leur origine propre chez d'autres dieux par rapport à ceux de la religion populaire. Il y a quelque chose de grandiose dans cette proposition de Pythagore de rendre les hommes conscients de la haute origine de leurs âmes, en leur montrant qu'ils se trouvaient à la merci des dieux imparfaits de la religion populaire.

Il était évident qu'une telle doctrine fût contrecarrée par le peuple, mais elle s'imposa dans la philosophie et représenta la sauvegarde de l'esprit grec. Sans la philosophie, en effet, le principe luciférien, qui dominait dans la religion populaire des dieux, aurait prévalu. Il fut repoussé grâce à l'élément de la pensée lié au Je, lequel s'exerçait dans la philosophie, à la conscience du Je, qui ne pouvait pas venir des dieux lucifériens. Cela devint de plus en plus clair à la conscience des Grecs, et alors qu'ils reçurent la nouvelle du Mystère du Golgotha – qui ne s'était pas accompli au sein de leur peuple, mais bien à leur époque de toute façon – ils se rendirent brusquement compte que le dieu inconnu passé par la mort, ressuscité de la tombe et qui continuait à présent à enseigner, était relié à leur être plus profond, à leur Je, et devait apporter cette impulsion de régénération du Je, qu'ils avaient attendue avec une si grande nostalgie. Le premier, qui eut cette illumination et fut donc considéré comme le représentant de l'orientation spirituelle qui cherchait à comprendre le Mystère du Golgotha au moyen du génie grec, fut Denys l'Aréopagyte. À ce nom de Denys l'Aréopagyte est reliée la visite de Paul à Athènes après le Mystère du Golgotha, dont parlent les Actes des Apôtres de Luc au chapitre 17. Paul prêchait à Athènes, devant l'Aréopage, la suprême autorité judiciaire et religieuse de la cité. L'Aréopage était un collège constitué de ceux qui avaient mené une carrière « d'Archontes » c'est-à-dire de magistrats (5). Paul y prêcha à sa façon, sur la base de la nouvelle gnose qu'il voulait annoncer, en parlant du dieu inconnu comme du Christ, qui avait prit demeure dans l'homme Jésus, était passé par la mort et était ressuscité de celle-ci.

Il est certain qu'en une telle circonstance, il s'est produit que chez l'archonte Denys resurgit le souvenir des profondes visions liées au culte de Dionysos, qu'il pratiquait lui-même et il fut évident pour lui que le dieu inconnu, dont parlaient les Mystères d'Éleusis, était le Christ, destiné à agir dans le futur, tandis que dans le jeune Iacchos on devait voir une prophétie de la naissance de Jésus. Denys l'Aréopagyte devint élève de Paul, comme sa femme Damaride, et fonda à Athènes la première école occulte chrétienne, de laquelle provint toute la sagesse successive et l'éducation ésotérique. (7)

Chez Denys, en sa qualité de prêtre des Mystères de Dionysos, se réalisa la connaissance de la nature cosmique et dionysiaque du Christ. Extérieurement, le Christ avait vécu comme une réalité historique, de cela les apôtres en témoignaient. Mystiquement, on pouvait en faire l'expérience dans sa propre âme, ainsi comme dans les Mystères on avait pu faire l'expérience du dieu Dionysos. Ce dernier ne suscitait cependant qu'un reflet du Je, alors que le Christ donnait la conscience vraie et accomplie du Je.

Denys reconnut cette réalité. Des impulsions grandioses découlèrent de lui. En Grèce naquit une profonde compréhension pour les événements relatifs au Christ qui se sont déroulés en Palestine. La question surgit alors : pourquoi le Mystère du Golgotha ne s'est-il pas réalisé en Grèce ? Pour quelle raison le corps dont le Christ avait besoin devait-il provenir du peuple juif ? Par cette question nous touchons à de profonds secrets.

La chose singulière, c'est que les Grecs pouvaient effectivement avoir une compréhension pour le Christ, mais ils n'étaient pas en mesure de lui offrir un corps. Ils n'étaient pas un peuple capable de créer un courant héréditaire au moyen d'une régulation stricte des mariages. L'hérédité signifiait faire avancer les lois de la corporéité, ce qui n'est possible que lorsqu'un corps en produit un autre. Par le fait qu'un être humain descend physiquement d'un autre, il hérite certaines qualités de ses ancêtres. Ce courant héréditaire fut une nécessité placée dans le monde par les Élohim comme contrepoids à la tentation luciférienne. Tout ce qui est hérité, génération, procréation au moyen des corps sur le plan terrestre, nous devons le penser comme provenant de l'Élohim-Jahvé (8). Avec l'hérédité, l'homme fut chargé d'un poids, au moyen duquel il put se lier à l'existence terrestre. Il aurait pu facilement se produire qu'à cause de la tentation luciférienne, les hommes se tinsent en dehors de la Terre. Lucifer voulait donner à l'homme une liberté pour laquelle il n'était pas encore mûr, n'ayant pas encore en lui le Je. Par réaction, le courant héréditaire fut institué par les bons esprits, afin de maintenir les hommes dans leurs devoirs terrestres.

Le peuple qui, plus qu'aucun autre, était conscient de se soumettre à la loi de l'hérédité, fut le peuple hébreu. Tandis qu'il se soumettait avec une acceptation consciente à la loi de l'hérédité et en

vertu de cette acceptation, il se sentait le peuple élu ; les autres peuples qui l'entouraient, étaient effectivement soumis à la procréation physique, sans cependant ressentir cela comme une loi.

D'être plus que jamais affranchi de cette loi, c'est ce que ressentait au contraire le peuple grec, cela justement par le fait qu'il se trouvait dans une relation étroite avec les dieux porteurs du principe luciférien, puisque ceux-ci s'étaient rebellés contre ce qui provenait de Jahvé et au lieu de donner l'hérédité à l'homme, ils voulaient lui donner la liberté individuelle. Il y avait cependant un désaccord dans le fait que soit donnée la liberté sans que soit d'abord obtenue la conscience du Je terrestre, alors qu'en Palestine, au moyen de la transmission héréditaire de nature corporelle, un instrument corporel devait être créé, un cerveau, capable de penser, mais de manière telle qu'il pût accueillir comme loi la sagesse de Jahvé qui affluait en lui au moyen de la respiration. On dut parvenir à ce point, pour disposer ensuite de la possibilité de se libérer de nouveau de l'hérédité, ce qui se serait accompli avec la venue de l'entité du Christ, qui ne représentait pas seulement Jahvé, mais aussi les six autres Élohim. Tel fut la mission du peuple hébreu : pénétrer dans la sphère de l'hérédité, mais pour en sortir ensuite. Avec la venue du Christ, la mission de Jahvé était désormais accomplie et quelque chose d'autre devait lui succéder, à savoir le principe de guérison. C'est pour cela que le Christ est appelé le Sauveur (*Heiland*) (9).

Après l'hérédité, dut venir la guérison et avec la guérison la liberté vraie. La liberté, cette faculté de s'affranchir de la tutelle des dieux, fut prématurément donnée à l'homme par Lucifer. En contrepoids surgit l'hérédité. À présent la liberté est donnée par le Christ de s'émanciper de nouveau de l'hérédité et de prendre en mains, avec les forces de la conscience, sa propre évolution. C'est à une telle fin que devait être comprise cependant l'activité des six autres Élohim.

De cette manière, se résoudrait aussi l'énigme de Caïn ; étant donné que l'origine de Caïn ne doit pas être recherchée chez Jahvé, mais dans les autres Élohim. Christ réunit le courant d'Abel-Seth, relié à l'hérédité, au courant de Caïn, lequel portait en lui la disposition à la liberté, mais c'est seulement grâce au Christ qu'il put parvenir à la vraie liberté fondée sur la conscience du Je.

La question surgit alors en nous : pourquoi le Christianisme des origines (*Urchristentum*), qui avait eu un commencement aussi grandiose avec la fondation d'une école ésotérique de la part de Denys l'Aréopagite, ne put-il pas se perpétuer de la même façon ? La philosophie grecque était mûre pour comprendre les événements qui s'étaient accomplis en Palestine, et c'est justement celle qui fut appelée philosophie néoplatonicienne, qui avait fleuri à partir du premier au sixième siècle ap. J.-C., qui représentait la forme de pensée d'où aurait pu venir la compréhension du Mystère du Golgotha(k).

Ammonios Saccas, Porphyre, Jamblique (10), possédaient encore une expérience spirituelle. Dans leurs écoles ils parlaient du monde spirituel et la nature était pour eux une imagination. Ces philosophes aspiraient à une illumination dans l'âme. Ils ne s'arrêtaient pas à la vie des pensées et abandonnèrent la domination de cette dernière, pour s'élever à une essentialité cosmique qui ne s'exprimait plus en pensées, mais se révélait dans une illumination intérieure. Ils ne cherchaient pas seulement les sources de la vie de la pensée, mais plutôt une expérience de l'âme. Puisque cette école néoplatonicienne fit parler d'elle seulement après le Mystère du Golgotha, on peut avoir l'impression que ce sont les enseignements du Christ qui ont rendu possible un semblable passage de la vie de la pensée à l'illumination de l'âme. Grâce à cette expérience de l'âme, ils purent percevoir le monde spirituel. Il revint au philosophe néoplatonicien Jamblique d'établir une hiérarchie spirituelle en trois ordres. Trois types d'entités, actives depuis les régions célestes les plus élevées jusque sur la Terre, devaient être contemplées dans cette Hiérarchie (11).

Jamblique parlait de puissances célestes présentes dans la périphérie extrême du ciel – nous dirions dans le Zodiaque. Le second ordre était celui infra-céleste, dans lequel étaient actives les puissances planétaires. Le troisième était dit des puissances telluriques, parce qu'il était davantage relié à la Terre. On enseignait donc que les puissances célestes étaient en rapport avec l'organisation du thorax – respiration et cœur – et celles telluriques avec l'organisation, de nature terrestre, de la digestion et du métabolisme.

L'homme se trouvait inséré ainsi dans un système cosmico-spirituel. Cette sagesse fut enseignée dans les quatre premiers siècles après le Christ à l'intérieur, comme à l'extérieur de la Grèce. Avec elle, on cherchait, entre autres, comment le Christ est descendu dans Jésus de Nazareth et quelle place il avait dans le monde grandiose des hiérarchies spirituelles. Dans de telles écoles, on enseignait en outre que, partout où l'on allât, depuis l'Extrême-Orient à la terre des Égyptiens, des Phéniciens ou des Hellènes, on trouvait toujours les mêmes dieux dans les religions et dans les Mystères, seulement avec des accents, des tons différents : un peuple, par exemple, était davantage lié aux puissances célestes, un autre aux puissances infra-célestes, un autre encore à celles telluriques. C'était toujours certaines de ces puissances qui resurgissaient, recevant des noms différents. Cependant l'origine de l'univers était partout pensée comme étant la même.

D'où provenait cet enseignement grandiose ? Nous devons encore une fois revenir à Denys l'Aréopagite qui fut converti par Paul au christianisme et fonda à Athènes une école ésotérique d'une grande portée. En elle se fondit toute la sagesse qui avait existé dans les Mystères, Denys étant lui-même un initié des Mystères de Dionysos. S'y fondit en outre, apportée par Paul, le savoir relatif au Mystère du Golgotha, et aussi l'ésotérisme hébraïque⁽¹⁾. La philosophie élaborait par la pensée ce qui avait été donné comme sagesse révélée. De puissantes impulsions rayonnèrent de cette école. Ce dont les philosophes de la Grèce antique, tels Thalès, Anaxagore, Parménide, Empédocle, avaient un ardent désir, y trouva tout son accomplissement.

Il ne faut pas s'étonner si Rome, qui avait matériellement vaincu la Grèce, ne vît pas d'un bon œil l'influence spirituelle de cette école qui se répandait non seulement en Grèce, mais aussi à Alexandrie. Le christianisme, amené à Rome par l'apôtre Pierre, eut des difficultés à s'affirmer au début. Ici, la semence des enseignements du Christ tomba dans une vie des pensées desséchée. Pour employer une expression biblique, à Rome on s'appropriait jusque dans ses ultimes conséquences, le savoir provenant de l'arbre de la connaissance, tandis que l'interdiction de ne pas manger à l'arbre de la vie fut respectée de façon plus rigoureuse. De la nouvelle impulsion de vie qui s'offrait à l'homme au moyen de la compréhension du Mystère du Golgotha, dans le monde romain des pensées, aride et privé d'imagination, il n'y avait pas de trace **(12)(m)**.

Le christianisme se répandit sur la base d'une équivoque. Dans celle-ci, un passage de l'apôtre Pierre joue un rôle qu'on ne doit pas sous-évaluer et qui, comme le dit Rudolf Steiner, n'était pas authentique, mais qui circula pourtant dans l'Empire romain durant les premiers siècles, illustrant ainsi la réduction spirituelle des perspectives qui s'est produite alors dans le christianisme. Dans ce passage, il était dit : « N'écoutez pas les profanateurs grecs qui voient une présence divino-spirituelle dans tout être naturel. Cela est sacrilège ! Vous ne devez point voir dans la nature, dans l'animal et dans la plante, quelque chose de divin-spirituel ! Vous ne devez pas vous abaisser à la croyance que dans le mouvement du Soleil et de la Lune, opère quelque chose de divin ! » **(13)**. Cela se répandit à partir de Rome, comme une doctrine contraire au christianisme des origines. Les Romains, qui ne disposaient pas d'une vie de la pensée, mais se réalisaient dans l'action, allant de conquêtes en conquêtes, éteignaient dans les sensations corporelles ce qui aurait pu naître de l'imagination, et entrèrent de cette manière dans la plus grande abstraction. C'est pour cela qu'ils n'avaient aucune possibilité de comprendre le christianisme des origines. À Rome, se forma ainsi un courant d'opposition qui avait des principes complètement différents de ceux de l'école de Denys. Dans cette dernière, on avait considéré comme une chose évidente que les connaissances relatives au monde spirituel ne fussent communiquées qu'à ceux qui étaient mûrs pour les recevoir, qui avaient donc développé dans leur propre âme des facultés cognitives opportunes et étaient suffisamment avancés pour accueillir la sagesse. Ce principe était appliqué rigoureusement. C'est pour cela que l'école en question était une école ésotérique. Partout en Grèce, en Égypte, en Asie Mineure, dans les cercles qui en étaient intéressés, on pensait ainsi au sujet de la culture spirituelle.

On ne pensait pas de la même façon dans le monde romain. En lui, il y avait en effet des restes de la sagesse antique et Plotin lui-même, qui était un disciple enthousiaste de l'école de Denys, enseigna longtemps en Italie **(14)**. Mais dans le monde romain d'alors un esprit d'abstraction avait pénétré, un emploi abstrait du concept, auquel on se conformait de manière extrême. Nous voyons ainsi apparaître, au début du quatrième siècle, sur le sol italien, une sorte d'école qui entreprend une lutte

contre le principe antique de l'initiation et vise à extirper tout ce qui a été transmis par les antiques doctrines initiatiques. On n'ambitionna que l'immortalité personnelle, en substituant l'ardente aspiration à la connaissance spirituelle par la simple tradition historique (15).

Le christianisme crût donc dans l'espace du principe romain. Les fondements de ce christianisme originel, tout ce qu'on avait pu connaître, au moyen de l'initiation antique, autour du Christ cosmique ayant vécu dans la personnalité de Jésus, aurait dû être effacé par cette autre école. Ce qui avait été enseigné par l'école de Denys à Athènes, ne devait plus parvenir à la postérité, et on se mit ainsi à abattre les temples antiques, à détruire les autels, à enlever les inscriptions et à faire disparaître tout ce qui rappelait la sagesse antique, de façon qu'il ne restât rien d'autre que des noms.

À Alexandrie, au contraire, Origène chercha, sur la base de ce qu'il avait reçu de l'école de Denys, à comprendre par la pensée le Mystère du Golgotha, en faisant connaître le christianisme aux philosophes grecs de cette cité, qui commencèrent ainsi à s'occuper de cette doctrine.

L'enseignement donné dans les écoles néoplatoniciennes et apparu au sixième siècle dans les écrits de Pseudo-Denys, remonte à l'école de Denys l'Aréopagite. La sagesse contenue dans ces écrits qui apparaissait comme une révélation nouvelle, faisait partie du patrimoine doctrinal de l'école ésotérique de Denys. Il ne parvint au monde extérieur qu'au sixième siècle et fut connu au moyen des écrits du Pseudo-Denys. Il en aurait résulté ensuite une grande dispute pour savoir si les néoplatoniciens tiraient leurs enseignements de Denys, ou bien si le « Pseudo-Denys » était une autre personnalité, qui avait eu ses propres illuminations (16). Les écrits du Pseudo-Denys – nous pouvons cependant aussi dire de Denys – furent traduits en latin par Scot Érigène, lequel vécut à la cour de Charles le Chauve. Scot Érigène fut un grand admirateur des philosophes néoplatoniciens et sut distinguer parfaitement entre l'élément de vie provenant de la Grèce et des écoles grecques, et celui de mort qui avait été cultivé à Rome (17).

Le christianisme des origines se figea de plus en plus en dogme. Des événements accomplis en Palestine, on avait seulement une compréhension pour ce qui concernait la vie de Jésus. Il en naquit une « jésuologie » dans laquelle les événements étaient décrits de manière « humaine, trop humaine »⁽ⁿ⁾. Les connaissances relatives au Christ cosmique furent perdues et les enseignements du Ressuscité ne furent plus compris. La diffusion du christianisme alla au même rythme que la perte de cette sagesse. Il s'éleva donc, en Italie, au rang de religion d'État et devint la puissante Église romaine, laquelle, suite à la réduction des perspectives spirituelles dans le christianisme, put agir avec davantage de force et de dogmatisme.

Toutes les écoles philosophiques de la Grèce furent fermées à l'initiative de Rome (18) et la sagesse païenne fut considérée comme hérétique, comme tout ce qui ne s'accordait pas au dogme. Un courant non officiel continua cependant d'exister, dans lequel était cultivée la sagesse antique et qui vécut en se mettant au secret. Au neuvième siècle, il coïncida avec le courant du Graal et au Moyen âge tardif avec le Rosicrucianisme, alors que dans notre siècle, il apparaît comme le puissant courant de l'Archange Michel. L'Anthroposophie et tout savoir ésotérique authentique, aboutissent dans ce dernier. Dans le christianisme, la vie doit de nouveau pénétrer, mais cette dernière ne se manifestera pas à l'extérieur, si les hommes ne rassemblent pas leurs propres forces vers l'intérieur. Le désir ardent de l'initiation, qui était une chose évidente dans le christianisme des origines, dans l'école de Denys l'Aréopagite, doit de nouveau être adopté avec sérieux. C'est ce que Rudolf Steiner avait en vue lorsque, tel au premier acte de notre époque de l'Archange Michel, il écrivit son livre *La philosophie de la Liberté*. Avec cet ouvrage, il voulait libérer les hommes de la pensée morte et les conduire à une imagination vivante, une fantaisie qui est morale parce qu'elle se contient dans des limites déterminées. Cette imagination contrôlée, qui ne se perd pas dans l'illimité, mais se laisse dominer par la volonté, acquérant de cette façon une qualité chrétienne, est de nouveau éveillée en l'homme, afin qu'il puisse faire l'expérience du Christ en lui. Expérimenter le Christ en soi, signifie devenir libre.

Christ est la vraie liberté. De cela Rudolf Steiner voulait rendre les hommes conscients lorsqu'il rédigea *La philosophie de la Liberté* et donna l'anthroposophie à l'humanité.

Ita Wegman (1938)

(*) Brouillon de conférence non revu par l'auteur Cette conférence prévue pour la *Summer School* qui s'est déroulée en 1938 à Bangor dans le Pays de Galles, n'eut cependant jamais lieu. Cela explique pourquoi ce brouillon, sans révision, se présente lacunaire de temps en temps.

Notes :

(1) Précisément, non encore conçu.

(2) Cette phrase a été ajoutée pour remédier à un hiatus qui se ressent dans le développement.

(3) « Oui je vous le dis, si vous ne vous retournez pas et ne devenez pas comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le règne des cieux » (**Mat. 18,3; Marc 10,15; Luc 18, 17**).

(4) Empédocle d'Agrigente, vécut au cinquième siècle avant le Christ.

(5) L'institution de l'Aréopage, qui dérive du nom propre de la colline de Mars (Arès) sur laquelle il se trouvait, était l'une des plus antiques, qui remontait selon la tradition à l'époque des rois et fut voulue par le dieu Arès (Mars) après qu'en ce lieu, il avait lui-même été poursuivi. Comparable au sénat romain, de par son caractère aristocratique, il avait cependant des attributions plus limitées que celui-ci et se limitait au pouvoir judiciaire, à la surintendance sur les cultes et à un certain contrôle sur les coutumes.

(6) Iacchos était le nom par lequel on invoquait Dionysos dans les Mystères d'Éleusis. Par la suite, en tant que Dionysos avec les attributs de l'enfant, il fut l'objet d'un culte particulier, ayant son siège à Athènes dans le *Jakcheion*.

(7) Sur l'école ésotérique d'Athènes, fondée par Dionysos, Rudolf Steiner parla souvent. Signalons ici les conférences du 6 juin 1907, dans *La sagesse des Rose-Croix* (**GA 99**); 19 mai 1908 dans *L'Évangile de Jean* (**GA 103**); 12 avril 1909 dans *Les hiérarchies spirituelles* (**GA 110**). Ne résulte pas des indications de Rudolf Steiner cependant la relation entre Denys et les Mystères de Dionysos, dont parle Ita Wegman plus loin. La même chose vaut pour l'affirmation selon laquelle Damaride avait été l'épouse de Denys.

(8) Voir ce qui a été dit à la note 5 de l'écrit précédent (La légende du Temple, dans ce même ouvrage).

(9) Le terme allemand de *Heil* (d'où *Heiland*), comme le latin *salus* (d'où *Sauveur*), a un sens qui peut osciller entre « santé » et « salut ».

(10) Ammonios Saccas (175-242) enseigna à Athènes et Alexandrie et il fut nommé, par le caractère inspiré de ses enseignements, dont très peu de choses nous ont été transmises, « l'instruct de Dieu ». Parmi ses élèves, il faut surtout rappeler Plotin, lequel a enseigné ensuite à Rome.

Porphyre (233/234-305), originaire de Tyr, assumait en 270 la direction de l'école néoplatonicienne fondée à Rome par Plotin, dont il publia les écrits. Son intérêt pour les traditions mystériques est caractéristique. Parmi ses oeuvres originales figurent: *De la Philosophie déduite de ses obstacles*, et une *Introduction aux catégories d'Aristote ou Isagogé*.

Jamblique (245 env.-325 env.) d'origine syriaque et lié à Porphyre, avec lequel il partage en particulier un intérêt pour la tradition hermétique de l'Égypte, fonda une école dans son propre pays d'origine. Parmi ses oeuvres perdues, une *Théologie chaldéenne*, une *Théologie platonicienne* et un *Traité sur les dieux*. On lui attribue le *De mysteriis Aegyptiorum*, qui nous est intégralement parvenu, et qui rassemble toutes ses doctrines théurgiques et cosmologiques.

Aucun de ces trois auteurs ne se déclara chrétien, au contraire, Porphyre et Jamblique s'opposèrent expressément au christianisme, le premier par un vaste ouvrage en 15 volumes intitulé *Contre les Chrétiens*, détruit par décret impérial en 448.

(11) Dans *De Mysteriis* Jamblique répartit d'abord (livre I) les « genres supérieurs » en dieux, démons, héros, âmes pures - d'où dans les trois premiers seraient reconnaissables les entités de « trois espèces » (*dreierlei Wesenheiten*) dont parle l'auteur. Ensuite (livre II) il fait une classification plus complexe qui n'annule cependant pas la première. Ici les « espèces supérieures » sont : dieux, archanges, anges, démons, héros, archontes, âmes. Plus loin encore (livre V), les essences divines sont réparties en supérieures, moyennes et inférieures. Voir Jamblique, *Les mystère égyptiens*, aux soins de A. R. Sodano, Milan 1984, spécialement les livres I & II.

(12) Sur les caractéristiques spirituelles du monde romain, voir ce qui est observé dans l'essai introductif, Chapitre II, partie 3.

(13) Voir R. Steiner, conférence du 16 juillet 1922, dans *Menschenfragen und Weltenantworten* [Questions humaines - Réponses cosmiques EAR] (**GA 213**), Dornach 1987, pp.203-204. Sur le rapport entre le monde romain et le christianisme des origines, Rudolf Steiner consacre quatre conférences (14, 17, 19 et 24 avril 1917) rassemblée dans le volume *Contributions à la connaissance du Mystère du Golgotha* (**GA 175**).

(14) Plotin (205-270) avait été longtemps élève d'Ammonios Saccas à Alexandrie. Il fonda sa propre école à Rome en 244.

(15) Sur cette école, ou collège, agissant en Italie dans les premiers siècles, voir de Rudolf Steiner la conférence susmentionnée du 16 juillet 1922 dans (**GA 213**) et celle du 23 juillet 1922 dans *Le Mystère de la Trinité* (**GA 214**), Rome 1989 (Tilopa).

(16) Pendant toute la durée du Moyen âge, l'identité de l'auteur des écrits formant le *corpus dionysianum* ne fut jamais mise en discussion, une identité que l'on a fait coïncider sans doute avec le disciple de Paul. Les premiers doutes furent avancés à la Renaissance par Lorenzo Valla (1407-1457), lequel, au moyen d'une enquête philologique soignée, s'aperçut que la langue de ces écrits ne pouvait pas être celle du premier siècle, mais plutôt d'une époque ultérieure. La confirmation successive de ces doutes amena à attribuer le *corpus* à un « Pseudo-Denys » non identifié. Voir aussi ce qui est dit dans l'essai introductif, à la note 1, du chapitre I, partie 2.

(17) Scot Erygène, traduisit en latin aussi d'autres écrits de la patristique orientale.

(18) Un décret de l'Empereur Justinien imposa en 529 la fermeture des écoles philosophiques d'Athènes.

Notes du traducteur :

(a) Rien à voir avec la notion d'éther courante au 19^{ème} siècle : Rudolf Steiner a développé cet idée d'éther en parlant du monde éthérique qui est un monde de forces organisant la matière plus nettement visible chez les plantes, mais présent aussi chez les animaux et l'homme. Ces forces agissent le plus purement, c'est-à-dire qu'elles y expriment leurs propres natures, dans l'intégralité de l'organisme végétal vivant. Elles sont discernables en relation avec les éléments dans lesquels elles agissent chacune dans son élément respectif, l'éther de son dans l'élément eau, l'éther de lumière dans l'élément air, l'éther de vie dans l'élément terre, l'éther de chaleur dans l'élément feu. Ce dernier étant le plus affine avec le feu lui-même, tel qu'on l'appréhende comme chaleur, mais l'éther de chaleur est plus proche du feu organique, tel qu'on peut le percevoir dans un compost, ou dans la température des homéothermes ou quand on plonge ses mains sous une poule, ou mieux encore une cane qui couve, là on ressent une chaleur voisine de l'éther de chaleur. Il est difficile de parler d'éther en les dissociant du lieu de leurs effets, à savoir la nature.

(b) L'expression populaire, ne s'y trompe pas, ne dit-on pas de quelqu'un qu'il est « **gonflé** » et qu'il ne « **manque pas d'air** » ou encore qu'il a la tête qui « **enfle** » au point de ne plus passer aux portes, un danger qui menace autant les professeurs d'université que les anthroposophes. En attendant, c'est une expérience que peut faire aussi le jardinier qui, ayant séché par exemple des graines, doit souffler fortement pour en éliminer les enveloppes et donc respirer plus rapidement: il ne tarde pas alors à se sentir « ivre ».

(c) Mon ami Pierre Feschotte me le faisait remarquer un jour, lorsque, suite à une explication ardue de ma part il me déclara: « Je vois ce que tu veux dire ». Bien sûr, il ne « voyait » rien, mais il comprenait tout. Mais quand on comprend par la tête, on « voit »! C'est bizarre, mais c'est comme ça !

(d) Pour les biodynamistes : chez la vache, c'est l'équivalent humain du fameux mésentère de bovidé qui enveloppe les fleurs de pissenlit de la préparation destinée au compost.

(e) Le propre de l'activité digestive, c'est d'abord la destruction qui commence dès la bouche pour les sucres, dans l'estomac et dans l'intestin pour les protéines et les graisses. Cette activité de déconstruction s'achève dans l'intestin grêle où il y a absorption dans le sang et passage dans le foie où vont débiter les activités de reconstruction. L'ensemble relevant de l'assimilation proprement dite. Remarquez bien l'analogie d'emploi des verbes digérer autant qu'assimiler à la fois pour le psychisme comme pour la physiologie. C'est très révélateur en français, langue **de** et **des** Lumières par excellence.

(f) Certains peptides (toutes petites protéines) hormonaux, de découvertes relativement récentes (années 70), en témoignent; il relie le cerveau à l'intestin, mais les Anciens avaient remarqué depuis longtemps l'analogie de forme entre les deux organes. Ne dit-on pas en outre de quelqu'un qui a du mal à penser ou à exprimer ses idées qu'il est « constipé » ?

(g) Pour les bio-dynamistes, l'équivalent est le compost: un « bon » compost ne sent pas « à l'extérieur », il doit conserver ses odeurs tout comme un bon intestin bien nourri, ne doit pas sentir « à l'extérieur ».

(h) Le poumon, l'organe type (avec le cœur) de cette zone médiane est organiquement et fonctionnellement constitué à l'inverse de la feuille végétale, mais dans les deux cas, poumon où feuille, on parle bien d'un lieu d'une nette prépondérance de l'éthérique. Chez le végétal, la feuille est en outre l'organe archétype à la base de toute la différenciation organique des autres organes végétaux visibles dans une plante vivante en croissance (Goethe).

(i) C'est bien pour cette raison que l'on tombe si facilement amoureux !

(j) Il faut bien faire la distinction entre le « principe » de la conscience qui est le corps astral, et la conscience proprement dite qui n'apparaît que là où il y a des processus de mort en interaction justement avec le corps astral, comme c'est le cas dans le domaine céphalique (cortex). L'activité du corps astral dans le système sympathique est donc plongée dans l'inconscience, parce que dans ce système, placé beaucoup plus près de l'abdomen, le processus de mort, qui est normalement sous-jacent au système nerveux du cortex cérébral, y est là beaucoup moins présent.

(k) On relira avec intérêt le chapitre XII du *Christianisme et les Mystères*: Le Christianisme et la sagesse païenne.

(l) Il suffit de lire le livre d'Emil Bock consacré à Paul, aux Éditions Iona. D'ailleurs toutes les oeuvres d'Emil Bock, sont à lire pour qui veut approcher le Christ et ses apôtres.

(m) Rome était très tolérante pour les dieux, en particulier des emplacements étaient réservés dans les lieux officiels du culte pour des temples consacrés aux dieux spécifiques des peuples hétéroclites du grand Empire. Les premiers chrétiens

ont paradoxalement d'abord passé pour des sectaires, par le fait que l'unification monothéiste faisait peur précisément. En effet, pour un romain « moyen », il était difficile de se figurer qui était le Christ, la nouvelle religion lui apparaissait diluée dans les anciennes, comme nous aujourd'hui, à l'étalage d'une librairie dite « ésotériste », nous voyons l'Anthroposophie diluée et noyée dans tous les tendances de l'ésotérisme et du New Age... Autre temps, mêmes mœurs, certes, mais nous devons toujours, hier comme aujourd'hui, entreprendre notre quête personnelle de la vérité !

(n) Et on ne parla plus en effet que du « fils du brave charpentier » de Nazareth, l'attribution divine proprement dite du Christ, le quittant pour remonter alors au Père ; c'est ainsi donc que le Fils redevint le Père et que la religion catholique peut désormais se rapprocher de l'Islam...

APPENDICE A

SAINT MICHEL

AU MOYEN-ÂGE ET DANS LE PRÉSENT

Tiré de la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine (*)

La fête de Saint Michel [29 septembre] a pour objet de fêter la mémoire des apparitions, victoires et consécration de Saint Michel. En effet, l'Archange Michel est apparu à de nombreuses reprises : la première fois sur le Mont Gargano, une montagne de la Pouille, près de la ville de Manfredonia, en l'an 390 du Seigneur. Dans la ville de ce nom vivait un homme appelé Gargano, issu de la montagne, à proximité de laquelle il habitait et qui possédait un grand nombre de bœufs et de brebis. Un jour que son troupeau longeait les flancs de la montagne, un taureau s'en échappa, escalada les pentes de la montagne et se réfugia au sommet. Quand Gargano s'aperçut, au soir, que son taureau n'était pas rentré, il rassembla ses serviteurs et tous se mirent à sa recherche ; il le trouva finalement au sommet de la montagne, près d'une caverne. Furieux, il lui lança une flèche empoisonnée, mais la flèche, comme repoussée par un vent mystérieux, revint en arrière et le blessa. Les gens furent très troublés par un tel événement et en vinrent à consulter l'évêque au sujet de ce qu'il fallait faire. Celui-ci leur ordonna de jeûner trois jours. Les trois jours passés, l'Archange Michel apparut à l'évêque et lui dit : « Sachez que Gargano a été atteint par la flèche selon ma volonté. Je suis l'Archange Michel, j'ai décidé de conserver ce lieu pour moi, et c'est de cette façon que j'ai montré que j'en étais le gardien ».

Aussitôt l'évêque, suivi de ses fidèles, se rendit sur le sommet du Mont, et, n'osant pas entrer dans la caverne, il pria longuement l'Archange en s'arrêtant un moment sur le seuil.

La seconde apparition advint aux alentours de l'an 710 du Seigneur, au bord de la mer, en un lieu à 6 milles de distance d'Avranches : l'Archange apparut alors à l'évêque de cette ville et lui ordonna de fonder une église à l'endroit indiqué où il pouvait être vénéré comme il l'était sur le Mont Gargano. Puisque l'évêque était incertain du lieu exact où devait être fondée l'église, l'Archange lui dit qu'elle devait être élevée là où il aurait trouvé un taureau caché par des voleurs. Mais ce taureau fut retrouvé entre deux rochers très élevés qu'aucune force humaine n'aurait réussi à déplacer. Alors Michel apparut à un homme, lui ordonna de se rendre en ce lieu et de déplacer les deux rochers : celui-ci exécuta l'ordre sans éprouver aucune fatigue. Après quoi l'église fut construite sur l'emplacement et l'on y transporta une partie du manteau que l'Archange Michel avait laissé à Gargano que l'on déposa sous l'autel, ainsi qu'une partie du marbre sur lequel il avait posé son pied. Ce lieu était privé d'eau, mais l'Archange y apparut et fit faire un puits dans la roche d'où jaillit l'eau en grande abondance.

En ce même endroit, on dit qu'il est advenu un autre fait prodigieux : il y a en effet là-bas un mont que la mer entoure de toute part ; mais le jour de la fête de Saint Michel, la mer s'ouvre pour laisser le passage aux fidèles. Or, un jour, parmi la foule qui se rendait ainsi à l'église, se trouvait une femme enceinte sur le point d'accoucher. Et voici que tout à coup la mer se referma avec un grand bruit et tous les fidèles parvinrent à se mettre en sécurité à l'exception de la femme enceinte qui, ne pouvant courir, se noya. Mais elle fut conservée en vie par l'Archange Michel ; en plus, elle mit au monde son fils parmi les vagues et se l'attacha aussitôt au sein. Après quoi, le visage rayonnant de joie, elle sortit de la mer.

La troisième apparition advint à Rome au temps du Pape Grégoire. Ce Pape avait institué les grandes litanies à cause d'une peste cruelle qui faisait rage à Rome : un jour, alors qu'il priait pour le salut de son peuple, apparut au dessus du château autrefois appelé d'Adrien, l'Ange du Seigneur qui épongeait le sang de l'épée avant de la remettre dans son fourreau.

De cette chose, Saint Grégoire comprit que ses prières avaient été exaucées et dès lors ce château fut appelé le Château Saint Ange.

La quatrième apparition nous est racontée par *L'Histoire tripartite* : près de Constantinople, était vénérée autrefois la déesse Vesta. On en ce lieu a été construite une église en honneur de

Michel Archange, et le lieu même a été appelé *Michelion*. Un homme du non d'Aquilino, souffrait d'une fièvre très ardente ; les médecins lui administrèrent une potion, mais il la vomit et il continua de rejeter ainsi tout ce qu'on lui donnait que ce soit à manger ou à boire. Se sentant proche de la mort, Aquilino se fit transporter dans le lieu susdit ; là, Michel lui apparut et lui dit de se préparer une médecine composée de miel, vin et poivre et d'y tremper tout aliment dont il voulût se nourrir. L'homme fit comme l'Archange lui avait dit et guérit parfaitement, bien que le remède fût contraire aux lois de la médecine.

Nombreuses sont les victoires de l'Archange Michel dont nous faisons mémoire en ce jour : la première est celle qu'il fit remporter par les habitants de la cité susdite de Manfredonia : en effet, quelques temps après l'apparition sur le Gargano, les habitants de Naples, encore païens, déclarèrent la guerre à ceux de Manfredonia et de Benevento ; les habitants de Manfredonia, sur un conseil de l'évêque, demandèrent une trêve de trois jours pour jeûner et invoquer l'aide de leur patron Michel. La troisième nuit l'Archange apparut à l'évêque, lui dit que les prières avaient été exaucées et que la victoire aurait souri à ses fidèles s'il eût attaqué l'ennemi à quatre heures du matin. Et voici qu'à cette heure, justement, le Gargano se mit à gronder et tonner en s'ébranlant jusque sur ses bases au milieu des lueurs d'éclairs : s'ensuivit une profonde obscurité et cinq cents soldats de l'armée ennemie furent transpercés soit par les épées de leurs adversaires, soit par de mystérieuses flèches de feu. Ceux qui survécurent abandonnèrent le culte des idoles et se convertirent à la foi chrétienne.

On doit rapporter en second lieu la victoire que l'Archange Michel remporta en précipitant du ciel le féroce dragon, à savoir Lucifer, avec tous ses adeptes. Nous savons que Lucifer ambitionne de devenir semblable à Dieu et que l'Archange, porte-étendard de l'armée céleste, après l'avoir chassé du ciel avec ses anges rebelles, enferma Lucifer dans les ténèbres de l'enfer jusqu'au jour du Jugement. Comme il n'est pas permis aux démons d'habiter le ciel, et dans la partie supérieure de l'air, lieu limpide et resplendissant, ni sur la Terre, où trop d'entre eux seraient devenus puissants, ils résident dans les espaces entre la Terre et le ciel et maints d'entre eux se repentent pour la vue du ciel qu'ils ont perdue et souffrent avec cela de la vue de la Terre où habitent les hommes qui ont eue la possibilité de s'élever aux hauteurs d'où eux-même ont chu. Souvent, avec la permission de Dieu, les esprits malins descendent donc parmi nous pour nous mettre à l'épreuve et ils se mettent à tourner autour de nous, comme des mouches : c'est qu'ils sont innombrables, en effet ; l'air autour de nous en est rempli et l'opinion est répandue qu'ils sont drus comme la poussière que l'on voit dans un rayon de Soleil. Mais, selon ce qu'écrit Origène, leur nombre diminue toutes les fois qu'ils sont vaincus par l'être humain ; en effet, un démon qui a été vaincu par un saint homme ne peut plus en tenter un autre, pour le moins en ce qui concerne le péché qu'il n'est pas parvenu à faire prévaloir.

Une autre victoire c'est celle que Saint Michel et ses compagnons obtiennent chaque jour sur les démons, en nous défendant de leurs assauts et en nous libérant des tentations.

C'est de trois manières que les Anges nous libèrent des tentations : en s'opposant aux puissances diaboliques, en réfrénant nos convoitises, en imprimant dans notre esprit le souvenir de la passion du Christ.

La quatrième victoire est celle que Saint Michel remportera sur l'Antéchrist quand il le tuera : alors, écrit Daniel, on verra le grand Prince Michel se lever pour protéger les élus. Ensuite, l'Antéchrist, comme on lit dans la glose de l'Apocalypse, feindra d'être mort et se tiendra caché pendant trois jours ; enfin il reparaitra en affirmant avoir été miraculeusement ressuscité et il se soulèvera dans les airs emporté par des démons. Tous seront saisis d'admiration et l'adoreront ; mais quand il sera parvenu au Mont des Oliviers, l'Archange Michel lui fera face et le tuera.

La fête présente est aussi une fête de consécration, puisque Saint Michel a révélé en ce jour que le sommet du Mont Gargano lui devait être consacré. Après la victoire susdite, les habitants de Manfredonia étaient dans l'incertitude de savoir s'ils devaient entrer dans le lieu consacré à Michel pour l'honorer ; l'évêque demanda conseil au Pape Pelage, qui répondit de la façon suivante : « Si ce devait être un homme à consacrer cette église, il n'y aurait pas de jour meilleur que celui où se

commémore la victoire remportée par l'Archange ; mais si sa volonté est différente, nous ne le pouvons savoir que de lui-même. ». Alors les habitants de la cité se mirent en prière et jeûnèrent ; trois jours après l'Archange apparut et dit : « Il n'est pas nécessaire que vous consacriez l'église que je me suis construite parce que je l'ai déjà consacrée moi-même ». Il ajouta ensuite que l'évêque et ses fidèles s'y rendissent le jour suivant, pour invoquer son aide comme l'aide du patron spécial de la cité : en témoignage de la consécration miraculeuse susdite, Saint Michel leur dit que dans la partie orientale du temple, ils auraient vu des traces imprimées sur le marbre.

Le matin suivant, l'évêque, suivi d'une grande foule, se rendit à la caverne du Gargano et y trouva une grande crypte avec trois autels, dont deux tournés vers l'Ouest et le troisième vers l'Est, tous recouverts d'un drap rouge. L'évêque y célébra la messe, les fidèles communiaient, et ensuite ils retournèrent chez eux pleins de joie. Dans cette même grotte, jaillit une source limpide, à l'eau de laquelle se désaltère le peuple tout de suite après la communion et par la vertu de laquelle maintes maladies sont guéries. Enfin en ce présent jour, l'Église célèbre la commémoration de l'Archange Michel et de tous les Anges : en effet, il est nécessaire que nous les honorions et que nous les louions pour de nombreuses raisons. Ce sont en effet nos frères ambassadeurs ; sur leurs bras nos âmes sont transportées au ciel, sur leurs ailes volent les prières en présence de Dieu et leurs mains sèches nos larmes.

Ce sont, comme on le dit, nos gardiens parce que tout homme a auprès de lui un mauvais Ange pour l'éprouver et un bon Ange pour l'aider, à savoir l'Ange gardien auquel nous sommes confiés dès la sortie de l'utérus maternel afin que nous ne mourions pas sans être baptisés ; une fois nés, baptisés, et devenus grands, l'Ange gardien nous préserve du mal en nous éduquant contre les astuces du diable, en nous exhortant à demeurer fermes devant ses flatteries, en nous défendant de la violence infernale. Sur l'âme humaine, quatre sont les effets d'une telle garde angélique : le premier effet, c'est de faire avancer l'âme dans la voie de la grâce, une chose qui nous vient de l'Ange qui éloigne de nous tout obstacle qui nous empêche d'accomplir le bien. Le second effet, c'est l'incitation à ne pas tomber dans le mal, et cela l'Ange le fait de trois manières : en éloignant de nous les motifs du péché, et réprouvant celui déjà commis pour que nous éprouvions de l'horreur, en nous arrachant de celui que nous sommes sur le point d'accomplir. Le troisième effet, c'est la possibilité de l'âme de se remettre debout et de sortir du mal, et l'Ange fait ceci de trois façons : en suscitant la contrition en nous, en nous invitant à la confession, en se réjouissant pour la rémission des fautes. Le quatrième effet est celui de ne pas nous faire tomber dans le péché toutes les fois que nous sommes poussés à cela par le démon et l'Ange fait ceci de trois façons : en réfrénant les pouvoirs diaboliques, en atténuant en nous l'ardeur de la concupiscence, en imprimant dans nos esprits la mémoire de la passion du Christ.

En second lieu, nous devons honorer les Anges comme nos ambassadeurs : en effet, ils sont chargés d'accomplir des missions auprès de nous, et c'est en cela que se manifeste la bonté divine qui envoie des esprits élus, qui lui sont étroitement familiers, pour venir en aide aux hommes dans leur lutte pour le salut éternel.

En troisième lieu, les Anges doivent être honorés par nous comme des frères et des concitoyens : en effet, tous les élus sont élevés au ciel parmi les légions angéliques ; certains parmi les Hiérarchies de degré moyen et d'autres parmi celles de grade inférieur, selon leurs mérites. Seule la bienheureuse vierge siège tout en haut, au-dessus de toute légion angélique. Tout ce que nous avons dit est affirmé par Saint Grégoire dans une de ses homélies quand il écrit :

« Il y a certains hommes qui se contentent de connaître et d'annoncer aux frères que de très petites choses : ceux-là sont unis aux légions des Anges ; il y a des hommes qui aspirent à la connaissance des secrets des cieux et ceux-là sont unis à la légion des Archanges ; il y a des hommes qui agissent et œuvrent de manière remarquable : ceux-là sont unis aux légions des Vertus ; il y a des hommes qui mettent en fuite les esprits malins par la puissance de leur prière : ceux-là sont unis aux légions des Puissances ; il y a des hommes qui, par vertu d'élection dominent sur des frères également élus, ceux-là sont unis aux légions des Principautés ; il y a des hommes qui parviennent à dominer en eux toute impulsion mauvaise : ceux-là sont unis aux légions des Dominations ; Il y a des hommes chez qui le Seigneur règne comme sur un trône d'où Il juge les

faits d'autrui : ceux-là sont unis aux légions des Trônes ; il y a des hommes qui, plus que les autres, brûlent de charité fraternelle c'est pourquoi ils sont au nombre des Chérubins, parce que chérubin signifie plénitude de science et selon Paul, plénitude de science est aussi plénitude d'amour. Il y a enfin d'autres hommes qui, enflammés seulement par l'ardeur de contempler le Très-Haut, ne désirent rien des choses de ce monde, trouvent l'apaisement complet dans l'amour céleste : ceux-là ont un digne siège parmi les légions des Séraphins ».

En outre, les Anges doivent être honorés par les hommes parce qu'ils en portent les âmes au Ciel, en leur préparant la voie, en les transportant par la voie préparée, et en les plaçant au lieu de leur gloire éternelle.

La cinquième raison pour laquelle les Anges doivent être honorés c'est parce qu'ils élèvent les prières humaines jusqu'en présence de Dieu, en les rendant ainsi efficaces par leur assistance et en référant aux mortels la sentence du Seigneur : c'est pourquoi le bienheureux Bernard écrit : « Vole l'Ange entre le bien-aimé et la bien-aimée, en offrant des *vœux* et en rapportant des dons, il excite celle-là et apaise celui-là ».

Enfin, aux Anges doit être rendu tout honneur, car ils nous consolent beaucoup dans les tribulations, en renforçant notre faiblesse, en nous préservant de l'impatience, en diminuant l'acerbité de la douleur, c'est pourquoi il est écrit : « À peine l'Ange du Seigneur descend-il dans la fournaise entre les trois enfants que s'élève un vent de fleurs parfumées... ».

(*) Jacques de Voragine : *Legenda Aurea*, trd. du latin en italien par Cecilia Lisi, 1^{ère} édition, Florence 1952, Librairie Éditrice Florentine, pp.655-663. La dernière édition, auprès le même maison est de 1998. La *Legenda Aurea*, dont l'auteur est un Frère dominicain originaire de Varazze (1230-1298), remonte au milieu du XIII^{ème} siècle.

II — Le Climat intérieur de la Fête de Saint Michel

de *Rudolf Steiner*(*)

1. Le combat de Michel avec le dragon

Celui qui dirige son regard sur les époques antiques de l'évolution de l'âme, doit reconnaître comment, dans la vision du monde, se sont transformées les images autant de la nature que de l'esprit. Il n'est même nul besoin de regarder trop loin en arrière dans le temps. Au dix-huitième siècle encore, les forces et les substances de la nature étaient pensées plus semblables au spirituel, et le spirituel lui-même, plus conforme aux images de la nature, que tout ce qui se produit aujourd'hui. C'est seulement à une époque plus récente que les représentations relatives à l'esprit sont devenues entièrement abstraites et que celles relatives à la nature renvoient à une matière étrangère à l'esprit et impénétrable à la vision humaine. Nature et esprit sont donc, pour la manière moderne de comprendre, deux choses disjointes et aucun pont ne semble pouvoir conduire de l'une à l'autre.

C'est pour cette raison que de grandioses images cosmologiques (*Weltanschauungsbilder*), qui avaient autrefois leur sens, quand l'homme voulait comprendre sa propre situation dans l'univers, sont passées dans le royaume de ce qui est ressenti comme rêvasserie fumeuse, mais une rêvasserie à laquelle l'être humain pouvait s'abandonner seulement tant qu'aucun besoin d'exactitude scientifique ne l'empêchait de le faire.

Le « combat de Michel contre le dragon » est une semblable image cosmologique.

Une telle image fait partie des contenus de l'âme qui ramènent aux origines de l'être humain de façon différente de ce qui se produit à partir des contenus actuels. Aujourd'hui, pour parvenir aux ancêtres de l'homme actuel, on tend à remonter à des êtres moins semblables à l'homme. En procédant à rebours, sur le cours du temps, on remonte des êtres plus spiritualisés à des êtres moins spiritualisés. Autrefois, inversement, pour re-parcourir à rebours le devenir de l'homme, on voulait en arriver à une condition plus spirituelle que tout ce qui apparaît dans le présent.

On faisait attention à une condition antérieure à celle terrestre, dans laquelle, l'homme, dans sa forme actuelle, n'existait pas encore. On se représentait comment ces formes antiques d'existence, étaient propres à des êtres qui vivaient dans une substantialité plus subtile que celle de l'homme actuel. Tel était la nature du « dragon » contre lequel Michel combattait. Cet être était destiné à adopter, dans une époque postérieure, la forme humaine. À telle fin, il devait attendre « son temps ». Ce temps ne devait pas dépendre de lui, mais de la libération de la part des êtres spirituels qui lui étaient supérieurs. Il eût donc dû d'abord remettre intérieurement sa propre volonté dans les mains de ces êtres spirituels.

Bien Avant « son temps », cependant, l'orgueil surgit en lui. Il revendiqua une « volonté propre » à une époque où il devait encore vivre au sein de la volonté supérieure. C'est en cela que consistait sa rébellion contre cette volonté-là. Mais une autonomie du vouloir chez de tels êtres n'est possible que dans une matière plus dense que celle qui existait alors. Pour persister dans leur rébellion ils durent adopter une condition différente de celle originaire. Toutes les intentions rebelles de l'être en question ne se conformaient plus à la vie avec la condition spirituelle dans laquelle elle se trouvait. Les semblables à lui ressentaient donc sa présence dans leur royaume comme une réalité perturbatrice ou carrément même destructrice. C'est ce que ressentit Michel. Lui, qui était resté dans la volonté des êtres spirituels supérieurs, prit donc les devants pour contraindre l'être rebelle à assumer la forme qui, dans la condition du monde d'alors, était la seule à rendre possible une volonté autonome, ce fut la forme animale — celle du dragon ou du « serpent » —. Des types d'animaux supérieurs à celui-là n'existaient pas encore à ce moment-là. Naturellement, même ce « dragon » n'était pas pensé comme quelque chose de visible, mais de suprasensible.

Ainsi se présente à la vision de l'âme d'une humanité ancestrale, le combat entre « Michel et le dragon ». Il était pensé comme un fait advenu avant qu'existât une nature visible aux yeux humains, et avant qu'apparût encore l'homme dans sa forme actuelle.

Le monde actuel est dérivé de celui dans lequel s'est produit le fait décrit ici. Le royaume dans lequel fut repoussé le dragon est devenu la « nature » revêtue d'une matérialité qui la rend visible aux sens. Ce royaume est d'une certaine façon le sédiment du monde antérieur. Celui dans lequel Michel a conservé sa propre volonté fidèle à l'esprit est resté dans sa pureté, « en haut », semblable à un liquide duquel s'est déposée une substance auparavant dissoute en lui. Ce royaume, dorénavant, subsiste comme une réalité dissimulée aux sens.

La nature extra-humaine n'est toutefois pas soumise au pouvoir du dragon. Celui-ci ne put se réaliser en elle jusqu'à la visibilité, mais il y resta comme un esprit invisible distinct d'elle. La nature, au contraire, devint le miroir de la spiritualité supérieure dont elle était déchue.

En ce monde fut donc placé l'être humain. Il put avoir part aussi bien à la nature qu'à la spiritualité supérieure, s'avérant de cette manière un être double. Dans la nature elle-même, le dragon resta sans pouvoir, mais en revanche, il obtint un pouvoir sur ce qui en l'homme agit comme nature. Ce que l'être humain prend de la nature se déploie en lui comme convoitise, désir animal. Dans ce domaine l'esprit déchu a accès. Cela explique la « chute de l'homme ».

L'esprit rebelle a été transféré dans l'homme, à l'être duquel, toutefois, Michel est resté fidèle. Si l'homme s'adresse à ce dernier avec la part de son être qui tire son origine de la spiritualité supérieure, dans son âme s'instaure alors le « combat de Michel contre le dragon ».

Au dix-huitième siècle encore, une semblable représentation était commune à de nombreux hommes. Pour eux, la nature était le « miroir de la spiritualité supérieure » ; la « nature intérieure de l'homme » au contraire, était le siège du *serpent* que l'âme, en vertu de sa dévotion à Michel, est appelée à combattre.

De quelle manière pouvait envisager la nature extérieure une âme dans laquelle vivaient de telles représentations ? L'approche de l'automne devait réveiller en elle le souvenir du « combat de Michel contre le dragon ». Les feuilles tombent des arbres, la vie fleurissante et bourgeonnante diminue. Plaisamment, la nature a accueilli l'homme au printemps, et plaisamment en elle, il a bénéficié des dons du Soleil rayonnant de la chaleur de l'été. Quand débute l'automne, elle n'a plus rien à lui donner cette nature. Les images de son dépérir pénètrent dans les sens de l'homme. Celui-ci doit désormais s'en remettre à son humanité même quant à ce qu'auparavant la nature lui a donné. La force de cette dernière s'affaiblit toujours plus en lui. En vertu de l'esprit, il doit à présent créer les forces capables de le soutenir là où la nature est devenue impuissante pour lui. Le dragon perd, avec la nature, son propre pouvoir. À l'âme se présente l'image de Michel, de Michel qui terrasse le dragon. Michel était inactif, tant que la nature, et le dragon avec elle, agissait de tout son pouvoir. Avec l'arrivée du froid, une telle image surgit.

L'image constitue toutefois une réalité pour l'âme. C'est comme si s'ouvrait le décors du monde spirituel que la chaleur estivale avait occulté.

L'homme participe au devenir des saisons. Le printemps est bénéfique à l'environnement terrestre ; mais il séduit toutefois l'homme dans une dimension, dans laquelle l'Adversaire oppose à la beauté de la nature son propre pouvoir invisible sur lui, en tant que laideur. Au début de l'automne apparaît l'esprit de la « beauté intense », en dissimulant de la nature la « beauté propre » et en contraignant aussi de cette façon l'Adversaire à l'occultation aussi.

Tels étaient les sentiments de ceux qui, nombreux dans les temps passés, célébraient la fête de Saint Michel en leur cœur. Qu'est-ce qu'a à dire à ce propos un homme de notre temps qui admet, à côté de la connaissance de la nature, une connaissance de l'esprit, c'est ce que nous allons développer dans les considérations suivantes.

2. Le combat de Michel face à la conscience contemporaine

Dans l'image du « combat de Michel contre le dragon », vivait une forte conscience du fait que l'homme, en vertu de ses propres forces, doit donner à l'âme une orientation de vie que la nature ne peut plus lui donner. La disposition d'âme actuelle est portée à se méfier d'une pareille conscience, en craignant, à cause de son extranéité, de devenir étrangère à la nature. Elle voudrait jouir de la nature dans sa beauté, dans sa vie pullulante et luxuriante, et ne pas s'en voir privée de jouissance par la représentation d'une « chute de la nature hors de l'esprit ». Elle voudrait aussi laisser parler la nature dans la conscience et ne pas se perdre dans le fantastique en accordant, à un esprit qui s'élève au-dessus de la nature, une voix dans l'aspiration à la vérité.

Goethe n'eut pas une telle crainte. Il est certain que lui ne ressentait rien dans la nature d'étranger à l'esprit. Son âme s'ouvrait largement à la beauté, à la force intérieure de tout ce qui est naturel. Dans la vie humaine, l'impressionnaient les désaccords, les déchirements, autant de choses qui induisent au doute. Contre cela, il ressentait une impulsion intérieure à vivre selon la cohérence éternelle et l'harmonie de la nature. D'une vie semblable, il a tiré magiquement certaines perles lumineuses de son art.

Mais il y avait cependant en lui la vague sensation que l'œuvre de l'homme doit, en vertu d'une création originale, achever l'œuvre de la nature. Il ressentait toute la beauté contenue dans une plante, mais il ressentait également quelque chose d'inachevé dans la vie de la nature qu'elle manifeste à l'homme. Il y a une plus grande plénitude d'être dans ce que la plante opère et tisse intérieurement, que dans la forme-figure limitée de celle-ci, telle qu'elle apparaît à nos yeux.

À côté de ce que la nature parvient à réaliser, Goethe percevait aussi quelque chose de comparable aux « intentions de la nature ». Qu'avec une semblable représentation, on voulût perfectionner la nature, cela était pour lui une méprise. Il était conscient que de telles intentions dans le monde végétal n'étaient pas créées par le jeu arbitraire de son imagination, mais qu'elles étaient vues par lui d'une manière absolument objective, tout comme peut être vue la couleur de la fleur.

Pour cette raison, il ressentit une certaine irritation quand Schiller définit l'image de la tendance évolutive de la plante en développement, que Goethe venait de lui ébaucher sous ses yeux à grands traits, comme une « idée » et non une « expérience ». Il lui rétorqua alors aussitôt que si c'était là une « idée », lui voyait justement les idées avec ses yeux, exactement comme ceux-ci percevaient aussi les formes et les couleurs.

Goethe avait justement la sensation que dans la vie de la nature, il n'y a pas seulement une tendance ascendante, mais aussi une tendance descendante. Il ressentait bien la germination, la croissance, la floraison et la fructification, mais il ressentait tout autant le flétrissement, la décoloration, l'assèchement et la mort. Il ressentait le printemps, mais aussi l'automne. En été, il pouvait, avec son âme, participer à la vie de la nature en plein développement, mais avec une âme tout aussi ouverte, il pouvait participer à sa mort.

Dans les œuvres de Goethe, on ne retrouvera pas ce double sentiment de la nature exprimé intégralement en mots. On peut toutefois le percevoir dans toute son attitude de l'âme. En elle, il y avait encore en lui un écho de l'antique sentir relatif au « combat de Michel avec le dragon ». Ce sentir était cependant élevé à la conscience de l'homme moderne.

L'attitude d'âme de Goethe n'a eu aucun développement dans cette direction au cours du dix-neuvième siècle. La plus récente conception de l'esprit doit cependant tendre, elle, à un tel développement.

Le sentiment de la nature n'est pas complet, si l'homme avec son intériorité, ne prend part qu'à la germination, la croissance, la floraison et la fructification ; il doit posséder un sens aussi pour le flétrissement et la mort. Par une telle voie, il ne se rend pas étranger à la nature : de même qu'il ne se renferme pas à son printemps et à son été, ainsi il est capable de ressentir aussi son automne et son hiver.

Le printemps et l'été exigent de l'homme de se consacrer à la nature : l'homme sort de lui-même et se familiarise avec la nature. L'automne et l'hiver le poussent à se retirer en soi, dans

l'élément proprement humain et à s'opposer à la mort de la nature par la résurrection des forces de l'âme et de l'esprit. Le printemps et l'été sont les périodes de la conscience naturelle de l'âme humaine ; l'automne et l'hiver celles dans lesquelles s'éveille le sentiment de l'autoconscience humaine.

Quand arrive l'automne, la nature transfère sa vie dans les profondeurs de la Terre, en soustrayant la richesse de son activité de germination à la vue de l'homme. En ce qu'elle offre au regard il n'y a pas accomplissement, mais espérance : l'espérance d'un nouveau printemps. La nature laisse l'homme seul avec lui-même.

Commence alors la période dans laquelle, en vertu de ses propres forces, il doit montrer qu'il vit et ne meurt pas. La nature estivale a dit à l'homme : moi, j'accueille ton « Je » et je le fais fleurir, avec les fleurs mêmes, en mon sein. La nature automnale exhorte l'homme : rassemble donc des forces dans la profondeur de ton âme, afin que ton Je continue de vivre en lui-même, tandis que moi je dissimule ma vie dans les profondeurs de la Terre.

Goethe resta indigné, alors que son sentiment tomba sur la phrase de Haller : « À l'intérieur de la nature ne pénètre aucun esprit créé ; bienheureux celui à qui elle montre son écorce extérieure ». Goethe ressentait : « La nature n'a ni noyau ni écorce, elle est tout à la fois ! ».(1)

La nature nécessite de mourir pour vivre. Cette mort, l'homme peut l'expérimenter. De cette façon il n'en pénètre que plus profondément à l'intérieur de la nature. À l'intérieur de son propre organisme, il expérimente la respiration et la circulation sanguine. Celles-ci sont sa vie. Ce qui germe au printemps dans la nature, lui est familier comme sa propre respiration : cela attire l'âme vers la conscience de la nature. Ce qui meurt en automne ne lui est pas plus étranger que tout ce qui est pour lui dans sa circulation de son sang : cela fortifie en son intériorité la conscience de soi.

La fête de la conscience de soi, qui fait comprendre à l'homme sa vraie humanité, arrive quand les feuilles tombent. Il faut seulement que l'homme en prenne conscience. La fête de la Saint Michel est la fête de l'entrée de l'automne. L'image de Michel victorieux est appropriée : elle vit en l'homme qui durant l'été s'est abandonné et répandu amoureuxment dans la nature, mais qui devrait en arriver ainsi à égarer son centre de gravité, si à partir de cet abandon à la nature, il ne pouvait pas s'élever au renforcement de son propre être spirituel.

(*) Les deux articles que l'on rapporte ici en traduction italienne, parurent dans les numéros des 30 septembre et 7 octobre 1923 dans l'hebdomadaire *Das Goetheanum*, avec les titres respectifs : « *Der Streit Michaels mit dem Drachen* » et « *Der Michaelstreit vor dem Bewußtsein der Gegenwart* ». Ils sont à présent édités dans l'ouvrage *Der Goetheanumgedanke inmitten der Kulturkrise der Gegenwart* (GA 36), pp.338-345 de la première édition, Dornach 1961. (Par souci de conserver l'homogénéité d'esprit du présent ouvrage, le traducteur français n'a pas reproduit ici les versions françaises existantes de ces textes, mais les a néanmoins traduits de l'italien même, ndt)

Notes

(1) La phrase du naturaliste Albrecht von Haller (1708-1777) est tirée d'une didascalie poétique intitulée « *Falschheit menschlicher Tugend* » et publiée dans le volume *Versuch schweizerischer Gedichte* de 1732. la réplique de Goethe se trouve dans l'essai *Freundlicher Zuruf (Appel amical)*, publié par lui dans la recuei *Zur Morphologie* de 1820.

Quelques témoignages de l'Art figuratif

A1 (p.286) : Mosaïque de l'arc triomphal de la Basilique Saint Apollinaire en Classe de Ravenne. Remontant au VI^{ème} siècle, c'est une des plus anciennes représentations de l'Archange. De la main droite, il soutient une bannière proclamant la triple acclamation *Hagios* (Saint), qui exprime la louange de la « Hiérarchie céleste » à Dieu. L'attitude statique et hiératique prélude au type iconographique de l'art byzantin.

A2 (p.287) : Fresque de la Basilique de Saint Ange en Formis, du XI^{ème} siècle. Œuvre de l'école de l'Abbaye du Mont Cassin, selon les canons de l'art byzantin. On retrouve les traits iconographiques de Saint Michel typiques à l'aire byzantine qui ont été hérités ensuite par l'art sacré russe.

A3 (p.288) : Façade de l'autel de Rachis, à présent dans le Musée paléochrétien de Cividale. Art lombard du VIII^{ème} siècle, prélude au roman. Chez les deux Anges de chaque côté du Christ, on peut percevoir la polarité existante entre Michel et Gabriel, déjà présente dans l'art byzantin, reprise ensuite par celui roman.

A4 (p.289) : Détail du chapiteau de l'église abbatiale de Payerne en Suisse. Art roman du XI^{ème} siècle. Le regard de Michel ne rencontre pas celui du dragon, mais il s'est détourné de lui.

A5 (p.289) : Tympan de l'église de Saint Michel d'Étraigues en France. Art roman du XII^{ème} siècle. Michel regarde le dragon en face pour le conjurer, mais son regard est imprégné de lumière intérieure.

A6 (p.290) : Fresque du chœur de la Basilique d'Altenstadt en Bavière. XIII^{ème} siècle. Michel pèse l'âme de l'homme (dans sa dualité homme-femme, *ndt*). Sur la plateau de gauche, il y a ce que l'âme humaine a harmonisé, dans l'intelligence du cœur, des forces du sentiment et de la rationalité. Sur al plateau de droite se trouvent les mêmes forces dissociées, en opposition entre elles et donc défigurées.

A7 (p.291) : Fresque du XIII^{ème} siècle, à présent dans le Musée catalan de Barcelone. Ici, l'aspect noble de l'âme est représenté par la figure humaine, dont le geste de prière souligne l'accord unitif des forces. Il faut noter que Michel fixe parfaitement son adversaire.

A8 (p.292) : Détail du tympan au-dessus du portail de la cathédrale de Bourges en France. Art gothique du XIII^{ème} siècle. Dans son ensemble, le portail représente le Jugement dernier. Michel y apparaît comme le garant de l'humanité de l'être humain. Le plateau de gauche contient une coupe, image du cœur. Celui de droite une tête déformée, parce qu'elle s'est soustraite aux forces du cœur.

A9 (p.293) : Tableau de Gariento, à présent au Musée municipale de Padoue. Art gothique du XIV^{ème} siècle. Le visage de Michel est désormais pleinement humain. L'idéal de l'humanité se reflète en lui, tel qu'il est ardemment aspiré par les hommes de l'époque.

A10 (p.294) : Retable de Roger van der Weyden pour l'autel de la chapelle de l'hôpital de Beaune en France, consacré au *Jugement universel*. Art flamand du XV^{ème} siècle. La pesée de l'âme humaine prend ici un caractère dramatique, quoiqu'elle semble s'accomplir selon un critère de rationalité parfaite, dont le monde physique se découvre régi. À gauche (pour l'observateur) les *virtutes*, à droite les *peccata* de l'âme. Le geste de prière ébauché aussi par le personnage représentant ces derniers, exprime une nostalgie de rédemption des aspects déchus de la nature humaine.

A11 (p.295) : Tableau de Raphaël dans sa dernière période, à présent au Louvre à Paris. Début du XVI^{ème} siècle. Le combat avec le dragon se déroule dans le monde physique, imprégné cependant des qualités de l'âme. Le dragon prend un aspect humain, ce par quoi l'on fait allusion ainsi au danger encouru par l'homme qui sera soumis à son influence dans les siècles à venir. Le tableau annonce les interprétations baroques et néoclassiques du même sujet, dont la plus connue est celle de Guido Reni.

Remarque : On a renoncé à reproduire ici les représentations de Saint Michel réalisées par des peintres de l'école anthroposophique, qui se fondent surtout sur l'action morale des couleurs, laquelle serait entièrement perdue dans une reproduction en noir et blanc.

Les images et publications de ces peintres sont accessibles auprès de la Librairie du *Goetheanum* à Dornach (*Buchhandlung am Goetheanum*, CH-4143 Dornach, tel. 061-7064275, fax 061-7064276, buchhandlung@goetheanum.ch).

Sources : A4 et A7, Raffael-Verlag, Stockhornstraße, CH-3063 Ittingen).

APPENDICE B

À PROPOS DE L'AUTEURE

IMPRESSIONS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

DANS LES PREMIÈRES ANNÉES

Giancarlo Roggero

Sur l'île de Java

La première phase de la vie d'Ita Wegman se déroule à l'extrême périphérie de l'Asie, sur l'île de Java, dans l'archipel indonésien « qui s'enroule comme une ceinture d'émeraudes autour de l'équateur » (1). Elle y naquit le 22 février 1876, non loin de Jakarta, alors Batavia.

Maria Hendrika, tel est son prénom originaire, abrégé par la suite en « Ita », reçoit ses toutes premières impressions dans l'atmosphère débordante de lumière de l'île équatoriale, au sein d'un environnement naturel luxuriant, certes transformé mais sans en être appauvri pourtant, par les vastes plantations de canne à sucre, café, thé, plantes gommifères et autres cultures, parmi lesquelles se distingue le riz. La dominance incontestée du vert ne s'interrompt que là où la mer, d'un côté, et la chaîne de monts, de l'autre, avec plus de cent volcans, en constituent la limite nécessaire (2).

Mais la richesse de cette terre concerne son histoire, plus encore que son aspect naturel. Rarement, on rencontre une telle succession variée et complète d'influences culturelles comme celles qui ont imprégné l'histoire de Java. Au début du second millénaire avant J.-C., émigrent en plusieurs phases de populations en provenance de l'Asie du Sud-Est — probablement des régions du Cambodge et de la Thaïlande actuelles — dont la civilisation, régie par le chamanisme, qui ne se révèle pas au peuple autrement que par le recours aux masques rituels, est socialement et culturellement plutôt avancée et revendiquée, en tant qu'expression artistique, ce que l'on appelle le « jawang », théâtre d'ombres aux sujets mythologiques, transmis depuis des millénaires et encore vivant aujourd'hui. Vers le commencement de l'ère chrétienne, l'influence indienne se fait sentir et au second siècle déjà, on possède des informations sur un royaume hindou sur l'île. Dans cette période, le fameux astronome et géographe Ptolémée d'Alexandrie, parle d'elle — *Jabadion* — comme de la région « la plus fertile » de tout l'extrême Orient (3). De fait, commerçants et colons indiens tirent d'elle d'abondantes quantités de céréales, de fruits et de bestiaux. Entre le sixième et le huitième siècles, le bouddhisme y pénètre, en provenance de l'île voisine de Sumatra, dont portent le témoignage de nombreux temples, enjolivés d'une riche décoration sculpturale d'une finesse et d'une vigueur extraordinaires. Le quatorzième siècle voit une très grande floraison culturelle sous le règne du roi Radjasanagara, à laquelle succède une phase de décadence, dont profitent les missionnaires islamiques, lesquels exercent d'abord une forte influence culturelle sur les couches plus élevées de la population — l'éducation des princes, par exemple, est confiée aux maîtres persans de foi islamique —, favorisant de cette façon la pénétration militaire et la domination politique successive. Si l'on prend en compte le fait que les Javanais ont toujours conservé un rapport vivant et amical avec la Chine et son empereur — les navires des marchands chinois pendant des siècles ont profité avantageusement des ports de la côte septentrionale de l'île et les rois de cette dernière ont parfois organisé leur royaume sur le modèle de l'Empire chinois — alors, la civilisation de Java, nous apparaît effectivement comme un concentré de toute la culture asiatique.

Les Européens y apparaissent à la fin du quinzième siècle : d'abord les marchands portugais, qui parviennent longtemps à conserver le secret sur leurs routes maritimes, et donc, après la découverte de ces dernières, les Hollandais qui y abordent en 1596. Avec la naissance, quelques années plus tard, de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales, qui édifiera la cité de Batavia, la domination est assurée à la Hollande, non seulement commerciale, sur l'île, mais aussi sur le reste de l'archipel indonésien. Une telle domination persiste — à l'exception d'une brève parenthèse au temps de Napoléon, caractérisée entre autre par la présence anglaise — jusqu'au dix-neuvième siècle, au cours duquel le monopole exercé d'abord par la Compagnie et ensuite par l'État lui-

même, s'est progressivement relâché, en laissant un espace plus grand à l'initiative privée dont Hendrick Wegman, père de Ita, constitue un exemple.

Premier voyage en Europe

Suite au décès du petit Henri, frère cadet de Ita, en juillet 1890, les parents décident de l'envoyer elle, avec sa sœur Charlien, en Hollande, où toutes deux auraient poursuivi leurs études. Le long voyage vers la patrie inconnue — il fallait alors cinq semaines de navigation — constitue pour elles une grande aventure, attendue depuis longtemps. Jusqu'en 1894, les deux sœurs vivent à Arnhem chez la famille Wenting, et fréquentent l'école secondaire.

Ces premières années en Hollande font découvrir à ces âmes adolescentes de Ita et Charlien un monde dont ne parvenait qu'un pâle reflet dans la lointaine île asiatique. La vie culturelle de la cité hollandaise gracieuse et raffinée produit en elles un réveil inattendu. La noble mondanité des concerts, du théâtre et de l'opéra, offre à présent un accompagnement pas seulement occasionnel au cours pris par leurs études, lequel comprend entre autres et en conformité à cette vaste respiration internationale propre à la culture hollandaise, l'apprentissage de quatre langues modernes — le néerlandais, lui-même, le français, l'allemand et l'anglais — avec les littératures respectives. Quelques voyages dans les grandes villes nord-européennes telles que Bruxelles, Cologne, Londres, Paris, Berlin — cette dernière ayant exercé un attrait spécial sur la jeune Ita — et la visite de leurs monuments, musées et autres merveilles, les mettent pour la première fois en contact direct avec l'histoire d'une civilisation au giron de laquelle elles ressentent leur appartenance, en leur permettant en même temps de nouer de nouvelles relations humaines. « Ces années à Arnhem furent pour nous des années splendides », racontera par la suite Charlien, « nous jouissions pleinement de ce que l'Europe pouvait donner à l'humanité » (4).

Nostalgie de la « Mitteleuropa »

Une fois revenue à Java avec sa sœur dans l'hiver 1894-95, Ita noue une amitié avec une jeune dame hollandaise de dix ans plus âgée qu'elle, Henny Steinbuch, dont elle a reçu en ville les leçons de musique et de chant. Il est probable que ce fut cette nouvelle amie qui l'introduisit dans le monde de la théosophie, telle qu'elle était cultivée alors au sein du mouvement fondé par Helena Petrovna Blavatsky et plutôt répandue alors dans les pays coloniaux. La théosophie devient ainsi l'intérêt principal commun aux deux amies.

Dans le monde des valeurs défendues par la Société Théosophique, qui se fixe parmi ses buts celui de « former le noyau d'une fraternité universelle sans distinction de race, foi, sexe et couleur » (5), la jeune Ita Wegman retrouve ingénument, sur le plan idéal, ce sentiment cosmopolite de l'humanité, qui avait constitué le climat normal de ses relations sociales dans son île de naissance et en Hollande. Une chose cependant la distingue de la majorité de théosophes. Ces derniers sont pour la plupart des Européens qui ressentent une vivante attirance à l'égard des trésors spirituels de l'Orient [La personnalité extraordinaire d'Alexandra David-Neel en est un exemple typique, *ndt*]. Elle, est née en Orient et le climat physique et culturel d'une civilisation asiatique millénaire a configuré son être dans son premier devenir. Dans son esprit et son âme retentit cependant l'appel vers une patrie européenne secrète, à peine connue durant son séjour hollandais des années précédentes et plus jamais oublié. C'est ce qu'elle aurait par la suite appelé sa « nostalgie de la Mitteleuropa » (*die Sehnsucht nach Mitteleuropa*), laquelle se fait vaguement sentir avec insistance dans ces années pensive de sa vie.

Notes :

(1) La phrase est tirée du roman de l'écrivain hollandais Multatuli, *Max Havelaar*, Amsterdam 1860.

(2) L'île de Java est la région la plus riche en volcans de la planète.

(3) Dans son traité *Géographie*.

(4) Voir l'essai suivant de Charlien Wegman.

(5) C'est là le premier des trois buts que la Société Théosophique s'est fixés. Les deux autres sont : « Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science. — Explorer les lois déployées dans la nature et les pouvoirs psychiques latents de l'être humain ». Cfr. *Théosophie, périodique mensuel de la Loge Théosophique de Rome*, année I, n°1, janvier 1898, quatrième de couverture.

SOUVENIRS D'UNE ENFANCE ET D'UNE ADOLESCENCE

VÉCUES ENSEMBLE

par *Charlien Wegman (*)*

Ita est née le 22 février 1876 (1), dans la partie occidentale de l'île de Java, au village de Krawang près de la sucrerie *Parakanteroes*, qui signifie « le droit chemin » (*Parakan*= la voie, le chemin) ; *teroes* = droit).

Notre père était l'administrateur de cette sucrerie. Il eut beaucoup à faire, spécialement au plan social, lors d'une crise grave de ce secteur, qui éclata alors dans les Indes et à cause de laquelle la totalité de l'industrie sucrière menaça ruine. Ensuite, notre père réalisa ses vues dans le domaine social par l'activité qu'il développa dans d'autres usines dans la partie orientale de l'île. Lorsque ma sœur et moi avions, respectivement, six et cinq ans, il fut muté à la sucrerie *Gending* à proximité de la ville de Probolingo. À partir de cette époque, nos souvenirs deviennent plus clairs, puisque nous restâmes domiciliés en ce lieu jusqu'à notre première venue en Europe.

Ita a toujours été une gamine de caractère autonome. Elle ne parlait pas beaucoup. Quand elle entrait en quelque lieu, elle se contentait d'observer de son regard sérieux les personnes, en les toisant des pieds à la tête, et seulement après les avoir examinées ainsi, elle disait quelque chose, ce qui provoquait un grand gêne chez mes parents, qui voulaient faire étalage de leur aînée. Elle ne jouait jamais à la poupée ou autres jouets. Elle était toujours l'organisatrice de nos jeux : une fois que ceux-ci étaient commencés, et que nous autres y étions absorbés, Ita elle se retirait, s'asseyait à l'ombre d'un grand arbre et lisait, une activité qui lui était très chère (a). Devenue plus grande, ses livres préférés étaient les ouvrages historiques. Elle s'occupait aussi souvent de nos chevaux. En ce temps-là, où l'on n'utilisait pas encore les automobiles, mon père disposait, en tant qu'administrateur de la sucrerie, d'une écurie avec vingt chevaux. Il y avait une heure de route entre la sucrerie et la ville. Chaque jour, nous devions nous rendre à l'école à quatre — ma sœur, moi et deux frères — dans une voiture tirée par deux chevaux. C'était la passion d'Ita. Souvent, c'est elle qui prenait les rênes et voulait donc s'asseoir à l'avant, à côté du cocher. Surtout lorsque ce dernier allait un peu lentement et que les autres nous dépassaient, Ita passait à l'avant et c'est elle qui prenait alors les rênes. Le cocher devait alors s'asseoir à côté d'elle et le voyage se poursuivait à une allure un peu plus soutenue. Les chevaux, qui percevaient au travers des rênes qu'elle avait pris la main, faisaient de leur mieux, et à une allure rapide nous nous rapprochions de la ville et de l'école. Nous y arrivions en grande pompe et c'était un spectacle que de voir Ita qui, à ce moment-là fouettait légèrement les chevaux sur leur dos, disait quelques mots et se dirigeait en triomphe vers l'école. Ita était une bonne élève, elle apprenait bien et avec précision, elle était ambitieuse et voulait toujours être la première de la classe. Mais sa santé ne le lui permettait pas, ayant souvent souffert de refroidissements et de bronchites, et aussi beaucoup de la malaria.

À côté de l'usine, nous jouissions d'une vie libre et plaisante et ainsi s'écoula la période de l'école élémentaire. Ensuite, Ita et moi reçûmes encore pour quelques années des leçons privées, jusqu'à ce qu'il parût préférable de nous envoyer en Europe. À l'âge respectif de quinze et quatorze ans, notre mère nous conduisit toutes deux en Hollande où nous nous installâmes dans la maison d'une dame affectueuse portant le nom de Wending. Nous y passâmes une période merveilleuse. Nous jouîmes pleinement de tout ce que l'Europe pouvait donner à l'humanité : bonne musique, ce pour quoi Arnhem était alors réputée, de nombreuses et belles représentations théâtrales, des opéras et ainsi de suite. Durant les vacances, nous faisons toujours des voyages à l'étranger, nous séjournions souvent à Bruxelles chez un ami de notre père et nous passâmes ainsi des années splendides.

Nous restâmes en Europe jusqu'à la dix-huitième année d'Ita, après quoi nous retournâmes aux Indes, escortées par d'anciens et chers amis de nos parents. Nous nous mîmes en route en passant par Paris, nous nous arrê tâmes deux semaines sur la Riviera, pour embarquer ensuite à Gênes en direction de Java (2).

Notre vie de jeunes femmes sur l'île était assez singulière. D'une vie merveilleuse et riche en Europe, nous passâmes brusquement à la vacuité de la vie en Indonésie, toute de danses, amourettes et choses semblables qui ne plaisaient pas du tout à Ita. Entre temps je me mariaï, de sorte que Ita put se retirer de tous ces divertissements auxquels elle avait pris part en pensant : « Je ne peux absolument pas laisser ma cadette seule à ces bals ! » Ita penchait plutôt pour les choses sérieuses, cette existence vide ne lui disait rien.

Notre père, dans l'intervalle, était devenu surintendant de cinq filiales de la banque coloniale, raison pour laquelle il avait déménagé à Probolingo. Là, Ita fit la connaissance d'une certaine Madame Henny Steinbuch, dont elle recevait des leçons de chant et de piano. Une grande amitié naquit, parce que Madame Steinbuch ne se trouvait pas bien non plus dans les Indes et cherchait autre chose. Elle s'était formée au conservatoire d'Amsterdam et s'était retrouvée au cœur de l'Indonésie suite au travail de son mari. Ita et Henny Steinbuch devinrent de grandes amies et à cette époque, elles s'intéressèrent toutes deux à la théosophie.

Ma sœur occupait ainsi sa vie d'une manière qui en vérité ne s'accordait pas toujours avec les coutumes de nos parents. En particulier notre père, qui était très conservateur, trouvait cela peu opportun, d'autant plus que Ita devint végétarienne. Il s'inquiétait au sujet de sa santé et était convaincu, selon sa façon de voir les choses, que l'alimentation carnée fût nécessaire à Ita, car elle souffrait de la malaria (3). Quand elle subissait des accès de malaria, elle devait se rendre en montagne, où notre père avait acquis une maison avec un beau terrain, qu'Ita transforma ensuite en splendide jardin.

Un sentier bordé de roses de variétés magnifiques était la gloire du jardinier, les graines desquelles elle s'était fait envoyer exprès de Hollande. Elle séjournait vraiment volontiers en montagne ! Notre mère aussi se rendait parfois là-haut, notre père étant souvent absent de la maison à cause de son nouveau travail, et dans l'obligation qu'il eut alors d'entreprendre de longs voyages. Henny Steinbuch lui rendait aussi visite, de sorte que cela fut pour elle une période très belle.

Mais subitement notre père tomba malade du cœur et nous dûmes retourner en Hollande(4). Ita, de son côté, avait déjà décidé, devant de nouveau se rendre en Europe, de faire quelque chose d'autre que de rester à la maison avec papa et maman, et donc d'entreprendre un travail. Notre père dut suivre un traitement auprès d'un médecin d'Amsterdam. Ita parvint à obtenir la permission de suivre un cours de thérapie gymnique et de massage suédois (5). Notre père devant donc rester un moment à Nauheim, Ita vécut à Haarlem à cette époque auprès de la sœur de Henny Steinbuch, où elle resta jusqu'à l'achèvement du cours de gymnastique (deux ans environ). Elle se rendit ensuite à Berlin, en entrant en contact avec la théosophie. Elle rendit visite au docteur Steiner, lequel lui conseilla d'abandonner la gymnastique suédoise et d'étudier plutôt la médecine. À Zurich, en l'espace d'une année, elle récupéra le niveau des études lycéennes pour donc s'inscrire ensuite à la faculté de médecine de cette ville. S'ensuivit une intense période d'études, en allant suivre même deux autres semestres d'études à Munich avec certains amis de Zurich, et en restant dès lors toujours en contact avec l'anthroposophie.

De Zurich, elle se rendait souvent à Dornach et Arlesheim pour suivre les conférences, s'étant déjà liée alors à la Société Anthroposophique. Durant la première Guerre, en 1918, Ita contracta une grippe très grave se compliquant en pneumonie. Elle se rendit donc à Dornach en convalescence et décida ensuite d'ouvrir une clinique à Arlesheim. C'est ainsi que cela commença. Elle dut alors se rétablir d'une grippe se compliquant en pneumonie pour pouvoir entamer son œuvre. Maintenant, avec cette nouvelle guerre, elle dut la conclure également par une grippe qui nous l'a soustraite à nous tous.

(*) Tiré de l'opuscule commémoratif de A.A.V.V. *Erinnerung an Ita Wegman*, aux soins de Hilma Walter, Arlesheim 1945, pp.20-23. Charlien (diminutif de Charlotte) Wegman (1877-1954) était la sœur cadette d'Ita. Outre elle et Ita, il y avait dans la famille Victor-Auguste (1872-1900), fils d'un précédent mariage du père, Willem Manta (1879-1927), handicapé et Henri (1881-1900) qui mourut à l'âge de neuf ans seulement. Les parents étaient Hendrik Wegman (1845-1917), fils d'un marin hollandais, entré tout jeune dans l'industrie sucrière et très compétent en matière d'entreprises ; Henriëtte Maria Offers (1851-1935), qui avait épousé

Wegman, en 1875, descendante d'une famille d'officiers, elle aussi hollandaise. Le père se distinguait par son caractère un peu bourru, mais débonnaire. La mère est rappelée comme une femme à l'allure gracieuse qui unissait une sagesse naturelle dans les choses pratiques à une force d'âme remarquable. Cfr. E. Zeylmans, op.cit., vol.I, pp17-18 et 281.

Notes :

(1) Un mardi. Son nom de baptême était Maria Hendrika, abrégé ensuite en Ita ou Maria Ita.

(2) Le voyage fut entrepris dans l'hiver 1894-95. La halte sur la Riviera, à Nice pour préciser, advint dans la période de Noël.

(3) Nonobstant ces oppositions, par ailleurs jamais sérieuses, typiques de l'âge de la jeunesse, Hendrik Wegman aida toujours sa fille et finança ses études jusqu'à son doctorat en médecine en 1912. Elle, d'autre part, aurait déclaré devoir au père ses talents dans le domaine économique, mis à profit dans la gestion de l'Institut Clinico-thérapeutique d'Arlesheim et en d'autres initiatives.

(4) Au printemps de l'an 1900.

(5) Au sujet du massage suédois , voir l'Essai introductif, Chap.II, note 3.

Notes du traducteur :

(a) Toute sa vie, elle le restera, puisqu'il faut rappeler ici qu'à la suite de la découverte de l'ouvrage de Clément Brentano sur les Visions d'Anne Catherine Emmerich, elle lut cet ouvrage d'une seule traite, presque sans dormir en trois jours !

APERÇU DE LA VIE D'ITA WEGMAN

par *Hilma Walter* (*)

Le 4 mars 1943, la doctoresse Ita Wegman, à l'âge de soixante-sept ans, a achevé à Arlesheim — à l'Institut Clinique-Thérapeutique où elle a développé son activité de médecin — son existence physique terrestre. S'est ainsi conclue une vie terrestre, riche et féconde de travail, et le souvenir de cette personnalité, qui a ainsi abandonné le plan physique, continuera à vivre lumineusement dans le cœur de beaucoup de gens. Peut s'en apercevoir celui qui a observé les nombreuses personnes accourues pour la dernière fois afin de témoigner et exprimer leur lien intime et profond avec elle. Cela était aussi compréhensible. Celui qui a connu la doctoresse Ita Wegman dans sa vie, en la rencontrant « d'homme à homme », ressentait immédiatement le cœur rayonnant, immense, rempli d'un intérêt chaleureux, de cette personnalité. Celui qui s'est adressé à elle en tant que patient ou autrement en ayant besoin de son aide, pouvait faire l'expérience de quelque chose qui agissait comme une force de renouveau, laquelle, à côté du conseil médical authentique, insufflait souvent un nouveau courage et menait à une nouvelle attitude face à la vie. C'est de cette manière que le cercle d'amis et de patients de la doctoresse Ita Wegman avait grandi progressivement en se répandant dans de nombreux pays. En outre, la riche expérience de son être, favorable en même temps au progrès, était devenue un exemple pour de nombreux jeunes médecins ou pour des personnes qui se dévouent autrement à la profession de thérapeute. Elles purent ainsi en recevoir des impulsions essentielles et décisives pour leur action. On découvrait en effet chez la doctoresse Ita Wegman une forte et ardente aspiration, née de la nécessité de l'époque, à rechercher de nouvelles connaissances au service de la thérapie, et aussi un courage peu commun pour guérir, un dévouement et une capacité de sacrifice incomparables, partout où il s'agissait de soigner ou d'aider, en grand ou en petit.

Les impulsions pour être de cette manière lui étaient venues d'avoir assimilé dans la vie et dans l'action la science de l'esprit de Rudolf Steiner. Ce fut cette lumière-là et cette raison-là qui donnèrent un sens à sa vie et beaucoup retrouvèrent cette lumière en la rencontrant, elle. Bien au-delà de son œuvre de médecin, elle était fondamentalement une personne aux intérêts universels portant un regard ouvert sur les besoins de l'époque. À cela s'ajoutait un sens très vivant pour la beauté de l'existence et pour ses forces de guérison. La bonté de cœur fut en vérité le secret de son action inoubliable.

Il ne pouvait en advenir autrement que ce départ fût ressenti par maintes personnes comme une perte très douloureuse. Les signes d'une participation émouvante qui vinrent s'y adjoindre ensuite de près comme de loin, étaient impressionnants. Ce douloureux événement a intégralement révélé qu'avec la doctoresse Wegman une personnalité a pris congé de l'existence terrestre, dont la destinée va bien au-delà du domaine strictement personnel. Sa vie avait illuminé le destin de nombreuses autres personnes, bien au-delà aussi des relations les plus immédiates. C'est de cette façon que de nombreux liens étroits ont été noués, destinés à subsister aussi au-delà de la mort.

Celui qui, comme l'auteur de cette brève évocation, a eu en plus le don de rester durant une bonne partie de sa vie, à côté de la doctoresse Ita Wegman, celui-là sent qu'il est infiniment redevable de cette disposition au destin. Cela fut une grande école que d'avoir pu y prendre part : une vie remplie d'un travail intense, de dévouement à la profession médicale comprise dans le sens le plus vaste, d'un ample regard, d'une vaste compréhension, d'un juste agir dans toutes les situations. En ce modèle, on pouvait admirer l'attitude courageuse en face de tous les cas de la vie et apprendre comment la souffrance et la douleur, considérées dans une juste lumière, ennoblissent l'être humain. Dans la vie et l'œuvre de cette personnalité il y a eu certaines expériences profondément incisives et, considérées à partir d'un point de vue terrestre, également très douloureuses. En regardant toutefois en arrière, c'étaient au fond toujours des degrés devant être franchis sur la voie escarpée de l'ascèse de son âme.

Née le 22 février 1876 à Java, fille de parents hollandais, Ita Wegman passa ses années d'enfance en Indonésie. Les conditions de vie de cet endroit fournirent un vaste espace au développement de son âme. De fréquents voyages suscitèrent en elle des intérêts multiformes, amenés à s'étendre au-delà de toute frontière étroite. D'un autre côté, son éducation put se développer d'une manière variée et en toute liberté.

Ce n'est qu'à l'âge de vingt-cinq ans que Ita Wegman, vint définitivement en Europe. Animée de la résolution d'être le plus possible utile, elle accomplit le premier pas dans la vie active en s'inscrivant à un cours de formation à la gymnastique curative et au massage suédois. Cela advint autour de l'année 1902 (1). Cette voie la mena peu à peu à Berlin où bien vite, elle connut l'œuvre de Rudolf Steiner, actif dans cette ville. Cette rencontre constitua l'événement le plus significatif de son existence. La science de l'esprit de Rudolf Steiner recueillit immédiatement l'intérêt total de son âme. Rudolf Steiner devint son maître. La vie et l'œuvre de Ita Wegman ne pouvaient désormais plus être comprises qu'à la lumière de la science de l'esprit. Sur cette voie, mûrit en elle, encouragée qu'elle était par le docteur Steiner, la décision de passer de la profession sanitaire à celle médicale. À telle fin, elle déménagea en Suisse en 1905 et à Zurich précisément. Là, elle rattrapa, en une seule et unique année, le baccalauréat, et put donc s'inscrire ensuite à la faculté de médecine. Son doctorat de médecine fut obtenu en 1911. Grâce à ce diplôme, elle put obtenir une série de postes en tant qu'assistante qui lui permirent de se former à la pratique dans divers domaines de la thérapie. Lorsque l'auteure de ces lignes rencontra la doctoresse Wegman en 1920, celle-ci développait déjà une vaste activité et dirigeait même une petite clinique privée.

Cette première de nos rencontres advint à Dornach en 1920. Rudolf Steiner, à la suite d'une requête à lui formulée par des médecins et des étudiants en médecine, s'était dit disposé à donner une série de conférences, qui désignassent la voie selon laquelle la pratique médicale pourrait être fécondée par la science de l'esprit anthroposophique. En cette occasion, vingt conférences furent données, surprenantes quant à leur perspective et à leur portée (2), auxquelles succédèrent ensuite d'autres cours. De nouvelles voies furent ainsi indiquées pour un élargissement de l'art médical. Pour créer un centre dans lequel une semblable médecine, élargie grâce aux vues de la science de l'esprit, pût être appelée à naître, à être cultivée et développée, ce fut encore une fois la doctoresse Wegman, à prendre la décision de transférer son cabinet médical à Bâle et d'y fonder en même temps une clinique privée à proximité de Dornach. En quête de collaborateurs pour une telle initiative, elle en fit la demande à celle qui écrit ses lignes, laquelle accepta aussitôt, et celle-ci se trouvant dans la situation heureuse de ne pas être encore engagée dans son propre cabinet médical et voyant dans cette perspective l'accomplissement de son grand désir de pouvoir agir dans ce sens. Elle se joignit ainsi en juin 1921, à l'inauguration de l'Institut Clinique et Thérapeutique (*Klinisch-Therapeutisches Institut*) d'Arlesheim (3). Dès lors nos chemins à toutes deux s'unirent et se dédièrent ensemble à l'activité médicale, vouée à un élargissement par la science de l'esprit. D'autres médecins s'unirent ensuite progressivement à l'entreprise commune. Il s'agit d'abord d'un commencement très modeste vers l'extérieur. Toutefois avec celui-ci s'ouvrit une collaboration étroite entre la doctoresse Ita Wegman et le docteur Steiner. Ce dernier fréquentait régulièrement la clinique et c'était pour lui l'occasion d'une grande joie de voir comment tout ce travail se développait progressivement.

La tâche d'illustrer en détail la dimension que cette activité médicale a prise dans le cours des années, grâce à l'infatigable initiative de la doctoresse Wegman et à sa disponibilité à soutenir d'autres initiatives semblables, devra être réservée à d'autres amis. L'activité, après les premiers débuts, est allée en s'étendant bien au-delà des frontières de la Suisse. Dans ce texte, on ne peut qu'ébaucher ce qui est peu à peu sorti d'elle.

D'abord, le problème de la production de substances médicamenteuses sur la base de la connaissance de la science de l'esprit fut d'une grande importance. Un petit laboratoire de chimie déjà existant, jusqu'alors utilisé pour la production des coloris et autres substances nécessaires à la construction du *Goetheanum*, était à disposition pour accomplir les premiers pas dans cette direction. Toutefois, dans le cours des premières années, déjà, l'augmentation des demandes, due à l'étroite collaboration avec la doctoresse Wegman et avec l'Institut Clinique et Thérapeutique,

rendit nécessaire un espace plus grand, et une maison fut acquise à cette fin à proximité de la clinique. De ces débuts s'est successivement développée l'actuelle société « Weleda » avec ses diverses filiales dans d'autres pays.

Après une année déjà, s'imposa la nécessité d'un agrandissement de la clinique. Pour l'hospitalisation de patients qui n'avaient besoin que de repos, donc fut acquis à Arlesheim le domaine agricole *Sonnenhof*, lequel offrait en même temps la possibilité de garder en vie une petite ferme agricole. Pour l'installation d'enfants retardés dans leur développement physique ou ayant besoin de soins psychiques, fut acquise également, à côté du *Sonnenhof*, la ferme *Holle* laquelle aurait servi ensuite, outre la métairie, à l'aménagement d'une boulangerie fonctionnant selon des critères diététiques. Bien vite, cependant, le nombre des enfants malades crût à tel point que l'on dut affecter le *Sonnenhof* à leur hospitalisation exclusive. La clinique elle-même dut ensuite être agrandie par des locaux extérieurs et, en 1926, par un nouveau local annexe.

Avec le temps, la clinique et le *Sonnenhof* devinrent un centre dans lequel de jeunes médecins pouvaient être introduits et formés à nos nouvelles méthodes thérapeutiques. Il fut aussi nécessaire de mettre en place des cours de formation pour des personnes désireuses de se lier à cette activité au moyen de la profession d'infirmier ou d'infirmière en pédagogie curative. Dans le cours des années, en effet, de plus en plus de médecins cherchèrent à se lier à cette impulsion thérapeutique, de l'étranger aussi et surtout en Allemagne. Des institutions surgirent dans divers pays se proposant les mêmes buts, particulièrement connexes à la pédagogie curative. Cet élargissement dans ce domaine d'activités réclama à la doctoresse Wegman de fréquents voyages en Allemagne, Angleterre, France et même en Islande. Elle entreprit aussi des voyages à but d'études durant lesquels elle put cultiver son intérêt pour la « médecine géographique » (4).

En juillet 1926, fut fondée la revue *Natura* dont l'objectif était de répandre une idée et une compréhension des méthodes, des possibilités d'un art médical élargi grâce à la science de l'esprit anthroposophique. Réservés aux médecins et étudiants en médecine, parurent, joints à la revue *Natura*, des fascicules supplémentaires avec des comptes rendus d'expériences pratiques effectuées. Dans le domaine de la clinique était né en outre un laboratoire de recherche qui servait à la mise au point de méthodes pour la production de nouveaux remèdes, sur la base des indications données par le docteur Steiner. De précieuses recherches furent effectuées spécialement dans le domaine du cancer, de son diagnostic et de sa thérapie (5).

Une allusion particulière doit ici être faite au sujet de l'ouvrage *Éléments fondamentaux en vue d'un élargissement de l'art médical*, rédigé par le docteur Steiner avec la doctoresse Ita Wegman. La naissance de cet ouvrage atteste de la manière dont la doctoresse Ita Wegman fut peu à peu appelée à une collaboration étroite avec le docteur Steiner. Lui fut en effet confié, dans la cadre de la présidence de la Société Anthroposophique Universelle, fondée à Dornach à la Noël 1923, la fonction de secrétaire et dans celui de la Libre Université des Sciences de l'Esprit, celle de directrice du département médical. À cette première publication en commun auraient dû en suivre d'autres par la suite, mais cela ne fut malheureusement pas possible.

Ce premier ouvrage était encore dans sa phase préparatoire, lorsque Rudolf Steiner tomba malade. Pendant six mois, la doctoresse Ita Wegman fut son médecin et son infirmière en même temps. Cette période fut pour elle un engagement d'une intensité extraordinaire, exigeant de sa part un profond sens de responsabilité. Même alité Rudolf Steiner resta, pour autant que ses forces physiques le lui consentissent, infatigablement actif. Comme toujours, ses articles continuèrent à paraître régulièrement dans l'hebdomadaire *Das Goetheanum* et sur la feuille aux Membres *Mitteilungsblatt*, dont les chapitres de son *Mein Lebensgang*. Toutefois ses forces physiques étaient désormais réduites, et le 30 mars 1925, il abandonna le plan physique.

Après avoir vécu déjà, dans toute sa portée tragique, la perte du premier *Goetheanum*, suite à l'incendie de la Saint Sylvestre 1922, Ita Wegman dut alors se confronter à cette perte plus grave et fatale. Vinrent s'y ajouter ensuite de nombreuses autres vicissitudes, lesquelles pesèrent non moins douloureusement sur sa vie et sur son œuvre. D'autant plus vivante se manifesta cependant dans son activité extérieure la réalité d'une union spirituelle, pour laquelle la mort ne constitue pas une barrière. Se succédèrent ainsi des années de grandes responsabilités et d'un labeur très intense,

quoique fortement entravé de l'extérieur à cause de nombreuses équivoques et perturbé par la nécessité de lutter.

Ainsi la doctoresse Wegman en vint à tomber gravement malade au printemps de 1934 au point de devoir concéder la nécessité d'une convalescence de plusieurs mois (6). Mais c'est avec beaucoup de gratitude qu'elle considéra ensuite l'enrichissement de l'approfondissement de sa vie qui en avait découlé et que la maladie avait apporté. Succédèrent alors des années de travail intense, quoique sous une forme différente. Elle s'avéra déchargée de certains engagements extérieurs et disposa en revanche de plus de temps et d'énergie pour l'approfondissement de ses recherches. Une bénédiction plus grande fut le résultat de ce tournant dans sa vie.

Les dernières fondations furent l'institut de pédagogie curative « La Motta » à Brissago dans le Canton de Ticino et, en tant que succursale de l'Institut Clinique et Thérapeutique, la « Maison de soins et de repos Andrea Cristophore » à Ascona. La doctoresse Ita Wegman aimait ce Canton de Ticino et appréciait de sa propre expérience, les vertus thérapeutiques de son climat. Elle y passa en grande partie les ultimes années de sa vie, spécialement après y être venue reprendre des forces à la suite d'un accident survenu le 4 septembre 1939 (7).

L'accident et l'éclatement de la guerre coïncidèrent. Commença donc de nouveau une période d'activités extérieures réduites, compensée cependant, outre par la pratique médicale, par une vie d'autant plus participative aux événements tragiques en cours et consacrée avec une intensité encore plus grande au travail et à l'approfondissement spirituel (8). Il ne s'agit donc pas d'une activité moindre, mais au contraire d'une intensification du travail tourné vers l'intérieur. Le résultat de ce travail donna à tous ceux qui purent y prendre part le soutien intérieur nécessaire à cette circonstance tragique et l'énergie pour faire face aux destins et devoirs qu'elle comportait. Quiconque le rechercha, trouvait toujours en elle une stimulation, un enrichissement une compréhension affectueuse, toujours disposée à ce convertir en aide. Sa vie n'était plus que dévouement et sacrifice en petit et en grand. La douleur et l'inquiétude, naissant de la participation aux destinées singulières et à l'immense souffrance caractérisant la phase présente de l'humanité, amenèrent à pleine maturation ce qui avait été commencé, pour cette vie terrestre, suite à la rencontre avec Rudolf Steiner. Il s'agit évidemment d'une rencontre marquée par le destin. Elle fit germer la graine qui reposait, comme une nostalgie, au plus profond de son âme et qui put grandir et fleurir dans la lumière spirituelle qui irradiait dès lors d'elle. Sa vie se développa en étapes, semblable à une plante qui, dans la pulsion de son rythme évolutif, par le sacrifice de sa propre existence, en vient à fleurir. Se succédèrent alors des phases de grands sacrifices qui conférèrent à sa vie une empreinte caractéristique. Au même rythme s'accomplissaient des transformations intérieures dans son âme. La force et la bénédiction qui émanaient de cette vie généreuse de cette personnalité devenaient de plus en plus grandes, jusqu'à ce qu'elle atteignissent son accomplissement.

Son départ intervint au plein de son activité. Comme souvent, certains tâches avaient rendu sa présence nécessaire pour un bref moment dans la Clinique d'Arlesheim. Pour cela, elle s'était mise en route en ce dimanche 21 février de 1943, à la veille de son anniversaire. Elle fut aussitôt absorbée par certaines affaires urgentes. Le jeudi 25 février, encore, la matinée avait débuté par une consultation médicale. À la fin de celle-ci une grave indisposition physique se manifesta. S'imposèrent aussitôt un arrêt et une prompte intervention de la part des médecins. Objectivement, on constata d'abord un état de faiblesse cardiaque aggravée, qui évolua cependant en s'améliorant. Dans le cours de la journée une forte fièvre fit son apparition accompagnée de malaise et de douleurs passagères de type névralgique. C'était là le tableau clinique d'une grave atteinte grippale. Ses conditions déclenchèrent donc immédiatement une certaine inquiétude, d'autant plus que le cœur avait besoin de beaucoup d'attentions et de soutien. Au commencement, toutefois, il n'y avait aucune maladie organique localisée. Ainsi en alla-t-il le second jour, alors que celle qui écrit ces lignes arriva d'Ascona pour aider aux soins et à l'assistance médicale. Si l'on cherche ici à exprimer quelque chose encore sur l'évolution des jours suivants, c'est parce que cela correspond à un profond sentiment de gratitude à l'égard de la destinée que d'avoir pu être parmi les quelques personnes aux côtés de la doctoresse Wegman en ces derniers jours (9). Cela advient aussi dans la

certitude qu'il y a de nombreux amis pour qui de pouvoir ainsi prendre part, au moins de cette façon, au don que constituèrent ses ultimes jours terrestres, correspond à un profond besoin de leur cœur.

La doctoresse Wegman était consciente de la gravité de son état. Elle et ceux qui étaient à ses côtés, sentaient que cette maladie marquait de nouveau un événement décisif et que dans le meilleur des cas, elle aurait exigé une longue période de convalescence. La doctoresse Wegman, toutefois, faisait front à son mal de manière absolument objective et elle soutint à plusieurs reprises l'idée qu'elle était en train d'expérimenter un type de maladie qui ne coïncide pas avec les tableaux cliniques habituels, en avertissant que désormais, en conséquence de la guerre, on devra toujours plus se confronter à de nouvelles formes pathologiques. Tout ce qui était nécessaire, en tant que soins et assistance médicale, rencontra son plein accord et appui et les secours qu'on lui apportait étaient accueillis par elle avec une grande reconnaissance. Elle se sentait en particulier très protégée dans sa clinique et elle exprima des paroles de satisfaction bienheureuse sur l'action bénéfique qu'elle était en train de recevoir. Son regard éveillé et prévenant se posait sur ceux qui l'entouraient et, pour autant que le lui permettaient ses conditions, elle voulut être maintenue au courant des nouvelles relatives à la guerre (10). En ces moments, on pouvait percevoir comment son destin fut profondément connexe à celui de l'humanité entière. En d'autres moments, ses brèves allusions laissaient entrevoir comment d'autres états de consciences furent amplement pressentis par elle. Parfois, elle parla de la manière dont elle était en train d'expérimenter dans leur réalité l'espace et le temps (11).

Le troisième jour, une complication pulmonaire survint accompagnée d'une aggravation de l'état du cœur. Mais le jour suivant, le danger sembla de nouveau écarté. Après une nuit relativement tranquille, au matin du sixième jour, on pouvait même constater une amélioration de ses conditions avec une baisse de la fièvre, ce qui donnait beaucoup d'espoir. C'est avec gratitude que la doctoresse Wegman accueillit cette reprise des mains de la destinée. Elle était en effet convaincue qu'il y avait encore beaucoup à faire pour elle (12).

D'autres crises firent rapidement leur apparition, une après l'autre, de plus en plus difficiles à contrecarrer. Elles aussi furent accueillies avec résignation et dans l'attitude de celle qui est prête à tout. Chaque nouvelle crise voulait dire une diminution des forces physiques. Elle prêtait cependant une écoute attentive aux nouvelles des amis ou bien leur adressait son salut.

C'est ainsi qu'arriva le dernier soir. Bien que tardivement, l'on put encore parler des nouvelles venant d'Ascona et lui transmettre les salutations cordiales et vœux de rétablissement de la part des amis de là-bas. Ils furent accueillis avec la conscience qu'il était temps désormais de prendre congé de ce plan de l'existence. On le percevait à la manière et à l'insistance avec laquelle elle exprima le désir de saluer tous les amis. Plusieurs fois elle ajouta à sa requête la recommandation : « Tous, tous... »

En attendant ses pensées couraient encore rapidement adressées à tous ceux qui lui avaient été proches dans sa vie, quoique la force lui manquât pour en mentionner tous les noms. Que sa requête fut comprise dans ce sens, constitua pour elle un grand réconfort (13).

La nuit tomba alors. Des heures inoubliables s'ensuivirent pour ceux qui purent encore être présents. Une grande quiétude régnait extérieurement, une paix profonde. Parmi les personnes amies qui lui prêtaient assistance il y avait encore de l'espoir, naturellement, même s'il devenait de plus en plus tenu. Au point du jour, on sentit que l'heure du trépas était désormais proche. Une fois encore fut exprimée la question, compréhensible du point de vue humain : « Docteur, ne pouvez-vous pas rester avec nous ? ». À laquelle succéda sans hésitation la réponse : « Pourquoi pas ? » (14). Ces paroles furent prononcées avec tant d'amour et de bonté, en jaillissant de la certitude que la mort ne constitue pas une séparation et que même les amis restés sur la Terre continueront à lui être fidèlement liés en esprit.

Ainsi Ita Wegman s'en est allée, en ce matin du 4 mars, peu avant les dix heures. Le jour avait commencé rempli de lumière. Un charme ineffable s'était répandu sur toute la nature. C'était comme si celle-ci exultait à la rencontre de l'âme qui prenait alors son essor ; comme si, dans la splendeur croissante du soleil printanier, cette âme précieuse, en nous abandonnant, nous adressait

déjà son amour des mondes spirituels. Une atmosphère de bénédiction imprégna l'atmosphère, en transfigurant le grand chagrin, humainement justifié. On pouvait encore partout percevoir cette atmosphère, telle une force sustentatrice, partout où il s'agissait de continuer la grande et vaste œuvre de la doctoresse Ita Wegman.

Ce texte de commémoration fut aussi écrit dans cette atmosphère dans les mois suivants. Plus de deux ans ont passé aujourd'hui, on peut ajouter encore : tous ceux dont la tâche fut de reprendre sur leurs propres épaules l'œuvre amorcée par la doctoresse Wegman, ceux-là ont continué à ressentir le lien spirituel qui les tenait unis dans le travail. Soutenus par cette conscience, il leur fut possible de vivre leur propre devoirs de manière telle que, en dépit des temps durs de la guerre, le travail se développât en exerçant une action féconde.

Notes :

(1) Ita Wegman obtint son diplôme de gymnaste en août 1902 à Utrecht, après avoir les études relatives à Haarlem. Pour l'habilitation au massage, elle devrait en revanche se rendre à Berlin dès l'automne suivant.

(2) Les conférences de ce premier cours aux médecins, tenu du 21 mars au 9 avril 1920, sont recueillies dans le volume *Science de l'esprit et médecine* (GA 312).

(3) La clinique existe encore, considérablement agrandie et elle porte de nom de *Ita Wegman-Klinik*.

(4) Par « médecine géographique » on entend ici une étude des forces agissantes dans la configuration des diverses régions de la Terre en relation avec celles opérantes dans l'organisme humain. Des voyages de ce genre à but d'études furent ceux entrepris dans le Burgenland et en Bohême (1925), en Irlande (1927), Grèce (1932), Palestine (1934), Islande (1936), Sicile (1938), Bulgarie (1939).

(5) L'un des meilleurs écrits sur le sujet fut publié par la même Hilma Walter sous le titre *Der Krebs und seine Behandlung* [Le cancer et son traitement], première édition à Stuttgart en 1953.

(6) Il s'agissait d'une septicémie suite à une inflammation des veines du pied. Durant cette maladie, qui la mena à proximité de la mort, elle eut l'expérience spirituelle dont il est fait référence dans l'essai introductif, chap.II, par. 3.

(7) Fracture du bras gauche, suite à une chute.

(8) Ita Wegman, qui avait cherché à favoriser, au moyen de ses connaissances, une médiation de la part des souverains de Hollande et Belgique, en vue de conjurer la guerre, en suivit les évolutions avec anxiété jusqu'au jour de sa mort. Elle se prêta à secourir les enfants qui avait subi des dommages physiques ou psychiques par la guerre, en réalisant à cette fin des médicaments spécifiques.

(9) Dans ses derniers jours, Ita Wegman fut assistée outre par la doctoresse Walter, par la doctoresse Madeleine van Deventer.

(10) À ce propos la doctoresse van Deventer dit : « Dans les quelques moments de bien-être relatif, qui suivaient par exemple un sommeil bref et calme, la doctoresse Ita Wegman voulait être mise au courant avec précision de ce qui se passait dans le monde. Elle put ainsi apprendre avec une satisfaction sereine comment Gandhi suivait avec succès sa grève de la faim. Elle suivait aussi avec une sérieuse appréhension les événements belliqueux, spécialement l'oscillation des positions en Europe centrale. Ce qu'elle espérait pour l'avenir, c'était un équilibre des forces, qui permette au spirituel de se déployer de la meilleure façon sur la Terre » (M. van Deventer, « Die letzten Erdentage », dans *Erinnerungen an Ita Wegman*, cit., p.70).

En 1933, Ita Wegman avait jugé le national-socialisme comme une « tentation sans pareil » puisqu'en lui « la malfaisance se revêt du bien (*dans Bösvollende gut eingekleidet wird*), en engendrant carrément l'illusion d'être dans le juste » (lettre du 24 mars 1933, dans E. Zeylmans, op.cit., voll, p.189). Ceci nonobstant, pendant la guerre elle espéra une victoire des armées allemandes sur le front oriental, laquelle eût mis fin au bolchevisme en Russie. (cfr. *ivi*, pp.227-230). Pour comprendre une telle orientation du jugement, il faut tenir compte de deux facteurs : le premier c'est que Ita Wegman considérait le bolchevisme comme le plus grand danger pour une libre vie de l'esprit ; le second concerne le fait que la campagne allemande en Russie, à partir d'un certain moment, fut menée, non pas au nom du national-socialisme, mais d'un idéal européen.

(11) M. van Deventer : « Dans sa condition de détachement partiel du corps physique, elle commença à saisir le temps et l'espace dans leur vraie nature. Dans les mois précédents, elle s'était beaucoup tourmentée sur ce sujet et elle avait exposé avec un grand enthousiasme des concepts philosophiques qui nous apparaissaient comme relevant de la plus grande abstraction. À présent, elle continuait intérieurement ce travail en disant dans un sentiment de joie : « Oh !, si vous pouviez expérimenter vous aussi cette réalité ! » (*ibid.*).

(12) M. van Deventer : « De chacune de ses paroles, on pouvait tirer la certitude, lors de ces ultimes entretiens, qu'elle était disposée à poursuivre son travail avec nous sur la Terre, tant qu'il existât des possibilité de résister aux puissances du déclin (*Untergangsmächeten*). Dans ce contexte, elle prononça les paroles déjà citées : « La décision n'a pas encore été prise », en ajoutant : « Si dans ces prochains temps, aucune activité spirituelle n'est plus possible, alors je mourrai » (*ivi*, pp.70-71).

(13) M. van Deventer : « Qu'il soit encore rapporté ici une image que la doctoresse Ita Wegman donnait aux personnes amies dans les derniers mois de sa vie. La doctoresse se voyait elle-même parcourant de grandes

distances, seule ou accompagnée eu plus de quelques personnes, pour visiter les amis, passant de l'un à l'autre et lui susurrant à l'oreille : « Il y a un monde spirituel et là Rudolf Steiner y agit » » (ivi., p.72).

(14) M. van Deventer : « Parvenu au moment grave où l'on dut constater *de quelle manière* avait été prise la décision, la question surgit de l'un d'entre nous : « Docteur, vous ne pouvez pas rester avec nous ? ». À demi-voix, presque étonnée la réponse fusa : « Pourquoi pas ? ». Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça » (ivi., p.71).

TROIS NOËLS EN TEMPS DE GUERRE À ASCONA

par *Erica Müller* (*)

Depuis longtemps, la doctoresse Wegman ressentait le vif désir de travailler de manière continue avec un petit groupe de personnes pour un approfondissement de l'anthroposophie.

De façon réitérée, elle s'était vue contrainte à interrompre le travail anthroposophique développé par elle avec les amis de la clinique d'Arlesheim, devant se rendre souvent à l'extérieur, soit pour visiter des instituts de pédagogie curative, soit pour des rencontres ou des congrès avec les amis anglais, néerlandais, allemands, soit encore pour d'autres activités anthroposophiques ou médicales.

Tout à coup, avec l'éclatement de la guerre, les frontières de la Suisse se fermèrent et l'activité anthroposophique se concentra à l'intérieur des groupes retenus, à cause des événements internationaux, à l'intérieur des frontières de ce pays.

Tandis qu'en mai 1940 crût le péril que les désordres de la guerre fissent irruption également au-delà des frontières de la Suisse, dans la région de Bâle, la doctoresse Wegman évacua sans délai les enfants qui avaient besoin de soins logés au *Sonnehof*, pour les mettre en sécurité ailleurs. Une partie des enfants fut transférée à l'intérieur de la Suisse, alors que les plus grands rejoignirent le domaine de « La Motta » de Brissago. Cela donna l'occasion à la doctoresse Wegman de déménager elle-même à Ascona, où, depuis 1936, elle possédait la « Maison Andrea Cristophore », initialement pensée comme un lieu de repos pour les convalescents et employés de la clinique.

À cause des vicissitudes belliqueuses, je rejoignis moi aussi Ascona en février 1940 et j'eus ainsi le grand bonheur de faire partie, durant ces trois dernières années de vie de la doctoresse Wegman, du petit cercle de personnes — au nombre de trente, trente—cinq, provenant de diverses nations en guerre dont celles ennemies entre elles — avec lesquelles elle put entamer une très intense activité d'étude anthroposophique.

De la riche expérience de ces trois années, nous voulons prendre en considération les trois Noël que nous pûmes passer en compagnie de la doctoresse Wegman.

Depuis longtemps, elle avait pris l'habitude d'élaborer durant la période des treize Nuits saintes, avec des amis de la clinique d'Arlesheim, un sujet qui était toujours en rapport avec l'impulsion du Christ.

Ainsi la nuit de Noël 1940, elle entama à Ascona une étude pour laquelle elle prit comme base les conférences de Rudolf Steiner au sujet de l'Évangile de Luc. L'enfant décrit dans cet Évangile, rempli de forces d'amour, capable, à peine né, de parler avec sa mère dans un langage compris d'elle seule, l'enfant auprès duquel se rendirent les plus pieux et les plus humbles des bergers, tout cela la doctoresse Wegman nous l'illustra en exprimant par des gestes de la main d'une délicatesse très éloquente ce qu'elle ne parvenait pas toujours à nous communiquer par ses mots, d'une manière satisfaisante pour elle. Peut-être est-ce le lieu de signaler ici que la doctoresse Wegman ne fut jamais par elle-même une oratrice habile. Toutefois, lui était propre cette recherche de l'expression adaptée en s'aidant d'une gestuelle pleine de sens, capable de toucher immédiatement notre âme et d'atteindre une compréhension de notre sentiment, là où la raison ne pouvait pas suivre.

Ce premier Noël en temps de guerre vit dans le souvenir comme si nous tous, protégés dans une grotte et baignant dans une atmosphère de bleu, nous étions réunis autour de l'Enfant céleste, qui rayonnait sur nous son amour. Au dehors, les étoiles, brodées sur la voûte du ciel, scintillaient majestueuses, en se reflétant dans les eaux du lac. Aucun réverbère ne troublait leur splendeur, l'éclairage ayant été coupé à cause de la guerre. La profonde paix des Nuits Saintes régnait sur nous. Bien sûr la guerre nous était bien présente plus que jamais, et pourtant en même temps, elle nous semblait loin.

Le second Noël fut tout à fait différent. Les événements belliqueux plombaient toujours plus nos cœurs et nous ne fûmes donc pas surpris lorsque la doctoresse Wegman choisit, comme thème de Noël, la conférence de Rudolf Steiner sur l'Apocalypse donnée en 1908.

Nous nous réunissions chaque soir, comme déjà l'année précédente, autour de l'arbre de Noël décoré de fraîches roses rouges, une habitude que nous avons continuée chez nous. Quel sentiment

opprimant suscitaient en nous les visions de Jean sur l'avenir, justement alors, au plein de ces bouleversements belliqueux. Souvent, le contenu de ces visions surpassait nos capacités de compréhension et cela produisait chez la doctoresse Wegman un découragement visible. Je me rappelle qu'à la fin d'une soirée, elle dit que le travail n'avait pas réussi et qu'elle serait revenue sur le même thème le lendemain. De nouveau ce fut un dur combat débouchant sur une issue insatisfaisante. Nous vivions alors en ces jours comme dans un « temps haut », mais qui n'était plus auréolé de silence comme l'année précédente. Souvent la doctoresse Wegman entraînait dans la salle avec un visage très sérieux, souvent surgissait ce geste, caractéristique pour elle, comme si elle voulait ôter une toile d'araignée de son visage.

Arriva ensuite le troisième Noël. Peu avant la veillée de Noël la doctoresse Wegman eut une bronchite accompagnée de fièvre. Durant l'Avent déjà, elle avait annoncé qu'elle aurait voulu reprendre de nouveau le thème de l'Apocalypse, étant donné que nous n'étions pas parvenus l'année précédente à « saisir la profondeur des visions de Jean », comme elle l'exprima elle-même. Nous étions tous remplis de désarroi et inquiets : sera-t-elle en état de venir nous parler et, dans le cas contraire, que ferons-nous sans elle ?

Eh bien ! La nuit de Noël, elle vint chez nous, en automobile, pour franchir les quelques centaines de mètres qui séparaient la « Maison Soleil » où elle habitait, de la « Maison Christophore ». Venir à pied, dans l'air froid de la nuit, cela ne lui aurait pas été possible.

Le grand miracle se produisit alors, selon un crescendo de soirée en soirée. Elle parlait absolument avec souplesse, ses mots jaillissaient sans aucun effort, devant son âme il y avait les grandioses images de l'Apocalypse et elle décrivait simplement ce qu'elle voyait. Son regard était plongé dans des époques révolues. C'étaient les choses elles-mêmes qui s'exprimaient en elle, tel m'est resté le souvenir de mon impression d'alors. Tout ce fit ainsi dans un espace si illimité qu'à certain moment une crainte s'emparait de nos cœurs. La question surgissait alors : tout est-il aussi ineffablement grand, que pourrait-il advenir encore ? Aussitôt nous dissipions de notre esprit cette question, dans laquelle affleurait le pressentiment que ce serait là l'ultime Noël passé avec elle.

Quand sa santé le lui permit de nouveau, nous la raccompagnions à pied, après la conférence, jusqu'à sa demeure « Maison Soleil ». À l'époque, c'était encore une rue encaissée, recouverte par les cimes des arbres, au travers des branches desquels luisaient les étoiles. « Comme à Éphèse », pensions-nous parfois, quand nous pouvions oublier que chaque nuit la guerre semait ses bombes. La doctoresse Wegman souffrait beaucoup pour les difficultés dans lesquelles se trouvaient les amis dans les pays en guerre. Un jour elle dit : « Je veux aller chez eux, chez chacun d'eux et leur dire à l'oreille : « Tenez bon ! » ». L'un de nous objecta : « Mais docteur vous ne pourriez même pas vous y rendre, les frontières sont fermées ! ». Elle ne répondit pas, son regard fixait le lointain.

Au mois de mars suivant, elle s'en alla vraiment, aucun poste de frontière ne put l'arrêter. Certains amis que nous avons rencontrés après la guerre, nous racontèrent que peu après sa mort, ils avaient perçu sa présence et entendu d'elle des paroles de consolation et d'encouragement.

(*) Tiré de *Ita Wegmans Erdenwirken aus heutiger Sicht*, aux soins de Andreas Grunelius, seconde édition Arlesheim 1980, pp.36-39. Erica Muller connut encore jeune Ita Wegman et fut active à partir de 1950 comme eurythmiste thérapeute auprès de la *Ita Wegman-Klinik* (ex *Klinisch-Therapeutisches Institut*). Elle vit encore.

LE FUTUR OUVERT

par **Liane Collot d'Herbois (*)**

Oui ! oui ! Alors qu'on le fasse ! — voici les mots que quelqu'un aurait entendu, avec un demi sourire mais irradiant un intérêt affectueux, en réponse à une proposition sans queue ni tête. Avec elle tout était possible. Tant de fois elle répétait : « Dans l'action les dieux s'approchent. Tout ce que produit l'homme sera correct si c'est repris par l'action ».

Parfois, quelqu'un se présentait, plein d'assurance, et après avoir parlé avec elle, se sentait ridicule, et avec elle se mettait à rire ouvertement de lui-même. En effet, par son humour raffiné, empreint d'une grande sagesse, elle savait remettre chaque chose dans la juste perspective, en faisant objectivement attention aux questions. C'est pourquoi elle savait créer — on sentait toujours qu'elle était en train de « créer » — autour d'elle un halo de légèreté, mais puisqu'elle en avait connaissance, elle rendait aussi le « mal » objectif. Au moyen de sa *Menschenkenntnis* [connaissance de l'être humain, ndt], avec cette légèreté-là et cet humour-là imprégnés de sagesse, elle pouvait aider et guérir au vrai sens du terme guidée comme elle était par la compassion. D'autres personnes auront éprouvé, comme j'en suis certaine, ces aspects qui lui étaient propres durant et au travers de leur travail — et elles le diront bien mieux que ce je peux en dire, moi.

La doctoresse Wegman considérait comme l'une de ses missions les plus importantes de combattre ces fantômes qui s'enracinèrent à Gondishapur — et durant la guerre elle en parlait souvent, alors qu'elle se déplaçait dans la pièce à pas cadencés en disant : « les fantômes luttent, et moi aussi je lutte ! » (et pour ceux qui la connaissaient bien elle ajoutait : « Vous le savez bien n'est-il pas vrai ? »). À ce sujet, elle parlait fréquemment des impulsions négatives sur l'évolution des sciences naturelles provenant de la *Royal Society*, particulièrement au dix-huitième et dix-neuvième siècles.

Air — la doctoresse Wegman créait l'air ; un air radieux ensoleillé. Elle créait le mouvement : qui était présent pouvait y être transporté à l'intérieur — en vertu de ce mouvement, qui était dans son être, on sentait que tout était possible. Ce mouvement était aussi dans ses paroles : et aussi dans les images qu'elle évoquait de manière absolument pas intellectuelle — et ainsi se déroulaient ses conversations et ses conférences.

Il y avait de l'enthousiasme, elle le produisait en elle comme une flamme et elle en enflammait les autres.

Dans son désir de compléter le travail du docteur Steiner, la doctoresse Wegman remplissait les autres d'enthousiasme, pour œuvrer avec sacrifice ; et en même temps, elle donnait à travailler à ceux qui ne parvenaient pas à trouver leur propre voie, en les acceptant pour leurs qualités positives, en les aidant à la fois, en accueillant leurs impulsions. À cet égard, sa compassion illimitée opérait et influait sur leur travail.

Son âme se mouvait sans effort d'un extrême à l'autre : le profond sérieux, d'un côté, la légèreté de l'autre — cette dernière en tant que vertu héréditaire du Moyen-Âge, avec son fin humour, qui la soutint en maintes périodes difficiles, comme l'une de ses qualités prééminentes.

Tous ces mouvements, ces qualités, ces dons de son âme — le sérieux, le courage, l'enthousiasme, l'assurance avec laquelle elle prenait une décision — était grandement supérieurs à ce que l'on rencontrait habituellement.

Cela ne me plaît pas à présent de parler de peinture, mais dans mes rapports avec la doctoresse Wegman, pendant de nombreuses années et pendant les trois années durant la guerre, la peinture joua naturellement un rôle important.

Les peintures signifiaient beaucoup pour elle, et elle en était intensément touchée. Un tableau pouvait changer une décision d'elle de manière absolue, dans un sens ou dans l'autre ; je pense particulièrement à un tableau de Saint Jean Baptiste — elle se tenait devant, et elle dit : « *ich bin frappiert, ich bin frappiert* » (je suis bouleversée, je suis bouleversée), et la décision précédente fut intégralement modifiée.

À chaque fois elle jugeait un tableau en tout premier lieu pour ses qualités thérapeutiques, en cherchant alors « la lumière michaélienne », rarement satisfaite uniquement du contenu. Pour elle une peinture, c'était plus qu'une simple peinture, — elle pouvait l'enflammer d'enthousiasme.

Ce fut dans l'hiver qui précéda sa mort. Elle était humiliée par les limitations dans le travail et prévoyait le danger imminent qui assiégeait l'humanité. Pour décrire son état d'âme avec ses propres mots : « elle se sentait séparée du monde spirituel ». On lui apporta un tableau récent ; tout à coup, remplie de feu et d'assurance, elle sauta sur place et dit : « Voici ici le monde spirituel. Le contact avec le monde spirituel est rétabli ! »

Il ne faut pas s'étonner que, pour elle, la peinture signifiât tant ; dans les conversations et conférences, elle présentait des peintures, et elle pouvait évoquer de nouveau devant les yeux des auditeurs les tableaux les plus vifs.

La doctoresse Wegman avait l'intention de voyager, après la guerre, dans toutes les parties du monde, pour connaître des jeunes, et donner à l'anthroposophie une forme nouvelle, parce que disait-elle, si l'on ne trouve pas cette forme, nouvelle, alors la guerre aurait été inutile ; la forme nouvelle ne devait pas être intellectuelle, mais renfermée une qualité de cœur toujours plus grande.

Pour la fresque de la chapelle de Brissago, je voudrais seulement dire ce qui suit : quand on parla du thème elle se dit contente des esquisses, je lui demandai pourquoi elle voulût un lieu protégé pour ses cendres. La réponse fut que le docteur Steiner lui avait dit que là où sont disposées les cendres d'une personne, il se créait sur la Terre un point de rayonnement, de sorte qu'à partir de ce lieu le défunt peut développer son œuvre.

Je pourrais remplir un livre de souvenirs de la doctoresse Wegman, des souvenirs de ce qu'elle disait sur la façon d'affronter les situations et ainsi de suite, mais à présent, par ces mots inadéquats, je voudrais, en parlant de son œuvre multiple de multiples façons, m'unir au chœur de ceux qui la connurent, et qui aujourd'hui rendent témoignage de son être radieux inspiré par Michel.

Quand on était en compagnie de la doctoresse Wegman, le futur était ouvert ; elle parvenait à transmettre aux autres les qualités de son âme ; c'était vraiment un don — et de cette façon, le futur était ouvert.

(*) Tiré de A.A.V.V. *Ita Wegman Erdenwirken aux heutiger Sichert*, cit., pp.13-15. L'écrit paraît en langue anglaise avec le titre : « Ita Wegman ». Traduit par Fedele Mastroscusa. Liane Collot d'Herbois, née près de Tintagel en Cornouailles, (Angleterre) en 1907, de père français et de mère écossaise, fut peintre et collaboratrice d'Ita Wegman en appliquant la peinture à la thérapie, particulièrement à la « Maison Christophore » d'Ascona, et en se consacrant en outre à la production de couleurs végétales, elle mourut en 1999.

Biographie par les images

Sei in Zeit in Ewigkeit Schüler im Lichte Michaels In der Götter Liebe In des Kosmos Höhen

B1 (p.328): versets méditatifs confié par Rudolf Steiner à Ita Wegman

Traduction : « Soit dans le temps et l'éternité

Disciple de la lumière de Michel

Dans l'amour des Dieux,

Dans les hauteurs du Cosmos. »

B2 (p.329) : Ita Wegman (au centre) avec sa sœur Charlien. Photo de mars 1893 à Arnhem.

B3 (p.329) : Ita Wegman : photo des premières années du vingtième siècle.

B4 (p.330) : Ita Wegman à Zurich.

B5 (p.330) : *Klinisch-Therapeutisches Institut* d'Arlesheim après les agrandissements de 1926 (dessin de G.R., 2001).

B6 (p.332): Dornach: le premier *Goetheanum* (dessin de G.R., 1998).

B7 (p.332): Projet du second *Goetheanum*, signé par Rudolf Steiner et Ernst Aisenpreis de novembre 1924.

B8 (p.333) : Rudolf Steiner. Photo de 1923.

B9 (p.334): Maison de Ita Wegman en face de l'Institut Clinique-Thérapeutique. Projet de Rudolf Steiner, réalisé en 1924 (dessin de G.R., 2001)

B10 (p.335) : Ita Wegman en mars 1925, lors de l'ultime assistance à Rudolf Steiner.

B11 (p.336 : Madelien van Deventer (à gauche) et Hima Walter, dans le jardin de la clinique. Amis de l'Institut Clinique-Thérapeutique d'Arlesheim.

B12 (p.337) : à partir de la gauche, Ilse Knauer, Frederik Willem Zeylmans van Emmichoven, Eugen Kolisko, Pieter de Haan, Lili Kolisko, Madeline van Deventer, dame de premier rang non identifiée, Walter Johannes Stein, Eberhard Schickler, Margarete Bockholt, Nora Stein von Baditz, visage féminin non identifié, Erich Kirchner, Gerhard Suchankte, Herbert Hahn, Norbert Glas.

B13 (p.338) : Ita Wegman en 1928 à Bratislava.

B14 (p.339) : Ita Wegman, après 1935.

B15 (p.339) : Élisabeth Vreede, dans les dernières années de sa vie.

B16 : (p.340) : Ita Wegman, dans l'été de 1942, à Ascona, en compagnie des filles de Erica Muller : Marie-Irène (à gauche) et Ève Monique.

B17 (p.341) Ita Wegman en 1942.

B18 (p.342): Chapelle de la propriété de "La Motta" à Brissago (Canton Tirocino); où furent gardées les cendres de Ita Wegman avant d'être dispersées dans la terre environnante. Eléel garde aujourd'hui les cendres de nombreux collaborateurs d'Ita Wegman (dessin de G.R., 2001).

B19 (p.343) : tiré du manuscrit du drame *Persephoneia*.

« Long est aussi mon chemin

Qui me conduit à travers les temps.

À ce que l'humanité vivait

Je pris part,

*Consciente de l'origine divine.
Mais je fus pètrie par l'amour pour l'homme
Et pour tout ce qui, dans le monde, à présent m'entoure. ».*

Sources :

B2, B3, B4, B10, B11, B13, B14, B16, B17, B19, E. Zeylmans van Emmichoven, *Qui était Ita Wegman*, op.cit., vol.I & II.
B7, B8, B12,, H.H. Schöffler, *L'oeuvre de Rudolf Steiner 1917-1925*, Dornach 1987.
B1, A.A.V.V., M. & E. Kirchner-Bockholt, *La mission d'humanité de Rudolf Steiner et Ita Wegman*, Dornach 1976.
B15, Elizabeth Vreede. *Une image de sa vie*, aux soins de M. van Deventer et E. Knottenbelt, Arlesheim 1976.

Bibliographie :

Écrits d'Ita Wegman (en ordre chronologique)

1. *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst nach geisteswissenschaftlichen Erkenntnissen* [Fondement d'un élargissement de l'art de guérir selon des connaissances de la science de l'esprit], ouvrage écrit en collaboration avec Rudolf Steiner, 1^{ère} édition Dornach 1925 (2^{ème}, 1935, 3^{ème} 1953, 4^{ème} 1972, 5^{ème} 1977, 6^{ème} 1984, 7^{me} 1991). En français aux éditions Triades.

2. Articles sur le bulletin *Was in der Anthroposophischen Gesellschaft vorgeht. Nachrichten für deren Mitglieder*, joint à la revue *Das Goetheum*, uniquement pour les abonnés et membres de la Société Anthroposophique de Dornach, du 19 avril 1925 au 3 janvier 1926. Rassemblés dans le volume *An die Freunde [Aux Amis]*, 1^{ère} édition, Natura Verlag, Arlesheim 1960 (2^{ème} 1968 ; 3^{ème} 1986).

3. Articles sur la revue *Natura*, Arlesheim de juillet 1926 à octobre 1932. Rassemblés dans le volume *Im Anbruch des Wirkens für eine Erweiterung der Heilkunst nach geisteswissenschaftlicher Menschenkunde* [Au commencement de l'action en vue d'un élargissement de l'art de guérir selon une anthropologie basées sur la science de l'esprit] 1^{ère} édition, Natura Verlag, Arlesheim 1956 (2^{ème} 1974).

4. Articles médicaux sur le supplément à la revue *Natura (Natura Beiblätter)*. Recueillis dans le volume A.A.V.V., *Natura Beiblätter*, Verlag am Goetheanum, Dornach 2000.

5. *Aus Michaels Wirken [Tiré de l'action de Michel]*, essai introductif au volume confié aux soins de Nora Stein von Baditz, *Aus Michael Wirken. Eine Legendensammlung [Tiré de l'action de Michel. Une compilation de légendes]*, 1^{ère} édition, Orient-Occident Verlag, puis Mellinger Verlag, Stuttgart (2^{ème} 1959, 3^{ème} 1967, 4^{ème} 1977, 5^{ème} 1983, 6^{ème} 1988).

6. *Persephoneia*, drame écrit en 1930 en collaboration avec Walter Johannes Stein, publié dans *Rundbrief für die Mitarbeiter der Medizinischen Sektion am Goetheanum (Circulaire destinée aux collaborateurs du département médecine de l'Université du Goetheanum)*, Dornach, Pâques 1935, N°10, pp.34-35 avec une introduction de Zeylmans van Emmichoven.

Un recueil des écrits anthroposophiques en langue allemande aux soins de E. Zeylmans van Emmichoven est au programme des éditions Natura au Goetheanum Verlag.

La succession littéraire est aux soins de la *Ita Wegman Nachlaß*, dont le siège est à Arlesheim, *Ita Wegman-Klinik*. Il se réserve tous les droits pour les publications en allemand et traductions en langues étrangères.

Écrits sur Ita Wegman (par ordre chronologique)

1. A.A.V.V., *Erinnerungen an Ita Wegman [Souvenirs autour de Ita Wegman]* aux soins de Hilma Walter, 1^{ère} édition, Natura Verlag, Arlesheim 1945 (2^{ème} 1968, 3^{ème} 1987).

2. A.A.V.V., *Ita Wegman Erdenwirken aus heutiger Sicht [l'oeuvre terrestre d'Ita Wegman considérée à partir d'une perspective actuelle]*, aux soins de Andreas Grinelius, 1^{ère} édition, Natura Verlag, Arlesheim 1976 (2^{ème} 1980).

3. Margarete et Erich Kircner-Bockholt, *Die Menschheitsaufgabe Rudolf Steiners und Ita Wegman* [L'assignation d'humanité de Rudolf Steiner et Ita Wegman], Philosophischer-Anthroposophischer Verlag, Dornach 1976.

4. Willem F. Daems, *Ita Wegman. Zürcher Zeit 1906-1920* [Époque zurichoise d'Ita Wegman: 1906-1920], Verlag am Goetheanum, Dornach 1986.

5. Emmanuel Zeylmans van Emmichoven, *Wer war Ita Wegman. Eine Dokumentation* [Qui était Ita Wegman. Une documentation], 3 vol., 1^{ère} édition Heidelberg 1990/92 (2^{ème} vol. I, Heidelberg 1992 ; II & III, Verlag am Goetheanum, Dornach 2000.

6. *Ita Wegman und die Anthroposophie. Ein Gespräch mit Emmanuel Zeylmans* [Ita Wegman et l'Anthroposophie. Un entretien avec Emmanuel Zeylmans], Flensburger Hefte, numéro spécial N)17, hiver 1996.

7. *Besinnungen auf Maria Ita Wegman* [Réflexions au sujet de Maria Ita Wegman], édition spéciale des *Mitteilungen aus der anthroposophischen Leben in der Schweiz*, Dornach, Noël 1997.

8. Quelques témoignages concernant Ita Wegman et Marie Steiner sont rapportés dans la revue *Kairòs*, Rome, numéro 23 de septembre-octobre 2000 [traduits en français sur le site de l'IDCCH, *ndtff*]

Œuvres fondamentales de Rudolf Steiner

9. *La philosophie de la Liberté* (1894, **GA 4**).
10. *L'initiation* (1904-1905, **GA 10**).
11. *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* (1910, **GA 13**).
12. *Maximes anthroposophiques* (1924-25, **GA 26**).

Conférences de Rudolf Steiner (années 1923-24)

Nous signalons ici les cycles de conférences donnés par Rudolf Steiner dans la dernière année d'activité de sa vie, pour autant qu'ils se réfèrent constamment aux écrits de Ita Wegman rassemblés dans le présent volume.

7. *L'expérience du cours de l'année selon quatre imaginations cosmiques* (3-15 octobre 1923, **GA 229**).
8. *L'homme, une harmonieuse synthèse des activités créatrices universelles* (19 octobre- 15 novembre 1923 **GA 230**).
9. *Aspects des Mystères antiques* (23 novembre-23 décembre, **GA 232**).
10. *L'histoire à la lumière de l'Anthroposophie* (24 décembre 1923 –1^{er} janvier 1924, **GA 233**).
11. *Centres des Mystères au Moyen-Âge* (4 janvier-22 avril 1924, **GA 233a**).
12. *Conscience d'initié* (11-22 août 1924, **GA 243**).
13. *Considérations ésotériques sur les liens karmiques*, 6 volumes, (16 février-18 septembre 1924, **GA 235 à 240**).

Écrits d'autres auteurs sur le thème de (Saint) Michel (par ordre alphabétique)

1. A.A.V.V., *Aus Michaels Wirken. Eine legendensammlung*, aux soins de Nora Stein von Baditz, voir plus haut dans les „Écrits de Ita Wegman).
2. A.A.V.V., *Le phare de Saint Michel entre les Anges et les pèlerins*, actes du VII^{ème} congrès Sacrense, aux soins de Antonio Salvatori, Édition Rosminiane, Stera 1999.
3. Bock, Émile, *Michaelisches Zeitalters. Die Menschheit vor dem Zeitgewissen* [Époques de Michel. L'humanité devant la conscience morale du temps], Urachhaus, Stuttgart 1979.

4. Keyserlingk, Adalbert Comte de, *Monte Gargano. Europas ältestes Michaelsheiligtum [Le Mont Gargano [dans La Pouille, Italie] Le plus vieux lieu saint de Michel]*, 3^{ème} édition Urachhaus, Stuttgart 1987.

5. Manen, Hans Peter van, *Christussucher und Michaelsdiener. Les courants karmiques du Mouvement anthroposophique [Chercheurs en Christ et serviteurs de Michel. Les courants karmiques dans le Mouvement anthroposophique]*, Philosophisch-Anthroposophischer Verlag, Dornach 1980.

6. Munthe, Axel, *L'Histoire de Saint Michel* (1929)

[travail remarquable sur la *casa San Michele*, qui fut, à Capri, la résidence d'été de l'Empereur romain Tibère, lequel régna à l'époque du Christ ; villa qu'acquerra dans des circonstances karmiques particulières, Axel Munthe, très célèbre médecin européen de la fin dix-neuvième et début vingtième. Son texte est riche d'allusions voilées à l'œuvre de l'Archange à l'époque moderne (en particulier dans la science et la médecine de l'époque moderne avec les découvertes de Pasteur). Pour revenir à Tibère, cet empereur est contemporain des événements de Palestine, dont il aurait eu directement connaissance par le mari de Véronique et Véronique elle-même « en visite à Rome » à sa demande. Le mari de Véronique (celle du *voile*, *ndt*) était membre de la communauté des rares prêtres de Jérusalem (avec Joseph d'Arimathie et Nicodème) ayant ressenti la vraie essence du Christ (pour plus de détails voir A.C. Emmerich, *Visions*).

Monté sur le trône à un âge très avancé pour l'époque (56 ans !), Tibère décide de gouverner l'empire en pleine apogée, depuis l'île de Capri, afin de se soustraire aux intrigues de la capitale. C'était vraisemblablement un être vivant dans une profonde recherche spirituelle, qui fut à ce titre incompris des chroniqueurs romains de l'époque et au sujet des interprétations et analyses historiques desquels il conviendra grandement de se méfier (D.K.)

7. Roggero Giancarlo, *Antonio Rosmini et la fidélité michaélienne à notre époque*, Natura et Culture Editrice, Alassio 1988.

8. Scaligero, Massimo, *La Tradition solaire*, Teseo, Rome 1971 (Tilopa).

9. Schneider, Johannes, *Michael und seine Verehrung im Abendland [Michel et sa vénération en Occident]*, Rudolf Geering-Verlag, Dornach 1981.

10. Vettori, Vittorio, *Sur la vie de l'Archange*, Franco Cesati Editore, Florence 1993 ;

11. Wachsmuth Guenther *Erzengel im Konzil [Archanges en concile]*, Rudolf Geering-Verlag, Dornach 1961, [bientôt accessible en italien, donc aussi en français, *ndtf*]

Écrits orientés sur la « pierre de Fondation » (par ordre chronologique)

1. Rudolf Steiner, *La pose de la Pierre de Fondation de la Société Anthroposophique Universelle* (Extrait de **GA 260**).

2. Valentin Tomberg ; *Die Grundsteinmeditation Rudolf Steiners* (dactylographié en 1936-39).

3. Frederik Willem Zeylmans van Emmichoven, *Der Grundstein*, Stuttgart 1956

4. Bernard Lievegoed *Besinnung auf den Grundstein* Verlag Freies Geistesleben, Stuttgart 1989.

Remerciements :

À la réalisation de cet ouvrage en italien ont contribué quelques amis par un don au responsable de l'édition italienne.

Un remerciement particulier va en outre à Fedele Mastroscusa et Emmanuel Zeylmans van Emmichoven pour l'assistance constante de leurs conseils.